BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
RACC
DE MARINIS
402
NAPOLI

Rec. Dr Morin 9 A 402-03

JEAN-BATISTE DE B***,
Marquis d' ***,
Né le 24 Juin 1704.

L'ÉTUDE DE LA PHILOSOPHIE M'A APRIS A MÉPRISER DE
HONNEURS, QUI NE RENDENT NI MEILLEUR NI PLUS SAGE

LA PHILOSOPHIE DU BON-SENS, OU REFLEXIONS PHILOSOPHIQUES

Sur l'Incertitude des Connoissances Humaines, à l'Usage des Cavaliers & du Beau-Sexe.

NOUVELLE EDITION,

Revûë, Corrigée & Augmentée d'un Examen Critique des Remarques de

MR. L'ABBÉ D'OLIVET,

De l'Académie Françoise, sur la Théologie des Philosophes Grecs,

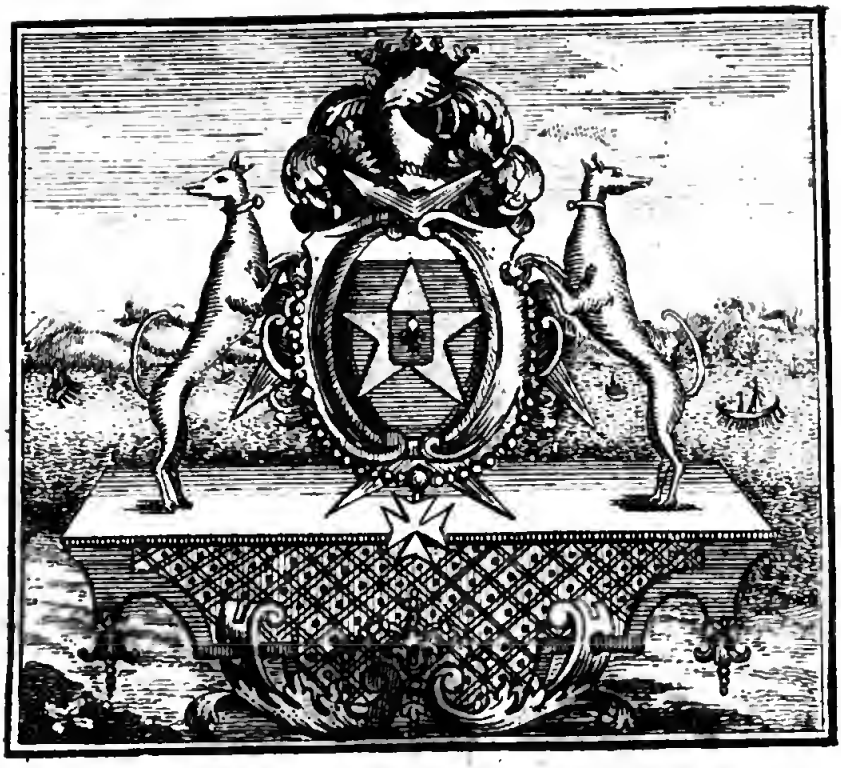
PAR MONSIEUR

LE MARQUIS D'ARGENS.

TOME PREMIER.

A LA HAYE,
Chez PIERRE PAUPIE,
M. DCC. XLVII.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI



A MONSIEUR
DE BOYER,

SEIGNEUR D'AIGUILLES, DE PIEDREDON, &c. &c. ; CHEVALIER DE MALTHE; OFFICIER SUR LES GALERES DE SA MAJESTE' TRE'S-CHRE'TIENNE, &c. &c. &c.

VOUS-êtes assez assûré, MONTRE'S-CHER FRERE, *de ma tendre amitié, sans qu'il soit nécessaire que je vous offre ce*

Livre, pour vous en donner des preuves. Les obligations eſſentielles que je vous ai, & qui ſur un cœur vertueux peuvent encore plus que les liens du ſang, vous ſont des garands aſſûrés de ma ſincère reconnoiſſance : mais j'ai cru devoir vous la témoigner publiquement en vous offrant ce petit Ouvrage.

L'amour me l'aiant fait écrire pour une perſonne que je chéris juſqu'à l'idolatrie, l'amitié me le fait dédier à un Frére que j'aime plus que moi-même ; & je réünis ainſi les deux paſſions auxquelles je ſuis le plus ſenſible. Recevez donc avec votre bonté ordinaire pour moi cette legère marque de ma reconnoiſſance, & me croiez toujours avec l'attachement le plus ſincère, & la tendreſſe la plus vive,

MON TRE'S-CHER FRERE,

Votre très-humble Serviteur,

LE MARQUIS D'ARGENS.

PRE'-

PRÉFACE.

VOici une nouvelle édition d'un Livre, dont les précédentes ne doivent être regardées que comme des eſſais. Elle eſt augmentée de plus de la moitié ; & les augmentations ſont pour le moins auſſi utiles, que ce qui compoſoit autrefois tout le corps de l'Ouvrage. Le ſuccès qu'il a eu, m'a engagé à le revoir avec beaucoup de ſoin, & à le perfectionner le plus qu'il m'étoit poſſible.

J'ai toujours ſuivi mon premier deſſein, qui étoit d'être utile aux gens du monde ; c'eſt-à-dire, aux perſonnes, pour le plaiſir & l'inſtruction deſquelles les Savans dévroient plus travailler qu'ils ne font. Il ſemble que la plûpart de ces Meſſieurs ſoient honteux aujourd'hui d'écrire d'une maniére qui ſoit intelligible à tout le monde. Quand je dis à tout le monde, j'entends à tous ceux, qui, aimant la lecture, ne veulent pas cependant qu'on les fatigue par des Livres qui ſemblent être faits pour être placés dans le Temple de Diane, à côté des Ecrits obſcurs & ſublimes D'HE'RACLITE. Ces Savans ſe trompent fort, s'ils ſe figurent qu'il y ait beaucoup de gens qui faſſent

faſſent pour eux ce que fit Euripide pour avoir les Ecrits du Philoſophe Grec. A force de lire ces Ecrits myſtérieux, il les apprit par cœur, & les publia. Je puis aſſûrer ces Meſſieurs, que puiſqu'ils ne ſe ſont point ſoucié d'être entendus, perſonne ne ſe donnera la torture pour les entendre. Il eſt vrai qu'ils auront la conſolation de traiter d'ignorans, ceux qui mépriſeront leurs Ouvrages; mais ceux-ci à leur tour les regarderont comme des pédans: ainſi voilà les choſes compenſées de part & d'autre.

Quand je veux qu'un Auteur écrive d'une manière claire, intelligible, je n'entends point qu'il s'abaiſſe & s'aviliſſe; il eſt un art de dire les choſes les plus élevées, & de les mettre à la portée des eſprits les plus ordinaires. Perſonne n'a poſſédé cet art comme Mr. BAYLE & Mr. DE FONTENELLE; leurs Ouvrages ſont des preuves évidentes que les matières les plus abſtraites peuvent être traitées avec une méthode qui les rend très-faciles.

Il eſt, au reſte, ridicule de ſe figurer que parmi les gens du Monde il ne s'en trouve pas un grand nombre qui ont parfaitement bien étudié, & qui ſavent beaucoup. Si Meſſieurs les Docteurs en *us* connoiſſoient un peu plus les Courtiſans, les Officiers, & même les femmes d'un certain rang, ils ſe détromperoient, & reviendroient de leur prévention; mais quoiqu'un homme ait cultivé les Belles-Lettres, il ne s'enſuit pas

pas de-là qu'il ſoit obligé de s'ennuier, en liſant l'Ouvrage d'un Savant, dont la ſcience n'a rien que de dur & d'épineux. Il ne doit donc point paroître extraordinaire que tant d'Ouvrages, remplis de Grec & de Latin, moiſiſſent en paix dans la boutique d'un Libraire.

Rien n'eſt plus utile qu'une érudition amuſante & inſtructive; mais rien n'eſt plus ennuiant qu'un Livre qui n'offre qu'un chaos immenſe; l'eſprit le plus curieux craint de s'y abîmer. En vérité, c'eſt être ſage que de ne pas emploier du tems à lire de pareils Ouvrages.

Quelques Savans ſe plaignent amérement du goût du ſiécle; ſelon eux, on n'aime aujourd'hui que des bagatelles & des Romans. Il eſt aiſé de leur prouver qu'ils ſe trompent : on lit avec avidité les Ouvrages de BAYLE, de LEIBNITZ, de LOCKE, &c. On liroit les leurs de même, s'ils avoient ſû faire uſage de leur érudition & de leur Philoſophie, ainſi que ces grands hommes.

Je finis une Préface, qui, quelque courte qu'elle ſoit, ſervira peut-être à ma condamnation; je crains qu'on ne m'accuſe d'avoir mal imité les grands modèles que je propoſe. Si je n'y ai pas reüſſi, je prie mes Lecteurs de m'excuſer en faveur de l'intention. Le bon accueil qu'ils ont fait à la première édition de mon Ouvrage, me raſſûre un peu: ils trouveront quelques petites diſſertations nouvelles; c'eſt ainſi

qu'on peut appeller quelques remarques assez longues, qui peut-etre mériteront leur approbation. J'ai tâché d'y rassembler ce que j'ai cru appercevoir de plus intéressant & de plus instructif; j'ai aussi augmenté & changé considérablement le corps de l'Ouvrage. Je ne dirai rien ici de l'arrangement que j'y ai observé, on verra mes raisons dans le Discours Préliminaire; & puisqu'elles ont été goûtées dans la première édition, j'espére qu'elles seront aussi heureuses dans celle-ci.

TABLE

TABLE DES REFLEXIONS ET DES PARAGRAPHES DE CET OUVRAGE.

TOME PREMIER.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE SUR LE DESSEIN DE CES RÉFLEXIONS.

§. I. PRemière idée de cet Ouvrage. Pag. 1
II. Que les plus grands hommes ignorent bien des choſes. 4
III. Des Sciences où l'on trouve le plus de certitude. 6
IV. Des Réflexions qui compoſent cet Ouvrage. 9
V. Du Reſpect dû aux Philoſophes. 16
VI. Critique du V. Chapitre de la III. Partie du II. Livre de la Recherche de la Vérité, contre Montagne. 24

RÉFLEXION PREMIERE,

CONCERNANT L'INCERTITUDE DE L'HISTOIRE, DE LA TRADITION, ET DES OPINIONS DES SAVANS.

§ I. *Introduction.* 45
II. *Que notre Raison ne peut nous tromper en ce que nous appercevons distinctement, & qu'elle doit prévaloir sur toutes les Autorités.* 50
III. *De l'incertitude de l'Histoire dans un grand nombre de faits.* 54
IV. *Incertitude de l'Histoire dans ses commencemens.* 57
V. *De la partialité des Historiens, prévenus en faveur de leur Nation & de leur Religion.* 78
VI. *Les Historiens sont remplis de prodiges.* 83
VII. *Oppositions de sentimens des Historiens d'un parti opposé, & d'une différente Religion.* 91
VIII. *Ridicule de l'Histoire, ou des Annales de tous les différens Ordres de Moines.* 101
XI. *Combien les véritables sujets d'une chose sont souvent ignorés des Historiens.* 111
X. *Récapitulation des raisons de l'incertitude de l'Histoire.* 116

XI.

XI. *De l'incertitude de la Tradition, & combien l'autorité du peuple eſt mépriſable.* 118
XII. *Les Traditions pour la plûpart ne ſont fondées que ſur nos préjugés & notre pareſſe.* 130
XIII. *Bien des Traditions prennent leurs ſources des Ouvrages des Poëtes, des Orateurs & des Peintres.* 135
XIV. *La Tradition eſt commune à tous les peuples pour autoriſer leurs erreurs.* 140
XV. *De l'incertitude de l'autorité des Savans, par la contrariété de leurs ſentimens.* 144
XVI. *Que les Savans ſont toujours prévenus en faveur de leurs opinions.* 149
XVII. *Des ridicules opinions, ſoutenues par bien des Savans.* 153
XVIII. *La moitié des opinions des Savans ne prend ſa ſource que dans leur haine & leur jalouſie.* 159
XIX. *La différence de Religion porte les Savans à des extrémités vicieuſes.* 166
XX. *Que la plus grande partie des grands hommes ont avoüé qu'ils ne ſavoient que peu de choſes.* 178

RÉFLEXION SECONDE,

CONCERNANT L'INCERTITUDE DE LA LOGIQUE.

§. I. INtroduction. 189
II. En quoi consiste la Logique. 198
III. Toutes nos idées tirent leur origine de nos sens, ou de celles qui passent par nos sens. 203
IV. Des idées, considérées selon leurs objets. 215
V. Les idées que nous acquérons par notre propre expérience, sont plus parfaites que celles que nous acquérons par le secours. 219
VI. Il faut prendre garde de nous laisser tromper par nos propres sens, ou par nos passions, ou par l'autorité de ceux qui nous font quelque recit, ou quelque histoire. 221
VII. De la nécessité de définir les noms dont on se sert, d'éviter les mots ambigus, & les façons de parler embarrassées. 229
VIII. La définition d'une chose est juste, plus ou moins, suivant l'idée que nous en avons. 232
IX. Des causes de notre ignorance. 236
X. Des jugemens, par lesquels de deux idées simples nous en faisons une composée. 242

XI.

XI. *D'où dépend la vérité des propoſitions ou des jugemens.* 244
XII. *Du ſyllogiſme, ou vrai Raiſonnement.* 247
XIII. *Des différentes eſpèces de ſyllogiſmes.* 248
XIV. *La vérité ou la fauſſeté des Prémiſſes du Syllogiſme le rendent démonſtratif, véritable, ou faux.* 252
XV. *De l'inutilité du ſyllogiſme & de l'argumentation ſcholaſtique.* 256
XVI. *De la Méthode.* 270
XVII. *De deux ſortes de Méthodes.* ibid.

RÉFLEXION TROISIÉME,

CONCERNANT L'INCERTITUDE DES PRINCIPES GÉNÉRAUX DE LA PHYSIQUE.

§. I. *Introduction.* 275
II. *Si le monde eſt éternel. Syſtême de ceux qui l'ont cru tel.* 288
III. *Examen des Syſtêmes différens de ceux qui ont cru le monde éternel.* 311
IV. *Raiſons des Philoſophes qui croioient que le monde avoit eu un commencement.* 314
V. *Examen du ſyſtême de l'ame du monde.* 329
VI. *Réfutation du dogme de l'ame du monde, & du ſyſtême de Spinoſa.* 346
VII. *De la création du monde.* 354

VIII. *Des premiers principes des choſes.* 360
IX. *De l'eſpace & du vuide.* 383
X. *De l'eſſence de la matière.* 389
XI. *Des raiſons qu'ont les Carteſiens, pour n'admettre que l'étendue corporelle, & pour nier qu'il y ait du vuide dans la nature.* 392
XII. *Des raiſons qu'ont les Gaſſendiſtes pour admettre des eſpaces incorporels, & du vuide dans le monde.* 401
XIII. *Qu'il ſemble que l'opinion, qui admet le vuide, eſt la plus naturelle, & qu'il peut y en avoir.* 407
XIV. *Que la puiſſance d'annihiler, prouve la poſſibilité du vuide.* 416
XV. *De la néceſſité du vuide.* 418
XVI. *Des atômes des Epicuriens, & de la Matière ſubtile des Carteſiens.* 422
XVII. *De la diviſibilité de la matière.* 433
XVIII. *Que les principales preuves de Spinoſa ſont tirées du ſyſtême de Deſcartes.* 442
XIX. *Du mouvement des atômes.* 445
XX. *Du mouvement de la matière ſubtile, & de l'attraction.* 450
XXI. *Examen du ſyſtême de Deſcartes.* 464
XXII. *Examen du ſyſtême de Newton.* 471
XXIII. *Récapitulation.* 479

DISCOURS

DISCOURS PRÉLIMINAIRE SUR LE DESSEIN DE CES RÉFLEXIONS.

§. I.

PREMIE'RE IDE'E DE CET OUVRAGE.

J'Ai toujours eu une forte envie de venger les gens du monde de l'orgueil & du pédantiſme des demi-Savans. Dès que j'eus fait uſage du peu de lumières que le Ciel m'a accordé, je m'apperçus que les perſonnes pour qui j'avois eu le plus de vénération, & que

je regardois comme les Oracles de la Science, n'étoient que de hardis ignorans, qui, étant eux-mêmes les premières dupes de leur vanité, ne se défendoient qu'à l'abri de quelques mots inintelligibles, contre les attaques de la raiſon & de la lumiére naturelle, à laquelle ils avoient juré une guerre éternelle. Je ſouffrois à regret qu'un homme fût en droit de mépriſer les raiſonnemens ſenſés d'un autre homme, qui, n'aïant pas lû Ariſtote, ou Scot, ſembloit n'avoir permiſſion de faire uſage de ſa raiſon que dans les choſes les plus communes de la vie; car, à peine les demi-Savans accordent-ils à ceux qu'ils regardent comme plongés dans une ignorance craſſe, la liberté d'agir d'une manière un peu plus intellectuelle que celle du reſte des animaux. *Mais ils dévroient ſonger que Dieu n'a pas été ſi peu libéral de ſes faveurs envers les hommes, que ſe contentant d'en faire des créatures à deux jambes, il ait laiſſé à Ariſtote le ſoin de les rendre des créatures raiſonnables.* (*).

La

(*) LOCKE, Eſſai Philoſophique ſur l'entendement humain.

La raiſon eſt un don du Ciel, accordé à tous les hommes en général, & ceux qui veulent en faire uſage, & réfléchir attentivement ſur eux-mêmes & ſur les idées qu'ils ont dans leur entendement, n'ont beſoin ni des Philoſophes anciens, ni des modernes, pour découvrir les vérités néceſſaires au bonheur & à la conduite de leur vie. Je conviens que les Maîtres donnent une grande aiſance à l'eſprit pour pénétrer bien des difficultés, qui ſans eux l'arrêtent long-tems: mais il faut que ces Maîtres ſoient de véritables Savans, ſans quoi les leçons qu'on reçoit ſont beaucoup plus nuiſibles que profitables. Loin d'éclaircir nos doutes & nos difficultés, elles jettent la confuſion dans notre entendement, & obſcurciſſent les idées claires & diſtinctes que nous pouvons avoir. Ainſi, quiconque veut s'appliquer à la recherche de la vérité, doit éviter de prendre des principes qui puiſſent l'éloigner pour toujours du bon chemin.

§. II.

QUE LES PLUS GRANDS HOMMES IGNORENT BIEN DES CHOSES.

LEs plus grands hommes, & ceux qui ſe diſtinguent le plus dans les Sciences auxquelles ils s'appliquent, avoüent ingénument qu'il eſt un grand nombre de choſes au-deſſus de leur connoiſſance, & auxquelles l'eſprit humain ne ſauroit jamais atteindre. Par cet aveu ils abrégent un nombre de difficultés qui arrêtent inutilement ceux qui veulent les approfondir, & qui, après avoir étudié long-tems, croient ſavoir quelque choſe, lorſqu'ils n'ont acquis que le talent d'embrouiller leurs idées, & de communiquer leur ignorance & leur prévention à ceux qui ſont aſſez malheureux pour recevoir leur inſtruction.

Ces demi-Savans n'ont jamais examiné s'il n'étoit pas abſolument néceſſaire, ou de tomber dans l'erreur, ou de n'accorder un entier conſentement qu'à des choſes entiérement évidentes. *La fauſſeté*, dit le Pere Mallebranche, *& la con-*

confuſion régnent dans la Philoſophie ordinaire, à cauſe que les Philoſophes ſe contentent d'une vraiſemblance fort facile à trouver, & ſi commode pour leur vanité & leurs intérêts. N'y trouve-t-on pas preſque par-tout une infinie diverſité de ſentimens ſur les mêmes ſujets, & par conſequent une infinité d'erreurs? Cependant un très-grand nombre de diſciples ſe laiſſent ſeduire, & ſe ſoumettent aveuglément à l'autorité de ces Philoſophes, ſans comprendre leurs ſentimens (*).

La facilité de croire, & la vanité de vouloir tout connoître, ſont les deux ſources de l'erreur & de l'ignorance. Les véritables Savans parlent douteuſement des choſes douteuſes, & avoüent ingénument leur incapacité touchant celles

(*) MALLEBRANCHE, Recherche de la Vérité, *Liv. I. Chap. III. pag.* 11. *Voiez ſur la fin.* N'eſt-il pas ſurprenant que le Pere Mallebranche ait donné lui-même dans un travers qu'il connoiſſoit ſi bien? On n'a jamais mieux réprimé l'orgueil des Dogmatiques, qu'il le fait dans bien des occaſions, & dans cent autres il eſt lui-même plus déciſif que les gens qu'il condamne.

celles qui ſont au-delà de la portée de l'eſprit de l'homme. Il eſt vrai qu'ils croient ſavoir beaucoup moins de choſes que ceux qui prétendent les connoître toutes; mais du moins ils ſont certains de celles qu'ils ſavent, & les autres ignorent celles-mêmes qu'ils croient connoître le plus évidemment.

§. III.

DES SCIENCES OU L'ON TROUVE LE PLUS DE CERTITUDE.

IL eſt des Sciences, telle que la Géométrie, l'Algèbre, une grande partie de l'Aſtronomie, la Phyſique expérimentale, où lorſqu'on emploie l'attention & l'étude, on peut ſe flatter de marcher dans le bon chemin. La vérité éclaire preſque toujours de ſon flambeau les Géomètres dans leurs opérations, les Algébriſtes dans leurs calculs, les Aſtronomes dans leurs ſupputations, & les Phyſiciens dans leurs expériences. S'ils viennent à ſe tromper, ils peuvent reconnoître leurs erreurs eux-mêmes, on peut les leur montrer d'une façon ſenſible, qui

qui les ramene à la vérité ; mais dans la Logique, la Métaphyſique, & cette partie de la Phyſique où l'on traite des principes généraux, l'eſprit peut errer impunément, ſans craindre qu'on lui prouve ſon erreur. Il a beau champ pour ſe donner carrière ; & comme les choſes qu'on cherche à approfondir, ſont impénétrables, tous les demi-Savans veulent donner leurs conjectures pour des déciſions authentiques. On diroit qu'on eſt encore dans le tems du Schiſme d'Occident, & que chaque Profeſſeur de Philoſophie eſt un Pape, qui décide qu'un certain nombre des opinions d'Ariſtote & de Scot ſeront deſormais des articles de foi.

Une choſe que j'ai remarquée, & dont on peut aiſément s'appercevoir, c'eſt que dans les Ecoles & parmi les demi-Savans on fait très-peu de cas de la Géométrie, de l'Aſtronomie, &c. A peine en donne-t-on une legère idée aux jeunes gens ; mais on leur apprend toutes les ſubtilités des Logiques de Scot & de Saint Thomas, & les inutilités de celle d'Ariſtote. On les exerce à criailler & à diſputer avec beaucoup

de feu ſur les huit Livres de ſa Phyſique, qui ne ſont qu'un ſimple ramas de mots. Ce n'eſt pas qu'il fût plus difficile de s'appliquer à quelque Science utile, qu'à des études auſſi infructueuſes; mais ſans la diſpute, les demi-Savans croiroient ne pas briller. Il en eſt d'un Scholaſtique, comme de la Comteſſe de Pimbèche. La Plaideuſe penſe

Que vivre ſans procès n'eſt pas contentement,

Et le Régent de Collège croit que

Vivre ſans diſputer n'eſt pas contentement.

Les demi-Savans trouvent donc dans la Logique ordinaire, dans les principes généraux de la Phyſique, & dans la Métaphyſique de l'Ecole, un champ de bataille, digne de leur envie de combattre. Ils augmentent par leurs diſtinctions, diviſions & ſubdiviſions, l'incertitude des matières ſur leſquelles ils diſputent, & ils les rendent tout-à-fait inintelligibles.

§. IV.

§. IV.

DES REFLEXIONS QUI COMPOSENT CET OUVRAGE.

ENnuïé de voir le bon ſens mépriſé, je formai le deſſein de prouver à une perſonne aimable chez qui j'allois ſouvent paſſer quelques jours à la campagne, que ſon Chapelain, grand ſectateur d'Ariſtote, n'étoit qu'un ignorant. Cette Dame, qui avoit beaucoup de génie & d'eſprit, mais qui, nourrie loin des gens qui puſſent l'inſtruire de certaines Sciences, n'en entendoit parler que les ſix ſemaines qu'elle alloit paſſer dans ſes terres toutes les années, crut que j'entreprenois une choſe impoſſible. *Savez-vous bien*, me dit-elle, *que mon Aumônier entend le Grec, & qu'il dit que votre Deſcartes n'eſt qu'un benêt & un rêveur?* » Il dépendra de vous, lui dis-» je, Madame, que je vous montre, » non-ſeulement que votre Chapelain » ne ſait rien; mais même qu'Ariſtote, » ſon grand ami, ne ſavoit pas grand'-» choſe. « *En vérité*, me dit-elle, *vous*

vous me feriez plaiſir d'entreprendre une choſe auſſi extraordinaire; & ſi vous me perſuadez qu'Ariſtote ne ſavoit rien, je ne doute pas que vous ne veniez à bout de me faire croire que tous les hommes ſont des ignorans. » Je ſerai peu en » peine, lui répondis-je, de vous prou- » ver qu'ils n'ont de certitude que de » très-peu de choſes dans la plus gran- » de partie des Sciences auxquelles ils » s'appliquent «. *Ah! je vous prends au mot*, dit cette Dame, *& je ſuis bien aiſe de vous voir rompre une lance contre tout le genre-humain.* » Vous » vous trompez, repliquai-je. Je n'au- » rai rien à démêler avec les véritables » Savans, & les perſonnes, dont le » génie eſt doüé de juſteſſe & de bon » ſens, ſeront au contraire de mon o- » pinion, & m'aideront à vous prou- » ver que la plûpart des hommes igno- » rent entiérement ce qu'ils croient ſa- » voir «. *Mais encore*, me répondit-elle, *quelles ſont les Sciences dans leſquelles vous bornez ſi fort la connoiſſance humaine?* » Toutes celles, repris-je en riant, que » votre Chapelain croit ſavoir, la Lo- » gique, les Principes généraux de la

» Phy-

» Phyſique, la Métaphyſique, l'Aſtro-
» logie-Judiciaire «. *Vous êtes*, me dit-elle, *étrangement fâché contre mon Chapelain ; mais enfin du moins ne lui diſputerez-vous pas la certitude des faits qu'il a acquis par l'Hiſtoire.* » Pardon-
» nez-moi, Madame, repliquai-je. Je
» vous prouverai que bien des connoiſ-
» ſances qu'il a acquiſes par l'Hiſtoire,
» ſont auſſi incertaines que les autres.»

Le défi que me fit cette Dame d'exécuter la promeſſe que je lui donnois, me fit réſoudre d'emploier quelques heures de tems à repaſſer les principaux articles dont je voulois lui montrer l'incertitude. Je couchai quelques penſées ſur le papier ; & inſenſiblement entraîné par les nouvelles matières qui s'offroient, je fis les cinq eſpèces de Diſſertations qui compoſent cet Ouvrage. Je le montrai à quelques-uns de mes amis, qui parurent en être ſatisfaits. Ils m'engagérent à le donner au Public, & j'ai tâché, en le revoiant avec toute l'exactitude poſſible, qu'il pût en être reçu favorablement. J'ai penſé que je devois rendre la lecture de mon Ouvrage agréable à deux ſortes de per-

perſonnes; aux Dames, pour qui il a d'abord été commencé; & aux véritables Savans, au tribunal deſquels tous les Ecrits doivent reſſortir.

Pour réüſſir dans mon deſſein, j'ai tâché de me rendre le plus clair & le plus intelligible qu'il m'a été poſſible; j'ai traité, le moins ſérieuſement & le moins abſtraitement que j'ai pû, des matières qui n'étoient pas ſuſceptibles par elles-mêmes de trop d'enjoüement, & j'oſe me flatter que tout homme du monde qui aura lû mon Livre avec un peu d'attention, ne craindra pas le pédanteſque orgueil d'un Savant hériſſé de Grec & de Latin, quand il voudra diſputer avec lui des Sciences dont j'ai montré l'incertitude. Je ne demande point cependant aux Dames & aux Cavaliers qui liront mon Ouvrage, d'avoir pour mes ſentimens la moindre prévention; je leur conſeille au contraire d'avoir auſſi peu de croiance en moi, que j'en ai eu dans les autres. La raiſon, ou la lumière naturelle étant un don du Ciel qui nous a été donné pour nous conduire, je les exhorte à en faire uſage; c'eſt le moien le plus ſûr pour connoître la vérité.

J'eſ-

J'eſpére que mon Ouvrage ſera de quelque utilité aux véritables Savans, quoiqu'il ne contienne rien à quoi ils n'aient peut-être déjà réfléchi eux-mêmes : s'ils n'apprennent rien de nouveau, je crois qu'ils me ſauront quelque gré d'avoir mis dans un ſeul point de vûe toutes les raiſons capables de faire voir aux hommes de quelles précautions ils doivent uſer avant d'ajouter foi à certaines opinions.

J'ai rapporté, avec toute l'exactitude qu'il m'a été poſſible, certains paſſages des plus grands hommes, que j'ai rendus comme les garants de mes ſentimens. Ceux qui n'ont pas une grande littérature, m'auront obligation d'avoir trouvé le moien de leur mettre ſous les yeux des paſſages, qu'ils n'euſſent point été chercher dans les originaux, & de leur faire parcourir les Ecrits des plus illuſtres Savans, ſans qu'ils aient la peine de les concilier eux-mêmes ; enſorte qu'ils apprendront ſouvent les différentes opinions ſur une queſtion, ſelon les différens Auteurs qui l'ont agitée. Les Savans trouveront auſſi leur utilité dans ces citations ; elles leur rappelleront

avec

avec plus de force les ſentimens des Ecrivains dont je fais mention, & qu'ils connoiſſent très-parfaitement. J'ai moi-même retiré un grand profit des paſſages que j'ai cités : j'aurois été ſouvent obligé d'affoiblir mes raiſons par trop de prolixité, au lieu que je me ſuis ſervi de certaines citations, comme d'une ſurabondance de droit. Au reſte, je voudrois que ceux qui n'ont pas une certaine connoiſſance des Sciences dont je parle, luſſent d'abord mon Ouvrage ſans s'arrêter aux paſſages cités, & ſans y faire attention, afin de prendre une première notion des choſes dont je parle : enſuite ils le liroient une ſeconde fois avec les remarques, & verroient d'un ſeul coup d'œil & ſans peine les ſentimens des différens Auteurs dans leurs propres Ecrits.

Comme il eſt bien des gens qui n'entendent que le François, j'ai traduit tous les paſſages que j'ai cités ; & la traduction s'en trouve, ou dans le corps de l'Ouvrage, ou au-deſſous de la citation. Je n'ai mis aucun paſſage Latin dans le texte ; j'ai placé dans les Remarques tous ceux que j'ai rapportés, pour

pour ne point interrompre la lecture des perſonnes qui ne ſavent pas la Langue Latine. D'ailleurs, dans un Livre, fait en partie pour les femmes & pour les gens du monde, il falloit éloigner tout ce qui pouvoit cauſer quelque embarras & demander une trop grande attention. Cependant, comme il eſt juſte d'écrire pour contenter le goût de tous les Lecteurs, & qu'il eſt aujourd'hui beaucoup de Courtiſans, d'Officiers, de Gentilshommes, &c. qui, ſans le paroître, ſont auſſi ſavans que bien des Profeſſeurs, j'ai placé au bas des pages tous les paſſages que j'ai cru pouvoir être de quelque utilité à ceux de mes Lecteurs qui aiment l'érudition, & qui ſont bien aiſes de juger des opinions d'un Auteur par ce qu'en dit l'Auteur même. Quant aux citations Grecques, étant uniquement pour les Savans, je n'ai mis que celles que j'ai cru abſolument eſſentielles pour vérifier l'autorité d'un paſſage, dont on auroit pû chicaner le ſens dans la traduction, comme dans celui que je cite de Diodore de Sicile, quelques Ecrivains de nos jours aïant ſoutenu que les Egyptiens

tiens avoient cru qu'*il n'y avoit qu'un Dieu ſuprême, un ſeul Eſtre parfaitement intelligent, & un unique Auteur de toutes choſes.*

§. V.

DU RESPECT DU AUX PHILOSOPHES.

IL m'eſt arrivé ſouvent de parler des Philoſophes dans le cours de cet Ouvrage, d'une manière qui paroîtra peu convenable à quelques-uns, horrible & épouventable à quelques autres. On trouvera que les termes, dont j'ai uſé quelquefois en dépeignant l'inutilité de certains Ouvrages d'Ariſtote, de Scot, & de quelques Scholaſtiques, ſont des blaſphêmes impardonnables; mais je prie ceux qui me condamneront ſi hautement, de croire qu'en blâmant certains défauts dans ces Auteurs, je n'ai pas voulu leur ôter la gloire qu'ils avoient méritée par bien d'autres endroits. Ainſi, en diſant qu'Ariſtote n'étoit pas un grand Phyſicien, eu égard à Deſcartes & à New-

Newton, je n'ai point prétendu dire qu'il ne fût pas un très-grand homme, rempli d'eſprit, & dont les Ouvrages ſur la Poétique ſont auſſi bons, que ceux dans leſquels il traite de la Philoſophie, ſont en général peu utiles. Je mettrai ici le portrait que le P. Mallebranche fait d'Ariſtote, & les Péripatéticiens verront ſi je ſuis retenu, eu égard à la hardieſſe du Métaphyſicien François.

Ariſtote, qui mérite, avec juſtice, la qualité de Prince de ces Philoſophes dont je parle, parce qu'il eſt le pere de cette Philoſophie qu'ils cultivent avec tant de ſoin, ne raiſonne preſque jamais que ſur les idées confuſes que l'on reçoit par les ſens, & que ſur d'autres idées vagues, générales & indéterminées, qui ne repréſentent rien de particulier à l'eſprit. Car les termes ordinaires de ce Philoſophe ne peuvent ſervir qu'à exprimer confuſément aux ſens & à l'imagination les ſentimens confus que l'on a des choſes ſenſibles, ou à faire parler d'une maniere ſi vague & ſi indéterminée, que l'on n'exprime rien de diſtinct. Preſque tous ſes Ouvrages, mais principalement ſes huit

Livres de Phyſique, dont il y a autant de Commentateurs differens qu'il y a de Régens de Phyloſophie, ne ſont qu'une pure Logique : il y parle beaucoup, & il n'y dit rien. Ce n'eſt pas qu'il ſoit diffus ; mais c'eſt qu'il a le ſecret d'être concis, & de ne dire que des paroles. Dans ſes autres Ouvrages il ne fait pas un ſi fréquent uſage de ces termes vagues & généraux ; mais ceux dont il ſe ſert, ne réveillent que les idées confuſes des ſens. C'eſt par ces idées qu'il prétend dans ſes Problêmes & ailleurs réſoudre en deux mots une infinité de queſtions, dont on peut donner démonſtration qu'elles ne ſe peuvent réſoudre (*).

J'eſpére que les diſciples d'Ariſtote, après avoir lû ce paſſage de Mallebran-

(*) MALLEBRANCHE, de la Recherche de la Vérité, *Liv. V. Chap. II. pag.* 388. Mallebranche n'a pas été le ſeul Philoſophe célèbre, qui dans ces derniers tems ait parlé avec mépris de la Phyſique d'Ariſtote. Locke, Deſcartes, Gaſſendi, Bacon avant eux, bien d'autres enfin ont condanné hautement les trois quarts d'opinions du Philoſophe Grec.

lebranche, ne ſe ſcandaliſeront pas des critiques qu'ils trouveront dans mon Ouvrage, de quelques opinions de leur Maîtres.

Je prie auſſi les Cartéſiens de vouloir ne point me ſavoir mauvais gré, ſi quelquefois je les ai taxés d'être un peu prévenus pour leurs ſentimens, & de les ſoutenir avec trop de hauteur; je me flatte de les en faire convenir avant la fin de cette Diſſertation. Au reſte, j'ai pour Deſcartes un reſpect auſſi ſincère qu'eux-mêmes: je le regarde comme le Reſtaurateur de la bonne Philoſophie; mais enfin il étoit homme, & comme tel, ſujet à l'humanité. Un de ſes plus zélés Diſciples convient (*) qu'*il n'eſt aucun de ſes Ouvrages, ſans même en excepter ſa Géométrie, où il n'y ait quelques marques de la foibleſſe de l'eſprit humain.* Voilà, je crois, ce qui doit ſervir de juſtification à quiconque, après avoir rendu juſtice au mérite de Deſcartes, ne déïfie pas ſes erreurs, à l'exemple des Cartéſiens outrés.

J'au-

(*) *La-même, Liv. III. Chap. IV. pag.* 186.

J'aurai moins d'excuſes à faire aux Gaſſendiſtes ; car la bonne-foi & la ſincérité de Gaſſendi empêche qu'on ne ſe récrie ſur les erreurs dans leſquelles il peut tomber. Il avoüe lui-même qu'il cherche la vérité, & qu'il peut faillir ſans ceſſe ; il ne donne la plûpart de ſes opinions que comme des ſentimens vraiſemblables. Je ne décide point entre le mérite de Deſcartes & de Gaſſendi ; mais je puis aſſûrer hardiment que la poſtérité les regardera tous les deux comme des génies ſurprenans. Leurs talens ont été différens. Deſcartes ne dut preſque rien qu'à lui-même : il mépriſa ſi fort la Philoſophie Péripatéticienne, qu'elle lui inſpira de la haine pour celle de tous les Philoſophes anciens. Gaſſendi donna les premiers coups à la Philoſophie d'Ariſtote : il remit dans tout ſon jour un ſyſtême, abandonné pendant pluſieurs ſiécles, & lui donna plus de force & plus de vraiſemblance qu'il n'avoit. Le tems décidera de la vogue des différentes opinions de ces deux Philoſophes ; mais je ſuis bien aſſûré qu'ils trouveront des partiſans & des diſci-

disciples dans la Postérité la plus reculée, & qu'on disputera encore dans dix mille ans de bien des questions qu'ils n'ont pû éclaircir.

C'est le desir de découvrir la vérité, & non l'amour de la nouveauté, qui m'a déterminé à préférer certaines opinions de Newton à quelques-unes de Descartes ; c'est encore moins l'envie d'élever un étranger sur les ruines de mon compatriote. Je me ris d'un François qui prend une belle passion pour tous les Anglois, uniquement parce qu'ils sont Anglois, & qui cherche avec soin à détruire tout ce qui peut faire honneur à ses Concitoïens ; mais je me moque aussi d'un prétendu Philosophe François, qui n'approuve & ne trouve rien de bon que dans sa Nation. La patrie d'un véritable Philosophe, c'est le monde ; tous les hommes pour lui doivent être parfaitement égaux, & le seul mérite doit les lui faire distinguer. J'ai condamné Newton dans ce que j'ai cru pouvoir désapprouver ; j'ai même plaisanté quelquefois sur quelques-uns de ses sentimens. Pourquoi m'auroit-il été défendu d'avoir les mêmes droits

sur

ſur les opinions d'un Anglois que ſur celles d'un François ? Seroit-ce parce que les Newtoniens croient être auſſi infaillibles que les Cartéſiens, & qu'ils ont pour le moins auſſi bonne opinion d'eux-mêmes que leurs adverſaires ? Newton a été un des plus grands hommes qu'ait produit la Nature ; mais ſes plus célèbres diſciples conviennent qu'il s'eſt trompé quelquefois, & tiennent à ſon ſujet le même langage que Mallebranche à l'égard de Deſcarttes. On a donc les mêmes droits ſur les deux illuſtres Philoſophes, & l'on peut également, pourvû que ce ſoit avec le reſpect qui leur eſt dû, rejetter les erreurs qu'on croit appercevoir dans quelques-unes de leurs opinons. Je conviendrai toujours que Newton a été le plus grand homme qu'il y ait eu dans ces derniers tems ; mais je dirai auſſi qu'il étoit ſujet aux foibleſſes de l'humanité, & je me rirai de ceux, qui, peu contens de vouloir leur accorder l'infaillibilité que les Ultramontains donnent aux Evêques de Rome, tenteroient volontiers d'en faire une Divinité.

J'ai

J'ai ſouvent cité dans mes Réflexions Locke, Philoſophe Anglois, vrai dans la plus grande partie de ſes principes, juſte dans ſes conſéquences, précis dans ſes démonſtrations. J'avoüe que ſi l'on étoit obligé de prendre un parti en Philoſophie, & qu'il fallût ſe déterminer, je n'héſiterois pas un moment à me ranger ſous l'étendart de ce grand homme; mais puiſqu'il n'en eſt pas dans la République des Lettres comme dans les autres Etats, & que chacun peut y former une ſouveraineté particulière, je continuerai, ſi je puis, de n'avoir pour les grands hommes que du reſpect, & nullement de l'idolatrie. Ce ſentiment m'autoriſe à dire avec une entière liberté ce que je penſe ſur le Chapitre V. de la III. Partie du II. Livre de la *Recherche de la Vérité*, par le Pere Mallebranche.

§. VI.

CRITIQUE DU V. CHAPITRE DE LA III. PARTIE DU II. LIVRE DE LA *RECHERCHE DE LA VE'RITE'*, CONTRE MONTAGNE.

QUelque eſtime que mérite le Pere Mallebranche, quelque nom qu'il ſe ſoit fait dans la République des Lettres, je ne crois pas que ſes plus zélés Partiſans veuillent perſuader les hommes qu'il doive joüir de cette infaillibilité, que ſes Confréres (*) ont refuſé d'accorder au Pape. Je crois que tous les Savans, & ceux qui font profeſſion d'aimer les Belles-Lettres, ſont auſſi intéreſſés à ſoutenir leur indépendance & leur liberté, que les Parlemens & les Evêques le ſont à conſerver les Privilèges de l'Egliſe Gallicane. Ainſi, après avoir rendu au Pere Mallebranche la juſtice qu'il mérite,

(*) Les Peres de l'Oratoire.

rite, après avoir dit que c'eſt un Philoſophe de la première claſſe, qu'il a le génie grand, vaſte, pénétrant, j'ajouterai qu'il a fait une critique pitoiable des *Eſſais de Michel de Montagne*. Le mot de *pitoiable* paroîtra outré à bien des gens ; mais il convient ſi parfaitement, & forme une épithete ſi juſte, qu'en vérité je crois devoir ne pas l'effacer.

Le P. Mallebranche n'a pas été le ſeul qui ait attaqué Montagne : tout le Parti Janſéniſte vouloit l'accabler ; il faut que ſes Ouvrages ſoient auſſi bons qu'ils le ſont, pour avoir réſiſté à tant de critiques réïtérées.

Les Dévots de Port-Roïal ſe déchaînérent (*) non-ſeulement contre ſes

(*) Voici un échantillon des invectives de ces Dévots atrabilaires. *Le Pyrrhoniſme n'eſt pas une ſecte de gens qui ſoient perſuadés de ce qu'ils diſent ; mais c'eſt une ſecte de menteurs : auſſi ſe contrediſent-ils ſouvent en parlant de leur opinion, leur cœur ne pouvant s'accorder avec leur langue, comme on le peut voir dans Montagne, qui a tâché de le renouveller*

ſes Ecrits, mais même contre ſa perſonne. Je m'étonne que des gens, dont la vanité n'en vouloit qu'aux Papes & aux Evêques, aient pû s'amuſer à dénigrer la réputation d'un ſimple Particulier. Il falloit que ces ſaints Solitaires euſſent choiſi pour déchirer Montagne, un de ces momens qu'ils emploioient pieuſement à lire le Roman de *Clélie*, où ils étoient exceſſivement loüés (*), & qu'ils placérent dans

veller au dernier ſiécle. La Logique, ou l'Art de penſer, &c. *I. Diſcours, pag. XXI.* Ce Livre a été compoſé par deux ou trois Solitaires du Port-Roïal, & principalement par Mr. Nicole.

(*) Ces Meſſieurs les Dévots y étoient loüés ſous des noms empruntés. L'illuſtre Racine les a plaiſantés vivement à ce ſujet dans une des deux Lettres qu'il écrivit contre eux pour la défenſe de Demarets. Ces deux Lettres ont été réimprimées dans les dernières Editions des Œuvres de Deſpreaux. *Vous n'avez pas conſidéré*, dit Mr. de Racine, *que ni Mr. d'Urfé, ni Corneille, ni Comberville votre ancien ami, n'étoient point reſponſables de la conduite de Demarets. Vous les avez enveloppés dans ſa diſgrace; vous avez même oublié*

dans leur Bibliothéque à côté de l'*Eunuque* de Térence, qu'ils avoient traduit enFrançois pour purifier les mœurs des jeunes gens par sa lecture (*).

Mal-

blié que Mademoiselle de Scuderi avoit fait une peinture avantageuse du Port-Roïal dans sa Clélie. *Cependant j'avois oüi dire que vous aviez souffert patiemment qu'on vous eût loüés dans ce Livre horrible. L'on fit venir au dessert le Volume qui parloit de vous : il y courut de main en main, & tous les Solitaires voulurent voir l'endroit où ils étoient traités d'illustres. Ne lui a-t-on pas même rendu ses loüanges dans l'une des Provinciales, & n'est-ce pas elle que l'Auteur entend, lorsqu'il parle d'une personne qu'il admire sans la connoître ?* Œuvres de BOILEAU, &c. *Tom.* 4. *pag.* 197. *Edit. Amsterdam* 1729.

(*) Mr. de Racine a encore relevé ce fait dans la même Lettre que je viens de citer ; voici ce qu'il dit à ce sujet. *Je sais bien que Saint Augustin s'accuse de s'être laissé attendrir à la Comédie, & d'avoir pleuré en lisant Virgile. Qu'est-ce que vous concluez de-là ? Direz-vous qu'il ne faut plus lire Virgile, & ne plus aller à la Comédie ? Mais Saint Augustin s'accuse aussi d'avoir pris trop de plaisir aux chants de l'Eglise ; est-ce à dire*

Mallebranche, né & nourri dans les idées de Port-Roïal, diſtilla auſſi ſa bile ſur Montagne, & n'épargna ni ſa perſonne, ni ſes Ecrits. Je ne comprends pas comment un Philoſophe auſſi éclairé que lui, qui ſanctifie toutes les pages de ſes Ecrits par des réflexions pieuſes, ne s'eſt pas apperçu qu'il ne convenoit guères d'attaquer perſonnellement un galant homme qui ne pouvoit ſe défendre. Ce qu'il y a de

qu'il ne faut plus aller à l'Egliſe ? Et vous autres, qui avez ſuccédé à ce Pere, dequoi vous êtes-vous aviſez de mettre en François les Comédies de Térence ? Falloit-il interrompre vos ſaintes occupations pour devenir des Traducteurs de Comédies ? Encore, ſi vous nous les aviez données avec leurs graces, le Public vous ſeroit obligé de la peine que vous avez priſe. Vous direz peut-être que vous en avez retranché quelques libertés. Mais vous dites auſſi que le ſoin qu'on prend de couvrir les paſſions d'un voile d'honnêteté, ne ſert qu'à les rendre plus dangereuſes. Ainſi vous voilà vous-mêmes au rang des Empoiſonneurs. Œuvres de BOILEAU, *Tom. IV. pag.* 196. *Edit. d'Amſt.* 1729.

de plaisant, c'est que le Pere Mallebranche tombe lui-même, en réfutant Montagne, dans tous les défauts qu'il lui reproche. Il fait d'abord un long détail des qualités du pédantisme qu'il attribue à cet Auteur, lequel, au jugement de tous les connoisseurs, est l'Ecrivain le plus éloigné de ce défaut. Cependant, à force de divisions & de subdivisions, & traitant des attributs du pédant d'une façon aussi abstraite que des idées par lesquelles nous voions tout en Dieu (*), il conclut que Montagne s'*est plûtôt fait un pédant à la cavaliére, & d'une espéce toute singuliére, qu'il ne s'est rendu raisonnable, judicieux, & honnête homme* (†). Ce dernier mot emporte une injure assez grossiére; car quiconque n'est pas honnête homme, est un fripon. Mais, laissant à part ces invectives, voions sur quoi le Pere Mallebranche condamne Montagne si hardiment. *Les pédans*, dit-il, *sont vains*,

(*) Recherche de la Vérité, *Part. I. Liv. III. Chap. VI.*

(†) *Part. III. Liv. II. Chap. V.*

vains, fiers, de grande mémoire & de peu de jugement, forts en citations, malheureux & foibles en raiſon, &c. Si ce portrait-là ne convient du tout point à Montagne, il faut donc avoüer qu'il n'étoit point pédant. Examinons cette queſtion ſans prévention.

On blâme Montagne de ce qu'*il n'a fait ſon Livre que pour ſe peindre, & pour repreſenter ſes humeurs & ſes inclinations.* Il eſt vrai que Montagne a écrit comme un homme du monde, & comme un Gentilhomme doit écrire, pour ſa ſatisfaction & pour ſon utilité particuliére; mais aïant reconnu enſuite que le Public pourroit retirer quelque profit de ſes Ouvrages, il les lui a donnés tels qu'ils étoient, & n'a pas cru qu'il dût ſervir de Prédicateur au genre-humain: il s'eſt contenté de l'inſtruire & de l'amuſer en même-tems. S'il n'avoit eu que le deſſein de l'ennuier par quelques préceptes moraux, il eût fait des *Eſſais*, tels que ceux de Nicole. On reproche encore à Montagne qu'*il eſt peu de Chapitres où il ne parle de lui.* Il en parle avec une ſi grande ſincérité, que l'on connoit aiſément que c'eſt moins

moins par vanité, que pour inſtruire ſes Lecteurs. *Il eſt certain*, dit M. Coſte, *que ſon portrait eſt comme un miroir fidèle, où tous les hommes pourront ſe reconnoître par quelque endroit, s'ils prennent la peine de s'y regarder avec attention, & dans le deſſein de ſe voir tels qu'ils ſont effectivement.*

Mr. Paſcal, en bon & fidèle partiſan du Port-Roïal, avoit fait à Montagne le même reproche que Mallebranche. Voici ſa critique, & la réponſe (*) qu'y a faite un ingénieux Ecrivain. *Le ſot projet qu'a eu Montagne de ſe peindre, & cela, non pas en paſſant & contre ſes maximes, comme il arrive à tout le monde de faillir, mais par ſes propres maximes & par un deſſein premier & principal! Car de dire des ſotiſes par hazard & par foibleſſe, c'eſt un mal ordinaire; mais d'en dire à deſſein, c'eſt ce qui n'eſt pas ſupportable, & d'en dire de telles que celles-là.* » Le charmant projet que Montagne a eu de » ſe

(*) Œuvres de VOLTAIRE, *Tom. 4. pag. 366. Edit. d'Amſterdam 1739.*

» ſe peindre naïvement, comme il a » fait ! Car il a peint la nature-hu» maine ; & le pauvre projet de Ni» cole, de Mallebranche, de Paſcal, » de décrier Montagne ! « Mr. de Voltaire a raiſon, & ſi Paſcal n'avoit pas mieux réüſſi dans les Provinciales que dans ſa critique ſur les Ecrits de Montagne, les Jéſuites auroient grand tort de ſe donner la peine d'y répondre. Il eſt des raiſonnemens ſi fades, que c'eſt leur faire trop d'honneur que de les réfuter ſérieuſement.

Pourſuivons l'examen du pédantiſme de Montagne. On lui reproche les citations qu'il a miſes dans ſes Ouvrages, comme s'il avoit cru qu'elles duſſent ſervir de raiſons démonſtratives. Il me ſera aiſé de réfuter cette critique. Montagne n'a rapporté les paſſages des différens Auteurs qu'il a cités, que pour donner le plaiſir & la ſatisfaction au Lecteur de voir d'un ſeul coup d'œil la penſée qu'il lui offre, & celle de l'Auteur qu'il imite. Il étoit bien aiſe d'offrir à l'imagination ſes propres richeſſes, & les tréſors dans leſquels il en avoit puiſé d'autres.

tres. Mais comment le Pere Mallebranche se recrie-t-il si fort sur *ces citations que Montagne emploioit pour des raisons*, lui, qui veut prouver par l'Apocalypse que cet Ecrivain faisoit mal d'avoir de la vanité. Il n'est rien de si plaisant que ce passage, & l'endroit où il est placé en augmente le comique. Le Pere Mallebranche, après avoir fait un long détail de la vaine Science des pédans, *de leur affectation à citer, de leur imagination vigoureuse & spacieuse*, & avoir prodigué quelques injures à Montagne, tout-à-coup, par un effet de cette *imagination vigoureuse & spacieuse* dont il vient de parler, il se laisse emporter à sa fougue; & aiant dit qu'*il falloit que cet Ecrivain se regardât comme un homme tout-à-fait extraordinaire*, voici ce qu'il ajoute.

Toutes les créatures ont une obligation essentielle de tourner les esprits de ceux qui veulent les adorer, vers celui-là seul qui mérite d'être adoré, & la Religion nous apprend que nous ne devons jamais souffrir que l'esprit & le cœur de l'homme, qui n'est fait que pour

Dieu,

Dieu, s'occupe de nous, & s'arrête à nous admirer & à nous aimer. Lorſque St. Jean ſe proſterna devant l'Ange du Seigneur, cet Ange lui défendit de l'adorer. Je ſuis ſerviteur, *lui dit-il*, comme vous, & comme vos frères; adorez Dieu. *Conſervus tuus ſum, &c. Deum adora.* Apoc. I. 9. 10. *Il n'y a que les Démons & ceux qui participent à l'orgueil des Démons, qui ſe plaiſent d'être adorés : & c'eſt vouloir être adoré, non pas d'une adoration extérieure & apparente, mais d'une adoration intérieure & véritable, que de vouloir que les autres hommes s'occupent de nous; c'eſt vouloir être adoré, comme Dieu veut être adoré; c'eſt-à-dire, en eſprit & en vérité.*

Eh! qu'auroit dit, grand Dieu! le Pere Mallebranche, ſi pour prouver qu'un homme avoit de la vanité, Montagne eût fait tout-à-coup une incurſion dans la Théologie la plus relevée, eût détaillé les obligations de la Créature envers le Créateur, diſtingué les différentes adorations *extérieures*, *apparentes*, *intérieures*, & *véritables*, décidé que Dieu veut être *adoré en eſprit*

eſprit & en vérité ; cité *St. Jean, l'Apocalypſe, les Anges, les Apôtres ;* & tout cela, à cauſe qu'un Auteur *n'a fait ſon Livre que pour ſe peindre, & pour repréſenter ſes humeurs & ſon inclination !* Car, c'eſt à quoi le Pere Mallebranche en revient, après ayoir joüi du *privilége* de cette *imagination vigoureuſe & ſpacieuſe* qu'il accorde à Montagne, ainſi qu'à tous les pédans.

Le Pere Mallebranche avoit raiſon de mépriſer la charmante érudition de Montagne ; car perſonne n'a jamais eu moins de goût que lui pour ce qu'on appelle belle littérature. Monſieur de Fontenelle nous apprend qu'*il faiſoit peu de cas de cette Philoſophie, qui ne conſiſte qu'à apprendre les ſentimens des différens Philoſophes, & qu'il n'avoit jamais pû lire dix vers de ſuite ſans dégoût.* Je ferai, en paſſant, deux réflexions : la premiére, c'eſt que la ſeule bonne manière d'étudier, c'eſt celle d'examiner avec ſoin les opinions des grands hommes qui ont vécu avant nous. On profite ainſi également, & des vérités qu'ils ont connues, & des er-

erreurs dans leſquelles ils ſont tombés: on adopte les premières, on rejette les ſecondes. Tout eſt utile dans la lecture des Anciens; c'eſt en partie à la connoiſſance des fautes qu'ils ont commiſes, que nous ſommes redevables de la plûpart des découvertes que nous avons acquiſes. Sans la lecture des Livres Grecs & Latins, jamais Gaſſendi n'eût publié ſes Ouvrages: Locke doit infiniment aux Anciens, & Leibnitz avoüe (*) qu'il a de grandes obligations à Ariſtote. Mr. de Fontenelle ſe trompe très-fort, lorſque voulant excuſer le mauvais goût du Pere Mallebranche, il dit (†) *qu'on peut ſavoir l'hiſtoire des penſées des hommes, ſans penſer.* Je ſuis perſuadé au contraire qu'il eſt impoſſible qu'un homme qui a étudié la nature dans ſes plus belles pro-

(*) *Quare dicere non vereor plura me probare in Libris Ariſtotelis, quam in meditationibus Carteſii, tantum abeſt ut Carteſianus ſim.* Leibnitzii, *Epiſt. Tom. 2. pag. 124. Epiſt. XIV.*

(†) Eloges des Académiciens, *Tom. I. pag.* 343. Eloge de Mallebranche.

productions ; c'eſt-à-dire, dans les plus grands génies qui ont vécu dans tous les ſiécles, & qui s'eſt nourri l'eſprit de tout ce qu'il y a de bon dans leurs excellens Ouvrages, n'ait un avantage infini pour penſer juſte ſur un autre, qui n'aura eu de maître & de guide que ſon propre génie. Je me réſerve à traiter cette matière plus amplement dans un autre Ouvrage, & je paſſe à la ſeconde réflexion.

Quelque peu de goût que le Pere Mallebranche ait eu pour l'érudition, il a voulu quelquefois en mettre dans ſes Ouvrages ; mais on peut douter juſtement ſi ſon deſſein n'a pas été d'en dégoûter les lecteurs par la maniére dont il l'emploïoit. Par exemple, pour prouver que les Gaſcons, les Picards & les Normands différent entre eux pour le caractère & pour l'humeur, il cite l'Ecriture-Sainte, (*) Cicéron,

(*) On reconnoît tous les jours la vérité de ceci, par les diverſes humeurs & les différens caractères d'eſprit des perſonnes de différens païs. Les Gaſcons, par exemple, ont l'imagination bien plus vive que les

céron, Martial, Horace, &c. Ne voilà-t-il pas une érudition bien emploïée, ſur-tout dans la queſtion dont il

les Normands. Ceux de Roüen & de Dieppe, & les Picards, différent tous entre eux, & encore bien plus des bas Normands, quoiqu'ils ſoient aſſez proche les uns des autres. Mais ſi on conſidére les hommes qui vivent dans des païs plus éloignés, on y rencontrera des différences encore bien plus étranges, comme un Italien, & un Flamand, ou un Hollandois. Enfin il y a des lieux renommés de tout tems pour la ſageſſe de leurs habitans, comme Théman & Athènes; & d'autres pour leur ſtupidité, comme Thèbes, Abdére, & quelques autres.

Athenis tenue cœlum, ex quo acutiores etiam putantur
Attici, craſſum Thebis. Cic. *de Fato.*
Abderitana pectora plebis habes. Mart.
Boeſtum in craſſo jurares aere natum. Hor.
Nunquid non ultra eſt ſapientia in Theman?
Jerem. *cap.* 49. *v.* 7.

Recherche de la Vérité, *Liv.* 2. *Chap.* 3. *pag.* 135. *Tom. I. Edit. in* 12.

il s'agit? Car ce que veut prouver le Pere Mallebranche, eſt notoirement faux, le climat en général ne fait rien ſur le génie : c'eſt une erreur ancienne, que de ſoutenir le contraire ; erreur, démentie de nos jours par l'expérience journalière, la Hollande, l'Allemagne, l'Angleterre aiant produit des perſonnes d'une imagination auſſi vive, que celle des Italiens & des François les plus ingénieux. Où peut-on trouver plus de feu, plus de vivacité, plus d'invention que dans les Ouvrages de Milton & de Leibnitz ? Eſt-ce que Deſcartes & le Taſſe ont eu plus d'imagination que ces deux hommes, nés dans des climats bien différens du leur ? Les Anciens avoient des exemples auſſi frappans que ceux que nous avons aujourd'hui. Démocrite étoit d'Abdére ; la Gréce n'eut jamais un autre génie auſſi vaſte que le ſien, & le ſyſtême de ce Philoſophe prouve aſſez la vivacité de ſon imagination.

Si le Pere Mallebranche eût pris ſoin d'étudier les Philoſophes anciens avec attention, il auroit évité de ne pa-

paroître érudit, que pour ſoutenir une erreur. De même, s'il eût pû lire les vers des meilleurs Poëtes ſans dégoût, il n'auroit pas cité (*) Plaute pour prou-

(*) Le vin eſt ſi ſpiritieux, que ce ſont des eſprits animaux preſque tout formés; mais des eſprits un peu libertins, qui ne ſe ſoumettent pas volontiers aux ordres de la volonté, à cauſe de leur ſolidité & de leur agitation exceſſive. Ainſi dans les hommes, même les plus forts & les plus vigoureux, il produit de plus grands changemens dans l'imagination & dans toutes les parties du corps, que les viandes & les autres breuvages. Il donne du croc en jambe, *vinum luctator doloſus eſt*, pour parler comme Plaute, & il produit dans l'eſprit bien des effets qui ne ſont pas ſi avantageux, que ceux qu'Horace décrit en ces vers.

Quid non ebrietas déſignat? operta recludit:
Spes jubet eſſe ratas: in prælia trudit inermem:
Sollicitis animis onus eximit: addocet artes.
Fœcundi calices quem non fecere diſertum?

Con-

prouver que *le vin donne du croc en jambe*, & qu'Horace a fait mal à propos l'Eloge de l'yvreſſe. Un peu plus de juſteſſe dans l'application des paſſages eût bien convenu dans l'Ouvrage d'un homme, qui traite avec tant de mépris un Auteur qui a emploié avec une délicateſſe infinie les endroits qu'il a empruntés des Anciens, & qui preſque toujours donne à leurs penſées une nouvelle grace.

Le Pere Mallebranche reproche encore à Montagne *de ſe contredire à tous momens & dans un même Chapitre, lors même qu'il parle des choſes qu'il prétend le mieux ſavoir.* Pour juſtifier Montagne, je ne dirai que ce que dit le Pere Mallebranche peu de lignes après cette critique. *Ceux qui ont lû Montagne, ſavent que cet Auteur affectoit de paſſer pour Pyrrhonien, & qu'il faiſoit gloire de douter de tout.* Je de-

Contracta quem non in paupertate ſolutum?

Recherche de la Vérité, *Liv. 2. Chap. 2. pag. 153.*

demande ſi l'on eſt endroit de trouver mauvais qu'un homme qui doute, témoigne de l'incertitude ; & ſi c'eſt un défaut à quiconque cherche la vérité, de balancer ſon opinion, & d'examiner les différens ſentimens, avant de ſe déterminer & d'en adopter quelqu'un ? Car c'étoit à cette ſage précaution que ſe réduiſoit le Pyrrhoniſme de Montagne. Tout le monde peut s'en éclaircir, en liſant ſes Ouvrages, & il faut être aveuglé par ſa paſſion, ou conduit par la mauvaiſe foi, pour ſoutenir que Montagne ait jamais eu l'idée de ſoutenir la ridicule opinion des anciens Pyrrhoniens. Eſt-ce réduire la Philoſophie à la ſeule qualité de douter de tout, que de dire qu'*elle nous inſtruit de tout, & que l'enfance y a ſes leçons comme les autres âges* (*) ? Eſt-ce n'être certain de rien, que d'aſſûrer que la Philoſophie nous rend vertueux, & que la vertu eſt le ſouverain bien ? *La Science*, dit

(*) MONTAGNE, Eſſai, *Liv. I. Chap. XXV. pag.* 281.

dit Montagne, *a pour but la vertu, qui n'eſt pas, comme dit l'*Ecole, *plantée à la tête du mont-coupé, raboteux, & inacceſſible. Ceux qui l'ont approché, la tiennent au rebours logée dans une belle plaine, fertile & floriſſante, d'où elle voit bien ſous ſoi d'autres choſes* (*).

Eſt-ce-là douter ? Je crois que c'eſt admettre la néceſſité des vérités fondamentales au bien de la Société ; mais je ſens quels ſont les doutes qui ont révolté le Pere Mallebranche : il nous les apprend lui-même. *Que peut-on penſer d'un homme*, dit-il, *qui confond l'eſprit avec la matière, qui rapporte les opinions les plus extravagantes des Philoſophes ſur la nature de l'ame, ſans les mépriſer ? . . . . . qui ne voit pas la néceſſité de l'immortalité de nos ames, qui penſe que la raiſon humaine ne la peut connoître ? &c.* Voilà donc les principales queſtions que le Pere Mallebranche eût voulu que Montagne eût décidé hardiment. Pour moi, j'avoüerai que je le loüe d'avoir agi de bonne-foi, &

(*) MONTAGNE, *là-même, pag.* 278.

& avoué naturellement qu'il ne concevoit point clairement ce qui eſt impénétrable. Je renvoïe le Lecteur à ma quatrième Réflexion ſur la Métaphyſique, pour voir ſi ces queſtions ſont auſſi évidentes que le dit le Pere Malebranche, & ſi les preuves qu'il en a données, ſont auſſi claires & auſſi convaincantes qu'il le prétend.

REFLEXIONS PHILOSOPHIQUES

SUR

L'INCERTITUDE DES CONNOISSANCES HUMAINES.

REFLEXION PREMIE'RE,

CONCERNANT

L'INCERTITUDE DE L'HISTOIRE.

§. I.

INTRODUCTION.

VOus croïez, Madame, que je ſuis fort en peine de vous prouver démonſtrativement l'opinion que vous m'avez ouvent entendu ſoutenir touchant le

peu

peu de certitude que nous avons de choſes que nous croions ſouvent les plus aſſûrées. Vous penſez qu'il me ſera difficile de vous tenir la parole que je vous ai donnée, & *de vous apprendre en huit jours de tems autant de Philoſophie, qu'en ſavent les Profeſſeurs de tous les Collèges de Paris.* Vous taxez mon projet d'ignorance & de vanité; mais je fais trop de cas de votre eſtime, pour ne point tâcher d'effectuer mes promeſſes. Peut-être demanderois-je quelques ſemaines de plus à quelqu'un qui auroit moins de pénétration que vous; mais vous avez un eſprit ſi juſte, & nous ſavons ſi peu de choſes, qu'en vérité quand je vous ai demandé huit jours pour vous rendre auſſi habile qu'un Profeſſeur, j'aurois pû dire qu'un Docteur de Sorbonne des plus fameux; & il m'eût encore été très-facile d'exécuter ma promeſſe.

Vous ſavez, Madame, que la Philoſophie dont nous parlions lors du défi que je vous fis, ne rouloit pas ſur certaines parties des Mathématiques, telles que la Géométrie, l'Aſtronomie, l'Algébre, & autres Sciences, dont

dont les principales opérations ſe démontrent par des ſupputations de calcul, & par des règles certaines. Notre Thèſe ne s'étendoit uniquement que ſur le peu d'utilité de la Logique, ſur l'incertitude de cette partie de la Phyſique, qui n'eſt point appuiée par des expériences, & ſur la ſombre & impénétrable profondeur de la Métaphyſique. Le Révérend Pere Bonaventure vous aſſûroit qu'une étude de vingt années de ſuite pouvoit à peine ſuffire pour montrer le chemin qu'on doit tenir pour arriver à ces Sciences; enſorte qu'il faut étudier vingt ans ſous un Maître, & vingt autres dans ſon cabinet, pour acquérir le titre de Savant. Mais franchement, c'eſt ſe tourmenter bien vainement pendant quarante ans, pour demeurer enfin auſſi ignorant que le premier jour qu'on a commencé. Vous ſavez, Madame, les diſputes que nous avions à ce ſujet avec ce Révérend Pere: il prétendoit ne rien ignorer, & je ſoutenois que les hommes ſavent fort peu de choſe, & que ce qu'ils connoiſſent clairement eſt à la portée de tout le monde. Le bon Pere alors,

alors, pour ſoutenir ſon opinion, avoit recours à de grands mots, qui vous paroiſſoient une preuve de ſon bon droit; mais puiſque la lecture des *Eſſais de Montagne*, de quelques *Oeuvres de Bayle*, & de quelques *Ecrits de la Mothe-le-Vayer* vous ont, dites-vous, rendu mon opinion plus vraiſemblable, je veux bien aujourd'hui vous en convaincre entiérement.

Je ſais que vous aimez les autorités des célèbres Ecrivains; & lorſque le Révérend Pere Bonaventure citoit Ariſtote, ou St. Thomas, vous me paroiſſiez auſſi prévenue que ſi l'on vous eût convaincue démonſtrativement. Je me ſervirai donc, pour vous plaire, dans certaines occaſions de quelques paſſages des meilleurs Auteurs, que je traduirai en François pour que vous en puiſſiez juger par vous-même. Je mettrai le Grec & le Latin au-deſſous, afin que ſi vous me croïez de mauvaiſe foi, vous puiſſiez faire confronter par quelqu'un l'original avec la traduction. Cependant je n'emploierai jamais des autorités pour vous convaincre de la vérité d'une opinion; c'eſt par des raiſons

que

que je veux vous prouver les faits que j'avancerai, & c'eſt auſſi de votre ſeule raiſon que je vous prie de faire uſage. La ſeule choſe que j'exige de vous, eſt de ne pas faire plus de cas d'Ariſtote & de Deſcartes, lorſqu'ils s'éloignent des notions évidentes, que Boileau n'en eût fait de Cotin & de Pradon.

Le reſpect qu'on doit aux grands hommes, ne doit point tenir de l'eſclavage : il faut les loüer dans ce qu'ils ont fait de bon, & avoir pour leurs Ecrits une eſtime qui tienne de la vénération ; mais il ne faut point adopter leurs erreurs. Dans les endroits où ils ſont évidemment fautifs, l'on ne doit avoir aucun égard à leurs ſentimens : s'ils euſſent eu la foibleſſe de n'oſer condamner les défauts des grands hommes qui les ont précédés, ils ne fuſſent jamais parvenus au dégré auquel ils ſe ſont élevés, & ils ne les euſſent jamais égalés.

§. II.

QUE NOTRE RAISON NE PEUT NOUS TROMPER EN CE QUE NOUS APPERCEVONS DISTINCTEMENT, ET QU'ELLE DOIT PRE'VALOIR SUR TOUTES LES AUTORITE'S.

IL faut d'abord poſer ce premier principe, que notre raiſon, qui eſt un préſent que Dieu nous a fait pour nous conduire, ne ſauroit nous tromper dans les choſes qu'elle apperçoit & qu'elle diſtingue évidemment (*); car ſi ce diſcernement & cette faculté de

(*) La faculté qu'il nous a donnée, que nous appellons lumière naturelle, n'apperçoit jamais aucun objet qui ne ſoit vrai en ce qu'elle connoît clairement & diſtinctement, pour ce que nous aurions ſujet de croire que Dieu ſeroit trompeur, s'il nous l'avoit donné telle que nous priſſions le faux pour le vrai, lorſque nous en uſons bien. DESCARTES, Principes de la Philoſophie, *I. Part. pag.* 22.

de concevoir nous trompoit, Dieu seroit lui-même un trompeur, qui nous présenteroit le faux sous les apparences du vrai. Notre raison ne nous serviroit plus à aucun usage; elle seroit un don pernicieux, qui tendroit plûtôt à nous égarer qu'à nous conduire (*). Or, vous sentez parfaitement, Madame, que Dieu ne peut nous tromper: la fourbe & l'injustice sont des attributs indignes d'un Etre souverainement parfait; il faut donc que la raison, ou la faculté de connoître que nous avons reçue en naissant, n'apperçoive aucun objet qui ne soit vrai en ce qu'elle apperçoit clairement & distinctement.

C'est tomber dans un Pyrrhonisme

(*) Notre raison est un don de Dieu, qui ne sauroit nous tromper; c'est un présent qu'il nous a fait, pour nous donner le moïen de le connoître & le servir. Si cette raison dans les choses évidentes nous égaroit, Dieu nous tromperoit; ce qui ne peut se soutenir, Dieu étant la Vérité même. *Lettres Juives, Lettre XXXIII. pag.* 18.

me outré, que de ſoutenir le contraire. Dès qu'on admet que notre raiſon eſt un flambeau dont la lueur ne ſert qu'à nous égarer, on ouvre la barrière à toutes les erreurs les plus monſtrueuſes; il n'eſt aucune opinion qu'on ne puiſſe défendre. Quel eſt l'état des hommes, s'ils n'ont abſolument aucun moïen de démêler du menſonge les vérités les plus claires? Les bêtes ſeront bien plus heureuſes, puiſqu'elles trouveront dans leur inſtinct des reſſources que la raiſon ne ſauroit fournir aux hommes. Les Philoſophes les plus illuſtres de ces derniers tems, je parle de ceux-même qui ont le plus penché vers le Pyrrhoniſme, ont convenu cependant que l'homme avoit en lui des moïens pour connoître la vérité; Gaſſendi en a établi trois dans ſa Philoſophie. Quelque plaiſir que Bayle ſe ſoit fait de fournir des armes aux Pyrrhoniens, on voit bien que ſon deſſein n'a point été de ſoutenir que l'homme ne peut diſtinguer le vrai du faux, en ſe ſervant de ſa raiſon. Ce n'eſt pas elle qui nous trompe, c'eſt la manière de nous en ſervir, dit fort bien un Auteur, qu'on place

place parmi les Pyrrhoniens raisonnables, c'est-à-dire, parmi les sages Philosophes qui ne décident que des choses qu'ils connoissent évidemment. Il faut donc sans cesse consulter la raison & quelques autorités.

Quelles que soient les autorités, quels que soient les exemples qu'on nous allégue, nous sommes en droit de les rejetter comme des fables, dès que nous les voions opposés à la lumière naturelle; & si nous les examinons avec attention, nous connoîtrons aisément leur absurdité.

La plus grande partie des opinions humaines sont fondées, ou sur l'Histoire, ou sur la Tradition, ou sur l'autorité des Savans; il en est très-peu qui ne soient appuiées que de la raison. Avant d'aller plus avant, & pour vous montrer la nécessité de n'embrasser & de ne croire un sentiment évident, qu'autant qu'il est conforme à la lumière naturelle, j'examinerai, si vous le voulez bien, l'incertitude qui régne dans toutes les autres choses sur lesquelles on pourroit l'appuier.

§. III.

DE L'INCERTITUDE DE L'HISTOIRE DANS UN GRAND NOMBRE DE FAITS.

L'Hiſtoire, que nous regardons comme le régître des événemens des ſiécles paſſés, ne doit point nous paroître une preuve d'un fait contraire à la raiſon. Tout ce que nous devons faire, c'eſt d'avoüer qu'un Hiſtorien fameux, qui écrit un événement contraire à certaines notions & à la raiſon, a été forcé de s'accommoder à la prévention & à l'erreur des peuples chez leſquels il vivoit, & de ſuivre le torrent de la ſuperſtition & des préjugés.

On eſt obligé, lorſqu'on écrit l'Hiſtoire, de rapporter bien des faits dont on connoît la fauſſeté, & l'on n'eſt point le maître de les ſupprimer (*). C'eſt à un Philoſophe à diſcuter

(*) Quand Tacite rapporte quelque mi-

ter la vérité d'une opinion. Un Hiſtorien n'eſt pas fait pour entrer en controverſe : tout ce qu'on doit exiger de lui, c'eſt qu'il faſſe ſentir qu'il n'a que peu ou point de croiance à ce qu'il rapporte.

Il en eſt peu qui obſervent exactement cette maxime. La plûpart, après avoir aſſûré un grand nombre de choſes, ou fauſſes, ou ridicules, propoſent ſur quelques-unes un doute aſſez inutile, & d'autant plus pernicieux à leurs Lecteurs, que leur bonne foi dans cette occaſion ſemble autoriſer les menſonges qu'ils ont approuvés (*).

Pour

miracle, il le fait par l'exemple & le devoir de tous bons Hiſtoriens ; ils tiennent régître des événemens d'importance. Parmi les accidens publics, ſont auſſi les bruits & opinions populaires. C'eſt leur rolle de réciter les communes Créances, non pas de les régler. Cette part touche les Théologiens, & les Philoſophes, Directeurs des conſciences. MONTAGNE, Eſſais, *Liv. II. Chap. VIII.*

(*) *Illi, cum multa mentiti ſunt ad arbitrium ſuum, unam aliquam rem nolunt*

Pour vous perſuader, Madame; l'incertitude qui régne dans l'Hiſtoire; je vais d'abord vous faire voir, I. l'obſcurité dont elle eſt couverte dans ſes commencemens, II. la partialité qu'on voit dans les Hiſtoriens, lorſque les tems s'approchent un peu plus de nous, III. combien les Hiſtoriens ont aimé à remplir leurs Ouvrages de prodiges & d'événemens miraculeux & ſurnaturels, IV. la différence de ſentimens des Ecrivains d'une Nation, ou d'une Religion différente; V. le ridicule des Annales de tous les différens Ordres des Moines, & VI. je vous prierai d'examiner combien les véritables ſujets d'un événement ſont ſouvent ignorés des Hiſtoriens.

ſpondere, ſed adjiciunt: Penes Auctores fides rit. SENECA, Natur. Quæſt. *Lib. IV. Cap. III.*

§. IV.

§. IV.

INCERTITUDE DE L'HISTOIRE DANS SES COMMENCEMENS.

L'Hiſtoire des premiers ſiécles eſt ſi obſcure, ce qui en eſt parvenu à nous eſt ſi peu de choſe, & ſi mêlé de tant de fables, que la raiſon dément évidemment qu'on ne peut, lorſqu'on veut faire uſage de la lumière naturelle, recevoir pour vrai les trois quarts des faits qu'on en rapporte. Nous n'avons juſqu'au Déluge aucune idée de ce qui eſt arrivé, que dans les Livres de Moïſe; car ſi nous voulions conſulter les autres Hiſtoriens qui peuvent nous inſtruire des tems plus éloignés, & ſi nous nous arrêtions aux Annales des Chinois ou des Egyptiens, nous ſerions obligés de rejetter la Genèſe comme un Livre apocriphe, puiſque les Ecrivains de cette Nation font remonter les commencemens de leur Hiſtoire à pluſieurs milliers d'années avant la Création du Mon-

Monde (*). La Foi & la Religion nous

(*) Les Hiſtoriens Chinois ſuppoſent comme une choſe conſtante que *Fo hi*, leur premier Roi, a monté ſur le Trône 2982. ans avant Jeſus-Chriſt; ce qui fait remonter la fondation de leur Empire de trois cens ans au-delà du Déluge. LENGLET, Méthode d'étudier l'Hiſtoire, *dans ſes Cartons retranchés, & conſervés dans* BEYERI Memoriæ Hiſtorico-Criticæ Librorum rariorum, *pag.* 171. Le Pere du Halde parle bien différemment dans ſon Hiſtoire de la Chine; mais pouvoit-il faire autrement? Il étoit Jéſuite, par conſéquent obligé à certains ménagemens. D'ailleurs, s'il ſe fût expliqué auſſi ſincérement que l'Abbé Lenglet, on eût fait ſupprimer de ſon Livre ce qu'il auroit dit à ce ſujet, comme on l'a fait ôter de celui de l'Abbé Lenglet. On voit cependant que ce Pere place le régne de *Fo hi* environ deux cens ans après le Déluge, & il ne nie pas qu'il n'y ait eu d'autres Empereurs qui aient régné avant lui. On ſera peut-être bien aiſe de voir ici comment ce Jéſuite a traité une matière auſſi épineuſe. *Les Hiſtoriens les plus célèbres diſtinguent dans la Chronologie Chinoiſe ce qui eſt manifeſtement fabuleux, ce qui eſt douteux & incertain, & ce qui eſt ſûr & indubitable. Ainſi ne voulant s'attacher qu'à ce qui leur paroît avoir quelque fonde-*

nous obligent à ne point approfondir cette

dement de vérité, ils marquent d'abord comme une choſe ſûre, qu'on ne doit faire nulle attention aux tems qui ont précédé Fo hi, *leſquels ſont incertains; c'eſt-à-dire, qu'on ne peut les ranger ſuivant une exacte & vraie Chronologie, & que ce qui précéde* Fo hi, *doit paſſer pour mythologique. Ces Auteurs regardent donc* Fo hi *comme le fondateur de leur Monarchie, lequel environ* 200. *ans après le Déluge, ſuivant la Verſion des Septante, régna d'abord vers les confins de la Province de* Chen ſi, *& enſuite dans la Province de* Ho nan, *qui eſt ſituée preſque au milieu de l'Empire; après-quoi, il défricha toutes les terres qui s'étendent juſqu'à la mer Orientale. C'eſt-là le ſentiment de preſque tous les Lettrés, & cette Chronologie, fondée ſur une tradition conſtante, & établie dans leurs plus anciennes Hiſtoires, qui n'ont pû être altérées par les étrangers, eſt regardée de la plûpart des Savans comme inconteſtable. D'autres Auteurs Chinois ne font remonter leur Monarchie qu'au régne d'*Yao, *qui, ſelon l'opinion des premiers, n'eſt que leur cinquième Empereur: mais ſi quelqu'un s'aviſoit de la borner à des tems poſtérieurs, non-ſeulement il ſe rendroit ridicule; mais il s'expoſeroit encore à être châtié ſévérement, & même à être puni de mort. Il ſuffiroit aux Miſſionnaires de donner un ſimple ſoupçon en cet-*

te-

cette queſtion : ainſi de ce qui s'eſt paſſé avant le Déluge nous ne ſavons que ce que Moïſe nous en a appris, & qui n'eſt pas bien conſidérable. Parle-t-il de la création de l'homme, parle-t-il de la formation d'un peuple, c'eſt toujours par rapport aux Juifs. Il omet, & ne fait aucune mention de ce qui ne ſert point à illuſtrer ſa Nation; il ne marque rien des premiers Egyptiens, des Ethiopiens & des Chinois. Nous avons cependant des fragmens de leur Hiſtoire, qui n'ont point été inventés après coup (*) &

te matière, dont enſuite on eût connoiſſance, pour les faire chaſſer de l'Empire. Deſcription Géographique, Hiſtorique & Chronologique, &c. de l'Empire de la Chine & de la Tartarie Chinoiſe, &c. *Tom. 2. pag. 2.*

(*) L'Ecriture omet tout ce qui ne ſert point à illuſtrer cette Nation chérie. Dira-t-on pour cela qu'il n'y avoit alors que ce peuple ? Moïſe à la vérité ne marque rien des premiers Egyptiens, des Ethiopiens, des Scythes & des Chinois; cependant on n'oſeroit avancer que les fragmens ſi ſûrs qui nous reſtent de leur Hiſtoire, ſoient des fables inventées après coup, pour orner chacune de ces Nations. LENGLET, *là-même.*

& dont la vérité eſt authentique (*); mais il y a apparence que cette Nation a eu ſon Moïſe, (je le regarde ici comme un ſimple Hiſtorien,) qui aura voulu faire honneur à ſa Nation, ſans ſe ſoucier d'illuſtrer les autres. Quand nous aurions les Ecrits perdus, ils nous deviendroient inutiles pour notre éclairciſſement : nous ne pourrions en faire plus d'uſage, que des Annales des Chinois & des morceaux qui nous reſtent dans

(*) Si l'on convient, cher Eunuque, de la vérité de ces hiſtoires qui font mention de ce que les Rois d'Egypte ont fait avant le Déluge, quelle raiſon aurons-nous de douter des fragmens de Manéthon, Prêtre Egyptien, ou de la Généalogie & Succeſſion des Rois d'Egypte, que nous a donnée Hérodote, ou de la Chronologie du même, puis démêlée par Diodore, qui porte le régne des Egyptiens plus de mille ans au-delà de toutes les autres anciennes époques de la Création, à la réſerve de celles des Aſſyriens, ou des Chinois, & des Indiens, qui vont encore plus loin dans l'Antiquité? MARANA, *Eſpion dans les Cours des Princes Chrétiens*, &c. *Tom. IV. Lettre XLVI. pag.* 189.

dans Hérodote (*) & Diodore de Sicile (†); & comme sans doute ils ne s'accorderoient pas avec la Genèse & les autres Livres saints, la Foi nous interdiroit un examen, dont le résultat pourroit lui être contraire.

Si ce que nous savons de l'Histoire de-

(*) Les Prêtres disent que Menès, qui fut le premier Roi des Egyptiens, fit faire sur le fleuve un pont à Memphis..... Les mêmes Prêtres me firent voir dans leurs histoires les noms de trois cens trente Rois qui avoient régné depuis Menès, parmi lesquels il y avoit dix-huit Ethiopiens & une femme étrangère, tous les autres étoient Egyptiens. HERODOT. *Liv.* 12. *pag.* 279. *Tom. I. édit. in*-12. Je me sers de la version de du Reyer.

(†) Les Prêtres font commmencer le régne des Rois près de quinze mille ans avant la cent quatrième Olympiade; tems auquel j'allai moi-même en Egypte du vivant de Ptolomée, surnommé le nouveau Bacchus. La plûpart de ces Rois étoient nés dans l'Egypte même; il y en a pourtant eu quelques-uns d'Ethiopie ou de Perse & de Macédoine. DIODOR. *Liv. I. Sect. II. Tom. I. pag.* 77. *édit. in*-12. Je me sers de la version de l'Abbé Terasson.

depuis la Création du Monde juſqu'au Déluge, contient bien peu de choſes pour notre éclairciſſement, & nous laiſſe même plus de doute que de certitude, nous n'avons guères plus de ſecours pour ſavoir ce qui s'eſt paſſé les deux premiers ſiécles après le Déluge. Les trois enfans de Noë ſont la ſource commune de toute l'humanité, ou du moins l'aſſûre-t-on ainſi; & cependant ces Empires, & ces grandes peuplades que nous découvrons peu de tems après le Déluge, ſemblent s'oppoſer à cette croiance (*). La ſeule ſoumiſſion

(*) De-là vient une nouvelle difficulté dans l'Hiſtoire ſainte; ſavoir, quelle étoit cette race de Géans, qui ſubſiſta même long-tems après le Déluge, & quels étoient ces filles des hommes, dont Dieu deſapprouva ſi fort l'alliance avec ſes propres enfans, qu'il ſe repentit pour cela d'avoir créé les derniers. Auroit-il condamné cette union, ſi les filles & les garçons étoient ſortis d'une même ſource, lui qui a quelquefois permis ſous la Loi des alliances avec les étrangers? L'Ecriture ne marque point qu'avant le Déluge il y eût dans les enfans

sion que nous devons aux Livres saints,

sans d'Adam une race ou un peuple choisi. Ces alliances n'auroient donc point été alors regardées comme étrangères; elles n'étoient pas défendues, & par conséquent elles n'auroient pas été si exécrables que Dieu les a déclarées, si elles étoient faites avec les filles de la même famille. LENGLET, *Cartons conservés par* Beyer, *pag.* 183.

La difficulté dont parle ici l'Abbé Lenglet, a embarassé plusieurs Peres de l'Eglise: quelques-uns ont prétendu que cette race de Géans avoit été produite par l'amour charnel que les Anges avoient eu avec les femmes; ce qui les avoit fait punir. St. Justin dit expressément que les Anges furent changés en Démons, pour avoir connu les femmes. Παρεδραμον αὐτ' αἱ γενοι ποξαβάντες τήνδε τὴν τάξιν, γυναικῶν μίξεσιν πτ' ἡθσαν, καὶ παῖδας ετεκνωσαν, οἱ εἰσινοὶ λεγομενοι δαί μονες καὶ κρίσεσι λαποὶ θ' ἀνθρώπειον γεν ἑαυτοῖς ἐδ' λωσαν *Angeli autem ordinationem sive dispositionem eam transgressi, cum mulierum concubitus causa, amoribus victi tum filios procrearunt eos, qui dæmones sunt dicti, atque insuper reliquum genus humanum in servitutem suam redegerunt.* Sanct. Just. *Philosoph. & Martyr. Opera, Apolog. prim. pag.* 44 *Ed. Colon.* 1636. Athénagore est encore plus pré-

faints, peut autoriſer cette opinion qui s'ac-

précis ſur l'amour des femmes avec les Anges. Selon lui, les Géans naquirent de cet amour criminel. ἐγῖτ' δε, ἀμελήσας καὶ πονηρὸς περὶ τὴν τῶν παρθένων γυνόμενος διοίκησας ἐκ μὲν τῶν παρθένας ταρθενὺς ἐχόντων, οἱ καλύμενοι ἐγρηγόρησαι γίγαντες. *Itaque à ſtatu ſuo defecerunt: (Angeli) alii quidem amoribus capti virginum, & libidine carnis accenſi; ipſe vero princeps, tum negligentia, tum improbitate circa procurationem ſibi concreditam, ex amatoribus igitur virginum, gigantes, ut vocans, nati ſunt.* Athenagor. Legat. *pro Chriſtian. pag. 27. Edit. Colon.* 1636. Voilà deux Anciens Auteurs qui expliquent de la même manière cette difficulté de l'Hiſtoire ſainte, & voici un autre Pere qui traite tous ces raiſonnemens de fables puériles. *Non eſt ſine damno, audire etiam ipſos ſanctos Angelos corporum formoſitatibus affici & liquefieri, hoc eſt oblectari tam prophanis & abſurdis voluptatibus. An non veriſimile multos inde turbari, & contemnentes meliora delitiarumque amorem deligere, dum conſiderant quod difficile & arduum ipſis ſit carnalibus voluptatibus omnino obluctari, & crediderunt etiam ipſos Angelos ſanctos affectiones ſequi? Igitur quod ignoraverit virtutem Scriptorum, abſque labore demonſtrabimus.* Divi Cyrilli, *Lib. IX. cont. Julian. Tom. 2.*

s'accorde peu avec la raiſon, quoiqu'elle ne la heurte pas démonſtrativement.

La poſſibilité Phyſique d'un Déluge univerſel dans l'état préſent de la terre, forme une ſeconde difficulté qui n'eſt pas moins conſidérable, que la prompte multiplication qu'on ſoutient s'être faite après cette inondation (*). Quel-

pag. 206. *édit.* Baſil. *MDXLVI.* Lequel ſuivre, de St. Juſtin, ou de St. Cyrille? L'un dit une choſe, l'autre la condamne. On peut en général appliquer aux anciens Peres qui ont voulu expliquer certaines difficultés de l'Hiſtoire ſainte, la plaiſanterie qu'un Auteur a dite ſur les Médecins. *Hipocrate dit ouï, Galien dit non; & moi je dis ouï & non.* Quel eſt l'homme ſage & ſenſé, qui, au milieu de tant de difficultés, débattues ſi vainement par les plus grands, les plus reſpectables Ecrivains, oſe prendre un parti? Combien de choſes auſſi obſcures que la race des Géans dans l'Hiſtoire ſainte, & expliquées auſſi contradictoirement?

(*) Les Critiques ne laiſſent pas de continuer de dire que dans l'état preſent de la terre il eſt impoſſible qu'il puiſſe arriver un Déluge général, qui couvre de

Quelques Ecrivains ont prétendu que le Déluge n'avoit point été universel (*), & que Dieu n'avoit eu que l'in-

de quinze coudées la cime des plus hautes montagnes. La mer, prise en général, n'a pas, dit-on, plus de 300. pas de profondeur ; les montagnes les plus élevées, comme le Mont Gordien, ou d'Ararat, ne surpassent point de trois mille pas la surface de la mer. Ainsi, sans compter que la capacité du Globe s'élargit à mesure qu'il s'éleve, il faudroit douze ou quinze fois autant d'eau que la terre dans la quantité marquée par l'Ecriture : & comme elle ne rapporte que des moïens naturels, savoir, l'ouverture de l'abîme & la chûte des pluïes, elle prévient, à ce qu'on prétend, la réponse qu'on pourroit faire en disant que Dieu créa pour l'exécution de cette ruine, une nouvelle quantité d'eaux, qu'il anéantit ensuite. Il ne se servit, selon l'Ecriture, que du vent pour les dessécher. Ainsi, il y a lieu de croire que le moïen qu'il a pris pour les répandre sur la terre, n'étoit pas moins naturel. LENGLET, *là même, pag.* 187.

(*) Ils soutiennent qu'il étoit impossible que les pluïes aient été assez abondantes pour causer un pareil effet. Ils appuient

l'intention de punir un peuple ingrat aux bontés dont il l'avoit comblé. Ils ont même voulu faire servir l'Ecriture à fortifier leur opinion, & ils ont expliqué en leur faveur ce paſſage de la Genèſe, où il eſt dit expreſſément que *les Fils de Noé ſe partagérent les Nations après le Déluge.* (*). Il paroît par-

puient leurs ſentimens de l'opinion d'un fameux Philoſophe (*a*), qui prouve par des démonſtrations exactes que les orages les plus violens ne verſent qu'un pouce & demi d'eau par demi-heure; ce qui fait ſix pieds dans un jour: & le Déluge n'aiant duré que quarante fois vingt-quatre heures, en ſuppoſant les plus hautes montagnes à deux mille pas d'élévation, qui eſt un tiers moins que leur hauteur, il faudroit, non pour ſurmonter, mais même pour les égaler, que le Ciel eût verſé en vingt-quatre heures cent vingt-cinq pieds d'eau, au lieu de ſix qu'il verſe dans les plus grands orages; ce qui excéde la poſſibilité de la Nature. *Lettres Juives, Tom. II. Lettre XXXV. pag.* 36. 37.

(*a*) *Le Pere* MERSENNE.

(*) *Ab his diviſæ ſunt gentes in terra poſt Diluvium.* Geneſ. X. 92.

par-là que les enfans de Noé n'avoient pas seulement divisé la terre entre eux, mais encore les Nations qui l'habitoient, & dont ils devoient faire la conquête.

En effet, l'histoire des Nations est contraire à cette inondation générale de toute la terre. On trouve dans les tems les plus voisins du Déluge, plusieurs grands Empires formés & excessivement peuplés, la Syrie, la Chine, l'Egypte, l'Ethiopie, &c. Il est impossible que sept ou huit personnes, dans l'espace de trois cens, & même de cent cinquante ans, si l'on veut pousser les choses à l'étroite rigueur, puissent peupler d'aussi vastes Provinces que les païs que le Tigre & l'Euphrate parcourent, & qui furent habitées par les enfans de Noé.

Sans avoir égard aux fabuleuses Chroniques des Egyptiens, qui font remonter à trente-quatre mille deux cens & un an la formation de leur Empire avant l'établissement de leur premier Roi, & en suivant les Historiens qui ont écrit le plus exactement, tels que Manéthon, Hérodote,

te, &c., on trouve l'Egypte très-peuplée (*) cent cinquante ans après le Déluge, & on y apperçoit les Arts cultivés; il eſt vrai qu'on ne connoît point parfaitement la forme de ſon gouvernement. Amaſis, qu'on nomme auſſi Ammoſis, ou Amos Pharaon, & qu'on regarde comme le premier Roi, ne régna en Egypte que depuis l'an du Monde 2312. juſqu'en 2337. que Chébrès Pharaon lui ſuccéda, & régna vingt-trois ans ſelon le calcul d'Euſèbe. Les autres Hiſtoriens après Manéthon marquent diverſement cette Généalogie; mais enfin ils s'accordent tous ſur l'établiſſement réel des Rois d'Egypte dès l'année 2312. Il paroît donc impoſſible que la terre ait pû être repeuplée auſſi promptement, & ces grands Empires, où nous voions la perfection des Arts & des Scien-

(*) On a vû ci-deſſus que le Pere du Halde convient qu'environ deux cens ans après le Déluge, la Chine étoit auſſi très-peuplée, & que *Fo hi* commandoit à un grand Empire.

Sciences (*), la distinction des conditions & des états, un gouvernement, une Religion, & un culte différent, marque presque évidente d'un peuple qui n'est point nouveau, semblent s'opposer fortement à l'universalité du Déluge (†).

Ces

(*) Le Pere du Halde nous apprend à ce sujet quelques particularités, qui prouvent que les Arts n'étoient guères moins anciens à la Chine qu'en Egypte. *Ce qu'il y a de certain*, dit-il; *c'est que la Chine a été peuplée plus de 2155. ans avant la naissance de Jesus-Christ; & c'est ce qui se démontre par une éclypse de soleil, arrivée cette année-là, comme on le peut voir par les observations Astronomiques, tirées de l'Histoire & d'autres Livres Chinois, lesquelles ont été données au Public en l'année 1729.* Descript. Géographique, Historique, &c. de l'Empire de la Chine, &c. *Tom. II. pag. 2.*

(†) Un Moine Nazaréen, qui a entré dans la discussion de ces faits pour en montrer la clarté & l'évidence, n'a pas trouvé de meilleur moïen que de faire des hommes à coups de plume. Il a fait une exacte supputation des fils, petits-fils, arrière-petits-fils, &c., que quatre hommes pouvoient avoir en deux cens ans de tems,

Ces premières difficultés qui ſe trou-

tems ; & il a produit deux cens ſoixante-huit milliars ſept cens dix-neuf millions de perſonnes ; c'eſt-à-dire, beaucoup plus qu'il n'en faudroit pour peupler cinq ou ſix Mondes comme le nôtre. Son calcul d'Aritmétique n'a point perſuadé ſes adverſaires. Ils ont dit qu'on ne faiſoit pas les hommes en réalité ; comme on les fait à coups de plume, & qu'on voioit bien qu'il étoit peu expert dans ce métier. Ils ont objecté que ſuivant les Ecritures, les hommes n'avoient eu des enfans que très-tard ; qu'il paroiſſoit même qu'ils n'en avoient pas eu un grand nombre ; qu'ainſi ces peuplades ſi aiſées à produire ſur le papier, étoient impoſſibles dans la réalité. Ils ajoutent qu'on regardoit comme un miracle, la multiplication que les Iſraélites firent en deux cens cinquante ans dans l'Egypte, dont il ſortit ſix cens mille combattans, qui prenoient leur première origine de ſoixante-&-dix hommes qui s'établirent dans ce païs avec le Patriarche Jacob ; & que ce miracle étoit cependant bien au-deſſous de cette multiplication, qu'on prétend s'être faite dans l'eſpace de deux cens ſoixante ans par quatre perſonnes. *Lettres Juives, Tome II. Lettre XXXV. pag.* 35,

trouvent dans l'Hiſtoire, doivent d'autant moins nous ſurprendre, qu'il s'en rencontre, dans des tems moins éloignés, d'auſſi conſidérables & d'auſſi difficiles à débrouiller. Moïſe, Joſeph, & tous les Ecrivains Juifs ont parlé magnifiquement de la célèbre Sortie de leur Nation hors de l'Egypte, & ils ont inſéré dans leurs Ouvrages les miracles qui arrivérent pour en favoriſer l'exécution. Nous trouvons que les Auteurs Egyptiens, & ceux des autres Nations, gens d'auſſi grande autorité que Joſeph, en ont parlé avec le dernier mépris. Pluſieurs Hiſtoriens, & Manéthon, Prêtre Egyptien, appellent les Juifs une troupe de gens ſales & lépreux. Ils diſent qu'ils furent chaſſés du païs par Aménophis, qui régnoit alors, & qu'ils s'en allérent en Syrie, ſous la conduite de Moïſe, Prêtre Egyptien (*). Si cette opi-

(*) Chérémon, Auteur célèbre parmi les Grecs, dit que ſous le régne d'Aménophis, deux cens cinquante mille lépreux furent bannis d'Egypte, & en ſortirent ſous

opinion n'étoit point contraire à l'Ecriture, elle seroit d'autant plus probable, qu'il paroît que Moïse avoit conservé dans la Religion Judaïque bien des cérémonies Egyptiennes (*). C'est

la conduite de Tisilhen & de Peteseth; c'est-à-dire, Moïse & Aaron. MARANA, Espion dans les Cours des Princes Chrétiens, *Tome IV. Lett. LXXXIII. pag.* 340.

(*) Plusieurs Auteurs anciens ont prétendu que les Juifs avoient reçu le rit de la Circoncision des peuples Païens. Hérodote dit (*a*) que » les Colches seuls, les Egyp» tiens & les Ethiopiens, *pudenda circumci» debant à principio*, & que les Phéniciens, » & ceux des Syriens qui habitent dans la » Palestine, reconnoissent qu'ils ont pris cet» te cérémonie des Egyptiens. « Diodore (*b*) de Sicile dit à peu près la même chose qu'Hérodote. Philon, Auteur Juif, & par conséquent d'une grande autorité au sujet des coutumes Judaïques, semble autoriser l'opinion de ces Auteurs Païens. *On se moque*, dit-il, (*c*) *de la Circoncision pratiquée parnos ancêtres, quoiqu'elle ait été respectée par d'autres Nations, & d'une façon parti-*

(*a*) HERODOT. EUTERP. *pag.* 127.
(*b*) DIODOR. SICUL. *Lib. I. pag.* 24.
(*c*) PHIL. *de Circumcis. pag.* 10.

C'eſt au moins le ſentiment du Chevalier Marsham, qui ne doute pas que les Juifs n'aïent pris des Egyptiens une grande partie de leurs cérémonies (*).

Il

particuliére dans l'Egypte, qui excelle ſur tous les lieux de l'Univers par la multitude & par la ſageſſe des habitans. Voilà des preuves aſſez fortes de l'uſage de la Circonciſion chez les Egyptiens, avant que les Juifs la pratiquaſſent; cependant ces derniers prétendent l'avoir reçue d'Abraham, à qui Dieu l'ordonna. Ce ſentiment eſt reçu par preſque tous les Théologiens modernes; mais ils le défendent plûtôt qu'ils ne le prouvent. Le Miniſtre Saurin, qui a tâché de le ſoutenir le mieux qu'il lui a été poſſible, avoüe de bonne foi *que ſi les profondes perquiſitions des Savans qui ont recherché l'origine & les cauſes de ce ſigne, nous ont donné quelquefois de grandes lumiéres, leurs ſpéculations n'ont auſſi ſervi très-ſouvent qu'à nous convaincre de l'inutilité de leurs travaux, & qu'à nous fournir des motifs de ſuſpendre notre jugement ſur cette matière.* Diſcours Hiſtor. Critiq. Theolog. & Moraux ſur les événemens les plus mémorab. du V. & du N. Teſtament, *Tom. I. Diſcours* 15. *pag.* 250.

(*) Ce Chevalier Jean Marsham, Anglois, a compoſé un excellent Livre,

Il y a une choſe certaine, c'eſt que Jérémie met les Egyptiens à la tête de tous les Circoncis (*). Tacite, dont l'autorité eſt d'un ſi grand poids, entre dans un détail beaucoup plus circonſtancié. Il dit que Moïſe, un des lépreux exilés, étant un homme d'eſprit, & qui avoit parmi eux de la réputation, voiant leur accablement, les pria d'avoir bon courage, & que s'étant fait déclarer leur Capitaine, il devint leur Légiſlateur, & les conduiſit par les déſerts de l'Arabie (†).

Si

intitulé *Chronicus Canon Ægyptiacus*, imprimé à Londres en 1672. in-folio.

(*) *Viſitabo ſuper omnem qui circumciſum habet præputium, ſuper Ægyptum, & ſuper Judam, & ſuper Edom, & ſuper Ammon, & ſuper Moab.* JEREM. *Cap. IX. Verſ.* 25. 26.

(†) *Plurimi Auctores conſentiunt, ortâ per Ægyptum tabe quæ corpora fœdaret, Regem Occhorim, adito Hammonis Oraculo, remedium petentem, purgare regnum, & id genus hominum, ut inviſum Deis, alias in terras avehere juſſum. Sic conquiſitum collectumque vulgus, poſtquam vaſtis locis relictum ſit, cæteris per lachrimas torpentibus,* Mo-

Si l'Ecriture ne déterminoit pas notre ſentiment, vous voïez, Madame, combien il ſeroit difficile de pouvoir fonder aucune certitude ſûr des opinions auſſi oppoſées les unes des autres. Les Auteurs Juifs nous aſſûrent des faits dé-

Moſen unum Exſulum monuiſſe, ne quam Deorum hominumve opem expectarent; ab utriſque deſerti, ſed ſibimet ut Duci cœleſti crederent, primo cujus auxilio credentes præſentes miſerias pepuliſſent. C'eſt-à-dire: » Mais ils s'accordent preſque tous en ce » point, que l'Egypte étant infectée de la» drerie, le Roi Bochoris, par l'avis de » l'Oracle d'Ammon, les chaſſa de ſon païs » comme une multitude inutile & odieuſe » à la Divinité. Ils ajoutent que comme ils » étoient épars par les déſerts & avoient » perdu tout courage, Moïſe, l'un de leurs » Chefs (*a*), leur conſeilla de n'attendre » aucun ſecours des Dieux des hommes qui » les avoient abandonnés, mais de les ſuivre » comme un guide céleſte, qui les tireroit » de danger.« TACITE, Hiſtoire, *Liv. V. Je me ſers de la Verſion de* Perrot d'Ablancourt.

(*a*) Cela n'eſt point dans l'Original; mais il y a, *Moïſe, un des Bannis.* MANETHON dit, *un des Lépreux.*

démentis par les Egyptiens. L'apparence semble être pour ces derniers; mais la Religion parle en faveur des autres.

§. V.

DE LA PARTIALITE' DES HISTORIENS, PRE'VENUS EN FAVEUR DE LEUR NATION ET DE LEUR RELIGION.

LA prévention des Hiſtoriens, & la bonne opinion que la plûpart ont de leur patrie ou de certains peuples, eſt un des principaux obſtacles qui nous empêchent d'appercevoir dans leurs Ecrits l'exacte vérité des faits qu'ils rapportent. Les mêmes choſes ſont preſentées quelquefois par deux Auteurs d'un mérite diſtingué, d'une façon ſi différente, qu'on eſt étonné de voir l'éloignement qu'il y a du ſentiment de l'un à celui de l'autre.

Si nous n'étions pas obligés de nous ſoumettre dès que l'Ecriture a parlé, je

je vous prie de juger, Madame, de ce que nous penſerions de cet endroit de la Bible, où il eſt dit que les Iſraélites, mourant de ſoif dans le deſert, Moïſe fit ſortir de l'eau d'un rocher, qu'il frappa avec une verge. Voici comment Tacite raconte ce fait. *Rien ne les incommoda tant que la ſoif, dont ils étoient à demi-morts & couchés par terre, lorſque tout-à-coup une troupe d'ânes ſauvages qui revenoient de la pâture, s'allérent enfoncer dans le creux d'une forêt* (*); *ce que Moïſe aïant apperçu, il les ſuivit, croïant que la verdure du lieu ne ſeroit pas ſans quelque fontaine, & trouva de l'eau en abondance* (†).

Com-

(*) Cet endroit eſt flatté & déguiſé. Il y a dans l'Original, *in rupem nemore opacam*, c'eſt-à-dire, *vers un rocher couvert de bois*; ce qui revient parfaitement au rocher, dont Moïſe fit ſortir de l'eau.

(†) *Sed nihil æquè quam inopia aquæ fatigabat. Jamque haud procul exitio totis campis procubuerant, cum grex aſinorum agreſtium è paſtu in rupem nemore opacam conceſſit. Secutus Moſes, conjectura herbidi ſoli, largas aquarum venas appulit.* TACITUS,

Comme l'eſprit ſaiſit toujours le vraiſemblable & ſe porte de lui-même au naturel, ſi Moïſe n'étoit qu'un ſimple Hiſtorien, tous les ſuffrages ſeroient en faveur de Tacite ; mais aucun des Juifs ne changeroit de ſentiment ; ils tiendroient opiniâtrement pour leurs Hiſtoriens, & leur vanité ſeroit plus flattée, que leurs Peres ſe fuſſent deſaltérés dans le déſert par le ſecours de la Divinité, que par un moïen, ſimplement produit par le cours ordinaire des choſes.

Il en eſt de toutes les autres Nations ainſi que de la Juive, & elles adoptent volontiers tous les événemens qui peuvent ſervir à les illuſtrer. Un Hiſtorien qui veut plaire & avoir des Lecteurs, eſt obligé de s'accommoder à un uſage auſſi pernicieux. Quinte-Curce ne fait pas difficulté de dire qu'il

TUS, Hiſtoriæ, *Lib. V.* Je ne comprends point comment ce morceau s'eſt conſervé juſqu'à nous, & que les Moines ne l'aïent pas fait diſparoître dans les tems d'ignorance, comme tant d'autres Manuſcrits, qu'ils ont ſupprimés, ou châtrés.

qu'il écrit beaucoup de choſes qu'il ne croit pas : *Equidem plura tranſcribo quam credo ; nam nec adfirmare ſuſtineo de quibus dubito, nec ſubducere quæ accepi.* La précaution que prend Quinte-Curce de dire qu'en rapportant des choſes qu'il ne croit pas, il n'ajoutera point des raiſons pour les prouver, ne l'a point garanti des reproches qu'on lui a faits d'avoir trop donné dans des idées outrées, & de raconter bien des faits, plûtôt en Poëte & en Déclamateur, qu'en Hiſtorien (*).

Les Auteurs Grecs, & ſur-tout Hérodote, ont été taxés très-ſouvent d'avoir favoriſé leur patrie dans toutes les occaſions. On a fait le même reproche aux Latins, & nous voïons de nos jours les excès où ſont tombés bien des Ecrivains, en parlant de leur Nation. Un Hiſtorien, qui ne paſſe ni pour exact, ni pour ſincère, n'a pû s'em-

(*) Q. CURTIO ..... *non defuere qui objicerent quæſiti interdum medicamenta candoris, & numerorum uſum paulò intemperantiorem.* FAMIAN. STRADA, Proluſ. III. *Libri II. pag.* 265.

s'empêcher de se récrier sur les impertinences des Auteurs qui ont écrit les loüanges, plûtôt que la Vie de Charles-Quint (*). Non contens d'avoir rapporté plusieurs prodiges, ils ont assuré que le soleil s'arrêta dans sa course, pour donner aux Impériaux le tems de défaire entiérement le Duc de Saxe & l'armée Protestante, l'an 1547. & Sandoval, Historiographe de Philippe III. Evêque de Pampelune, après avoir certifié ce fait, ajoute que le soleil fut vû ce jour-là, pendant la bataille, de couleur de sang, en Espagne, en France, en Italie, & en Allemagne. Il parle de ce dernier prodige comme témoin oculaire, & le bas peuple est encore persuadé aujourd'hui de la vérité de ce fait dans toute l'Espagne.

Voiez, Madame, ce qu'il faut pour autoriser éternellement l'opinion du renouvellement d'un prodige, que Dieu

(*) *Le Pere* MAIMBOURG, *dans son* Histoire du Luthéranisme, *Tome II. pag.* 164.

Dieu opéra autrefois pour ſon peuple. De pareils menſonges ſont contraires à la Religion, & un eſprit foible peut ſe figurer que puiſqu'on a cru, & qu'on croit encore dans une partie de l'Europe que le ſoleil s'étoit arrêté pour Charles-Quint, on a pû croire autrefois en Aſie qu'il avoit retardé ſon cours pour Joſué. L'autorité de l'Ecrivain qui certifie le miracle arrivé dans ces derniers tems, influe encore ſur le parallèle ; c'eſt un Evêque, une perſonne diſtinguée, un juge de la Religion, établi par Dieu même.

§. VI.

LES HISTORIENS SONT REMPLIS DE PRODIGES.

CEtte quantité de miracles, dont la plûpart des Hiſtoriens rempliſſent leurs Ouvrages, éloigne encore la connoiſſance de la vérité. Ces événemens extraordinaires ſont autant de voiles obſcurs, qui cachent la véritable cauſe de beaucoup de faits.

Dans

Dans bien des Auteurs anciens, ce ſont les ſacrifices, les entrailles des victimes, les poulets ſacrés, qui occaſionnent & décident du gain ou de la perte d'un Empire, & de la durée d'un Roïaume. Il y a dans le I. Livre d'Hérodote preſque autant d'Oracles que de pages. Je ne doute pas qu'ils n'aient été rendus ; mais je voudrois ſavoir ſi l'on y a toujours ajouté une grande confiance, ſi l'on a déterminé leurs réponſes par des préſens, & ſi l'on s'eſt ſervi de leur ſens ambigu pour prévenir l'eſprit du peuple, aiſé & facile à ſéduire? On ne ſauroit douter que ſouvent ceux qui conſultoient les Oracles, n'y ajoutoient aucune foi : s'ils en avoient eu le pouvoir, ils euſſent peut-être traité ceux qui les rendoient, comme un Général Romain traita les poulets ſacrés.

Quand les Auteurs anciens ont parlé d'un miracle, & qu'ils lui ont attribué quelque événement conſidérable, j'aurois voulu qu'ils euſſent développé comment il l'avoit produit, & décidé préciſément ſi un tel fait étoit arrivé par une cauſe ſurnaturelle, ou par-

par une ordinaire, occaſionnée par l'idée & l'impreſſion d'un miracle ſur les eſprits des peuples & des armées. Il ſemble qu'ils n'aient pris ſoin de compiler tant de prodiges, que pour rendre leurs Hiſtoires plus reſpectables. Tite-Live même, Ecrivain d'une grande réputation, & doüé de beaucoup de jugement & de génie, nous a donné une compilation (*) inſupportable de tous les prétendus miracles, que croioit la ſuperſtition Païenne; ce qui fut cauſe que St. Grégoire con-

(*) Tantôt il bouleverſe les Elémens, il fait enſuite naître un cheval d'un bœuf; quelquefois les ſtatues ont ſué du ſang, il a plû des pierres, ſi l'on veut l'en croire, ou plûtôt les Hiſtoriens, dont il emprunte toutes ces belles fables. *In locum Marcelli, ubi is ſe Magiſtratu abdicavit, ſuffectus Fabius Maximus tertium. Mare arſit eo anno: ad Sinueſſam bos equuleum peperit: ſigna Lanuuii ad Junonis ſoſpitæ cruore manavere: lapidibuſque circa id Templum pluit: ob quem imbrem Novendiale, ut aſſolet, ſacrum fuit: cætera quæ prodigia cum cura expiata.* Tit. Liv. *Decad. III. Lib. 3. pag. 114. Edit.* Francofurt. *M. D. LXXXVIII.*

condamna ſes Ouvrages au feu, comme pleins de prodiges & d'événemens ſurprenans, dont la croiance étoit contraire à la Religion Catholique. La néceſſité obligea Tite-Live d'écrire de cette manière: les regîtres publics, & les Hiſtoriens qui l'avoient précédé, avoient rempli leurs Ouvrages de ces viſions chimériques; il n'eût pû les ſupprimer des ſiens, ſans ſcandaliſer les peuples, qui n'étoient pas moins ſuperſtitieux dans ſon tems, qu'ils l'étoient dans les ſiécles précédens. On peut dire que les erreurs de nos peres ſont la ſource des nôtres, & que les nôtres augmenteront celles de nos enfans. Preſque tous nos Hiſtoriens Catholiques ſont remplis de puérilités & de pieuſes chimères (*), qui rendent leurs

(*) Les Hiſtoriens qui dans ces derniers tems ont eu beaucoup de réputation, n'ont guères été plus réſervés ſur les prodiges & les miracles, que Tite-Live. Sans parler de Maimbourg & de tant d'autres Ecrivains, reconnus pour des menteurs & des conteurs de fables, je me contenterai de citer ici un paſſage du Pere d'Orléans, qui dans une ſeule

leurs Ouvrages mépriſables aux gens de

ſeule action, arrivée entre des Eſpagnols & des Mahométans, fait faire preſque autant de miracles, que les Hiſtoriens Romains en ont racontés. Je voudrois bien ſavoir pourquoi depuis trois ou quatre cens ans nous ne voions plus de ces prodiges : les hommes ont beau ſe battre, le Ciel n'entre point dans leur démêlé, les Anges ne viennent plus exterminer les Mahométans, les Elémens ne ſe confondent plus pour détruire les Saraſins. Eſt-ce que les perſonnes en faveur de qui s'opéroient ces miracles, étoient plus honnêtes gens que nous ne le ſommes ? Ceux qui connoiſſent l'Hiſtoire, n'oſeroient ſûrement ſoutenir une pareille opinion. Ecoutons donc parler le Pere d'Orléans, & voions ſi les Hiſtoriens modernes ſont plus réſervés que les anciens ſur l'article des miracles. *Alcaman ne perdit point de tems, il fit avancer vers la caverne les premiers de ſes bataillons, & auſſi-tôt qu'ils furent à portée, il ordonna d'attaquer ceux des Goths qui ſe préſentérent les premiers. On fit pleuvoir ſur eux une grêle de pierres & de traits, dont ils auroient été accablés, ſi par un miracle, dont toute l'Hiſtoire fait foi, ces fléches n'euſſent été relancées contre ceux qui les décochoient, & cela par une main inviſible, dont les Maures ſeuls reſſentirent les coups. Pluſieurs furent tués,* d'au-

de ſens, & en cela les François ſemblent le diſputer aux Eſpagnols; car il eſt auſſi ridicule de dire que les murailles d'Angoulême, ſous le Régne de Clovis I. s'abbatirent tout-à-coup par la vertu d'une petite phiole (*), que de faire arrêter le ſoleil pendant la du-

d'autres bleſſés. La terreur ſe mit dans leur armée, & à meſure qu'ils s'effraïoient, Pélage & les ſiens ſe ſentoient animés d'une nouvelle ardeur. Ils ſortirent de leurs cavernes, comme des Lions en furie, & chargérent les Infidèles avec tant de valeur & de ſuccès, qu'ils en laiſſérent plus de vingt mille étendus ſur le champ de bataille. Le Général y demeura, le reſte ſe réfugia ſur le haut de la montagne Auſéna, ſous laquelle étoit creuſé l'antre que Pélage avoit occupé; mais les fugitifs ne purent échapper à ceux que le Prince Goth avoit diſperſés aux environs. Les uns furent paſſés au fil de l'épée, les autres pouſſés juſqu'au bord de la rivière de Deva. S'étant engagés dans le défilé d'un rocher eſcarpé ſur le bord du fleuve, la terre s'écroula tout-à-coup, & les enſévelit dans ſes eaux. Révolutions d'Eſpagne, &c. *Tom. I. pag.* 46.

(*) VOSSIUS *de Hiſtoricis Latinis, pag.* 98.

durée d'une bataille contre les Proteſtans.

Des Ecrivains, qui nous ont tranſmis les Hiſtoires des Croiſades, les ont remplies de tant de miracles, & ſi contraires à la raiſon, qu'il eſt inutile de vouloir en montrer la fauſſeté & le ridicule. Qui peut croire que des bataillons céleſtes, vétus de blanc, ſoient deſcendus du Ciel pour aider des gens, dont la première intention étoit bonne; mais dont les actions pour y parvenir étoient ſi terribles, qu'ils ſe ſouilloient la plûpart, ſans crainte & ſans remors, des plus grands crimes? Les peuples qui vivoient dans ces tems-là, avoient l'eſprit rempli d'enchantemens, de prodiges, de ſortilèges & de miracles, c'étoit le goût du ſiécle, & les Auteurs qui écrivirent les actions de quelques perſonnages illuſtres, les accommodérent au goût du Roman. De-là ſont venues les Hiſtoires incroiables de Renaud, d'Armide, &c. renouvellées de nos jours par les Poëtes Italiens.

Voici comment parle un célèbre Théologien ſur le goût qui régnoit

dans ces siécles-là. *C'étoit le défaut, ou plûtôt la simplicité grossière, de plusieurs de nos Anciens, de s'imaginer qu'en écrivant les actions des personnes illustres, ils ne seroient point éloquens, si, pour l'ornement du discours, comme ils se le figuroient, ils ne mêloient dans leurs Ouvrages des fictions Poëtiques, ou quelque chose de semblable, & par conséquent le mensonge avec la vérité* (*). La croiance des prodiges & des événemens miraculeux avoit saisi si fort l'imagination des peuples; & les portoit à de si grandes extravagances, que dans le neuviéme siécle (†) Agobard, Evêque de Lion, composa un Traité pour combattre & détruire toutes ces superstitions ridicules. *Une*

si

(*) *Hoc erat Antiquorum plurimorum vitium, vel potius quædam sine judicio simplicitas, ut in clarorum virorum gestis scribendis se minus existimarent elegantes, nisi ad ornatum, ut putabant, sermonis, poeticas fictiones, vel aliquid earum simile admiscerent, & consequenter vera falsis committerent.*

(†) L'an 833.

ſi grande folie, dit ce Prélat, *s'eſt emparée déjà du pauvre monde, que les Chrétiens ſe perſuadent des abſurdités, que perſonne ne pouvoit perſuader auparavant aux Gentils* (*).

§. VII.

OPPOSITIONS DE SENTIMENS DES HISTORIENS D'UN PARTI OPPOSÉ, ET D'UNE DIFFÉRENTE RELIGION.

IL eſt vrai que depuis deux ou trois ſiécles, les Hiſtoriens ſont beaucoup plus retenus dans le recit des miracles. Pluſieurs ont même rejetté ceux qu'ont rapportés les Anciens: mais ils ont un autre défaut, auſſi contraire à l'éclairciſſement de la vérité; ils ſemblent plûtôt être les Avocats & les défenſeurs de certains Partis, que les

(*) *Tanta jam ſtultitia oppreſſit miſeram mundum, ut nunc ſic abſurde res credantur à Chriſtianis, quales antea ad credendum non poterat quiſquam ſuadere Paganis.* AGOBARDUS.

les fidèles Ecrivains de ce qui s'eſt paſſé. La différence de Religion, & les divers ſentimens, qui depuis quelques ſiécles ont diviſé l'Europe, ont jetté autant de confuſion dans l'Hiſtoire moderne, que l'Antiquité en a apportée dans l'ancienne: Dès qu'un Auteur Catholique écrit quelques Hiſtoires (*), elles ſont auſſi-tôt démenties par des Proteſtans, Luthériens (†), ou Réformés (¶). Les mêmes faits, les mêmes événemens, deviennent tout différens. Les caractères des perſonnes ſont entiérement diſſemblables: chacun veut avoir le droit, la raiſon, & la vérité, de ſon parti; chacun allégue un nombre d'Ecrivains qui autoriſent ſon ſentiment. Un Auteur qu'on contredit, en appelle à la prudence de ſon Lecteur, il ſe récrie contre la mauvaiſe foi de ſon Adverſaire, il lui dit magiſtralement des injures, qui ne ſer-

(*) *Hiſtoires du Luthéraniſme & du Calviniſme, par* MAIMBOURG.
(†) SECKENDORF.
(¶) BAYLE & JURIEU.

ſervent point à éclaircir la diſpute, & l'on eſt auſſi peu avancé lorſqu'on a lû tout l'Ouvrage, qu'avant que d'y avoir jetté les yeux (*). Il y a quelques Auteurs qui paroiſſent exempts de toute partialité (†); mais ſe ſont ceux-là que bien des Ecrivains, zèlés pour leur parti (¶), prennent à tâche de décrier. Ils ſont ſi bien, que s'ils ne les convainquent pas d'erreur, ils embrouillent la vérité, & obſcurciſſent l'évidence de certains faits. Si nous nous

(*) On a cette incommodité à eſſuier dans la lecture des Livres, faits par des gens de parti & de cabale, que l'on n'y voit pas la vérité. Les faits y ſont déguiſés, les raiſons réciproques n'y ſont point rapportées dans toute leur force, ni avec une entière exactitude; & ce qui uſe la plus longue patience, il faut lire un grand nombre de termes durs & injurieux que ſe diſent des hommes graves, qui d'un point de doctrine, ou d'un fait conteſté, ſe font une quérelle perſonnelle. LA BRUYERE, Caractères ou Mœurs de ce Siécle, *pag.* 171.

(†) *Mr.* DE THOU. RAPIN THOMRAS, &c.

(¶) *Tous les Ecrivains Jéſuites.*

nous en rapportons à Sleidan, Luther vécut & mourut comme un Prédestiné (*). Plusieurs Auteurs Catholiques, & même presque tous, en font un débauché & un vrai malheureux. Il n'y a point de milieu entre deux extrémités aussi opposées; qui croire dans une aussi grande dissemblance de sentimens? Chacun suit les Ecrivains de sa Religion; mais cette conduite n'éclaircit point la vérité, elle ne fait qu'ouvrir la carrière aux doutes & à l'incertitude.

Je défie l'homme le plus judicieux, qui lira sans passion les différens Historiens de la Réformation en France, de pouvoir porter un jugement précis sur les faits principaux; la Journée même de la Saint-Barthélemi perd quelque chose de son horreur & de son exécration dans certains Historiens Catholiques. Quant aux caractères des principaux chefs des différens par-

(*) SLEIDAN, Histoire de l'Etat de la Religion & République sous Charles-Quint, *Liv. IV.*

partis, tels que les Guiſes, les Montmorencis, les Condés, & les Chatillons, il eſt impoſſible de pouvoir en juger par les Auteurs qui ont écrit de leurs jours (*). Ceux qui ſont venus quel-

(*) *Il eſt ſi difficile de s'empêcher, en écrivant l'Hiſtoire, d'avoir la même averſion de nos ennemis, que nous leur avons témoignée en guerre ouverte, qu'il y a peu d'Hiſtoriens de l'Antiquité qu'on ne puiſſe blâmer d'avoir en cela trop donné à leurs paſſions. En effet, je penſe que ſi nous avions les guerres Puniques, écrites de la main de quelque Auteur Africain, & telles qu'elles ſe pouvoient débiter dans Carthage avant ſa deſtruction, nous y verrions des deſcriptions de combats bien différentes de celles que nous avons dans T. Live, & dans les autres Hiſtoriens Romains. Ceux-ci mettent auſſi toujours les victoires de leur côté avec le moindre nombre de ſoldats, par la ſeule vertu des Chefs, & la bonne diſcipline de leur milice. Qui doute qu'ils ne fuſſent contrôlés en cela par ceux du parti contraire? La même diverſité ſe remarqueroit vraiſemblablement aux réſolutions priſes dans le Sénat de Carthage, qui ſeroient accompagnées d'autant de raiſon & d'équité, qu'on verroit d'injuſtice en celui de Rome. Et s'il nous reſtoit ce qui peut avoir été écrit pour l'un & pour l'autre*

quelque-tems après, ont ſemblé s'approcher de la vérité, & vouloir prendre un juſte milieu; mais ils ſe reſſentent toujours du génie de leur parti, & malgré leur affectation pour l'amour de la vérité, on reconnoît l'eſprit qui les anime. Il en eſt peu qui rendent hommage aux vertus de leurs adverſaires, ſans y apporter quelque correctif malin (*); enſorte que ſi pour conſ-

tre de ces deux grands partis, il eſt à croire que la bonne cauſe ne ſe trouveroit pas toujours du côté de la bonne fortune, comme il eſt arrivé par le malheur des vaincus, dont on a ſupprimé les Ecrits avec la liberté & l'Empire. Car encore que les Hiſtoriens de l'une & de l'autre République convinſſent par néceſſité des principaux événemens, comme du ſiége & de la priſe des villes, des batailles données, & de choſes ſemblables, c'eſt ſans doute que la raiſon des conſeils, les moiens tenus en l'exécution, & les circonſtances de toutes les choſes, ſeroient repréſentées bien différemment, ſelon le génie particulier de chaque Ecrivain, qui feroit ſon poſſible pour mettre le tort du côté de ſes ennemis. LA MOTHE LE VAYER, Diſcours ſur l'Hiſtoire, &c. *Tom. I. pag.* 341. *Edit.* in-folio.

(*) Voici le jugement qu'a fait un des plus

conſtater la vérité d'un fait, ou la juſteſſe

plus illuſtres Savans des Hiſtoriens des différens partis, on verra de quelle précaution il uſoit en liſant leurs Ouvrages, qu'il regardoit plûtôt comme des Romans que comme des Hiſtoires; il exceptoit cependant du nombre de ces Hiſtoriens Mrs. de Thou & Mezeray. *Je vous avoüe que je ne lis preſque jamais les Hiſtoriens dans la vûë de m'inſtruire des choſes qui ſe ſont paſſées, mais ſeulement pour ſavoir ce que l'on dit dans chaque Nation & dans chaque parti, ſur les choſes qui ſe ſont paſſées. Quand je lis les Hiſtoires des guerres civiles du dernier ſiècle, compoſées par nos Auteurs, je trouve que les Proteſtans de France n'étoient jamais dans leur tort; mais quand je lis les mêmes guerres dans les Hiſtoriens du parti contraire, ſur-tout ſi ce ſont des Moines ou des Eccléſiaſtiques, je me trouve tranſporté dans un autre païs où je ne me reconnois plus. Les premiers prétendent que les Proteſtans n'ont jamais été les aggreſſeurs, qu'ils ont ſouffert mille inſultes & mille ſupplices avant que de repouſſer la force par la force; que jamais ils n'ont eu autre deſſein que d'obtenir la permiſſion de ſervir Dieu ſelon les lumières de leur conſcience; que l'obéiſſance à leur Prince légitime a toujours été une choſe ſacrée & inviolable parmi eux, & qu'ils ont ſeule-*

teſſe & la préciſion d'un caractère, il fal-

ment tâché de ſe dérober à la fureur de leurs ennemis qui obſédoient le Roi, ou d'empêcher que l'on ne renverſât les loix fondamentales du Roïaume pour la ſucceſſion à la Couronne, leſquelles les Catholiques avoient réſolu de ruiner de fond en comble, par la plus infame & la plus déteſtable Ligue dont on ait jamais oüi parler. Mais les Moines renverſent toute cette œconomie. Ce ſont les Huguenots, (diſent-ils) qui ont pris les armes les premiers; ils ont conſpiré contre la propre perſonne de nos Rois, ils ont brûlé & ſaccagé tout le Roïaume avant qu'on leur eût fait la moindre choſe; ils ne faiſoient point de démarches qu'avec les vûes les plus horribles que l'on puiſſe concevoir; les Catholiques avoient toujours les meilleures intentions du monde; pour des violences, ils en exerçoient fort peu dans les lieux où ils étoient les plus forts; quelquefois l'inſolence & l'impiété des Hérétiques les armoit d'une juſte indignation, mais l'Hiſtorien coule là-deſſus en deux ou trois mots. La Saint-Barthélemi fut un acte de prudence néceſſaire & légitime pour prévenir l'Admiral de Châtilon, qui avoit réſolu de faire égorger tous les Catholiques.

Après cela, n'eſt-ce point peine perdue que de lire l'Hiſtoire? Car ſi d'un côté le bon ſens veut que je me défie d'un Hiſtorien Huguenot,

falloit uſer de la maxime de Joſephe avec

not, & que je le ſoupçonne, ou de n'avoir pas pénétré les pernicieux deſſeins de ſon parti, faute de diſcernement, & à cauſe des préjugés qui l'aveuglent, ou de les avoir diſſimulés afin de ſauver l'honneur de ſa Religion; de l'autre côté, le même bon ſens veut auſſi que je me défie d'un Hiſtorien de la Communion Romaine, & que je le ſoupçonne, ou d'avoir malicieuſement tû certaines circonſtances qui ſerviroient à la juſtification des Huguenots, ou de leur avoir imputé fauſſement des choſes qui les rendent haïſſables, ou d'avoir cru par des jugemens préoccupés, que tout ce qui ſe faiſoit dans ſon parti étoit légitime; & qu'au contraire, ceux qu'il regardoit comme Hérétiques, n'étoient animés que d'un eſprit de rage, de fureur, & d'impiété. S'il m'eſt permis à moi qui ſuis de la Religion, de douter de la bonne foi d'un Miniſtre qui écrit l'Hiſtoire, à plus forte raiſon me doit-il être permis de révoquer en doute la bonne foi d'un Eccléſiaſtique Séculier ou Régulier. Bien entendu qu'un Catholique ſe donne une ſemblable liberté de douter un peu moins de la bonne foi d'un Eccléſiaſtique, que de celle d'un Miniſtre. Vous voïez, Monſieur, que je ne ſuis pas trop mal fondé de ne chercher dans l'Hiſtoire que l'eſprit, les préjuges, les intérêts, & le goût

avec les Hiſtoriens de ces derniers tems, on ne pourroit fonder aucune certitude ſur leurs Ecrits. Voici comment s'explique cet Auteur Juif. *Une preuve & une marque véritable de la certitude d'un fait, c'eſt le conſentement uniforme de tous les Ecrivains* (*). Tant qu'il y aura des Moines qui écriront l'Hiſtoire, je doute qu'on puiſſe jamais eſpérer cette unanimité.

du parti dans lequel ſe rencontre l'Hiſtorien. Critique Générale de l'Hiſtoire du Calviniſme, *pag.* 15.

(*) Τῆς μὲν γὰρ ἀληθοῦς ἐστι τεκμήριον ἱστορίας εἰ περὶ τῶν αὐτῶν ἅπαντες ταῦτα καὶ λέγοιεν καὶ γράφοιεν. *Veræ ſiquidem Hiſtoriæ indicium eſt, ſi de eiſdem rebus omnes eadem dicant & ſcribant.* JOSEPH contra Apionem, *Lib. I. pag. m.* 1035. *f.*

§. VIII.

§. VIII.

RIDICULE DE L'HISTOIRE, OU DES ANNALES DE TOUS LES DIFFE'RENS ORDRES DE MOINES.

LEs ridîcules Annales, & les Hiſtoires fabuleuſes qu'ont écrites beaucoup de Religieux, ont achevé de gâter le goût & d'offuſquer la vérité. Ils ont raconté tant de chimères, ils ont farci leurs Livres de tant de menſonges, que quiconque les lit malheureuſement avec quelque croiance, eſt pour jamais égaré du chemin de la vérité. Ceux-mêmes qui ont écrit le plus purement & avec le plus de retenuë (*), ont été obligés de mentir dans bien des endroits; leur état, leur engagement, leur Religion, la gêne où les réduiſoit leurs Supérieurs, les a forcés à déguiſer, à changer, & à affoi-

(*) Les Peres D'ANIEL, & D'ORLEANS.

affoiblir bien des faits. Quelques-uns même ont pouſſé la partialité ſi loin, que la loüange & la tournure qu'ils ont voulu donner à quelques événemens occaſionnés par leurs Ordres, les a contraints de ſortir du Roïaume pour éviter la juſte indignation des Magiſtrats (*). Ces Ecrivains cependant ont relevé par de grands talens leur peu d'exactitude ſur bien des faits : dans tout ce qui ne regarde ni leur Ordre, ni leur parti, ils ont montré un grand diſcernement & beaucoup de génie ; mais il eſt une foule de mauvais Ecrivains que les Couvens & les Cloîtres ont produits, qui ſemblent avoir pris plaiſir à s'aheurter contre le bon ſens, ils ont deshonoré la Religion dans leurs Ecrits, en voulant l'illuſtrer. Les Hiſtoires de certains Ordres, les Vies particulières de bien des Saints, ſont écrites, au jugement d'un grand

(*) Le Pere JOUVENCI, obligé de ſe retirer à Rome, à cauſe de ſon *Hiſtoire des Jéſuites*, écrite en fort beau Latin.

grand Evêque (*), avec moins de gravité que celles des Philoſophes Païens, compoſées par Diogène Laërce. Les Légendes de bien des Saints paroiſſent moins ſenſées, que les Contes des Fées les plus ridicules.

Je ne crois pas qu'on puiſſe tranſmettre à la Poſtérité des puérilités égales à celles qu'on lit dans les *Conformités de St. François avec Jeſus-Chriſt.* Ce Saint avoit des converſations fort particulières avec la plûpart des animaux : il entendoit leur langage, & ils comprenoient le ſien. Un jour, voulant dire ſon Office & en étant détourné par le chant des hirondelles, il leur fit un petit compliment fort bien tourné. *Mes ſœurs les hirondelles*, leur dit-il, *il eſt tems que je parle, car vous avez aſſez dit. Taiſez-vous, juſques à ce que la parole de Notre-Seigneur ſoit accomplie*, & elles ſe tûrent. Une autre fois, appercevant une cigale, il l'appella *ſa ſœur la Cigale*; & l'a-

(*) MELCHIOR CANO, Evêque des Canaries.

l'animal s'étant perché ſur ſon doigt, il lui fit chanter les loüanges de Dieu. Peut-on écrire de pareilles ſottiſes, & remplir l'eſprit des peuples de pareilles viſions ? Cependant, quelques ridicules que ſoient ces menſonges, ils ont trouvé des approbateurs, même parmi des gens nourris & élevés dans les Sciences, & vivant au milieu d'habiles gens. Le Jéſuite Gazée, après avoir certifié qu'un Enfant Jéſus deſcendoit quelquefois d'un Autel pour venir badiner avec des jeunes enfans (*), aſſûre & releve le Miracle d'une brebis de St. François, qui alloit au chœur dès qu'elle entendoit chanter les Moines : elle y fléchiſſoit les genoux & ſaluoit la Vierge, & lorſqu'on élevoit l'Hoſtie, elle baiſoit la terre par honneur (†). Je ne m'éton-

(*) Ce Jéſuite a fait un Livre en deux Tomes, ſous le titre de *Pia Hilaria*, où, parmi bien d'autres abſurdités, celle-là tient une place diſtinguée.

(†) *Ridebis, Huguenota, ſi fors hæc leges, naſumque rigens, inquies, belli logi ! Frundebis, Huguenota : ſi fors non voles, vivet,*

tonne point qu'on donne à une bête une ame capable de raiſon, & qu'on lui faſſe connoître les Myſtères les plus cachés de la Religion. Dès qu'on veut me perſuader que l'Enfant Jéſus vient joüer à la Foſſette, à Colin-Maillard, ou à Pette-en-Gueule, je crois tout poſſible.

Vous voiez aiſément, Madame, que de pareils miracles n'ont pas beſoin d'être réfutés pour paroître évidemment faux; ils portent avec eux le caractére d'impoſture. Eſt-il rien de ſi abſurde, rien de ſi contraire à la Religion, à la ſpiritualité de notre ame, que d'accorder aux bêtes la raiſon & la connoiſſance de la Divinité, qui ſont les ſeules choſes qui nous diſtinguent d'elles! Ces chimères ſont ce-

pen-

vet, vigebit veritas, error cadet. Germana Franciſci ſoror docilis bidenti frendente te, ringente te, laudabitur. Ne voilà-t-il pas un beau ſujet pour prendre un air de ſupériorité ſur les Proteſtans! En vérité cela eſt pitoiable. Bien des gens, en voulant défendre notre Religion, donnent des armes à nos adverſaires.

pendant moins étonnantes & moins ſcandaleuſes, que ne l'eſt le perſonnage qu'on fait joüer à quelques Saints. Je ne crois pas que la ſuperſtition idolâtre, ni que l'impiété du Paganiſme ait jamais prêté à Vénus l'emploi qu'un Moine Allemand (*) donne à la Ste. Vierge. Il raconte qu'un Prêtre aiant enlevé une certaine Béatrix, Portiére d'un Couvent de Religieuſes, elle alla, avant de s'enfuir, au pied de l'Autel de la Vierge, lui fit une harangue aſſez courte, & lui laiſſa les clefs du Couvent. Cette Religieuſe reſta quinze ans abſente, & après s'être laſſée de débauche, il lui prit envie de retourner dans ſon Couvent. Le tems qu'elle avoit été abſente, lui faiſant eſpérer qu'on ne la reconnoîtroit plus, elle y fut s'informer de ce qu'on diſoit de Béatrix. On lui répondit que c'étoit une très-ſage Religieuſe, qui rempliſſoit à merveille ſon devoir : elle comprit alors à qui elle avoit l'obligation d'avoir ſauvé ſa réputation, & cou-

(*) CE'SARIUS.

courut à l'Autel de la Vierge, qui lui dit ces paroles. *Pendant quinze ans j'ai rempli ta place & fait ton Office: retournes maintenant à ton poſte & fais pénitence ; car qui que ce ſoit n'a connu ton crime* (*). Qu'on ajoute à ces impiétés les Contes de St. Maclou, qui diſoit la Meſſe ſur une baleine, de St. Macaire, qui a fait une pénitence de ſix mois pour avoir tué une puce, ou un moucheron qui l'avoit piqué, & on verra que c'eſt avec juſte raiſon que le Cardinal Beſſarion a dit que ce qu'on racontoit des nouveaux Saints lui faiſoit révoquer en doute tout ce qu'on avoit écrit des anciens.

On a depuis quelque-tems purgé la plûpart des Livres nouveaux de ces horreurs & de ces puérilités, capables de ſcandaliſer les hommes, plûtôt que de les attirer à la piété ; mais malgré les ſoins qu'on a pris, il reſte encore un

(*) *Ego per quindecim annos abſentiæ tuæ Officium tuum ſupplevi : revertere nunc in locum tuam, & pœnitentiam age, quia nullus hominum novit exceſſum tuum.*

un nombre d'Ecrits, dont on ne ſauroit trop décrier la lecture. Vous avez lû, Madame, un Recueil des Miracles (*) du bienheureux Pâris : actuellement la moitié de Paris eſt perſuadée de leur réalité, & néanmoins rien n'eſt ſi évident que leur fauſſeté. Si par hazard la France devenoit Janſéniſte, tous les Hiſtoriens, ridicules Compilateurs de phrénefies des Convulſionnaires paſſeroient pour des Auteurs d'une autorité inexpugnable; & tel les mépriſe aujourd'hui, dont les fils, ou les petits-fils ſeroient prêts à ſe faire égorger pour leur défenſe. Je doute qu'on dépeigne mieux le ridicule des opérations miraculeuſes de St. Pâris, que le fait l'Auteur des *Lettres Juives* (†), & réellement la plaiſanterie

(*) C'eſt le Livre qu'a fait Mr. DE MONGERON.

(†) Ils réſolurent donc de donner au nouveau Saint le pouvoir de guérir ceux qui auroient recours à lui, par des ballets & des chanſons. Un Abbé (*a*), après avoir étudié long-tems en particulier, ouvrit le pre-

(*a*) *L'Abbé* BE'CHERAN.

rie & le mépris ſont les ſeules armes qu'on doive emploier contre de pareilles viſions. Ce ſeroit faire tort à l'eſprit humain, que de le croire capable de donner dans de pareilles erreurs, s'il n'y étoit entraîné par une fureur phrénetique qui lui ravit l'uſage de la raiſon. Le bas peuple à Paris croit à St. Pâris ; mais beaucoup de ceux qui lui inſpirent cette vénération pour le Diacre Janſéniſte, ne croient pas même en Dieu : ils haïſſent les Jéſuites ; c'en eſt aſſez pour béatifier leur ennemi. S'il prenoit fantaiſie à ceux-ci de faire quelque Saint de leur façon, il paſſeroit aiſément parmi les gens de leur

premier cet exercice. Il danſa ſur le tombeau du Prêtre une danſe, dans laquelle il y avoit un pas, nommé le *Saut-de-Carpe*, que l'Abbé faiſoit dans la perfection. Il avoit une jambe plus courte que l'autre de quatorze pouces, & prétendoit que tous les trois mois elle allongeoit d'une ligne. Un Mathématicien, qui chifra le tems auquel ſa guériſon ſeroit complette, la régla à cinquante-cinq années de cabriolles. *Lettres Juives, Lett. VII. pag.* 51.

leur parti; mais il trouveroit chez les Janſéniſtes le revers de St. Pâris.

Croiez-vous, Madame, qu'un homme qui lira dans deux cens ans les Hiſtoriens des différens partis (*), puiſſe aiſément trouver la vérité, ſurtout ſi le Janſéniſme avoit un jour le deſſus? Vous voiez dans la diſpute d'aujourd'hui un échantillon de celle des Proteſtans. Nous ſommes dans le cas où nos petits-fils ſeront un jour; ils auront autant de peine à démêler la vérité de bien des faits, que nous en avons de connoître parfaitement les événemens, arrivés ſous François I. & ſes Succeſſeurs.

(*) Avec quelle véhémence, pour ne pas dire avec quelle fureur, Meſſieurs de Sens & de Montpellier n'ont-ils pas écrit l'un contre l'autre? Tous les deux rapportent des certificats & des témoignages reſpectables pour autoriſer leurs opinions, tous les deux prennent le Ciel pour juge de la droiture de leurs ſentimens, & tous les deux obtiennent chez leurs partiſans une entière croiance.

§. IX.

§. IX.

COMBIEN LES VE'RITABLES SUJETS D'UNE CHOSE SONT SOUVENT IGNORE'S DES HISTORIENS.

A Toutes les difficultés qui s'offrent dans l'Hiſtoire, joignez, Madame, le peu de connoiſſance que les Ecrivains ont de la principale cauſe qui a occaſionné la guerre, la paix, le traité dont ils parlent. Les plus grandes entrepriſes n'ont eu quelquefois d'autres principes que la jalouſie d'une Coquette, l'ambition d'une Favorite, la haine particulière d'un Miniſtre contre un Prince. Les Politiques ſe perdent en raiſonnemens pour deviner une choſe qu'ils ne ſauroient connoître: ils font des diſcours, des Livres entiers, pour développer le ſujet d'une guerre, qui n'a été entrepriſe & continuée que par les reſſorts les plus communs. Si l'on venoit à découvrir que la jalouſie ou la vengeance d'une femme, la fauſſe piété d'un Confeſſeur les

vie de la voir & de coucher avec elle: & voilà la principale cauſe de ce paſſage du Roi, qui n'eſt à tous connue. Ainſi, la moitié du monde ne ſait comment l'autre vit ; car nous cuidons la choſe d'une façon, qui eſt de l'autre. Ainſi, Dieu, qui ſait tout, ſe moque bien de nous (*).

Ne voilà-t-il pas, Madame, un beau motif pour faire périr tant de malheureux ſoldats, pour ruiner ſes peuples par des impôts, & pour réduire un Roïaume à deux doigts de ſa perte, que celui de vouloir coucher avec la Signora Clarice ? Je conviens, Madame, qu'on doit faire beaucoup pour une belle perſonne ; mais c'eſt pouſſer les choſes un peu loin, que de mettre l'Europe en feu. C'eſt renouveller la guerre de Troie ; & armer avec moins de ſujet que Ménélas, puiſqu'il redemandoit ſa femme ; & que François I. alloit chercher celle d'autrui. Et quel eſt le Politique du tems de ce Mo-

(*) BRANTOME, Mémoires des Capitaines François, *Tome I. pag.* 208. 209.

Monarque François, qui ſe fût figuré que la fameuſe Bataille de Pavie n'étoit qu'une ſuite d'une amourette imaginaire de ce Prince, occaſionnée par la débauche de l'Amiral, ſon Confident & ſon Miniſtre?

Si nous pouvions démêler la moitié des véritables cauſes des événemens arrivés dans les dernières guerres, que d'intrigues de femmes, de jalouſies outrées, d'ambitions démeſurées n'apperceverions-nous pas? Bien des gens aſſûrent que les femmes ſont les ſeules cauſes du ſiége de Lille, de la levée de celui de Turin, & de la conſervation de Toulon. Aucun Hiſtorien juſqu'ici n'a oſé écrire ce qu'il en penſoit. Qui ſait ſi ceux qui viendront après nous, auront quelque idée de ces reſſorts cachés, ou s'ils s'en tiendront ſimplement à ce qu'ils trouveront déjà écrit? Qui pourroit ſavoir au vrai ce qui s'eſt paſſé entre le Prince de Condé, Mr. de Turenne, & Louvois? Qui pourroit pénétrer tous les reſſorts que la jalouſie de ce Miniſtre a fait agir ſucceſſivement contre ces Généraux, dé-

découvriroit des particularités, qui ſerviroient peut-être plus à illuſtrer ces grands hommes, que tout ce qu'on a dit d'eux. Il ſeroit beau de ſavoir comment ils ont trouvé le ſecret de battre les ennemis du Roi, & de ſe défendre de ceux qu'ils avoient auprès de lui, & qui tâchoient de les faire échoüer. Combien d'autres Généraux perdroient leur gloire, ſi l'on ſavoit les motifs auxquels ils en ſont redevables ? Que de batailles gagnées par les avis d'un Miniſtre ſuborné, & traître à ſon Maître ! Que de places rendues, qu'on auroit pû aiſément ſecourir ! Ces choſes ſont cachées d'un voile impénétrable ; nous n'appercevons que ce qu'on veut bien nous laiſſer croire, & comme dit Brantôme, *Dieu ſait tout, & ſe moque de nous.*

§. X.

RE'CAPITULATION DES RAISONS DE L'INCERTITUDE DE L'HISTOIRE.

VOus appercevez aiſément, Madame, la néceſſité de n'accorder votre croiance à l'Hiſtoire, qu'autant que les faits qu'elle rapporte ne bleſſent point votre lumière naturelle. J'ai tâché de vous montrer l'incertitude que l'ancienneté des tems a répandue dans ſes commencemens, & les cauſes des différentes opinions des Ecrivains de nos jours. Vous avez pû appercevoir combien les préjugés & la Religion influent ſur leur eſprit, & combien ils ſont forcés de s'accommoder au goût du peuple (*): ainſi, il vous eſt

(*) *Ut recte dicit Synoſius in Calvitii Encomio*, Τὸ δὲ ῥᾷστον καταγελάσειε δῆμος δεῖται γὰρ παιδείας. *Ridet ac deſpicit plebs quod facillimum intellectu: opus vero ei narratione fabuloſa.* SCHOCKIUS, de Fabula Hamelenſi, *Part. II. Cap. II. pag.* 3.

eſt aiſé de conclure qu'on ne peut appuier un ſentiment de l'autorité de l'Hiſtoire, qu'autant qu'elle s'accorde parfaitement avec la raiſon. Prodiges, miracles, choſes ſurprenantes & contre la nature, ſont des ridicules & des menſonges, que le nom d'un Auteur, quelque mérite qu'il ait, ne peut rendre vraiſemblables.

Avant d'aller plus avant, & d'entrer dans la diſcution du peu de choſes que nous pouvons nous démontrer par la lumière naturelle & par nos connoiſſances, nous examinerons la croiance que nous devons donner à la Tradition & à l'autorité des Savans, afin que dépouillé de tous les préjugés, nous ne ſoions point arrêtés par de vaines difficultés, & par des argumens fondés ſur des principes, qui, dès qu'ils ſont contraires à la raiſon, ſont encore moins reſpectables que l'incertitude de l'Hiſtoire.

§. XI.

§. XI.

DE L'INCERTITUDE DE LA TRADITION, ET COMBIEN L'AUTORITE' DU PEUPLE EST MEPRISABLE.

LA plus grande partie des faits & des événemens paſſés, qui ne ſont arrivés juſqu'à nous que par la Tradition, ſont ſi contraires à la raiſon, qu'ils ſemblent influer ſur les autres, & exiger qu'on ne leur accorde aucune croiance qu'après les avoir mûrement examinés. Ceux qui ſe fondent ſur les opinions générales, & tranſmiſes juſqu'à nous par la ſuite des tems, reſſemblent aux Gladiateurs vaincus, qui pour conſerver leur vie, avoient recours à la miſéricorde du Peuple Romain, ne pouvant plus ſe défendre par leurs armes (*). C'eſt le ſentiment de Sé-

(*) *Non faciam quod victi ſolent, ut provocent ad Populum: noſtris incipiemus armis confligere.* SENECA, Epiſt. CXVII. *pag.* 456.

Sénèque : en effet, il n'eſt rien de ſi trompeur, rien de ſi faux, que l'idée que la plûpart des peuples ont de la fondation de leur Empire & des premiers événemens de leur Nation. Les Egyptiens, les Grecs, les Romains, & après eux les François & tous les peuples d'aujourd'hui, ſe ſont appliqués à l'envi l'un de l'autre à tranſmettre à leur poſtériré mille chimères, qu'ils ont cru capables d'illuſtrer leur Patrie, ou leur Religion. De-là ſont venus les Contes des fabuleuſes Dynaſties des Egyptiens, les Hiſtoires des Dieux & demi-Dieux des Grecs, de la Louve qui nourrit Remus (*) & Romulus, de la fondation

(*) Les plus illuſtres Hiſtoriens qui ont parlé de la fondation de Rome, ont ſenti combien ce qu'ils en écrivoient étoit peu vraiſemblable; mais ils ont été forcés de ſuivre le torrent, d'adopter des chimères qui flattoient le Peuple Romain, & de ſe conformer au génie des gens pour leſquels ils écrivoient en général, le nombre des Lecteurs ſages & Philoſophes aiant été très-petit dans tous les tems. Tite-Live a bien connu le reproche que pouvoient lui faire ſes Lecteurs ſenſés; auſſi s'excuſe-t-il le mieux

tion du Roiaume des Gaules par le fils

mieux qu'il lui eſt poſſible, & attribue au pouvoir des deſtins & à la fortune des Romains, ce qu'on croit pouvoir rejetter comme des fables. *Sed debebatur (ut opinor), fatis tanta origo urbis, maximique ſecundum Deorum opes Imperii principium,* TIT. LIV. *Dec. I. Lib. I. pag.* 11. *Edit.* Francofurt. MDLXXXVIII. Plutarque ſe ſert de la même excuſe pour ſe diſculper de rapporter tous les contes qu'on trouve à ce ſujet dans les Hiſtoriens anciens. *Il y a des perſonnes*, dit-il, *qui traiteront ceci de fable & de conte inventé à plaiſir; mais ſi l'on fait attention au pouvoir de la fortune, on ne refuſera pas d'y ajouter foi, ſur-tout ſi l'on fait réflexion que les Romains n'ont pû parvenir à ce haut degré de gloire & de puiſſance, ſans qu'il y ait eu quelque choſe de divin & d'extraordinaire dans leur origine.* Ὑποπτον μὲν ἐν τοῖς ἐστὶ τὸ δραματικὸν καὶ πλασματῶδες, οὐ δεῖ δὲ ἀχισθεῖν, τὴν τύχην ἐρῶντας οἷον ποιημάτων δημιουργὸς ἐστὶ καὶ τὰ Ρωμαίων πράγματα λογιζομένους, ὡς οὐκ ἂν ἑτέρωθεν πρὸῤῥιζα δυναμέως, μὴ θείαν τινὰ ἀρχὴν λαβόντα καὶ μηδ' ἐν μέγα μηδὲ παράδοξον ἔχουσαν. PLUTAR. in Vit. Romul. *pag.* 22. Ce raiſonnement reſſemble aſſez à celui que font les Turcs pour prouver que Dieu approuve par les conquêtes qu'il leur fait faire, toutes les folies de leur

fils d'Hector, de la descente de la Ste.

leur Religion. En vérité il falloit que Plutarque & Tite-Live comptassent bien sur la complaisance de leurs Lecteurs, pour les régaler, sur un prétexte aussi frivole, de mille fables, plus incroiables les unes que les autres; aussi les personnes qui avoient quelque érudition, regardoient-elles toutes ces histoires comme des contes. Et comment eussent-elles pû y ajouter quelque foi, puisqu'il y avoit des Historiens fameux, au nombre desquels Salluste tient le premier rang, qui attribuoient la fondation de Rome aux Troïens, qui, sous la conduite d'Enée, se trouvérent en Italie après la prise de Troïe, & qui s'unirent pour cela avec les Aborigènes? *Urbem (a) Romanam, sicut ego accepi, condidere atque habuere initio Trojani, qui Ænea duce profugi, sedibus incertis vagabantur, cum his Aborigenes, genus hominum agreste, sine legibus, sine imperio, liberum atque solutum. His postquam in una mœnia convenere, dispari genere, dissimili lingua, alii alio more viventes, incredibile memoratu quam facile coaluerint. Sed postquam res eorum civibus, moribus, agris aucta, satis prospera, satisque pollens videbatur, sicuti pleraque mortalium habentur, invidia*

(a) CRISP. SALUST. Bell. Catil. *Cap. VI.*

Ste. Ampoule du Ciel, & cent autres ab-

vidia ex opulentia orta eſt. Igitur Reges populique finitimi bello tentare, &c. Voilà dans ce ſeul paſſage de Saluſte la condamnation de tout ce qu'ont rapporté tant d'autres Hiſtoriens ; & pourquoi leur donnera-t-on la préférence ſur celui qui paſſe pour le plus exact des Romains ? Bien d'autres faits dans l'Hiſtoire Romaine ſont auſſi incertains que celui de la fondation de Rome. Preſque tous les Auteurs ſe contrarient ſur ce qui regarde *Romulus :* ils ne ſont pas plus d'accord pour ce qui concerne le règne de *Servius Tullus.* Sous les premiers Conſuls, la vérité hiſtorique n'eſt guères mieux débrouillée, & l'on peut aiſément connoître par la lecture de Tite-Live, de Plutarque & de Denis d'Halicarnaſſe, l'incertitude qui règne dans l'Hiſtoire des trois ou quatre premiers ſiécles de la République Romaine. Très-ſouvent ces Auteurs ſe contrediſent les uns avec les autres ; quelquefois auſſi ils avoüent qu'ils choiſiſſent entre les opinions oppoſées des Auteurs qui les ont précédés, celles qui leur paroiſſent les plus vraiſemblables. Voilà, ſi je ne me trompe, bien des preuves nouvelles de l'incertitude de l'Hiſtoire, & bien des ſujets pour ne recevoir aucun fait hiſtorique qui paroît oppoſé aux notions évidentes,

absurdités pieuses & profanes, que nos peres ont fait passer avec beaucoup de soin dans leurs familles, & qui de génération en génération sont parvenues jusqu'à nous. C'est ainsi que s'est formé vers l'année 476. le fameux Talmud de Babilone, ramas indigeste de toutes les visions Judaïques, compilées & rédigées par les Rabbins Asé & Hammaï (*). Ne dou-

tes, & qui ne peut souffrir l'examen de la raison.

(*) *La première Collection du* Talmud *se fit vers l'an* 188. *par Rabbi* Juda Hakkadosh. *Elle fut apellée* Misna, *qui veut dire* Répétition, *ou* Leçon réïtérée. *Depuis, en* 469. *Rabbi* Jochanan, *assisté de quelques autres Hébreux, fit un nouveau Recueil de préceptes Judaïques, qu'on ajouta au premier, & c'est celui qu'on nomme le* Talmud de Jérusalem, *parce qu'il fut composé dans cette ville. En* 476. Asé & Hammaï *grossirent ce nouveau Recueil de plusieurs autres chimères, & le mirent dans l'état où on le voit aujourd'hui. Ce dernier Ouvrage s'appelle le* Talmud de Babilone, *& c'est celui dont les Juifs se servent ordinairement : ils appellent* Jérusalémi *celui qui fut fait à Jérusalem. Le Talmud n'est qu'un Recueil des*

doutez pas, Madame, un ſeul moment, que ſi l'on compiloit les *Conformités de St. François avec Jeſus-Chriſt*, & les Oeuvres de ſes Diſciples, & qu'on leur joignît la *Vie de Marie Alacoque*, on n'en fît un Livre, qui, pour le ridicule & l'abſurde, ſurpaſſeroit de beaucoup l'Alcoran, & égaleroit le Talmud.

Ce n'eſt pas dans les ſeules choſes qui regardent les Religions, que les Traditions ſont menteuſes; elles ont auſſi peu de certitude pour les faits hiſtoriques. Telle eſt la croiance où l'on étoit encore en France du tems de Ronſard, qu'Aſtianax, le fils d'Hector, étoit le Fondateur de l'Empire François; telle eſt encore l'erreur où l'on eſt dans bien des païs ſur la prétendue Papeſſe Jeanne; telle eſt enfin l'idée où ſont les ſimples Véni-

fables les plus groſſières, & qu'un amas de viſions de tous les Rabbins, qui n'ont d'autre fondement que l'autorité que la Tradition leur donnoit dans le tems que cet Ouvrage fut compoſé. Voïez, pour en être plus inſtruit, BUXTORFII, Bibl. Rabbinica.

tiens, qui croient fermement être les deſcendans des Anciens Troïens. Chaque Nation, chaque Province, chaque Ville a ſon Hiſtoire fabuleuſe, fondée ſur l'autorité de la Tradition. On peut même étendre cela à toutes les familles un peu diſtinguées, elles tirent toute leur origine d'un Héros imaginaire (*), ou duquel elles ne ſont ja-

(*) De tout tems la vanité des particuliers a rempli l'Hiſtoire de menſonges. Ce n'eſt pas ſeulement chez les François que les d'Oſiers, les Moreris, &c. & tous les fabricateurs de fauſſes Généalogies ont par un vil intérêt confondu la véritable Nobleſſe avec la fauſſe & corrompu la vérité de l'Hiſtoire; la même choſe étoit arrivée chez les Romains. *Ce qui a le plus contribué*, dit Tite-Live, *à obſcurcir l'Hiſtoire, ce ſont les oraiſons funèbres, & les faux titres qu'on a ajoutés aux Images, chaque famille s'éforçant de s'attribuer toute la gloire des grandes actions, & d'avoir exercé les premières Charges; c'eſt ce qui a le plus contribué à confondre & à embrouiller les actions des particuliers & les monumens publics. Ce qu'il y a de pis, c'eſt que nous n'avons aucun Ecrivain de ces tems-là à qui on puiſſe s'en rapporter.* Vitiatam me-

jamais deſcendues. Si les Hiſtoriens étoient

moriam funebribus laudibus reor, falſiſque imaginum titulis, dum familia ad ſe quæque famam rerum geſtarum honorumque fallente mendacio trahunt. Inde certe & ſingulorum geſta, & publica monimenta rerum confuſa, nec quiſquam æqualis temporibus illis Scriptor extat, quo ſatis certo auctore ſtetur. TIT. LIV. Hiſt. *Lib. VIII. Cap. XL.* Ciceron dit préciſément la même choſe que Tite-Live. *Ces oraiſons funèbres ont beaucoup contribué à falſifier notre Hiſtoire; car combien de choſes n'y a-t-on pas fourrées, qui ne ſont jamais arrivées? Combien de triomphes, ſuppoſés? Combien de fauſſes origines des familles, comme ſi elles étoient paſſées des Patriciens au Peuple, parce que bien des gens de baſſe extraction s'enroient ſur quelque famille illuſtre qui portoit le même nom. Comme ſi, par exemple, je me diſois deſcendu de ce M. Tullius Patricien, qui a été Conſul dix ans après l'expulſion des Rois.* Quamquam his laudationibus hiſtoria rerum noſtrarum facta eſt mendoſior. Multa enim ſcripta ſunt in eis, quæ facta non ſunt, falſi triumphi, plures conſulatus, genera etiam falſa, & ad plebem tranſitiones, cum homines humiliores in alienum ejuſdem nominis infunderentur genus: ut ſi ego me à M. Tullio, qui Patri-

étoient plus attentifs qu'ils ne le ſont à la défenſe de la vérité, ils s'oppoſeroient fortement à toutes ces fables; mais pour un qui démaſque l'erreur & le menſonge, il en eſt vingt qui ſuivent le torrent, & ſe conforment aux opinions populaires; ce qui leur donne une nouvelle force & les autoriſe dans la ſuite des tems. Mais, quelle que ſoit la foibleſſe de certains Ecrivains, elle ne doit point déterminer notre conduite, ni nous rendre vénérables les ſentimens du peuple, qui n'ont d'autre fondement qu'une longue ſuïte d'erreurs; on court riſque de s'égarer en ſuivant d'auſſi mauvais guides. Pline le Jeune dit qu'il ne conſultoit qu'un nombre de gens choiſis, & qu'il ne ſe régloit point ſur le goût du peuple (*). Horace, & avec lui bien des grands

tricius Conſul anno 10. poſt Reges exactos fuit. CICER. in Brut. *Cap. XVI.*

(*) *Ego enim non populum advocare, ſed certos electoſque ſoleo, quos intuear, quibus credam, quos denique & tanquam ſingulos obſervem, & tanquam non ſingulos timeam.* PLIN. Epiſt. XVII. *Lib. VII. pag.* 428.

grands hommes, ont affecté de mépriſer le ſentiment du Vulgaire (*). Il ſemble n'être fait que pour être nourri de chimères & de menſonges, dont la Tradition eſt une ſource féconde. Son aveuglement eſt d'autant plus fort, qu'il paroît haïr la raiſon, & craindre d'être éclairé; auſſi Cicéron dit-il, *que la Philoſophie ſe contente de peu de juges, qu'elle haït le Vulgaire, & qu'elle en eſt haïe & regardée comme ſuſpecte & ennemie*, ajoutant *que ceux qui la condamnent & la mépriſent, s'attirent l'approbation de la multitude* (†).

Si cet illuſtre Romain avoit été de notre tems, il eût aiſément apperçu que le Vulgaire & le bas Peuple n'étoit point le ſeul à mépriſer les Sciences: il eût trouvé des partiſans de l'ignorance parmi

(*) *Non ego ventoſæ plebis ſuffragia venor.* HORAT, Epiſt. XIX. *Lib. I.*

(†) *Eſt enim Philoſophia paucis contenta judicibus, multitudinem conſulto ipſa fugiens, eique ipſi & ſuſpecta & inviſa, ut vel ſi quis univerſam velit vituperare, ſecundo id populo poſſit facere.* CICER. Tuſcul. II. *fol.* 254.

parmi les Pontifes, parmi les Sénateurs, & beaucoup plus parmi les Courtisans. Il auroit été bien plus étonné s'il eût vécu il y a trois ou quatre cens ans, & qu'il eut vû un Gentilhomme faire gloire de ne savoir signer que son nom, & croire que la Science dérogeoit à sa naissance. Il eût presque trouvé autant d'ignorance dans le Clergé que dans la Noblesse, & peut-être n'eût-il pas vû dix Curés en France, qui compriſſent le Latin de leur Missel. C'est dans ces tems d'aveuglement & d'imbécilité, que la plûpart des Traditions qui révoltent aujourd'hui les gens de sens, ont pris leur naissance; & quoique nos peres aient voulu leur donner une antiquité plus illustre, c'est à leur ignorance & à leur crédulité que nous en sommes redevables. Ils ont été la dupe des imposteurs qui vivoient de leur tems, & nous serions la leur, si nous ne secoüons le joug qu'ils ont voulu imposer à notre raison.

§. XII.

§. XII.

LES TRADITIONS POUR LA PLUPART NE SONT FONDE'ES QUE SUR NOS PRE'JUGE'S ET NOTRE PARESSE.

SI nous examinous comment la plus grande partie des choſes qui ſont parvenues juſqu'à nous par la Tradition, y ſont arrivées, & comment celles qui ſont actuellement en vogue prennent une tournure pour paſſer à la poſtérité, nous découvrirons aiſément que les préjugés de l'enfance, & la pareſſe naturelle à bien des hommes, ſont les deux principales ſources des ſentimens populaires, des fables pieuſes, & des Hiſtoires giganteſques qu'on nous débite, & dont on veut nous conſtater la vérité par la Tradition. Il n'eſt perſonne, qui, étant jeune, n'ait éprouvé par lui-même combien il a entendu faire de contes dans le ſein de ſa famille, dont il a reconnu la fauſſeté, ou le peu de ſolidité dans la ſuite.

Tou-

Toutes les meres, toutes les ayeules ont mille rapſodies pieuſes, mille fauſſes anecdotes de leur famille qu'elles racontent à leurs enfans ; elles leur certifient ces menſonges avec tant d'aſſûrance de vérité, que bien des gens en conſervent le ſouvenir & la croiance d'une partie. Lorſqu'ils ſont venus à un certain âge, ils les tranſmettent à leurs fils, qui les font paſſer à leur poſtérité ; ainſi d'âge en âge, chaque famille perpétue dans ſes deſcendans un certain nombre de menſonges, qui paſſent pour la Chronologie hiſtorique de la maiſon. Chaque Province, chaque ville a ſes erreurs particuliéres, & les peuples qui les habitent, en ſont généralement imbus. Ils ſe communiquent les impreſſions qu'ils prennent dès leur jeuneſſe, & ſe fortifient mutuellement dans leur croiance, par le conſentement unanime de tous ceux avec qui ils ont le plus de liaiſon. Perſonne n'oſe chercher à vouloir démentir une opinion qui ſemble faire dans la patrie une règle de Foi ; & il y auroit même du riſque à vouloir s'oppoſer trop fortement à certains préju-

jugés. J'ai entendu dire à un de mes amis, très-digne de foi, qu'il avoit penſé être mis en piéces par la populace de St. Maximin (*) pour avoir dit que la Madelaine n'étoit jamais venue en Provence, & que ce n'étoit point ſon corps qu'on gardoit dans l'Egliſe de cette ville (†). Qui croiez-vous, Madame, qui perſuade ſi fort aux habitans de St. Maximin qu'ils poſſédent les Reliques de la Madelaine? Ce ſont les Moines qui deſſervent ſon Egliſe, & qui ont amaſſé des richeſſes immenſes. Je n'entre point dans la diſcuſſion du fait, ſavoir ſi la Madelaine eſt morte (§) en Provence, ou dans la

(*) Petite ville de Provence.

(†) *Indefuror vulgi, quod Numina vicinorum*
Odit quiſque locus, cum ſolos credat habendos
Eſſe Deos quos ipſe colit.
JUVENAL. Sat. XV.

(§) LePere Hardouin s'eſt moqué de cette fable, inventée par l'avarice des Dominicains, dans l'examen qu'il fait de la prétendue ſuppoſition de l'*Hiſtoire de* JOINVILLE. Il ſeroit à ſouhaiter que ce Jéſuite n'eût jamais emploïé ſes connoiſſances qu'à é-

la Judée ; mais je ſoutiens que de quelque façon que la choſe ſoit, les Moines ont grande raiſon de ſoutenir qu'ils en conſervent les Reliques. Combien de pieuſes Traditions n'ont d'autre ſource & d'autre ſoutien que l'intérêt de

décrier des fables auſſi manifeſtes, & non point à détracter tout ce qu'il y a eu de plus reſpectable dans l'Antiquité. Voïez à ce ſujet le troiſième & le quatrième Tome des *Lettres Cabaliſtiques*, & la quatrième partie des *Mémoires Secrets de la République des Lettres*, où j'ai parlé amplement du ſyſtême de ce Jéſuite. Voici ce qu'il dit ſur la queſtion dont il s'agit actuellement. *Le Roi . . . . . s'en vint en la Cité d'Aix-en-Provence, pour l'honneur de la benoiſte Magdalaine . . . . . Et fuſmes au lieu de la Baſme, en une roche moult haute, où l'on diſoit que la ſainte Magdalaine avoit veſcu en hermitage, longue eſpace de temps.* Atqui conſtat Dominicanos ipſos non niſi anno 1279. die IV. Decembris inventum ibi dicere corpus S. Magdalenæ, novem annis ipſis poſt obitum S. Ludovici. Et ex illa haud dubie inventione cœpit credulitas, quæ poſtea paulatim crevit. HARDUINI *Opera varia antiq. numiſmat. Reg. Franc. in Hiſtoriam* JOINVILLÆI *obſervtiones quædam, pag. 636. col. 2.*

de quelques particuliers? Que d'erreurs & de ſuperſtitions ne banniroit-on point de la terre, ſi l'on en exiloit l'intérêt & l'amour des richeſſes?

La pareſſe & l'indolence, vices ſi ordinaires à la plus grande partie des hommes, ſont encore les ſoutiens de la Tradition. On aime mieux croire une choſe qu'on nous aſſûre véritable, que d'aller ſe fatiguer par un long examen & une étude pénible : il eſt beaucoup plus aiſé de ſuivre le cours des choſes ; auſſi la plûpart des gens ſe laiſſent-ils entraîner au torrent, & ſe perdent-ils dans l'erreur par l'exemple des autres. Quiconque veut ſe guérir de ſon aveuglement, doit ſuivre le précepte de Sénèque, & ſe ſéparer du Vulgaire (*).

(*) *Unuſquiſque mavult credere quam judicare : nunquam de vita judicatur, ſemper creditur, verſatque nos & precipitat traditus per manus error, alieniſque perimus exemplis. Sanabitur, ſi modo ſeparemur à cœtu.* SENECA de Vita beata, *Cap. I.*

§. XIII.

§. XIII.

BIEN DES TRADITIONS PRENNENT LEURS SOURCES DES OUVRAGES DES POETES, DES ORATEURS ET DES PEINTRES.

SI nous examinons la premiere origine de bien des Traditions, nous verrons qu'elles viennent ſouvent des idées avanturées de quelque Poëte, ou de quelque Orateur. Les Dieux d'Homere étoient cauſe de toutes les Hiſtoires fabuleuſes qu'on inventoit tous les jours à leur ſujet dans le Paganiſme. Dès que le peuple a reçu la premiere impreſſion de la ſuperſtition, il ajoute perpétuellement de nouvelles chimeres aux premieres, & tous ces contes paſſent à la Poſtérité, & aquierent par la longueur des tems une grande autorité ſur l'eſprit des ignorans & des foibles. Il ſe trouve même dans la ſuite des Auteurs qui autoriſent par leurs Ouvrages ces fauſſes Traditions, & les placent dans leurs Ecrits, comme des faits conſtatés & reconnus vrais par

par une longue ſuite de ſiècles. Malgré les plaintes que Didon fait dans Auſone ſur la paſſion chimèrique que les Poëtes lui attribuent en faveur d'Enée (*), il s'eſt trouvé de nos jours des Auteurs qui ont voulu démontrer clairement que l'opinion de Virgile, étoit fondée ſur une vérité reconnue, & non pas ſur une fable inventée à plaiſir. Bien des Hiſtoriens autoriſent ainſi des faits, qui n'ont eu de réalité que dans le cerveau des Poëtes, à qui il eſt permis de feindre, d'inventer, & de déguiſer le vrai (†).

Il eſt encore bien des croiances populaires, bien des Traditions anciennes, qui n'ont d'autre fondement que l'imagination des Peintres. Dans les tems

(*) *Vos magis Hiſtoricis, Lectores, credite de me,*
Quam qui furta Deûm concubituſque canunt
Falſidici Vates, &c.
AUSONIUS de Didone.

(†) ..... *Pictoribus atque Poetis*
Quidlibet audenti ſemper fuit æqua poteſtas.
HORAT. de Arte Poet. Verſ. 9. 10.

tems d'ignorance, & depuis le neuvième ſiécle juſqu'au quinzième, il étoit peu d'Egliſes de Moines qui n'euſſent quelques Images, quelques effigies de Saint, qui opéroit des choſes miraculeuſes. Ces ſortes de tableaux étoient les revenus les plus certains & les plus liquides des Couvens & des Monaſtères. La raiſon & la ſcience, qui reparurent après avoir été ſi long-tems perdues, firent ſur les prétendus miracles le même effet que la Venue du Meſſie ſur les Oracles : elles les détruiſirent, & la plûpart des gens, ouvrant les yeux & appercevant leur crédulité & celle de leurs peres, furent entiérement guéris de leur erreur. Il reſta cependant encore bien des perſonnes dans leur ancienne opinion, ſoit qu'elles ne vouluſſent point appercevoir le vrai, ou que leurs préjugés les empêchaſſent de faire uſage de leur raiſon; elles conſervérent dans leur eſprit toutes les chimères qu'elles y avoient placées dès leur enfance, & elles les tranſmirent à leur poſtérité, qui les a amenées juſqu'à nous. C'eſt de-là que viennent mille opinions, à qui

l'on a ſi ſouvent donné la chaſſe dans ces derniers tems, ſans pouvoir les détruire ; c'eſt du même endroit que deſcendoient toutes ces pieuſes ſuperſtitions, que la prudence & la ſageſſe des Evêques ont abolies.

Les Orateurs & les faiſeurs de harangues & de panégyriques, ont preſque autant répandu d'erreurs chez les hommes, que les Poëtes (*). Comme on n'exige d'eux que des idées vraiſemblables, & qu'ils ſont les maîtres de donner cours à leur imagination, pourvû qu'ils ne ſe jettent point dans le prodigieux & le giganteſque, les loüanges outrées qu'ils ont données à bien des gens, ont occaſionné dans la ſuite la plûpart des contes qu'on a faits ſur certains Héros. Chaque particulier a ajouté quelque choſe à l'idée de l'Orateur, & ces loüanges, outrées dans

(*) *Rhetori conceſſum eſt ſententiis uti falſis, audacibus, ſubdolis, captioſis, ſi modo veriſimiles ſunt, & poſſunt ad movendos hominum animos qualicunque aſtu irrepere.* AUL. GELLIUS, Noct. Atticar. *Lib. I. Cap. VI.*

dans le commencement, ſont devenues ridicules dans la ſuite. La plûpart des panégyriques des Saints, ſont plûtôt des Poëmes en leur honneur, qu'une ſimple deſcription de leurs vertus pour exciter les Fidèles à les imiter. Un Prédicateur ſe livre à ſon imagination, & il débite un diſcours rempli de fleurs & de penſées hardies & nouvelles; il plaît à ſes Auditeurs, & a rempli ſon emploi. Quelques-uns des dévots qui l'ont entendu, amplifient le ſoir dans leur famille les idées du Panégyriſte: leurs enfans dans la ſuite, en les racontant à d'autres, y mettent quelque choſe du leur, & bien-tôt la Vie de ce Saint devient par la tradition un tiſſu des idées de trente imaginations échauffées.

§. XIV.

LA TRADITION EST COMMUNE A TOUS LES PEUPLES POUR AUTORISER LEURS ERREURS.

JE finirai, Madame, mes Réflexions ſur l'incertitude de la Tradition, en vous faiſant remarquer que ſon autorité eſt commune à tous les Peuples & à toutes les Religions du monde. Les Mahométans, les Juifs, les Idolâtres ont des Traditions qu'ils croient conſtantes & conformes à la plus exacte vérité; elles ſont appuïées, comme les nôtres, de l'ancienneté & de la ſuperſtition religieuſe. Pourquoi voulons-nous que les nôtres ſoient plus authentiques que les leurs? Et quelles raiſons avons-nous de prétendre qu'ils ſe départent de leurs opinions, & qu'ils examinent ſérieuſement ſi elles ſont contraires à la raiſon & au bon ſens, lorſque nous ne voulons pas obſerver la même règle? Les Loix doivent être égales, on ne peut

peut exiger des autres ce à quoi l'on ne veut point ſe ſoumettre. Si nous nous croions exempts d'examiner nos ſentimens & nos opinions, fondés ſur la Tradition ou ſur certains principes de Religion, les Turcs & les Juifs doivent joüir du même privilège. On ne peut douter qu'il n'y ait dans toutes les Religions des gens de bonne foi, & qui croient uniquement celle qu'ils profeſſent, parce qu'ils ſont perſuadés que les autres ne valent rien. Or, ſi la voïe de l'examen eſt défendue pour examiner certaines opinions, un Turc n'eſt pas plus obligé de s'éclaircir que nous, & la défenſe de l'examen des ſentimens qu'on nous a *inſpirée* dès l'enfance, plonge toutes les Nations & nous-mêmes dans la croiance de tous les faux préjugés. On rend par ce moïen la Religion protectrice de tous les contes de nourrice, & de toutes les inventions Monacales. La vérité ne doit point craindre le grand jour : ſi un ſentiment, autoriſé par la Tradition, eſt véritable, il devient plus reſpectable lorſqu'il eſt reconnu & approuvé par des

gens

gens qui ne donnent point leur approbation au menſonge. Je ne ſaurois mieux finir ces Réflexions que par un paſſage d'un des plus illuſtres Ecrivains, qui prouve évidemment combien la voïe de la Tradition eſt foible, incertaine & douteuſe pour éclaircir la vérité d'un fait conteſté. *Le Paganiſme*, dit cet habile Ecrivain, *inſultoit les premiers Chrétiens ſur leur petit nombre, & leur oppoſoit ſon antiquité, & le ſuffrage général d'une infinité de Nations. L'Egliſe Romaine ſe ſervit de la même batterie contre Luther & Calvin. Les Proteſtans s'en ſerviroient dès aujourd'hui contre une Secte naiſſante au milieu d'eux. C'eſt une méthode très-aiſée de réfuter les innovations, on évite le détail des Controverſes. La voïe de preſcription épargne toutes les fatigues de l'examen; car on ſe diſpenſe des diſcuſſions, à l'égard même du point de fait, ſur l'antiquité & l'étendue préſuppoſée: on s'en rapporte pleinement à la voix publique. Tout cela flatte beaucoup la pareſſe humaine; c'eſt pourquoi l'on ſe munit de cet argument dans toutes les occaſions, & pour*

une

une fois qu'il peut être utile à la vérité, il eſt cent fois favorable à la fauſſeté (*). On s'eſt plaint de tout tems des maux que cauſoit la croiance aveugle que l'on donnoit à mille fables, qui n'avoient d'autre fondement qu'une fabuleuſe Tradition. Lucréce a dit, il y a plus de dix-huit cens ans, que le Genre-Humain étoit opprimé ſous le peſant fardeau de la ſuperſtition (†). Beaucoup l'ont dit après lui, & beaucoup s'en plaignent encore.

(*) BAYLE, Continuat. des Penſées ſur les Cométes, *Tom. I. pag.* 144.

(†) *Humana ante oculos fœde cum vita jaceret*
In terris oppreſſa gravi ſub Relligione.
LUCRET. *Lib. I. Verſ.* 63. 64.

§. XV.

§. XV.

DE L'INCERTITUDE DE L'AUTORITE' DES SAVANS PAR LA CONTRARIE'TE' DE LEURS SENTIMENS.

L'Autorité des Savans & le nom qu'ils ſe ſont acquis, ne doivent point en impoſer à notre raiſon. Les grands hommes ont été ſujets à l'humanité, & ſe ſont égarés pluſieurs fois du bon chemin. Leurs paſſions, leurs préventions, leur vanité & leurs intérêts propres ont été la ſource de la plupart de leurs opinions. Ainſi, Madame, nous devons examiner avec ſoin leurs ſentimens, les réduire aux règles de la lumiére naturelle, & voir s'ils n'ont rien de contraire à la raiſon, avant de les adopter & de les recevoir pour véritables. En ſuivant cette façon de lire les bons Livres, on profite véritablement; & s'ils ne nous démontrent que bien peu de choſes évidemment, du moins ce peu vaut beaucoup mieux qu'un nombre de faits

faits qui n'ont aucune preuve essentielle.

La différence qui régne dans les sentimens des Savans, l'opposition qu'ils apportent mutuellement aux opinions les uns des autres, est la première preuve de leur peu d'évidence. A peine un Auteur a-t-il mis un Ouvrage au jour, qu'un Critique s'éleve contre lui & en attaque plusieurs endroits; s'il ne les démontre pas évidemment faux, il met les Lecteurs, par les doutes où il les jette, dans la situation de ne pouvoir prononcer en faveur d'aucun parti, ni décider de la question. Il arrive quelquefois qu'un troisième Savant vient à la traverse, & condamne les deux Auteurs qui disputent, leur reprochant de n'avoir point entendu la matière qu'ils traitoient. Nouveaux doutes pour les Lecteurs, nouvelle peine pour ceux qui cherchent à s'instruire, & surcroît d'embarras pour quiconque aime à discerner la vérité. On voit souvent le même Ecrivain, approuvé par de grands hommes, & blâmé par d'autres; & ceux qui l'estiment, accusent leurs adversai-

res de n'avoir point assez de pénétration pour juger des beautés d'un Livre qui lui mérite l'approbation de tous les connoisseurs.

Montagne avoit été très-goûté de son tems, & avoit joüi tranquillement de sa réputation pendant près d'un siécle. Deux Auteurs Jansénistes, doués d'un grand génie, crurent entrevoir dans ses Ecrits des idées pernicieuses à leur Religion. Ils le condamnérent sans ménagement, & en firent une sanglante critique, qui pendant un tems sembla devoir préjudicier à l'estime qu'on avoit eue pour son Ouvrage. Plusieurs personnes se rangérent à l'opinion des Docteurs Jansénistes, tout Port-Roïal en corps approuva leur décision, & bien des gens à Paris, & à la Cour même, adoptérent leur sentiment. Un Auteur, connu par la justesse de son esprit, prit le parti de Montagne, qui ne pouvoit se défendre (*). Il blâma & critiqua les deux

(*) Deux Ecrivains dans leurs Ouvrages ont blâmé Montagne, que je ne crois pas aussi-

deux Janſéniſtes, & la ville & la Cour revinrent à la première opinion : on retourna à Montagne, & on lui rendit l'approbation qu'on lui avoit ôtée.

Bayle a été ſans contredit un des plus grands, des plus beaux & des plus vaſtes génies. Il s'eſt trouvé des gens qui s'étoient acquis un grand nom dans la Littérature & dans les Sciences, qui ont voulu faire paſſer cet Auteur pour un homme qui ne ſavoit qu'un peu d'Hiſtoire, & quelque peu de Cartéſianiſme (*). Parlez à un Jéſuite de Paſcal, il vous dira que c'étoit un génie médiocre; vantez Bourdaloüe, un Janſéniſte ne ſera pas de votre avis. Je comprens que la haine des

auſſi-bien qu'eux, exempt de toute ſorte de blâme. Il paroît que tous deux ne l'ont eſtimé en nulle manière. L'un ne penſoit pas aſſez pour goûter un Auteur qui penſe beaucoup; l'autre penſoit trop ſubtilement pour s'accommoder de penſées qui ſont ſi délicates. LA BRUYERE, Caractères, ou Mœurs de ce Siécle, *pag.* 186.

(*) JURIEU & LE CLERC. Voïez *Courte Reveue de Maximes de Morale & de Principes de Religion, &c.*

des différens partis peut occasionner quelquefois cette diversité de sentimens ; mais elle arrive très-souvent entre des Auteurs de la même croiance, & dont les intérêts sont communs. Arnaud a écrit divers Ouvrages contre Mallebranche (*). Scaliger & Erasme ont eu une dispute très-vive sur un sujet assez leger : après beaucoup d'Ecrits de part & d'autre, un troisième Savant les a taxés d'avoir disputé sans cause, & de n'avoir pas vû qu'ils avoient tous les deux raison, aveuglés qu'ils étoient par leur prévention & leur animosité (†).

(*) Entre autres Ouvrages, Monsieur Arnaud a écrit un Traité contre le Pere Mallebranche sur les idées par lesquelles nous voions toutes choses en Dieu, intitulé, *Des vraies & fausses idées*, imprimé *à Cologne, chez* Schouten, *en* 1683. *in* 12.

(†) La dispute de Scaliger le pere avec Erasme au sujet du *Ciceronianus*, ne lui a point fait honneur. Il connut sa faute sur la fin de ses jours. Voiez là-dessus les *Scaligerana*, au mot ERASME.

§. XVI.

§. XVI.

QUE LES SAVANS SONT TOUJOURS PRE'VENUS EN FAVEUR DE LEUR OPINION.

LA vanité & l'orgueil, vices assez ordinaires aux Ecrivains, leur font souvent embrasser & soutenir des opinions qu'ils connoissent erronées, & qu'ils ne défendent que parce qu'ils s'y sont insensiblement engagés, & qu'ils ne veulent point avoir la honte de se dédire & de désavoüer une proposition qu'ils ont avancée dans la chaleur de la dispute, ou qu'ils ont placée trop legérement dans leurs Ecrits. Ils ne comprennent pas qu'il leur seroit cent fois plus glorieux d'avoüer qu'ils se sont trompés, que de vouloir justifier une erreur par un grand nombre d'autres. Ils font plusieurs Volumes, & à l'aide d'un nombre de sophismes, ils viennent à bout d'embrouiller la vérité. Combien de mauvais Livres n'aurions-nous jamais eus,

ſi les Auteurs pouvoient être perſuadés que le partage de la foibleſſe humaine conſiſte à faire des fautes, & que celui des Philoſophes eſt de les reconnoître? On dévroit appliquer aux Ecrivains entêtés & prévenus, incapables de rétracter leurs erreurs, ce que St. Auguſtin dit des Pécheurs: *Humanum eſt peccare, Diabolicum perſeverare.* Je ne connois en effet rien de ſi pernicieux, rien de ſi diabolique pour les Belles-Lettres & pour les Sciences, que l'entêtement & l'orgueil de certains Savans. Ces vices ſont auſſi contraires à leur avancement, que la fureur des Gohts & des Vandales l'étoit à celui des Beaux-Arts.

L'entêtement des Savans pour le ſyſtême qu'ils ont inventé, ou qu'ils ont étudié auprès des maîtres auxquels ils ſe ſont attachés, diminue encore beaucoup l'autorité de leurs ſentimens; il ſemble qu'ils ont pour certaines opinions une eſpèce de ſoumiſſion, qui tient du culte divin. Si l'on parle à un Cartéſien d'une propoſition qui ne s'accorde pas avec les principes dont il eſt préoccupé, il penſe bien moins

à

à examiner ſi ce qu'on lui dit eſt conforme à la raiſon, qu'à trouver des argumens pour le combattre. Si l'on veut convaincre un Péripatéticien de quelque erreur, il ſonge d'abord que ſa gloire eſt attachée à celle d'Ariſtote : il défend ſes intérêts en défendant ceux de ſon maître, & loin de ſonger à pénétrer ce qu'il pourroit y avoir de vrai dans les argumens de ſon adverſaire, il n'eſt occupé qu'à chercher des réponſes pour les éluder. Il croit qu'on ne peut errer dans la Philoſophie Péripatéticienne, & ne met point en doute qu'il n'ait toujours raiſon. Il ſe diſpenſe ainſi d'examiner le fond de la queſtion, il eſt tout occupé de ſes preuves, il ne donne aucune attention à celles qui lui ſont contraires, & il ſe met dans l'impoſſibilité, par ſa prévention, de pouvoir jamais s'aſſûrer de la vérité.

Les Théologiens & les Philoſophes ſont très-ſujets à ces défauts ; l'entêtement ſemble être leur attribut, & une ſuite de leur profeſſion. C'eſt cette bonne opinion qu'ils ont de leurs ſentimens, & cette certitude déplacée de leurs ſyſtêmes, qui avoit porté Bayle

à démontrer l'incertitude de tant de principes qu'on regardoit comme certains. Il se faisoit un plaisir de faire connoître que bien des choses qu'on assûroit être évidentes, étoient environnées de difficultés qui les rendoient très-douteuses, & quelquefois contraires à la raison & aux notions les plus simples (*).

(*) BAYLE vouloit mortifier la raison humaine, du moins l'accoutumer à ne point précipiter ses jugemens, & à ne rien adopter sans examen & sans connoissance. Les Théologiens lui paroissoient trop décisifs, & il auroit souhaité qu'on ne parlât que douteusement des choses douteuses. Dans cet esprit, il se faisoit un plaisir malicieux d'ébranler leur assûrance, & de leur montrer que certaines vérités qu'ils regardent comme évidentes, sont environnées & obscurcies par tant de difficultés, qu'il seroit quelquefois plus prudent de suspendre son jugement. Il avoit aussi discuté tant de faits, qui ne sont point révoqués en doute par le commun des Savans, & qu'il avoit reconnu évidemment faux, qu'il se défioit de tout, & n'ajoutoit foi aux Historiens que par provision, & en attendant une plus ample instruction. BEAUVAL, Histoire des Ouvrages des Savans, *Décembre* 1706. *pag.* 551. 552.

§. XVII.

§. XVII.

DES RIDICULES OPINIONS, SOUTENUES PAR BIEN DES SAVANS.

IL eſt étonnant dans quels travers donnent pluſieurs Savans. Si l'on ne ſavoit pas qu'ils ont prétendu qu'on regardât leurs Ecrits comme contenant des vérités évidentes, on diroit que ce ne ſont que des fictions, & des Romans faits à plaiſir par des perſonnes qui vouloient donner un libre cours à leur imagination, & qui tranſmettoient au Public les chimères & les groteſques qui leur venoient dans l'eſprit. Cependant, c'eſt avec une gravité magiſtrale que les Philoſophes débitent leurs ſentimens les plus extraordinaires. Entendez parler un Stoïcien de la ſageſſe & du ſouverain bien, vous diriez qu'il eſt convaincu que l'Univers entier doit adopter ſes ſentimens. Il n'eſt rien de ſi plaiſant que de le voir s'efforcer de prouver que le ſeul Sage, c'eſt-à-dire, ſelon lui, le ſeul Philoſophe, eſt véritable-

blement heureux, toujours libre, même dans l'eſclavage, beau comme l'amour, fût-il laid comme Vulcain, riche dans l'indigence & d'une ſanté vigoureuſe au milieu des maladies. Des idées auſſi fauſſes, & que la vanité ſeule peut occaſionner, ont été tournées en ridicule par pluſieurs perſonnes remplies de bon ſens, qui ne pouvoient goûter ces imaginations giganteſques, & croire qu'un homme, accablé de maux, de douleurs & d'infortunes, dût être regardé comme au faîte du bonheur. Horace, en ſe moquant de la vanité des Stoïciens, au Sage deſquels il accorde toutes les qualités & tous les avantages qu'ils lui attribuoient, ajoute enſuite qu'il eſt toujours en bonne ſanté, ſi ce n'eſt lorſqu'il a la pituite, qui détruit tout le bonheur de cette Divinité terreſtre (*).

Quel-

(*) *Ad ſummum Sapiens uno minor eſt Jove, dives,*
Liber, honoratus, pulcher, Rex denique Regum,
Præcipue ſanus, niſi cum pituita moleſta eſt.
HORATIUS, Epiſt. I. *Lib. I.*

Quelque ridicules que ſoient certaines opinions des Stoïciens, elles n'approchent pas de l'abſurdité de celles des Pythagoriciens. Quelle imprudence, ou quelle folie, n'y a-t-il pas chez un homme, qui certifie avec une grande aſſûrance qu'il ſe ſouvient d'avoir été dans deux ou trois corps différens, & qui aſſûre qu'il s'appelloit Euphorbe, lorſque ſon ame étoit dans celui d'un Grec qui ſe trouvoit au ſiége de Troïe (*)? Peut-on porter plus loin l'égarement de l'eſprit humain? Cependant l'Auteur de ces monſtrueuſes imaginations avoit acquis un ſi grand crédit ſur ces diſciples, que ſans examiner la vérité & la poſſibilité de ſes opinions, ils les recevoient avec une entière ſoumiſſion; & lorſqu'on vouloit leur en montrer le faux & l'abſurde, ils répondoient ſimplement & ridiculement *Magiſter dixit*, *le Maître l'a dit.* Voiez, Madame, ſi

(*) *Ipſe ego, nam memini Trojani tempore Belli*
Phantonides Euphorbus eram.
OVIDIUS, Metam. *Lib. XV.*

ſi les diſciples de ce Philoſophe prenoient un bon chemin pour s'éclaircir de la vérité, & ſi l'aveugle confiance qu'ils avoient ne tenoit pas de l'enchantement. Il en étoit, & il en eſt encore de même de tous ceux qui s'attachoient & s'attachent avec trop de préoccupation à ſuivre aveuglément certains Savans. Ils deviennent eſclaves des erreurs de leurs maîtres, & quelque groſſières qu'elles ſoient, la prévention les empêche de les appercevoir; car il n'eſt rien de ſi abſurde, rien de ſi contraire au bon ſens, qui n'ait été avancé par quelques Philoſophes (*). J'ai honte, s'écrioit Saint Auguſtin en écrivant contre certains ſyſtêmes, de rapporter des choſes auſſi honteuſes, & je ne ſais comment ceux qui les ont écrites, n'étoient pas couverts de confuſion. Je plains, ajoute ce Pere de l'Egliſe, ceux qui ont été obligés d'écouter de pareilles ſottiſes (†).

Les

(*) *Nihil tam abſurdum dici poteſt, quod non dicatur ab aliquo Philoſophorum.*

(†) *Sed jam pudet me iſta refellere, eum eos*

Les Philoſophes donnent ſouvent dans des erreurs monſtrueuſes, pour vouloir trop ſubtiliſer; à force de chercher à découvrir des ſecrets qui leur ſont impénétrables, ils donnent dans des ſentimens extravagans, & deviennent la dupe de leur imagination échauffée. Les Théologiens qui ne ſe nourriſſent que de fumée, tombent très-ſouvent dans ce cas: comme les matières qu'ils examinent, ſont au-deſſus de la portée de l'eſprit humain, & que la ſeule Foi doit les faire recevoir & les autoriſer, d'abord qu'ils veulent les réduire à un examen Philoſophique, l'impoſſibilité qu'ils trouvent d'accorder certains principes de Religion avec la raiſon & la lumière naturelle, leur fait inventer mille ſyſtêmes ridicules, d'où naiſſent toutes les erreurs & les diſputes, qui depuis

ſi

eos non puduerit iſta ſentire. Cum vero auſi ſint etiam ea defendere, non jam eorum, ſed ipſius Generis Humani me pudet, cujus aures hæc ferre potuerunt. AUGUST. Epiſt. LVI.

ſi long-tems diviſent le Genre-Humain.

Quand on veut pénétrer des choſes incompréhenſibles, la Science ne ſert qu'à égarer plûtôt; elle fournit des moïens pour ſe forger des ſophiſmes à ſoi-même. *De quoi ſe fait*, dit Montagne, *la plus ſubtile folie, que de la plus ſubtile ſageſſe? Il n'y a qu'un tour de cheville à paſſer de l'une à l'autre* (*). Cet Auteur me paroît penſer juſte. Les plus grands hommes ont donné dans les plus grandes erreurs. Tertullien, Origène, & tant d'autres lumières des premiers ſiécles du Chriſtianiſme ont été emportés par le torrent de leur imagination, & ſont tombés dans des ſentimens erronés. On accuſe Saint Auguſtin d'avoir quelquefois pouſſé les choſes trop loin, ſelon les différentes Sectes contre leſquelles il écrivoit; & les différens partis qui régnent aujourd'hui, prétendent tous s'autoriſer de ſes Ouvrages. Je

(*) MONTAGNE, Eſſais, *Liv. II. pag.* 189.

Je penſe, & je crois fermement que la nature & le bons ſens ſont ſouvent plus que la Science (*). *Hors la lumière naturelle & la raiſon, point de Salut.* J'en reviens toujours à ce principe, pour décider de l'évidence d'un fait; contre lui, que peut l'autorité de tous les Docteurs de l'Univers?

§. XVIII.

LA MOITIE' DES OPINIONS DES SAVANS NE PREND SA SOURCE QUE DANS LEUR HAINE ET LEUR JALOUSIE.

LEs paſſions influent beaucoup ſur les différentes opinions des Savans. Ils trouvent certains Ouvrages bons ou mauvais, ſelon qu'ils aiment &

(*) *Et veniunt hederæ ſponte ſua melius:*
Surgit & in ſolis formoſius arbutus antris ....
Et volucres nulla dulcius arte canunt.
PROPER. Elegiar. *Lib. I.*

& qu'ils eſtiment l'Auteur. Quoiqu'un Savant ſoit perſuadé de la bonté d'un Livre, il arrive très-ſouvent qu'il le critique; il cherche des défauts dans les endroits qui lui paroiſſent les moins beaux, & il tâche de diminuer la bonté de ceux qui ſont au-deſſus de la plus ſévère critique. Il n'aime pas celui qui les a écrits, ç'en eſt aſſez pour les condamner.

Ce ne ſont pas les ſeuls Auteurs médiocres, qui ſont ſujets à de pareilles foibleſſes, les plus grands hommes ont tombé dans ces égaremens. On ne peut diſputer à Mr. de Meaux (*) la qualité d'illuſtre Ecrivain, & perſonne n'a été plus ſujet que lui à l'envie, à la haine & à la jalouſie. Ces paſſions lui ont fait critiquer des Ouvrages qui méritoient l'eſtime de tous les connoiſſeurs, & dont il reconnoiſſoit lui-même la bonté. Les démêlés qu'il eut avec Mr. de Cambrai, lui firent écrire un Livre contre les *Avantures de Télémaque*: il attaqua pluſieurs fois des Ou-

(*) BOSSUET.

Ouvrages, dont il eut été le premier à loüer la juſteſſe & la beauté, la préciſion & l'arrangement, s'il eût eu la charge que Mr. de Fénelon obtint à ſon préjudice. Le même Mr. de Meaux, que la Bruyere regarde comme un Pere de l'Egliſe (*), dénonça à la Faculté de Théologie de Paris la *Bibliothéque des Auteurs Eccléſiaſtiques de du Pin*, parce qu'il étoit fâché que le *Commentaire* de cet Auteur *ſur les Pſeaumes*, eût été mieux reçu que le ſien (†).

Paſcal, & tous les autres Janſéniſtes, n'ont invectivé les Jéſuites, & ceux-ci ne leur ont rendu le réciproque,

(*) *Parlons d'avance le langage de la Poſtérité : un Pere de l'Egliſe* ..... LA BRUYERE, Diſcours pour ſa Réception à l'Académie.

(†) *Liber Pſalmorum in quo eorum ſenſus literalis exponitur à* LUD. DU PIN, *Pariſiis*, 1691. *in* 8.

Libri Pſalmorum Verſio duplex Latina, una S. Hieronymi, altera Vulgata, cum Notis JAC. BENIGNI BOSSUET, *Lugduni*, 1691. *in* 8.

que, que par la jalouſie qu'ils avoient les uns contre les autres. La gloire de Port-Roïal bleſſoit les yeux de la Société, & le crédit des Jéſuites déplaiſoit aux Janſéniſtes. Le *Nouveau Teſtament* de Queſnel, qui a fait ci-devant tant de bruit, & qu'on a défendu ſi rigoureuſement, a été approuvé, loüé & reçu avec de grands éloges, lorſqu'il parut, par beaucoup de ceux qui l'ont condamné dans la ſuite.

La paſſion n'agit pas ſeulement ſur les opinions des particuliers, mais elle régle encore la déciſion des Univerſités & des Aſſemblées des plus célèbres Docteurs. Je vous prie, Madame, de vouloir faire attention aux paroles d'un Docteur de Sorbonne, qui parle lui-même de la conduite de ſes Confréres. *La condamnation de Mr. Arnaud, faite contre toutes les formes, eſt la plus grande plaïe qu'ait jamais reçue notre Faculté. C'eſt une furieuſe éclipſe, que ce bel Aſtre a ſoufferte : ç'a été un tel brigandage, que la plûpart de nos Docteurs, qui regardent maintenant les choſes de ſang froid, confeſſent franchement qu'on*

qu'on le peut nommer horrendum Sacræ Facultatis Parisiensis Latrocinium. Ce n'est pourtant pas-là, n'en déplaise à cet Ecrivain, la plus grande éclipse qu'ait soufferte la Sorbonne, & sa gloire a été cent fois plus ternie par le Decret qu'elle eut l'insolence de donner contre Henri III. l'an 1589. Mais cet Astre brillant est sujet à s'éclipser souvent, & son illustre Corps se ressent beaucoup des passions qui animent les différentes parties dont il est composé. Aussi a-t-il le chagrin de voir quelquefois ses décisions désaprouvées chez plusieurs Nations, par un grand nombre de Docteurs (*). La condamnation que fit la Sorbonne au commencement de ce siécle, de quelques propositions du Pere le Comte, Jésuite, qui se réduisoient toutes à ce seul point, que *les Chinois avoient conservé quelque-tems la connoissance du vrai Dieu*, fut déclarée in-

(*) Relation des Assemblées de Sorbonne sur les opinions des Jésuites touchant la Religion des Chinois, *Lettre V. pag.* 22. *Edit de Cologne*, 1701.

injuſte & mal fondée, par près de cent Docteurs Eſpagnols, Séculiers & Réguliers de toutes ſortes d'Ordres, preſque tous Profeſſeurs en Théologie, Qualificateurs du Saint Office, ou conſtitués en dignités (*). Vous voïez, Madame, que ce qui eſt approuvé au-de-là des Pyrénées, eſt condamné en de-çà par des Docteurs qui ſont de la même Religion, qui croient les mêmes Articles de Foi, & participent à la même Communion.

Cette diſſemblance de ſentimens paroît extraordinaire à ceux qui ne ſavent pas le deſſous des cartes : mais dès qu'on eſt inſtruit que la haine de la Sorbonne contre les Jéſuites occaſionna en partie ſa déciſion, & que celle des Théologiens Eſpagnols fut dictée par le crédit que la Société a en Eſpagne, on ne s'étonne plus de la différence de ces opinions. Voici comment s'explique

(*) Jugement d'un grand nombre de Docteurs des Univerſités de Caſtille & d'Arragon, ſur les Propoſitions cenſurées en Sorbonne, *pag.* 20.

que un Docteur de Sorbonne, écrivant ce qui s'étoit passé dans l'Assemblée qui condamna les Propositions du Pere le Comte. *On diroit qu'on ne s'assemble dans la Sale de Sorbonne, que pour crier & pour se dire des injures. Paroles, gestes, œillades, stile, manière d'opiner, tout y est indigne de la gravité de ceux à qui l'on donne dans nos Ecoles, comme par excellence, le titre de* Nos très-sages Maîtres. *Que peuvent penser la Cour, le Parlement, les autres Magistrats, d'un jugement porté au milieu de tout ce tumulte* (*)? Si l'on en doit croire ce Docteur sur la manière dont ses Confréres délibérent, les décisions des premiers Théologiens du Roïaume ressemblent assez aux élections des Echevins dans les villes où il régne deux partis différens. Je ne crois pas que parmi ces cabales les Docteurs cherchent plus la vérité, que les Electeurs Consulaires le bien de leur patrie.

(*) Journal Historique des Assemblées tenues en Sorbonne pour condamner les *Mémoires de la Chine du P.* LE COMTE.

§. XIX.

§. XIX.

LA DIFFE'RENCE DE RELIGION PORTE LES SAVANS A DES EXTRE'MITE'S VICIEUSES.

LA diverſité des Religions eſt encore un des grands motifs de la différence des opinions des Savans (*). Les Controverſiſtes prennent

(*) Je donnerai ici un exemple bien déciſif de cette différence de ſentimens, cauſée par la diverſité des Religions. Je le prendrai dans l'oppoſition qui ſe trouve entre deux Hiſtoriens connus : le premier eſt le Pere d'Orléans, Auteur des *Révolutions d'Angleterre*; le ſecond, c'eſt l'illuſtre Mr. Rapin de Thoiras, Auteur de l'*Hiſtoire* du même Roïaume. Si l'on en croit le Pere d'Orléans, Jâques II. étoit un Roi juſte, équitable, doux, clément, qui n'approuva point quelques rigueurs un peu trop fortes qu'exercérent deux ou trois de ces Partiſans. Écoutons parler ce Jéſuite lui-même, & peſons bien toutes ſes expreſſions. *Le malheureux Duc de Monthmouth fut mis entre les*

nent plaiſir à ſe contrecarrer jusques dans

les mains des Juges, qui le condamnérent à la mort, qu'il ſouffrit publiquement à Londres le vingt-cinquième de Juillet: eſprit plus foible que méchant, mais par ſa foibleſſe capable des plus grandes méchancetés. Quelques jours avant qu'on le prît, on avoit auſſi pris Grey déguiſé: le Roi uſa envers celui-ci d'une clémence qui a fait dire qu'il avoit trahi ſon parti. Beaucoup d'autres furent punis, & en plus grand nombre même que le Roi n'avoit prétendu. On en accuſe la ſévérité du Chevalier Jeffreys leur Juge, depuis Chancelier d'Angleterre, la cruauté du Colonel Kirke, & en général l'avarice des Commiſſaires, prépoſés pour exercer envers les rebelles, ou la ſévérité des loix, ou la miſéricorde du Prince; car on dit que le plus ou le moins de part dans le crime commis, ne fut pas en cette occaſion le motif de la peine ou de l'indulgence; que les moins en état de racheter leur révolte, furent ceux qui la païérent plus cher, & que ſi beaucoup de gens perdirent la vie, ce fut parce qu'il s'en trouva peu qui euſſent aſſez d'argent pour la conſerver. Le Roi fut trop tard averti de ce deſordre, mais on ne l'en eut pas plûtôt informé, qu'il en témoigna de l'indignation; & ſi des ſervices importans, qu'il avoit reçus de ceux qui en étoient accuſés, l'obligérent de les épar-

dans les plus petites choſes, même
dans

épargner, il répara autant qu'il put leur injuſtice, par le pardon général qu'il accorda à ceux des révoltés, qui étoient encore en état d'éprouver les effets de ſa clémence. Hiſtoire des Révolutions d'Angleterre. *Tom. III. pag. 363. Edit. d'Amſterdam.* Voions actuellement comment Mr. de Rapin convainque le Pere d'Orléans par des preuves évidentes, que les Nérons & les Caligula ne commirent point d'actions auſſi cruelles que celles que les Officiers de Jâques II. exécutérent par ſes ordres. Ce Prince doux, ſi clément, étoit plus vindicatif que Tibere; ce qu'il y a de pis, c'eſt que Jâques II. récompenſa les cruautés les plus inoüies par les premières charges du Roïaume. Après cela, qu'on juge du fond qu'on doit faire ſur tous les Hiſtoriens, chez qui le zèle de leur Religion eſt plus fort que l'amour de la vérité. Et combien ſe trouve-t-il d'Ecrivains, qui aient aſſez de grandeur d'ame pour être véridiques aux dépens du parti & de la croiance à laquelle ils ſont attachés? Pour un de Thou, combien n'y a-t-il pas de Maimbourgs & de Peres d'Orléans? Venons au paſſage de Mr. de Rapin Thoiras, & peſons encore toutes ſes expreſſions. *A Wincheſter, la veuve du Lord l'Iſle, l'un des Juges de Charles I. fut menée devant la*

Cour

dans celles qui n'ont rien de commun avec

Cour pour y être jugée. Son crime étoit d'avoir donné retraite dans sa maison à un Ministre Presbytérien du parti du Duc de Monthmouth, & à un autre homme qui lui étoit inconnu, & dont le nom ne se trouvoit dans aucune Proclamation. Sur les preuves qu'elle allégua pour sa défense, les Jurés la déclarérent non coupable; mais Jeffreys les contraignit de retourner consulter ensemble sur la même affaire. La même chose arriva jusqu'à trois fois; mais Jeffreys les aiant menacés de les faire pendre sur le champ; enfin à la quatrième fois, ils la déclarérent coupable, & elle fut exécutée à l'âge de quatre-vingt ans. A Dorchester, Jeffreys, pour s'épargner de la peine, dit à trente accusés qui devoient être jugés, que s'ils prétendoient à quelque grace, il falloit qu'ils se déclarassent coupables; mais comme ils ne voulurent point prendre ce parti, il en condamna vingt-neuf, qui furent exécutés sur le champ. Dans un autre endroit, deux cens personnes devant être jugées, Jeffreys promit positivement le pardon à ceux qui se déclareroient coupables, & de ces deux cens il en fit pendre quatre-vingt. Enfin, pour ne pas continuer un détail qui fait horreur, il suffit de dire en un mot que Jeffreys condamna cinq cens personnes à la mort, & qu'il y en eut deux cens

avec les matières conteſtées. Cette haine,

trente d'exécutées, ſelon ceux qui en comptent le moins, & leurs quartiers expoſés ſur les grands chemins. Jeffreys ſe félicitoit lui-même de cette barbarie, & ſe vantoit qu'il avoit fait pendre plus de gens lui ſeul, que tous les Juges d'Angleterre enſemble, depuis Guillaume le Conquérant. S'il ne pouſſa pas plus loin ſa cruauté, ce fut parce que pluſieurs trouvérent grace auprès de lui, en lui ſacrifiant leurs biens. Un ſeul Gentilhomme, nommé Prideaux, lui donna quatorze mille Livres ſterling pour ſauver ſa vie. Quant à ceux qui n'avoient pas aſſez d'argent pour acheter leur pardon au prix que Jeffreys y mettoit, ils furent ou pendus, ou déchirés à coups de foüet, ou vendus pour Eſclaves aux Colonies de l'Amérique. Kirke ne cédoit à Jeffreys ni en cruauté, ni en inſolence. Immédiatement après la défaite du Duc de Monthmouth, aiant été envoié à Taunton, il y fit pendre dix-neuf hommes de ſa ſeule autorité, ſans aucune forme de procès, & ſans vouloir permettre qu'ils viſſent aucun de leurs parens ou amis. Pendant l'exécution, les Tambours, les Fiffres, les Hautbois ſolemniſoient cette grande action. Ce fut ſans doute ce qui le rendit digne d'être fait Aſſiſtant de Jeffreys. Dans la même ville de Taunton, Kirke aiant invité à dîner pluſieurs Officiers, il

fit

haine, que forme dans les cœurs des Théo-

fit pendre pendant le repas trente des condamnés devant les fenêtres de la chambre où il mangeoit ; ſavoir, dix en bûvant à la ſanté du Roi, dix à la ſanté de la Reine, & dix à la ſanté du premier Juge. Mais une action qu'il fit dans une autre ville, paſſe toute imagination. Une jeune fille étant venue ſe jetter à ſes pieds pour lui demander la vie de ſon pere, il lui perſuada de ſe proſtituer à lui, en lui promettant de faire grace à ſon pere ; mais après avoir aſſouvi ſa brutalité, il eut la cruauté de mener cette fille à la fenêtre, & de lui faire voir ſon pere, pendu aux poteaux où pendoit l'enſeigne du cabaret où il logeoit. Ce triſte ſpectacle fit un tel effet ſur cette pauvre fille, qu'elle en perdit l'eſprit. Le Pere d'Orléans, inſtruit par Jâques II. ne pouvant nier ces barbares exécutions, tâche de les excuſer en deux manières. Il dit premiérement que le Roi en fut averti trop tard pour pouvoir y remédier, & que les grands ſervices qu'il avoit reçus de Jeffreys & de Kirke, l'empêchérent de leur faire ſentir les effets de ſon mécontentement. Il dit en ſecond lieu que le Roi répara ces injuſtices, autant qu'il fut en ſon pouvoir, par le pardon général qu'il accorda dans la ſuite. Mais il eſt aiſé de voir combien ces excuſes ſont vaines, ſi l'on conſidére que

Théologiens la diverſité de la Croiance,

quand on reprochoit à Kirke ſes inhumanités, il répondoit qu'il s'en falloit bien que Jeffreys & lui ne fuſſent allés auſſi loin que portoient les ordres du Roi. En ſecond lieu, le Roi étoit ſi peu mécontent de la conduite de Jeffreys, qu'à ſon retour il lui donna la charge de Grand-Chancelier, qui étoit devenue vacante pendant qu'il étoit actuellement occupé à exercer ſes inhumanités dans les Provinces de l'Oüeſt. Pour ce qui regarde l'acte de pardon, il ne fut publié que pluſieurs mois après que toutes les exécutions furent faites, & qu'on ne put plus trouver de coupables. Il falloit bien que la Cour fut perſuadée qu'il n'y avoit que fort peu de gens qui puſſent profiter de ce pardon, puiſqu'on inſéra nom par nom dans cet acte, une troupe de jeunes filles de dix ou douze ans, qui étoient allées, couronnées de fleurs, préſenter une Bible au Duc de Monthmouth, à ſon entrée dans Taunton. Ce ne fut pas ſeulement dans les Provinces de l'Oüeſt que le Roi donna des marques ſenſibles de ſon humeur vindicative, il fallut encore que la ville de Londres fût témoin de diverſes exécutions qui s'y firent dans le mois d'Octobre, & entre autres d'une femme, nommée Eliſabeth Gaunt, qui fut brûlée publiquement, pour avoir procuré les moiens de ſe ſauver à un des partiſans du Duc de Month-

ce, du Culte divin, ou de quelque point de Religion, ſe gliſſe dans leurs Ouvrages. Pour être perſuadé de la vérité de ce fait, on n'a qu'à lire les Livres de Controverſe: il en eſt peu, & même point, où les Auteurs n'ouvrent la diſpute par quelque invective contre leurs adverſaires, ou ceux de leur parti. Les Théologiens qui ont diſputé le plus modeſtement, ſont Mr. Arnoud & Mr. Claude; encore ôteroit-on bien des choſes de leurs Ouvrages, ſi l'on en ſupprimoit tout ce qui bleſſe les loix d'une diſpute polie. Quant à Mrs. du Perron & du Moulin, Nicole & Jurieu, les trois-quarts de leurs Ou-

Montmouth. Six hommes furent exécutés comme traîtres, à Tyburn, pour des crimes de la même nature; & ce qu'il y a de plus étrange, quelques-uns ſans jugement préalable. Hiſtoire d'Angleterre, &c. par Mr. RAPIN THOIRAS, *Tom. X. pag.* 30. *&* 31. Voilà dans ces deux paſſages un exemple bien évident de la diſſimulation des Auteurs en faveur des fautes qui nuiſent au parti qu'ils favoriſent. On doit voir par-là quel fond on peut faire ſur tous les Ecrivains Jéſuites.

Ouvrages de Controverſe ont moins été faits pour éclaircir la vérité, que pour bleſſer leurs adverſaires, par des traits mordants, ou des plaiſanteries piquantes. Ce dernier a écrit quelquefois comme un porte-faix, quelquefois comme un Fanatique & un Trembleur. Les invectives groſſières dont ſes Livres ſont remplis, l'ont fait mépriſer des deux partis. Sur les matières de Controverſe, il ſemble qu'on ne puiſſe écrire poliment, & j'oſe dire, d'une manière convenable à un galant homme. Bien des Saints Peres, malgré les vertus dont on les prétend doüés, ont tombé dans ce défaut; ils ont laiſſé dans leurs Ouvrages des marques viſibles, que pour être pieux & dévots, ils n'en étoient pas moins hommes, ſujets aux paſſions, (*), & à ſe

(*) Parmi cent exemples que je pourrois citer des diſputes meſſéantes des Peres, je me contenterai de faire mention de celle que St. Auguſtin & St. Jérôme eurent au ſujet du menſonge officieux. Ils écrivirent l'un contre l'autre des lettres pleines d'invectives : St. Jérôme prétendoit qu'il y avoit quel-

ſe laiſſer emporter trop aiſément au plaiſir de mordre & de déchirer ceux contre qui ils écrivoient.

La licence des Ecrits calomnieux, occaſionnée par la différence de Religion, n'a pas reſpecté les Têtes les plus ſacrées. Que de Libelles la Ligue

quelquefois dans l'Ecriture des menſonges officieux, c'eſt-à-dire que le St. Eſprit ment pour le bien de ceux auxquels il parle; il ſoutenoit encore que St. Paul, écrivant ſur la manière dont il avoit repris St. Pierre, avoit uſé de menſonge & de diſſimulation. Si les injures avoient rendu un ſentiment probable, celui de St. Jérôme eût dû le paroître; car jamais on n'en dit davantage. Rarement ce Pere écrivoit contre quelqu'un, qu'il ne le maltraitât: il eut un démêlé avec Vigilance, il l'appella poſſédé du Diable. *Spiritus eſt immundus, qui hæc te cogit ſcribere;* il le nomma chien, *Melior erit Vigilantius canis vivens, quam ille leo mortuus.* En vérité ces façons de parler ne ſont pas ſeulement indignes des Chrétiens, mais encore des Païens polis & raiſonnables. Les Lecteurs qui auront les *Mémoires ſecrets de la République des Lettres*, pourront voir ce que j'ai dit à ce ſujet dans la troiſième partie de cet Ouvrage, *pag.* 313.

gue n'a-t-elle point vomis contre Henri III. & Henri IV. ? que de Volumes, remplis des plus noires infamies, n'ont pas compoſé contre Louïs XIV. quelques Proteſtans réfugiés ? Mais ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt que des gens qui ont paſſé pour être d'une probité & d'une candeur digne des premiers ſiécles, ſoient tombés dans des excès ſi vicieux. On attribue à Mr. Arnaud un Livre intitulé, *Le véritable Portrait de Guillaume-Henri de Naſſau, Prince d'Orange, &c.* dans lequel ce Héros eſt traité d'Abſalon, d'Hérode & de Néron. Je ne puis croire qu'un auſſi grand auteur ait voulu proſtituer ſa plume à compoſer un pareil Ouvrage. Quoi qu'il en ſoit, la différence de Foi ne peut autoriſer à manquer au reſpect qu'on doit aux Têtes couronnées ; & c'eſt rendre une Religion mépriſable, que de couvrir de ſon voile des forfaits auſſi noirs.

La Religion Romaine n'eſt pas la ſeule où le zèle outré faſſe faire bien des actions contraires à la piété & aux bonnes mœurs, les Proteſtans ne ſont

point

point exempts de cette paſſion, ſi contraire au bien de la Société civile. Ils tombent quelquefois dans les mêmes défauts qu'ils nous reprochent, & ſe font entre eux une guerre auſſi ſanglante que celle qu'ils ont à ſoutenir contre nous (*). L'eſprit de controverſe eſt donc une eſpèce de vertige, qui ſuſpend l'uſage des notions les plus claires, & nous prive de notre raiſon.

(*) *Nous avons été extrêmement mortifiés de ce que la cabale puiſſante qu'a eue Mr. Jurieu dans le dernier Synode, lui ait fait avoir le plaiſir de voir ſuſpendre Mr. Huet..... ſi ceci dure, il n'y eut jamais d'Inquiſition plus incommode, & les François vont devenir le ſcandale & le joüet de la Hollande; & cela*, unius ob noxam & furias, *par l'humeur chagrine & fanatique de Mr. Jurieu.* BAYLE, Lettres, *Tom. I. pag.* 324.

§. XX.

§. XX.

QUE LA PLUS GRANDE PARTIE DES GRANDS HOMMES ONT AVOUE' QU'ILS NE SAVOIENT QUE PEU DE CHOSES.

JE crois, Madame, vous avoir démontré ſuffiſamment la néceſſité de vous ſervir de votre ſeule raiſon dans les faits que vous trouvez lui être contraires, ſoit dans l'Hiſtoire, ſoit dans la Tradition, ſoit dans les Ouvrages des Savans. Vous ſerez encore plus convaincue de la vérité de mon opinion, lorſque je vous aurai montré que la plus grande partie des grands hommes ont avoüé qu'ils ne connoiſſoient évidemment que très-peu de choſes, & que leurs Ecrits contenoient plûtôt des conjectures, que des réalités. Vous verrez que mon ſentiment eſt celui des plus illuſtres Ecrivains. Je pourrois d'abord vous citer parmi les modernes Michel de Montagne, la Mothe-le-Vayer, Gaſſendi

ſendi & Bayle, qui ont preſque ouvertement ſoutenu le Pyrrhoniſme; mais en prenant les choſes à leurs ſources, & en remontant juſqu'à Phérécide, le pere de tous les Philoſophes, je trouve que les Anciens ont été dans le doute autant que les modernes. Voici ce que ce Philoſophe Grec écrivoit à Thalès ſon diſciple, peu de tems avant que de mourir (*) : *J'ai ordonné à mes Héritiers*,

(*) Voici la Lettre de Phérécide. Ceux qui entendent le Grec & le Latin, ne ſeront pas fâchés de la lire dans l'Original.

Φερεκύδης Θαλῆ.

Ἔγνωσκας, ὅταν τι τὸ χρεὼν ἥκοι. νοῦσός με καταλελάβηκε, δεδεγμένον τὰ παρὰ σέο γράμματα. φθειρῶν ἔβρυσε πᾶς, καὶ με εἶχεν πίαλος. ἐπέσκηφα δ' ὧν τοῖσι οἰκήτησι, ἐπήν με καταθάψωσιν, ἐς σέ τήνγρα φανήναι. σὺ δ' ἢν δοκιμώσῃς σὺν τοῖς ἄλλοις σοφοῖς, οὕτωμεν φῆνον. ἢν δέ οὐ δοκιμώσητε, μὴ φήνῃς. ἐμοὶ μὲν γὰρ οὔκω ἥνδανεν. ἔστι δὲ οὐκ ἀτρεκίη πρηγμάτων, οὐδ' ὑπισχνέομαι οὔτ' ἀληθὲς εἰδέναι ἄσσα δ' ἂν ἐπιλέγῃ θεολογέων, τὰ ἄλλα χρὴ ποεῖν. ἅπαντα γὰρ αἰνίσσομαι. τῇ δὲ νούσῳ τιεζόμενος ἐπίμαλλον σῦτε τῶν τινα ἰητρῶν, οὔτε τοὺς ἑταίρους ἐσιέμην. προσεστεῶσι δὲ τῇ θύρῃ, καὶ εἰρομένοις ἰκοῖόν τι εἴη,

δίκις

tiers, après qu'ils m'auront enterré, de vous

διεὶς δάκτυλον ἐκ τῆς χλαίνης, ἔδειξ' ἄν ὡς ἔθεν τοῦ κακεῖ καὶ πρὸ ἐπ' αὐτοῖσιν ἦκεν εἰς τὴν ὑστεραίην ἐπὶ τὰς Φερεκύδεω ταφάς.

Pherecydes Thaleti.

Bene moriaris, cum tibi fatalis dies supervenerit. Morbus me invaserat cum tuas accepi litteras, pediculis operiebar, & febri quatiebar totus. Mandavi itaque quibusdam ex familiaribus, ut cum me sepelierint, ad te perferant quæ scripsi. Tu autem si quidem ea probaveris cum Sapientibus reliquis, ita legenda demum trades: sin autem improbaveritis, nolito edere. Mihi certe necdum satis placebant. Est ibi quidem non certa rerum fides. Neque enim id recepi, neque quid sit verum me scire professus sum: forte quædam de Theologia reseravi; cætera intelligere oportet. Omnia quippe indico potius, quam aperio. Morbo autem diebus singulis invalescente, neque Medicorum quempiam, neque amicorum penitus admitto. Cæterum assistentibus præ foribus, & interrogantibus quo in statu sim, digito per ostii claustra dimisso, quam pestilenti malo tenear, ostendi: admonuique ut postridie conveniant ad solennes Pherecydis inferias. DIOGENIS LAERTII, de Vitis, Dogmatibus, &c. clarorum Philosophorum, *Libri X. Lib. I. Segm.* 122.

vous porter mes Ecrits. Si vous, & les autres Sages, vous vous en contentez, vous les pouvez publier ; ſinon, ſupprimez-les. Ils ne contiennent aucune certitude qui me ſatisfaſſe moi-même ; auſſi ne fais-je pas profeſſion de ſavoir la vérité, ni d'y atteindre : j'ouvre les choſes plus que je ne les découvre. Empedocle, & Pythagore ſon maître, ne furent guères plus aſſurés de leurs opinions, que Phérécide. Ils ſe plaignirent (*) ſouvent que la voïe des ſens étoit trop étroite pour nous conduire à la vérité. Xénophanès (†), qu'on place au nombre des Pythagoriciens, reconnut auſſi qu'on

(*) *Accepit id Empedocles à Doctore Pythagora & tenuit, & anguſtas eſſe ad veritatem percipiendam ſenſuum ſemitas conqueſtus eſt.* Pet. Dan. Huet. Epiſcopi Abricenſis, de Imbecillitate mentis humanæ, *Lib. tres, Lib. I. Cap. XIV. pag.* 72.

(†) *Acute quoque vidit eadem Xenophanes, qui inter Pythagoricos ponitur, firme comprehendi animo nihil poſſe, veritatis regulam eſſe nullam, non rationem, non ſenſus ; ex opinione omnia pendere. Atque hæc tam aperte prædicavit, ut primus doctrinæ hujus, falſo licet, auctor creditus ſit.* Id. *pag.* 74.

qu'on ne peut rien comprendre avec certitude. Parménide (*), que Platon a honoré du surnom de *Grand*, regardoit comme des orgueilleux & des insensés ceux qui se figuroient être véritablement savans, la science étant au-dessus de la portée de l'homme. Zénon d'Elée, disciple de Parménide (†), disoit qu'il falloit suspendre sa créance. Démocrite (¶) enseignoit que les causes

(*) *Parmenides ille, qui* Magnus *cognomento perhibetur à Platone, temerarios appellabat & arrogantes qui tribuerent sibi scientiam, quam homo non sequi non possit.* Id. *ibid.*

(†) *Celebratur & inter eos qui continendam esse rati sunt assensionem, Zeno Eleates, Eleaticæ sectæ parens.* Id. *pag.* 75.

(¶) *Democriti auditor Protagoras, cognomine* Sapientia *dictus, nullam esse dixit veritatis regulam, nihil verum aut falsum: hominem homini plurimum interesse; neque quod huic videatur, idem alteri videri; neque rem ullam esse magis talem, quam talem; cumque de rebus singulis contraria & pugnantia dissèri posse deprehendisset: ac de ipsa quoque re, an utrimque esset disputabilis, illum in utramque partem disputandi modum primus invexit.* Id. *pag.* 76.

ſes des choſes étoient inconnues, qu'il nous étoit impoſſible de ſavoir ce qui étoit vrai, ou ce qui étoit faux. Socrate, le ſage Socrate (*), diſoit hautement qu'il ne ſavoit rien, & ce fut par l'aveu de ſon ignorance qu'il mérita d'être appellé le plus ſage des hommes par l'Oracle d'Apollon. Platon (†) ne décidoit jamais ſur quelque ma-

(*) *Modum eumdem tenuit deinde Socrates, nobiliſſimus dubitandi auctor, & late propagavit: nam cum nihil ſcirent homines, neque tamen agnoſcerent ſe nihil ſcire, id vero agnovit ille, nec quicquam ſcire profeſſus eſt: ac propterea mortalium omnium ſapientiſſimum Apollinis oraculo dictum ſe putabat; quod id ſupremum ſapientiæ culmen videatur eſſe ignorantiam ſuam agnoſcere.* Id. *ibid.*

(†) *Nam primum Academiæ parens Plato, ex hac Socratis aſſectatione ad dubitandum inſtructus & Socraticum ſe profeſſus, ſecutus eſt eamdem diſſerendi rationem, & ſuperiores omnes Philoſophos oppugnare inſtituit. Nec in iis ſolum libris, quos Gymnaſticos appellant, ſed tum etiam cum affirmanti propior eſt, ſive Socrati ſermonem tribuat, ſive alteri, res non uti veras, ſed uti veriſimiles videtur proferre; ac decreti hujus ſui meminiſſe,*

matière qu'on lui proposât il n'assûroit jamais rien, il réfutoit au contraire ceux qui décidoient hardiment & d'un ton de maître. Sa modestie fut cause que ses adversaires le traitoient d'ignorant & d'imbécille.

Les grands Philosophes Romains ne furent pas moins vacillans que les Grecs. *Je parlerai*, disoit Cicéron, *de manière que je n'assûre rien positivement ; mais me défiant de moi-même, je douterai de tout, & chercherai d'appercevoir la vérité.* Dans un autre endroit il prévient qu'il expliquera les choses d'une manière probable, & non point certaine, comme pourroit faire un Oracle ; il ajoute que n'étant qu'un homme, on ne peut justement exiger rien de plus. Selon lui, les Anciens ont tous avoüé n'avoir rien pû connoître, ni comprendre : ils ont, dit-il, rejetté leur ignorance sur le peu d'étendue de nos lumières & la briéveté de notre vie (*).

Les

se, Diis Deorumque filiis reliquendam esse cognitionem, ea persequenda quæ probabilia sunt. Id. *pag.* 78.

(*) *Dicendum est ita ut nihil affirmem, quæ-*

Les Philoſophes n'ont point été les ſeuls perſuadés de leur peu de ſcience ; les grands Saints, & les Courtiſans aimables, quelque différence qu'il y ait dans leurs ſentimens & dans leurs opinions, ſe ſont pourtant réünis en ce point. Saint Auguſtin & Saint Thomas ont cru qu'il étoit un grand nombre de choſes douteuſes, & dont nous n'avions aucune connoiſſance certaine. Horace, nourri dans les plaiſirs de la Cour d'Auguſte, avoue naturellement qu'il eſt toujours flottant & vacillant, ſans pouvoir s'arrêter à aucune opi-

quærem omnia dubitans, plerumque & mihi diſſidente.

Ut potero explicabo, nec tamen, ut Pythius Apollo, certa ut ſint & fixa quæ dixero ; ſed ut homunculus probabilia conjectura ſequens... Æquum eſt enim meminiſſe, & me qui diſſeram hominem eſſe, & qui judicetis, ut ſi probabilia dicuntur nihil ultra requiratis. CICERO, Tuſculan. Quæſt. *Lib. I.*

Omnes pene Veteres nihil cognoſci, nihil percipi, nihil ſciri poſſe dixerunt ; anguſtos ſenſus, imbecilles animos, brevia curriculæ vitæ, &c. CICERO, quæſt. Academ. *Lib. I.*

opinion fixe, & que dans ce doute éternel, il ſonge à ſe mettre au-deſſus de toutes les queſtions, au lieu de s'y ſoumettre (*).

Vous pourriez peut-être, Madame, avoir quelques ſcrupules ſur tant d'exemples que je vous cite, pour vous engager à vous défier des Savans trop déciſifs : je ne voudrois point paſſer chez vous pour un Hérétique ; je vous avertis donc que c'eſt un des plus grands Evêques que la France ait eus dans ces derniers tems, qui m'a fournini

(*) *Ac ne forte roges, quo me duce, quo lare, tuter ?*
Nullius addictus jurare in verba Magiſtri,
Quo me cumque rapit tempeſtas, deferor hoſpes.
Nunc agilis fio, & merſor civilibus undis :
Virtutis veræ cuſtos, rigiduſque ſatelles.
Nunc in Ariſtipi furtim præcepta relabor :
Et mihi res, non me rebus, ſubjungere conor.
HORAT. Epiſt. I. Lib. I.

ni preſque tous ces exemples. Je n'ai preſque fait que les traduire de l'Ouvrage Latin que le ſavant Mr. Huet, Evêque d'Avranche, nous a donné ſur la foibleſſe de l'eſprit humain. Ce Prélat, le plus ſavant homme ſans contredit de ſon ſiécle, après avoir étudié toute ſa vie, fit un Livre pour prouver la néceſſité de douter. Les demi-Savans ont fort crié contre cet Ouvrage ; mais ils l'ont réfuté pitoiablement.

Vous voiez, Madame, que j'ai raiſon de vous aſſûrer que les plus grands hommes ont avoüé de bonne foi qu'ils ſavoient peu de choſes, & vous ne trouverez plus mon opinion auſſi extraordinaire. Cependant, dans la carrière où je vais vous faire entrer, je ne veux point que vous y portiez un eſprit de Pyrrhoniſme outré ; défaut encore plus vicieux que celui de trop de crédulité. Je veux ſeulement que, pénétrée de la vérité, (que nous ſavons fort peu de choſes, & que les guides que nous croions les plus certains, tels que l'Hiſtoire, la Tradition, & les Savans, ſont ſouvent en défaut) vous

faſſiez toujours uſage de votre raiſon, & ne receviez aucune vérité pour évidente, qu'autant que vous verrez qu'elle n'a rien de contraire à votre lumière naturelle, qui ne peut vous tromper en ce que vous connoiſſez clairement & diſtinctement.

FIN DE LA PREMIERE RE'FLEXION.

RÉFLEXIONS PHILOSOPHIQUES SUR L'INCERTITUDE DES CONNOISSANCES HUMAINES.

RÉFLEXION SECONDE, CONCERNANT LA LOGIQUE.

§. I. INTRODUCTION.

LA première partie de la Philosophie, ou du moins celle qui dans les Ecoles publiques, sert d'instruction aux autres, est nommée la Logique, comme

me qui diroit l'Art de penſer (*). En étendant un peu plus cette première définition, on peut dire que la Logique eſt *l'Art de bien conduire ſa raiſon dans la connoiſſance des choſes, tant pour s'inſtruire ſoi-même, que pour en inſtruire les autres* (†). La beauté de cette définition, & ce premier début qui promet infiniment, vous préviendra d'abord pour la Logique ; vous penſerez, Madame, que je vais vous découvrir les choſes les plus grandes & les

(*) La penſée n'eſt autre choſe qu'un diſcours, par lequel l'entendement parle ou diſcourt intérieurement en lui-même, l'expérience nous aiant fait reconnoître que toutes les fois que nous penſons, nous nous ſervons tacitement des mêmes paroles dont nous nous ſervirions, ſi nous voulions exprimer de bouche notre penſée. BERNIER, Abregé de la Philoſ. de Gaſſendi, *Tom. I. pag.* 1. *Cette Note ſert de réponſe à ceux qui pourroient objecter que la Logique doit être définie l'Art de bien raiſonner.* Voiez le ſecond Diſcours qui ſert de Préface à l'*Art de penſer*, pag. XXXIV.

(†) *C'eſt la définition que donne l'*Art de penſer, *pag.* 1.

les plus intéreſſantes. Rien n'eſt ſi flatteur en effet, *que d'acquérir l'Art de s'inſtruire ſoi-même, & de communiquer ſes connoiſſances aux autres.* Avant d'aller plus loin, & pour vous montrer le véritable prix de la Logique, il ſera donc à propos que je vous diſe les ſentimens qu'en ont eus les plus grands Philoſophes.

Autrefois cette Science, ou cet Art, étoit cultivé par les Sophiſtes, gens qui ne s'en ſervoient que pour embrouiller la vérité; mais malgré toute leur ſubtilité, on les réduiſoit bien-tôt, en leur propoſant les choſes d'une façon claire, & en les oligeant par quelques diſtinctions, priſes dans la nature des choſes, à abandonner leurs fauſſes ſubtilités. C'eſt ainſi qu'en uſoit ordinairement Socrate dans ſa façon de diſputer.

Ariſtote renferma le premier la Logique dans des règles & dans des préceptes : il en forma un Corps méthodique, & apprit à tout le monde le moïen de connoître les ſophiſmes dont on offuſquoit la vé-

ri-

rité (*) ; mais ce Philoſophe tomba dans un défaut eſſentiel. Au lieu de ſe réduire dans des bornes étroites, & de ne donner à la Logique que l'étendue qu'elle méritoit, il ſe rendit obſcur à force d'être diffus ; & après avoir bien dit des choſes, il n'apprit rien de nouveau à l'eſprit, que beaucoup de mots, de diviſions & de ſubdiviſions (†). Ses diſciples & ſes commentateurs achevérent d'embrouiller la Logique & de la rendre inintelligible, & chacun d'eux y mêla quelque chimère

(*) Ariſtote a été le premier qui a réduit la Logique en certains & méthodiques préceptes ; car avant lui, les Sophiſtes n'avoient garde de la montrer, ains s'en ſervoient pour ſurprendre les moins habiles, acquérans par ce moïen réputation de gens fort ſubtils. DU PLEIX, Corps de Philoſophie, contenant la Logique, la Métaphyſique, & la Phyſique, *Tom. I. pag.* 5.

(†) Un Auteur de ce tems a dit, avec grande raiſon, que les règles de la Logique d'Ariſtote ſervoient ſeulement à prouver à un autre ce que l'on ſavoit déjà ; mais que l'art de Lulle ne ſervoit qu'à faire diſcourir ſans jugement de ce qu'on ne ſavoit pas. Art de Penſer, *pag.* 22.

mère ou quelque inutilité (*). Enfin, St. Thomas inventa l'*Etre de Raiſon*, Scot mit au jour ſes ridiculités, qui lui acquirent le nom de *Subtil*, & les Philoſophes ne s'occupérent plus que de propoſitions & de thèſes frivoles, capables de jetter l'eſprit dans les plus grandes erreurs. Dans ces tems d'aveuglement Gaſſendi parut tout-à-coup, comme un Aſtre brillant au milieu d'une nuit obſcure. Aidé de la lecture de quelques Philoſophes anciens, & ſoutenu par ſon vaſte génie, il donna le premier coup à l'erreur. Il mit au jour un Ouvrage contre la Philoſophie d'Ariſtote, qui fut reçu avidemment de tous les Savans de l'Europe, qui depuis long-tems gémiſſoient de l'état où ils voioient la Philoſophie (†). Gaſſendi fut ſuivi de Deſcar-

(*) *Les Ouvrages d'Ariſtote ont eu le ſort de tous les Ecrits qui ſont commentés & revûs par différens Auteurs ; chacun y ajoute un peu du ſien, & dans la ſuite du tems ſi un Auteur revenoit, il ſeroit bien étonné des opinions qu'on lui impute.*

(†) Il ſe dégoûta enfin tellement de la

Deſcartes, qui acheva de ruiner les chimères ſcolaſtiques. L'eſprit humain reprit entiérement ſes droits, la raiſon, le bon ſens, & la lumière naturelle furent les ſeules règles qu'on affecta d'emploier, & la Logique devint une des parties de la Philoſophie ſcolaſtique qu'on mépriſa le plus. Deſcartes démontra évidemment dans pluſieurs endroits de ſes Ouvrages, qu'elle ne donnoit que des connoiſſances communes aux eſprits les plus bornés, & qu'elle apprenoit à diſcourir ridiculement de ce qu'on ignoroit (*).

Il

Philoſophie vulgaire, à cauſe de la chicane & des queſtions inutiles qu'elle enſeigne & dont elle eſt remplie, qu'il fit ſoutenir des Thèſes pour & contre, & fit imprimer ſes ſavantes Diſſertations *adverſus Ariſtoteleos*, qui firent tant de bruit. BERNIER, Abrégé de la Philoſophie de Gaſſendi, *Tom. I. Préface.*

(*) La Logique de l'Ecole..... n'eſt, à proprement parler, qu'une Dialectique qui enſeigne les moïens de faire entendre à autrui les choſes qu'on ſait, ou même auſſi de dire ſans jugement pluſieurs paroles touchant celles qu'on ne ſait pas. Ainſi elle cor-

Il conseilloit pourtant de faire quelque étude de certains principes raisonnables d'une bonne Logique; mais Gassendi mépriſoit abſolument cette étude. *Il croioit que ſi l'œil voit, l'oreille entend, & les autres facultés font leurs fonctions, ſans avoir beſoin d'aucuns préceptes, l'entendement pouvoit bien raiſonner, chercher la vérité, la trouver, & juger ſans l'aide de la Logique .... Il ne la mettoit pas au nombre des véritables parties de la Philoſophie; il n'eſtimoit pas même qu'on dût faire commencer par-là les étudians; de crainte de les rebuter par un travail inutile* (*).

Voilà, Madame, des autorités bien reſpectables contre la Logique. Cependant on peut, & on doit dire en ſa faveur que tous les grands Philoſophes n'ont montré tant de mépris, que pour cette Logique qu'on appelle

corrompt le bon ſens, plûtôt qu'elle ne l'augmente. DESCARTES, Principes de la Philoſophie, *Préface.*

(*) Bernier, Abrégé de la Philoſophie de Gaſſendi, *Tom. I. Préface.*

le Scholaſtique, qui eſt celle qu'on apprend ordinairement dans les Colléges, & dont les Moines font uſage; auſſi ſemble-t-elle être véritablement faite pour eux, & cette étude eſt en effet très-propre à des gens qui ne ſe nourriſſent ordinairement que de chimères (*). Je crois qu'on ne ſauroit errer, en ſuivant le principe que preſcrit Deſcartes de faire *quelque étude de certains principes raiſonnables d'une bonne Logique.* De quelque pénétration d'eſprit, de quelque juſteſſe de génie qu'on ſoit doüé, une exacte méthode dans la direction de nos penſées ne peut ſervir qu'à rendre nos jugemens plus parfaits. En réduiſant la Logique à certaines bornes très-étroites & très-ſuccintes, on doit la rendre de quelque utilité: on en a même donné dans ces derniers tems un Traité très-bon, & qui a quelque peu réhabilité ſa réputation (†), quoiqu'à dire vrai, cet Ouvrage

(*) *Gens Monacha, gens paſta chimæris.*
(†) L'Art de Penſer, *par Mrs. de* PORT-ROYAL.

vrage ſoit plûtôt un Recueil des plus belles queſtions de Métaphyſique, de Phyſique, &c. (*), qu'on a entrelaſſé de quelques préceptes d'une Logique ſenſée & dépouillée de toutes ſes inutilités (†).

(*) J'ai même remarqué que cette Logique..., ſi vous en exceptez certains exemples fort recherchés, & quelques grands & beaux Chapitres de Phyſique, de Morale, de Métaphyſique & de Mathématiques, a beaucoup de rapport à celle de Gaſſendi. BERNIER, *là-même.*

(†) Les Queſtions.... que nous avons cru devoir omettre, ſont de ce genre. Elles ont cela de commode, qu'elles ont peu de crédit, non-ſeulement dans le monde où elles ſont inconnues, mais parmi ceux-là même qui les enſeignent. Perſonne, Dieu merci, ne prend intérêt à l'*Univerſel, à parte rei*, à l'*Etre de Raiſon*, ni aux *ſecondes intentions*. Ainſi on n'a pas lieu d'appréhender que quelqu'un ſe choque de ce qu'on n'en parle point, outre que ces matières ſont ſi peu propres à être miſes en François, qu'elles auroient été plus capables de décrier la Philoſophie, que de la faire eſtimer. Art. de Penſer, *Premier Diſcours Préliminaire*, *pag.* 30.

§. II.

EN QUOI CONSISTE LA LOGIQUE.

LA Logique conſiſte dans les réflexions que nous faiſons ſur les principales opérations de notre eſprit ; & ce que nous appellons l'*Art de penſer*, comprend ces quatre chefs, *concevoir*, *juger*, *raiſonner & ordonner*.

Concevoir, ou imaginer une choſe, c'eſt s'en former en l'eſprit la véritable image, & par le moïen de cette image avoir la choſe préſente à l'eſprit, comme lorſque nous nous repréſentons un ſoleil, un arbre, un rond, &c. ſans pourtant former ſur ces choſes aucun jugement exprès. Or, la forme par laquelle nous nous les repréſentons, ou cette première & ſimple conception qui les offre, s'appelle *Idée* ou *Notion*.

Juger, c'eſt dire véritablement d'une choſe ce qu'elle eſt, ou ce qu'elle n'eſt pas, en lui donnant ce qui lui convient, & lui ôtant ce qui ne lui con-

convient pas. Cette opération de notre esprit se fait, lorsque joignant deux diverses idées, nous les affirmons, ou les nions, comme quand nous disons que la Terre est ronde, & n'est pas quarrée : car nous affirmons sa rondeur, & nions qu'elle ait une autre figure ; ou lorsque nous assûrons que l'homme est un animal, & non point un arbre, donnant à l'homme ce qui lui convient, & niant qu'il soit un arbre.

La troisiéme opération de notre esprit s'appelle RAISONNER, c'est-à-dire, inférer d'une ou de deux propositions quelque chose de conclu conséquemment, comme lorsqu'on dit, l'*infidélité est un crime : il est plusieurs amans infidèles ; il est donc plusieurs amans criminels.* Vous voiez, Madame, que de l'assemblage de ces deux premières propositions,

1. *L'infidélité est un crime :*
2. *Il est plusieurs amans infidèles ;*

J'en conclus qu'*il est des amans criminels.*

Mais, pour vous expliquer plus clairement les trois premières opéra-

tions de notre eſprit, je vous prie de ſouffrir que je vous faſſe appercevoir ce qui ſe paſſe chez un homme qui devient amoureux de vous. Il eſt d'abord frappé de vos traits & s'en forme en l'eſprit une vraie & ſimple image, ſans aller plus loin. Voilà ce qu'on appelle *concevoir*. Bien-tôt il juge que vos traits ſont beaux, ſont parfaits, & il aſſûre qu'ils ſont oppoſés à la laideur. Il énonce d'une choſe ce qui lui convient, & nie ce qui ne lui convient pas. Il joint enſemble deux idées différentes, celle de la beauté de vos traits, & celle de la laideur qui leur eſt oppoſée. Cela s'appelle *juger*. Enfin, ſon eſprit ſe porte naturellement à la troiſième opération, qu'on appelle *raiſonner*; car joignant les différentes idées que votre beauté lui a déja données, il forme un jugement concluant. *La beauté*, dit-il, *mérite notre hommage : Madame de *** eſt doüée d'une beauté ébloüiſſante ; elle mérite donc mes hommages.*

La dernière des opérations de l'eſprit s'appelle ORDONNER, c'eſt-à-dire, diſpoſer ou arranger ce que nous avons

avons imaginé ſur un ſujet, de la manière la plus prompte, la plus claire qu'il nous eſt poſſible ; & c'eſt ce qu'on nomme *Méthode*.

Cette dernière partie de la Logique a encore beaucoup de raport avec l'amant dont je vous ai parlé. Vous voiez, Madame, que le bon ſens veut qu'après s'être démontré que vous méritiez ſes hommages, il prenne des précautions pour vous les faire agréer, & qu'il diſpoſe ſa déclaration d'une manière à être reçue favorablement. Or, Madame, ce qui s'appelle déclaration chez l'amant, s'appelle diverſes idées, divers jugemens, & divers raiſonnemens, chez le Philoſophe ; & c'eſt l'arrangement de ces choſes qui regardent cette quatrième partie de la Logique, qu'on appelle *Méthode*.

Au reſte, Madame, comme il arrive très-ſouvent qu'un amant gagne le cœur de ſa maîtreſſe, ſans trop s'arrêter à toutes ces gradations & diſtinctions amoureuſes, on voit auſſi que bien des gens qui n'ont aucune règle de la Logique, font avec une juſteſſe infinie

les

les quatre opérations, & quelquefois mieux, & plus exactement que les Philosophes (*). La Nature, en donnant la raison aux hommes, leur en fournit abondamment les moiens : cependant l'étude rectifie toujours le jugement, & il arrive même quelquefois que découvrant par la lumière naturelle qu'un raisonnement est faux, nous avons peine à pénétrer & à appercevoir la raison pourquoi il est faux, la règle nous aide beaucoup dans cette occasion.

(*) Tout cela se fait naturellement, & quelquefois mieux par ceux qui n'ont appris aucune règle de la Logique, que par ceux qui les ont apprises. Art de penser, *pag.* 2.

§. III.

§. III.

TOUTES NOS IDE'ES TIRENT LEUR ORIGINE DE NOS SENS, OU DE CELLES QUI PASSENT PAR NOS SENS.

IL faut ſuppoſer qu'au commencement l'ame eſt comme une *table unie* (*), vuide de tous caractères, & ſur laquelle il n'y a encore rien de tracé ; ainſi, elle n'a aucune idée, quelle qu'elle ſoit. Vous demanderez, Madame, avec étonnement par quel moïen notre ame en acquiert cette quantité, que l'imagination toujours agiſſante lui préſente avec tant de variété ? Je vous répondrai que c'eſt premiérement *par les objets extérieurs & ſenſibles qui frappent nos ſens* ; ſecondement, *par les opérations de notre ame ſur les idées qu'elle a reçues par nos ſens* : opérations qui deviennent l'objet des réflexions de notre ame, formant & pro-

(*) *Tabula raſa.*

produiſant dans notre entendement une autre eſpèce d'idées, que les objets extérieurs n'auroient pû lui fournir. Telles ſont les idées de ce qu'on nomme *penſer*, *juger*, *examiner*, *deſirer*, *ſouhaiter*, & les autres actions de notre ame, de l'exiſtence deſquelles nous ſommes très-perſuadés, les ſentant & les trouvant en nous-mêmes.

Les idées que nous recevons par ce moïen, ſont auſſi diſtinctes que celles que les objets extérieurs produiſent ſur nos ſens; ainſi, Madame, toutes nos idées prennent leur ſource de la *ſenſation* & de la *réflexion*. Par la *ſenſation*, les objets extérieurs fourniſſent à l'eſprit les idées des qualités ſenſibles, telles que ſont celles qui nous viennent par le goût, l'attouchement, l'oüie, l'odorat & la vûe. Les ſens produiſent les notions ou les idées des odeurs différentes, celles des diverſes couleurs, celles des ſons, celles de la clarté & des ténèbres, &c. Par la *réflexion*, l'eſprit fournit à l'entendement les idées de ſes propres opérations; c'eſt-à-dire, que par les idées qui ont paſſé par nos ſens, & qui ſe

ſont

ſont imprimées dans nôtre entendement, il s'en forme diverſes autres par l'aſſemblage que nous en faiſons d'une manière très-variée, comme lorſque de l'idée d'une montagne & de celle de l'or, nous en concevons une troiſième idée, qui nous repreſente une montagne d'or.

Nous n'avons donc, Madame, aucunes idées dans l'entendement, que que celles qui ont été produites par la voïe de la *ſenſation*, ou par celle de la *réflexion :* enſorte que par la *ſenſation* nous avons plus ou moins d'idées ſimples, ſelon que les objets extérieurs qui frappent nos ſens, en fourniſſent à notre entendement, un Sourd aïant moins d'idées qu'un homme qui joüit de tous les ſens, puiſqu'il n'a aucune notion des ſens, & un Aveugle & Sourd aïant encore moins d'idées, puiſqu'il n'en a aucune, ni des couleurs, ni des ſons. De même, les opérations de notre eſprit, ou les *réflexions* nous fourniſſent plus ou moins d'idées, ſelon que nous réflechiſſons plus ou moins ſur les premières idées que les ſens ont produites dans notre entende-

ment;

ment. C'eſt pourquoi nous voions que les enfans ſont long-tems avant d'avoir des idées ou notions formées par la *réflexion*, ou, ſi l'on veut, par les opérations de l'eſprit. C'eſt auſſi par la même raiſon que certaines gens n'en connoiſſent que médiocrement une partie, & n'ont d'un grand nombre d'idées, produites par la *réflexion*, qu'une connoiſſance flottante & imparfaite.

Vous voiez, aiſément, Madame, que l'homme, n'aïant aucune idée qui ne lui vienne, ou directement, ou indirectement par les ſens, il ne peut commencer à penſer que lorſqu'il commence d'avoir des ſenſations; car puiſqu'il ne peut avoir aucune idée lorſque les ſens n'agiſſent point encore, il ne peut donc avoir aucune penſée.

Je m'apperçois que vous ſerez fort étonnée que je vous aïe aſſurée hardiment que nous ſavions ſi peu de choſes. *Comment*, direz-vous. *Appellez-vous ne rien ſavoir, que de pénétrer avec autant de préciſion les premiéres opérations de l'entendement humain ?* Vous m'ac-

m'accuſerez moins de mauvaiſe foi, lorſque je vous aurai montré que ces principes que je viens d'établir, quelques juſtes qu'ils paroiſſent, ont été combattus & rejettés comme faux par de très-grands Philoſophes, qui les ont réfutés d'une maniére à jetter du moins dans le doute ceux qu'ils ne peuvent convaincre entiérement. Dure mortification pour la vanité humaine, que d'être obligé d'avouer qu'elle ignore même la façon dont elle acquiert la faculté de penſer!

Les Philoſophes, qui ſoutiennent que nous avons des idées dont nous ne ſommes point redevables à nos ſens, prétendent qu'il en eſt un certain nombre qui ſont inées avec nous. Je me réſerve d'examiner au long cette queſtion dans la ſuite; mais actuellement je vous dirai ſimplement leurs principales raiſons. *Il n'y a point*, dit un Cartéſien, *de propoſition plus claire que celle-ci :* Je penſe; donc je ſuis. *Or, l'on ne ſauroit avoir aucune aſſûrance évidente de cette propoſition, ſi l'on ne concevoit clairement ce que c'eſt qu'être, & ce c'eſt que* penſer. *Si l'on*

ne

*ne peut donc nier que les idées de l'*être *& de la* penſée *ſont dans notre entendement, par quels ſens, par quels objets extérieurs y ont-elles été produites ? Elles ne ſont point lumineuſes, ou colorées, pour y être entrées par la vûe ; d'un ſon grave ou aigu, pour y être entrées par l'oüie ; d'une bonne ou mauvaiſe odeur, pour y être entrées par l'odorat ; de bon ou de mauvais goût, pour y être entrées par le goût ; froides ou chaudes, dures ou molles, pour y être entrées par l'attouchement* (*).

Le Philoſophe qui raiſonne ainſi, prévient lui-même l'objection qu'il prévoit qu'on lui pourroit faire. *Si l'on dit*, ajoute-t-il, *que les idées de* l'être, *& de la* penſée *ont été formées d'autres images ſenſibles, qu'on nous diſe ces autres images ſenſibles dont on prétend qu'elles ont été formées, & comment elles ont pû être formées.* Il paroît en effet qu'elles ne peuvent l'être par *compoſition* ; car les idées de l'*être* & de la *penſée* étant des idées ſimples & évidentes

(*) Art. de Penſer, *pag.* 12.

tes par elles-mêmes, elles ne ſont point la ſuite de la *réflexion que produit l'aſſemblage de deux idées differentes*, & elles ne ſont point auſſi formées par *ampliation* ou *diminution*, ne pouvant dire que l'idée de l'*être* ou de la *penſée* puiſſe être formée par une gradation ou une diminution d'autres idées. Il faut donc que notre ame ait en elle-même pluſieurs idées, qui ne tirent point leur origine de nos ſens, & dont la ſource eſt dans notre entendement.

Vous voilà, Madame, bien fachée contre ce Cartéſien, qui vient s'oppoſer au ſyſtême le plus raiſonnable, & qui paroit le plus naturel. Vous goûtiez déja les voïes de la *ſenſation* & de la *réflexion*, pour introduire toutes les idées dans l'entendement humain; vous croïez appercevoir l'eſprit & l'ame ſe former dans un jeune enfant, à meſure que les organes ſe fortifient & reçoivent plus d'objets extérieurs. Ce ſyſtême a quelque choſe d'amuſant: il ſemble que l'homme ſoit une plante, & qu'on voïe croître en même-tems l'ame & le corps. Les notions, que

l'entendement acquiert tous les jours par le canal des ſens, ſont à l'eſprit comme une douce roſée qui le conduit enfin à la maturité, en lui procurant cette immenſe variété d'idées. Cependant, ſi le Cartéſien a raiſon, il faut ne plus accorder aux objets extérieurs que le pouvoir d'occaſionner, par les mouvemens qui ſe font dans notre cerveau, quelques idées qui ne ſe formeroient pas ſans cela; mais preſque toutes nos notions ne pourront être rapportées à nos ſens, & l'ame aura le pouvoir de les former elle-même par la *pure intellection*, ſans en être redevable qu'à Dieu & à elle-même.

Vous me demanderez, Madame, mon ſentiment ſur ces différentes opinions, & à laquelle j'accorde ma croïance? Si par ce mot de *croïance*, vous entendez une certitude & une perſuaſion convaincante, je vous avoüerai que je n'en ai aucune. Et franchement, après avoir examiné la choſe, je ſuis d'aſſez bonne foi pour avoüer que je vois une apparence de vérité dans les deux ſentimens. Si vous me preſſez davantage, & que vous vouliez que je me

me détermine abſolument, je vous avoüerai encore que je croirois aſſez volontiers que nous n'avons d'idées dans l'entendement, qu'autant qu'elles nous ont été communiquées par nos ſens, & que toutes nos notions, ou idées, prennent leur ſource, ou de la *ſenſation*, ou de la *réflexion* ſur celles qui nous ſont venues par la ſenſation. Voici quelles ſont mes raiſons; je ne ſais ſi vous les trouverez vraiſemblables.

Lorſqu'un Cartéſien demande par quel ſens les idées de l'*être* & de la *penſée* ſont entrées dans notre entendement, on lui peut répondre qu'elles y ſont entrées dès l'inſtant que nous avons eu la première *ſenſation*: car on connoît que l'on exiſte, dès qu'on eſt ſuſceptible de quelque ſentiment, & je crois qu'on peut auſſi-bien prouver l'exiſtence, en diſant, *Je ſens, donc je ſuis*, qu'en diſant, *Je penſe, donc je ſuis.* Si nous connoiſſons donc que nous exiſtons par l'impreſſion de nos ſens, je crois que la première idée de l'*être* eſt produite en nous dans le même inſtant que nous avons la première *ſenſation* qui fait paſſer dans notre en-

tendement la perception de notre exiſtence. J'ajouterai que ſi nous n'acquérions pas nos idées par le moien de nos ſens, & que l'ame les formât d'elle-même, il faudroit qu'il y en eût un nombre qui fuſſent inées avec elles; ce que j'ai peine à me perſuader, & qui entraîne après ſoi de grandes difficultés, comme je le montrerai dans la ſuite. Car, tous ceux qui ſoutiennent que nous avons des idées inées, regardent celle de Dieu comme une des principales (*). Je leur demande donc, pour-

(*) Puis donc... que l'idée de cet Etre ſuprême n'eſt pourtant pas inée, comme je viens de le montrer évidemment, ſi je ne me trompe, je crois qu'on aura de la peine à trouver aucune autre idée qu'on ait droit de faire paſſer pour inée. Car, ſi Dieu eût imprimé quelque caractère dans l'eſprit des hommes, il eſt plus raiſonnable de penſer que ç'auroit été quelque idée claire & uniforme de lui-même, qu'il auroit gravée profondément dans notre ame.... Puis donc que notre ame ſe trouve d'abord ſans cette idée qu'il nous importe le plus d'avoir, c'eſt-là une forte préſomption contre tous les autres caractères qu'on voudroit faire paſſer

pourquoi tant de Nations ont eu des notions si fausses & si ridicules de la Divinité ; qu'au lieu de reconnoître un Etre parfait, juste, grand dans ses opérations, infini dans tous ses attributs, ils ont eu l'idée d'un nombre de Dieux, dignes de l'horreur de tous les honnêtes gens ? Ils répondront peut-être, *que Dieu grave en général dans le cœur de l'homme l'idée de la Divinité ; mais que l'homme change & pervertit cette idée par une fausse application à des objets particuliers.* Mais il n'est rien de si frivole que cette défense. A quoi servent donc ces idées abstraites de la Divinité, qui ne peuvent produire rien de bon, & qui sont absolument inutiles ? D'ailleurs, des idées abstraites supposent qu'on a deja connu des objets qui se ressemblent, & l'abstraction ne peut convenir à une première idée, ou, si l'on veut, à une *idée inée.* Ajoutons à ces raisons, que Dieu ne faisant

passer pour inés. LOCKE, Essai Philosophique concernant l'Entendement Humain, *Liv. I. Chap. II. pag.* 81.

ſant rien d'inutile, il eſt très-difficile, pour ne pas dire impoſſible, qu'il nous communique ſon idée ſous la notion d'un Etre, qui non-ſeulement n'exiſte point, mais qui eſt même directement oppoſé à ſa juſtice, à ſa bonté, à ſa grandeur, enfin à tous ſes attributs, ainſi que l'étoient les idées qu'on avoit des fauſſes Divinités dans le Paganiſme. Il eſt des voïageurs qui aſſûrent qu'il y a des peuples qui n'ont nulle idée de la Divinité (*). Il ſemble que tous les raiſonnemens Métaphyſiques doivent céder à l'expérience. Qui croirois-je le plûtôt, un Philoſophe qui ne fonde ces raiſons que ſur des idées abſtraites, ou un voïageur digne de foi, qui

(*) *Reperi eam gentem nullum nomen habere quod Deum & hominis animam ſignificet, nulla ſacra habet, nulla Idola.* Relatio triplex de Rebus Indicis Caaiguarum. *Ajoutez à ce paſſage cet autre du Pere* LE GOBIEN, *Jéſuite, en parlant des peuples des Iſles Marianes & des Iſles voiſines.* » Il n'a » pas paru juſques à préſent qu'ils aient aucune connoiſſance de la Divinité, ni qu'ils » adorent les Images. » Hiſtoire des Iſles Marianes, *pag.* 406.

qui établit les ſiennes ſur l'expérience, & ſur la réalité des choſes dont il a été témoin? Je reſpecte fort la Métaphyſique; mais non pas juſqu'au point de lui ſacrifier l'évidence.

§. IV.

DES IDE'ES CONSIDE'RE'ES SELON LEURS OBJETS.

APrès avoir examiné la manière dont nous recevons les différentes idées dans notre entendement, je vais vous les faire conſidérer ſelon leurs objets.

Tout ce que nous concevons nous eſt repréſenté, ou comme *choſe*, ou comme *manière de choſe*, ou comme *choſe modifiée*.

Ce que je nomme *choſe*, eſt ce que nous concevons & appercevons comme une ſubſtance exiſtante par ſoi, & comme le ſujet de tout ce qu'on y connoît. Par exemple, lorſque je conçois un corps, la notion que j'en ai m'offre une choſe ou une ſubſtance, parce que je conſidére ce corps comme une

une choſe qui ſubſiſte par ſoi-même. Mais quand je conçois que ce corps eſt quarré, l'idée que j'ai de la quarrure ne m'offre à l'eſprit qu'une *manière de choſe*, une *qualité*, un *attribut*, ou un *mode* (*), que je connois ne pouvoir exiſter ſans le corps dont il fait la quarrure; & par conſéquent la différence de la *choſe* à la *manière de choſe*, ou de la *ſubſtance* au *mode*, eſt très-aiſée à appercevoir. La ſubſtance eſt le ſujet, & le mode eſt l'attribut qui le détermine : enſorte que quand je conſidére tout à la fois le ſujet & le mode, j'apperçois une *choſe modifiée*; comme je fais lorſque je conçois l'idée d'un corps quarré, ſans diſtinguer la ſubſtance du mode; c'eſt-à-dire, le corps, de la quarrure.

Voi-

(*) *Tous ces mots ſont ſynonimes, & ſignifient la même choſe.* Les Cathégories d'Ariſtote, dont on fait tant de miſtère, ſont de ſoi très-peu utiles, & non-ſeulement ne ſervent guères à former le jugement, ce qui eſt le vrai but de la Logique; mais ſouvent y nuiſent beaucoup. Art de Penſer, *pag.* 21.

Voilà, Madame, les trois ſortes de manières dont nous concevons toutes les choſes. La première nous repréſente les *ſubſtances*, ou les *choſes ſubſiſtantes par elles-mêmes*; la ſeconde, les *qualités & les attributs qui déterminent ces choſes*, & la troiſième nous offre ces *ſubſtances*, ou ces *choſes* déterminées & modifiées par leurs *attributs*.

Si je voulois, Madame, vous brouiller pour jamais avec la Philoſophie, & ſur-tout avec Ariſtote, le grand ami du Pere Bonaventure, je vous ferois ici une longue énumération des dix Cathégories de ce Philoſophe, qu'on peut aiſément rapporter à la conſidération des idées ſelon leur objet, dont je viens de vous parler. Mais je ſuis trop intéreſſé à la conſervation d'une auſſi aimable Ecolière, pour vouloir la fatiguer par une longue énumération de mots inutiles, & plus capables d'embrouiller le jugement que de le former (*).

On

(*) La ſeconde raiſon qui rend l'étude des Cathégories dangereuſe, eſt qu'elle accoutume les hommes à ſe païer de mots, à s'imaginer qu'ils ſavent toutes choſes,

On regarde ces Cathégories dans les écoles avec autant de reſpect, que les Juifs en avoient pour les Tables de la Loi que Moïſe leur apporta, & l'on peut dire que ce Légiſlateur Hébreu n'eut pas le quart autant d'autorité ſur le Peuple Iſraélite, que le Philoſophe Grec en a encore ſur le Peuple Scholaſtique. Ces Cathégories ſi vantées ſont dix claſſes, auxquelles Ariſtote a voulu réduire tous les objets de nos penſées; mais la première façon dont je vous les ai fait conſidérer, ſuffira pour éclaircir toutes les difficultés qui pourront naître dans la ſuite de ces Réflexions.

lorſqu'ils ne connoiſſent que des noms arbitraires, qui n'en forment dans l'eſprit aucune idée claire & diſtincte. Art de Penſer, *pag.* 23.

§. V.

§. V.

LES IDE'ES QUE NOUS ACQUERONS PAR NOTRE PROPRE EXPE'RIENCE, SONT PLUS PARFAITES QUE CELLES QUE NOUS ACQUERONS PAR LE SECOURS.

NOs idées s'acquiérent par notre propre expérience, ou par les leçons que nous recevons. Lorſque les choſes nous ſont préſentes, alors nous faiſons uſage de nos ſens pour éprouver & expérimenter quelles elles ſont, comme par la vûe nous diſtinguons les couleurs, & par l'oüie les différens ſons. Mais ſi les choſes ſont abſentes & éloignées, nous apprenons par autrui quelles elles ſont, ſoit par les diſcours qu'on nous fait, ſoit par la lecture des Livres. Cependant les idées que nous acquérons par nos propres ſens, ſont beaucoup plus parfaites que celles que nous nous formons ſur le récit d'autrui; car l'idée que nous recevons par une choſe qui tombe ſous nos

ſens, eſt l'idée de la choſe même : au lieu que celle que nous concevons ſur la deſcription qu'on nous en fait, eſt plûtôt l'idée de cette deſcription, que de la choſe même. Auſſi voïons-nous qu'après avoir entendu ou lû quelque choſe, nous en avons bien véritablement une idée que nous conſervons ; mais ſi le hazard vient à nous préſenter cette choſe réellement, l'idée que nous en concevons eſt bien plus juſte, & ſe trouve différente de la première. Notre eſprit *s'attache plus à la repréſentation réelle d'une choſe, qu'au ſimple recit qu'on nous en fait* (*). L'idée qui nous vient directement par nos propres ſens, eſt originale, & l'autre n'eſt qu'une copie, qui ſouvent eſt informe & fautive, ſuivant la perſonne ou le Livre dont nous l'avons reçue. La prudence veut qu'avant que de fonder notre croiance ſur ces idées, nous examinions ſi

(*) *Segnius irritant animos demiſſa per aures,*
Quam quæ ſunt oculis commiſſa fidelibus.
HORATIUS *in* Arte Poetica, *Verſ.* 180.

ſi elles n'ont rien de contraire aux notions évidentes que nous recevons par nos propres ſens.

§. VI.

IL FAUT PRENDRE GARDE DE NOUS LAISSER TROMPER PAR NOS PROPRES SENS, OU PAR NOS PASSIONS, OU PAR L'AUTORITE' DE CEUX QUI NOUS FONT QUELQUE RECIT, OU QUELQUE HISTOIRE.

NOus devons prendre garde aux choſes qui nous ſont connues par nos ſens; car quoique l'expérience qui ſe fait par eux, ſoit la règle ſouveraine & déciſive à laquelle nous devions recourir lorſque nous doutons de quelque choſe, il faut néanmoins, avant de donner une ferme croiance aux idées qu'ils nous communiquent, s'être convaincu par la voïe de l'examen qu'elles ſont évidentes, & qu'on ne ſauroit raiſonnablement les contredire. Sans cette précaution, on courroit riſ-

que d'être ſouvent trompé, on prendroit du cuivre doré pour de l'or, & on aſſureroit, en voïant une tour quarrée de fort loin, qu'elle ſeroit ronde. Mais lorſque nous appliquons le cuivre ſur la pierre de touche, nous éclairciſſons les premières notions de nos ſens par des ſecondes. En approchant de la tour, nous en uſons de même, & nous découvrons ſa quarrure.

Lorſque nous venons à errer, nous ne devons pas en accuſer directement nos ſens, qui ne nous trompent jamais, quand nous les mettons à même d'agir librement & efficacement (*); mais nous devons nous en prendre à nous-mêmes, qui jugeons précipitamment de quelque choſe qui ne nous eſt point aſſez connue, & ſur laquelle nos ſens n'ont point la force d'agir entiérement (†). Telle eſt la fauſſe idée que

(*) *Qui niſi ſunt veri, ratio quoque falſa ſit omnis.*

LUCRETIUS, *Lib. IV. Verſ.* 487.

(†) Lorſque nous appercevons quelque choſe, nous ne ſommes point en danger de nous méprendre, ſi nous n'en jugeons en au-

que nous concevons d'une tour quarrée, que nous nous figurons devoir être ronde, en la regardant de fort loin, l'éloignement affoiblissant notre vûe, & ne donnant à nos sens que le moïen d'agir foiblement & pour ainsi dire à demi.

Nous devons aussi, si nous voulons rectifier autant qu'il est possible nos idées, nous défier de nous-mêmes, c'est-à-dire, de notre tempérament & de nos passions : sans quoi nous courrons risque de faire plusieurs faux-jugemens, & de nous former des idées selon nos inclinations. Un homme qui ne boit point de vin, & qui s'en est abstenu dans sa naissance, a l'idée du vin

aucune façon. Et quand même nous en jugerions, pourvû que nous ne donnions notre consentement qu'à ce que nous connoissons clairement & distinctement devoir être compris en ce dont nous jugeons, nous ne saurions non plus faillir. Mais ce qui fait que nous nous trompons ordinairement, c'est que nous jugeons bien souvent, encore que nous n'aions pas une connoissance bien exacte de ce dont nous jugeons. DESCARTES, Principes de Philosophie, *pag.* 26.

vin comme desagréable au goût. On voit tous les jours nombre de personnes, qui ont un dégoût pour certaines choses qui sont indifférentes, ou même bonnes. Ces idées sont fausses, & le jugement que notre entendement fait à leur sujet, se trouve défectueux.

Nos passions sont aussi les sources d'un nombre d'idées que nous devons examiner avec plus d'attention que les autres, parce qu'aiant à nous défier de nous-mêmes dans le jugement que nous en faisons, nous devons craindre d'être notre propre dupe. Les amans changent en beautés & en perfections tous les défauts de leurs maîtresses; ceux qui haïssent, condamnent comme des vices les bonnes qualités & les vertus de leurs ennemis. Quand nous ne jugeons des choses qu'à travers le voile de nos passions, nous sommes en danger d'être séduits & trompés; nous étouffons la vérité de nos idées par notre préoccupation. Si nous voulons avoir des notions saines & justes, il faut que notre entendement ait une pleine liberté d'examiner & de choisir celles qui sont les plus véritables.

Ce

Ce ſeroit ici le lieu de vous faire appercevoir combien l'on doit prendre garde à l'autorité de ceux qui nous font la deſcription de certains faits, & combien il faut peſer & approfondir bien des choſes, avant de les recevoir pour véritables ſur la ſimple atteſtation de bien des gens, peu inſtruits & ſujets à tromper (*). Mais vous aïant montré dès le commencement de ces Réflexions, la néceſſité de vous défier

(*) La vérité & le menſonge ont leurs viſages conformes, & entre ceux qui ont été abreuvés les premiers du commencement de quelque étrangeté, on en voit pluſieurs, qui, ſentant par les oppoſitions qu'on leur fait lorſqu'ils ſement leur hiſtoire, où loge la difficulté de la perſuaſion, vont calfeutrant cet endroit de quelque piéce fauſſe, ce bâtiment s'étoffant & ſe formant de main en main; de manière que le plus éloigné témoin en eſt mieux inſtruit que le plus voiſin, & le dernier informé mieux perſuadé que le premier, l'erreur particulière aïant premiérement fait l'erreur publique, & à ſon tour après, l'erreur publique faiſant l'erreur particuliére. MONTAGNE, Eſſais, *Tom. I. Liv. III.*

ſier même de l'autorité des Savans, je crois qu'il eſt peu néceſſaire que j'entreprenne de vous prouver combien il eſt dangereux d'ajouter foi aiſément au récit de ceux, qui, loin de pouvoir éclairer les autres, ſont eux-mêmes dans l'ignorance. Souffrez pourtant que je vous exhorte à vous défier principalement des Janſéniſtes & des Moliniſtes. Je ne connois que les vendeurs d'orviétan, qui ſoient plus capables qu'eux de remplir l'entendement de chimères & d'impoſtures. Tout homme, nourri dans l'eſprit de cabale, eſt pour jamais privé de la vérité; ſes idées ne ſont que le ramas des chimères & des viſions de ſon parti. Le fanatiſme des Convulſionnaires & le cagotiſme ridicule des Séminariſtes de St. Sulpice, ſont des preuves eſſentielles de la vérité de ce ſentiment. Voïez, Madame, quel jugement on peut faire d'une troupe de gens, qui s'imaginent honorer les Saints & ſervir Dieu, en portant des courroïes au lieu de boucles à leurs ſouliers, & en perſécutant cruellement quiconque ne penſe pas ab-

abſolument comme eux (*). Je trouve qu'il eſt fort plaiſant que les Moliniſtes ſe ſervent aujourd'hui contre les Janſéniſtes de leurs propres armes : ils les traitoient autrefois d'hypocrites, & leur reprochoient leurs grands chapeaux & leurs chemiſes ſans manchettes ; aujourd'hui ils ſe ſont approprié toutes ces ſortes de mommeries, & veulent duper le peuple par les mêmes choſes qu'ils condamnoient dans leurs adverſaires. Je ne doute pas même que ſi jamais les Janſéniſtes ceſſoient d'être fanatiques, on ne vît quelque Moliniſte cabrioler ſur le tombeau de quelque Saint de ſon parti, & faire le ſecond Volume de l'Abbé Bécheran (†). Dieu préſerve tout honnête homme de l'eſprit de parti, & de la fréquentation de ceux qui en ſont atteints, j'aime encore mieux vivre avec un amant langoureux. Ce n'eſt pas que ce dernier ne ſoit une eſpèce de fana-

(*) *Les* Sulpiciens, *dont on vient de parler.*
(†) *Voïez les* Lettres Juives, *Lettre VII. pag.* 50. *& ſuiv.*

natique dans ſa façon ; mais du moins ſa phrénéſie a quelque choſe de moins à charge & de moins furieux. Cependant, Madame, les idées qu'on prend d'un amant, ſont ordinairement ſujettes à caution, ſur-tout lorſqu'elles regardent l'objet dont il eſt épris. Un homme, dont le cœur eſt vivement touché, déïfie ſa maîtreſſe : fût-elle auſſi ſtupide qu'un Mathurin, il la croit auſſi ſpirituelle que la Comteſſe de la Suze ; égalât-elle en laideur Mégére & Thiſiphone, il la croiroit ſemblable à Vénus, & auſſi belle que vous.

§. VII.

DE LA NE'CESSITE' DE DE'FINIR LES NOMS DONT ON SE SERT, D'E'VITER LES MOTS AMBIGUS, ET LES FAÇONS DE PARLER EMBARRASSE'ES.

SI le nom qui a été donné à une chose, eſt ambigu, & qu'il en ſignifie pluſieurs, il arrive ſouvent qu'en l'entendant prononcer, nous formons une idée differente de celle qu'en a celui qui le prononce : cette diverſité de ſentimens empêche qu'on ne pénétre aiſément le fait, ou la queſtion dont il s'agit. Cette ambiguité dans les mots occaſionne encore un grand nombre de diſputes inutiles (*) ; ainſi nous devons

(*) Pour ne dire point que la plûpart des ſophiſmes qui trompent les hommes, dépendent de-là, puiſqu'il y a toujours quelque mot pris en pluſieurs ſens. Il eſt aiſé de remarquer que la plûpart des diſputes de l'école ne viennent que de ce que celui-ci d'un mê-

vons leur donner, ou leur fixer une ſignification ſimple, qui ne ſoit point équivoque, & qui explique nettement l'idée à laquelle nous voulons les appliquer. Il eſt aiſé de faire comprendre clairement ſa penſée, quand celui à qui on la communique, connoît la force & la véritable ſignification des noms dont nous nous ſervons.

Cette détermination préciſe eſt très-utile dans les Livres & dans les diſcours de Science; car ſouvent l'on ne peut avoir une idée diſtincte d'une choſe, qu'en emploïant beaucoup de mots pour la définir. Mais lorſqu'on a fait comprendre cette choſe par tous ces mots, on attache à un ſeul mot l'idée qu'on en a conçue, & ce mot tient lieu de tous les autres.

Cependant il faut uſer de quelque précaution dans ce choix & cette dénomination de mots, & ne point chan-

même mot, ou d'une même phraſe ſe forme une certaine idée, & celui-là une autre. BERNIER, Abrégé de la Philoſophie de Gaſſendi, *Tom. I. pag.* 39.

changer les définitions déja reçues & approuvées, quand on n'a pas ſujet d'y trouver à redire ; car il eſt plus facile de faire entendre un mot, déja connu & en uſage pour marquer certaine idée qu'on lui a appliquée, que lorſqu'on lui en attache une nouvelle. Les hommes, aïant une fois fixé une idée à un mot, ne s'en défont pas facilement cette ancienne idée leur revient toujours, & fait oublier aiſément celle qu'on veut leur donner par la nouvelle définition. Ainſi, il ne faut changer l'étymologie des noms, & ne chercher à les définir d'une nouvelle manière, qu'autant qu'on trouve que leur première définition eſt vicieuſe, ou laiſſe quelque ambiguité, dont certaines gens ſont charmées de profiter pour appuïer leurs ſentimens (*).

§. VIII.

(*) L'abus eſt, que ne ſe ſervant preſque jamais de définitions de noms pour en ôter l'obſcurité, & les fixer à de certaines idées déſignées clairement, ils les laiſſent dans leur confuſion : d'où il arrive que la plûpart des diſputes ne ſont que des diſputes de mots ; & de plus, qu'ils ſe ſervent de ce qu'il

§. VIII.

LA DE'FINITION D'UNE CHOSE EST JUSTE, PLUS OU MOINS, SUIVANT L'IDE'E QUE NOUS EN AVONS.

DE la juſteſſe de nos idées s'enſuit naturellement la juſteſſe de nos définitions que nous faiſons. Car, lorſ-

qu'il y a de clair & de vrai dans les idées confuſes, pour établir ce qu'elles ont de faux ; ce qui ſe reconnoîtroit facilement, ſi l'on avoit défini les noms. Art. de Penſer, *pag.* 74.

Il faut particuliérement attribuer les reproches de ces deux citations aux Philoſophes de l'école. Dès que la véritable ſignification des mots eſt parfaitement marquée, les Philoſophies de Scot & de St. Thomas diſparoiſſent. Ce ne ſont plus que des chimères ou des fantômes, que la vérité diſſipe. Perſonne n'a mieux dépeint le pernicieux abus qu'on fait des mots que le fameux LOCKE. Un troiſième abus, dit-il, qu'on fait du langage, c'eſt *une obſcurité affectée*, ſoit en donnant à des termes d'uſage des ſignifications nouvelles & uſitées, ſoit en introduiſant des ter-

lorſque nous voulons expliquer la nature

termes nouveaux & ambigus, ſans définir ni les uns ni les autres, ou bien en les joignant enſemble d'une manière qui confonde les ſens qu'ils ont ordinairement. Quoique la Philoſophie Péripatéticienne ſe ſoit rendue remarquable par ce défaut, les autres Sectes n'en ont pourtant pas été tout-à-fait exemptes. A peine y en a-t-il aucune, (telle eſt l'imperfection des connoiſſances humaines!) qui n'ait été embaraſſée de quelques difficultés, qu'on a été contraint de couvrir par l'obſcurité des termes, & en confondant la ſignification des mots, afin que cette obſcurité fût comme un nuage devant les yeux du peuple, qui pût l'empêcher de découvrir les endroits foibles de leur hypothèſe..... Il n'y a rien qui ait plus contribué à mettre en vogue le dangereux abus du langage qui conſiſte à confondre les ſignifications des termes, que la *Logique, & les Sciences, telles qu'on les a maniées dans les Ecoles.* Et l'Art de diſputer, qui a été en ſi grande admiration, a auſſi beaucoup augmenté les imperfections naturelles du langage, tandis qu'on l'a fait ſervir à embrouiller la ſignification des mots, plûtôt qu'à découvrir la nature & la vérité des choſes. LOCKE, Eſſai Philoſophique ſur l'Entendement Humain, *Liv. III. Chap. X. pag. 621.*

re ou les propriétés d'une choſe, nous regar-

Il ſemble que le bon ſens ait été près de ſix ou ſept cens ans endormi, & comme plongé dans une léthargie, qui les empêchoit d'agir, & de conduire & éclairer les hommes. Comment a-t-on pû être occupé pendant le régne de la Philoſophie Scholaſtique, des chimères dont elle eſt farcie, & croire ſavoir quelque choſe de très-eſſentiel, en ſe repaiſſant de puérilités, de jeux de mots; enfin, de viſions ridicules & ſans fondement? St. Thomas, tout grand Saint qu'il étoit, au lieu d'achever de rendre la Logique ridicule par ſon Etre de raiſon, *n'eût-il pas mieux fait de ne point augmenter toutes ces ſubtilités ſcholaſtiques dont il a fait le ſujet, ou, ſi l'on veut, l'objet de la Logique?* Ens rationis eſt objectum Logicæ. *Eſt-il rien de ſi pitoïable que d'établir un rien, une choſe imaginaire pour le ſujet d'une Science, ou, ſi l'on aime mieux, d'une diſcipline réelle? Car qu'eſt-ce qu'un être, par la ſeule raiſon ou un diſcours humain, qu'un non-être, une fiction, ou une chimère.*

L'envie de diſputer, & l'abus des mots ont fourni d'éternelles controverſes entre les Philoſophes Scholaſtiques: ils penſoient la même choſe, & diſputoient cependant. Par exemple, les Interprêtes Grecs d'Ariſtote diſent que le ſujet de la Logique eſt la démonſtra-

regardons d'abord à l'idée que nous en avons, & ſelon ce qui eſt dans notre entendement, nous définiſſons cette choſe bien ou mal ; bien, ſi l'idée que nous en avons eſt juſte ; mal, ſi elle eſt fauſſe & trompeuſe. Or, nos idées étant les cauſes eſſentielles & réelles de nos jugemens, les hommes ſont plus ou moins ſavans, ſelon qu'ils ont plus ou moins d'idées parfaites qui les mettent à même de pouvoir définir & connoître exactement les choſes. Car, la quantité & la diverſité des idées ne peuvent ſervir à perfectionner l'entendement & à acquérir la Science, qu'autant qu'elles ſont juſtes & véritables, la multipli-

tration. *Scot ſoutient que c'eſt le* ſyllogiſme. *Quelques Philoſophes prétendent que c'eſt l'*argumentation. *Ils diſputent tous avec beaucoup de vivacité, & ne different de ſentiment que par l'abus des mots. Car l'*argumentation *ne contient-elle pas le* ſyllogiſme, *qui étant la plus pure façon d'argumenter, entraîne néceſſairement & contient en ſoi la* démonſtration ? *Et faire un* ſyllogiſme *évident & concluant, n'eſt-ce pas* argumenter *&* démontrer ?

tiplicité de fauſſes notions ne ſervant qu'à égarer du chemin de la vérité (*).

§. IX.

DES CAUSES DE NOTRE IGNORANCE.

LEs cauſes de notre ignorance procédent donc premièrement du manque de nos idées; ſecondement, de ce que nous ne pouvons découvrir la connexion qui eſt entre les idées que nous avons; troiſiémement, de ce que nous ne réfléchiſſons point aſſez ſur nos idées.

(*) Or, quoique ce ſoit une choſe conſidérable que de ſavoir beaucoup de choſes, & chacune en perfection, toutes-fois, comme il y en a ſi peu qui ſoient capables de l'un & de l'autre, il ſemble que l'on ne doit point tant ſe mettre en peine d'avoir des idées de beaucoup de choſes, que de cultiver & perfectionner celles que l'on a; car il vaut mieux ſavoir peu, & le bien ſavoir, que de ſavoir beaucoup, & le ſavoir mal. BERNIER, Abregé de la Philoſophie de Gaſſendi, *Tom. I. pag.* 81.

idées. Car, ſi nous conſidérons en premier lieu que les notions que nous avons par nos facultés, n'ont aucune proportion avec les choſes mêmes, puiſque nous n'avons pas une idée claire & diſtincte de la ſubſtance même qui eſt le fondement de tout le reſte, nous reconnoîtrons aiſément combien peu nous pouvons avoir de notions certaines. Et ſans parler des corps qui échappent à notre connoiſſance à cauſe de leur éloignement, il y en a une infinité qui nous ſont inconnus à cauſe de leur petiteſſe. Or, comme ces atômes, ou parties ſubtiles qui nous ſont inſenſibles, ſont parties actives de la matière, & les premiers matériaux dont elle ſe ſert, & deſquels dépendent *les ſecondes qualités* & la plûpart des opérations naturelles, nous ſommes obligez, par le défaut de leur notion, de reſter dans une ignorance invincible de ce que nous voudrions connoître à leur ſujet, nous étant impoſſible de former aucun jugement certain, n'aïant de ces premiers corpuſcules aucune idée préciſe & diſtincte.

S'il nous étoit poſſible de connoître

tre par nos ſens ces parties déliées & ſubtiles qui ſont les parties actives de la matière, nous diſtinguerions leurs opérations méchaniques avec autant de facilité, qu'en a un Horloger pour connoître la raiſon par laquelle une montre va, ou s'arrête. Nous ne ſerions point embarraſſés d'expliquer pourquoi l'argent ſe diſſout dans l'eau-forte, & non point dans l'eau-régale; au contraire, de l'or qui ſe diſſout dans l'eau-régale, & non pas dans l'eau-forte. Si nos ſens pouvoient être aſſez aigus pour appercevoir les parties actives de la matière, nous verrions travailler les parties de l'eau-forte ſur celles de l'argent, & cette méchanique nous ſeroit auſſi facile à découvrir, qu'il l'eſt à l'Horloger de ſavoir comment, & par quel reſſort ſe fait le mouvement d'une pendule. Mais le défaut de nos ſens ne nous laiſſe que des conjectures, fondées ſur des idées qui peut-être ſont fauſſes, & nous ne pouvons être aſſûrés d'aucune choſe ſur leur ſujet, que de ce que nous pouvons en apprendre par un petit nombre d'expériences qui ne réüſſiſ-

ſent

ſent pas toujours, & dont chacun explique les opérations ſecrettes à ſa fantaiſie.

La difficulté que nous avons de trouver la connexion de nos idées, eſt la ſeconde cauſe de notre ignorance. Il nous eſt impoſſible de déduire en aucune manière *les idées des qualités ſenſibles que nous avons de l'eſprit, d'aucune cauſe corporelle, ni de trouver aucune correſpondance ou liaiſon entre ces idées & les premières qualités qui les produiſent en nous.* L'expérience nous démontre cette vérité. Il nous eſt encore impoſſible de concevoir que la penſée puiſſe produire le mouvement dans un corps, & que le corps puiſſe à ſon tour produire la penſée dans l'eſprit. Nous ne pouvons pénétrer comment l'eſprit agit ſur la matière & la matière ſur l'eſprit : la foibleſſe de notre entendement ne ſauroit trouver la connexion de ſes idées, & le ſeul ſecours que nous aïons, eſt de recourir à un Agent tout puiſſant & tout ſage, qui opére par des moïens que notre foibleſſe ne peut pénétrer.

Enfin notre pareſſe, notre négli-

gligence & notre peu d'attention à réfléchir, ſont auſſi des cauſes de notre ignorance. Nous avons ſouvent des idées complettes, deſquelles nous pouvons aiſément découvrir la connexion; mais faute de ſuivre ces idées, & de découvrir & de trouver les notions moïennes, qui peuvent nous apprendre quelle eſpèce de convenance ou de diſconvenance elles ont entre elles, nous reſtons dans notre ignorance.

Voilà, Madame; les principales réflexions que je crois devoir vous faire faire ſur la manière d'acquérir nos idées, & de les conſidérer ſimplement entant que premières notions. Vous me direz peut-être, que vous êtes auſſi peu avancée qu'avant que de commencer à philoſopher. *Que m'avez-vous appris*, continuerez-vous? *Je ſuis incertaine comment j'acquiers mes idées: je vois que je n'en ai qu'un très-petit nombre, & qu'encore s'en trouve-t-il beaucoup qui peuvent être fauſſes. Je ſuis dans l'impoſſibilité d'en acquérir pluſieurs qui me ſeroient très-utiles. Franchement, ce n'eſt pas la peine*

de

de raisonner si long-tems, pour n'en être ni plus savant, ni plus heureux & satisfait. (*).

Si c'est-là, Madame, votre sentiment, vous me rendrez du moins la justice de vous avoir parlé naturellement. Je vais, pour continuer à vous donner des preuves de ma sincérité, examiner le *second chef*, ou *la seconde partie* de la Logique.

(*) *Illiterati non minus nervi rigent.*
HORATIUS, Epod. VIII.

Ajoûtez à ce passage cet autre du même Auteur.

Scilicet & morbis & stabilitate carebis,
Et luctum & curam effugies, & tempora vitæ
Longa tibi post hæc fato meliore dabuntur.

§. X.

DES JUGEMENS, PAR LESQUELS DE DEUX IDE'ES SIMPLES NOUS EN FAISONS UNE COMPOSE'E.

JE vous ai déja dit, Madame, qu'on entendoit par ce mot *juger*, (ſur quoi roule la ſeconde partie de la Logique,) la faculté d'affirmer véritablement d'une choſe ce qu'elle eſt, ou ce qu'elle n'eſt pas, en lui donnant ce qui lui convient, & lui ôtant ce qui ne lui convient pas. Cette ſorte de penſée eſt appellée *jugement*, ou *propoſition*, parce que c'eſt par elle que nous décidons qu'une choſe eſt, ou n'eſt pas : enſorte que ſi par la *conception* nous l'imaginons nuement & ſimplement, par le *jugement* nous affirmons ce qui lui eſt propre, ou ce qui ne lui convient point, & notre entendement, conſidérant les diverſes idées ſimples qu'il a reçues, en fait une compoſée; & cette idée, quoique produite indirectement par la *ſenſation*, eſt pourtant

tant formée par la *réflexion*, qui ſont les deux ſeules ſources de toutes nos notions, ainſi que je vous l'ai déjà montré.

Vous remarquerez, Madame, que toute propoſition eſt généralement, ou affirmative, ou négative. La négation & l'affirmation ſont formées par le verbe *eſt* ſeulement, comme lorſqu'on dit, *Pierre eſt fidèle*; ou par ce même verbe *eſt*, accompagné d'une particule négative, comme lorſqu'on dit; *La conſtance n'eſt pas un vice.* Je vous prie de vous ſouvenir, Madame, que le nom qui précéde le verbe *eſt*, tel qu'eſt *Pierre*, & la *conſtance* dans les propoſitions que je viens de rapporter, eſt appellé *ſujet*, & celui qui ſuit ce même verbe *eſt*, tel qu'eſt *fidèle* & *vice*, eſt nommé *attribut.* Il faut auſſi obſerver que toutes les propoſitions ne ſont point compoſées d'un ſimple ſujet & d'un ſimple attribut, telle que celle-là, *Pierre* eſt *fidèle*: mais qu'il en eſt d'autres compoſées de pluſieurs mots; comme lorſqu'on dit, *N'avoir point de caprices, eſt le propre d'un amant fidèle.* Dans cette propoſition, *N'avoir*

point de caprices, est comme le sujet & le *propre d'un amant fidèle*, comme l'attribut.

§. XI.

D'OU DE'PEND LA VE'RITE' DES PROPOSITIONS, OU DES JUGEMENS.

UN jugement n'est juste & certain, qu'autant qu'il attribue au sujet ce qui lui convient; & c'est de la convenance de l'attribut au sujet que dépend la vérité d'une proposition. Si je dis, par exemple, que le *soleil* est *lumineux*, ma proposition est vraie, parce que le soleil est véritablement lumineux, & que cet attribut lui convient. Mais si je dis que le *soleil* est *opaque*, ma proposition devient fausse, parce que l'attribut ne convient point au sujet.

La certitude de nos jugemens dépend aussi de l'évidence qui les fait paroître nécessaires. Car quoique lorsque le soleil est levé, il soit jour; cependant, pour que l'entendement soit cer-

certain de cette propoſition, *Il eſt jour*, il faut que nos ſens agiſſent & nous la démontrent évidemment, & que nous ouvrions les yeux & nous aſſurions de la vérité.

De même que la certitude de nos jugemens dépend de l'évidence que nous en avons; de même leur probabilité, ou leur vrai-ſemblance dépend de ce qu'ils approchent plus de l'évidence que de l'obſcurité. Nous donnons notre croïance aux choſes, ſelon que nous voïons des apparences de la vérité.

Pour s'accoutumer à former des jugemens juſtes & évidens, il faut munir ſon entendement d'une quantité de propoſitions évidentes & générales, telles que ſont celles qu'on apelle *maximes*, ou *axiomes*. Ce ſont des ſources, d'où découlent dans notre eſprit un nombre d'autres idées qui ſe reſſentent de la pureté de leur origine. Toutes les Sciences fourniſſent certains axiomes qui leur ſont propres, & qu'elles regardent comme leur appartenans de droit. On appelle ces premiers principes, des *maximes*, ou des

axiomes, parce que ce ſont des propoſitions, dont il ſuffit de concevoir le ſens, pour être convaincu de leur certitude; comme,

Il eſt impoſſible qu'une même choſe ſoit, & ne ſoit pas en même-tems.

Le tout eſt plus grand que ſa partie.

De quelque choſe que ce ſoit, la négation ou l'affirmation eſt vraie.

Tout nombre eſt pair, ou impair.

Si à des choſes égales vous ajoutez des choſes égales, les tous ſeront égaux.

Ni l'art, ni la Nature ne peuvent faire une choſe de rien.

Dieu & la Nature ne font rien en vain, &c. (*)

A tous ces axiomes j'en ajoûterai un auſſi évident pour tous ceux qui vous connoiſſent. *On ne doit chercher la parfaite beauté que chez Madame* de ***. Peut-être quelque bourru de Savant, ou quelque Scholaſtique vétilleur,

(*) On a emploié ici ces axiomes préférablement à bien d'autres, parce qu'on s'en ſervira ſouvent dans la ſuite de ces Réflexions.

leur, me diſputeront-ils l'évidence de cette propoſition ; mais vos yeux, s'ils daignent jamais ſe tourner par hazard vers eux, leur en perſuaderont la vérité.

§. XII.

DU SYLLOGISME, OU VRAI RAISONNEMENT.

LE raiſonnement, ou le ſyllogiſme, forme, ainſi que je vous l'ai dit, Madame, dès le commencement de cette Réflexion, la troiſième partie de la Logique ; & ce qu'on entend par ce mot de raiſonnement, ou de ſyllogiſme, eſt l'opération que fait notre eſprit, lorſque de deux propoſitions il en tire néceſſairement une troiſième, & que notre entendement, reconnoiſſant deux notions qui conviennent entre elles, prononce une déciſion ſur leur convenance.

Les deux premières propoſitions, dont le ſyllogiſme eſt compoſé, ſont appellées *prémiſſes*, ou *antécédens*, parce qu'on les met devant la troiſième

qu'elles précédent, & cette troiſième, ou dernière, eſt nommée *concluſion*; parce qu'elle termine le raiſonnement. Ainſi, lorſque je dis,

1. *Quand on a de l'eſprit, on apprend aiſément:*
2. *Madame de *** a de l'eſprit;*
3. *Madame de *** apprend donc aiment,*

les deux premières propoſitions ſont appellées *prémiſſes*, & la dernière, *concluſion*, comme en effet vous voïez qu'elle ſert comme de clôture au raiſonnement.

§. XIII.

DES DIFFE'RENTES ESPECES DE SYLLOGISMES.

LE ſyllogiſme a pluſieurs différentes formes, ſelon leſquelles il change de nom. Cette variété & ces diverſes eſpèces d'argument ſont aſſez inutiles à la recherche de la vérité, que les hommes auroient même pû connoître ſans former des ſyllogiſmes, la plûpart de nos erreurs venant bien plus de ce

que

que nous raiſonnons ſur des principes faux, que non pas de ce que nous ne raiſonnons pas ſuivant nos principes. Mais comme vous pourriez croire, Madame, que ces argumens ſont des myſtères cachés, je vais vous en dire un mot, le plus ſuccintement qu'il me ſera poſſible.

On appelle *anthymême* le ſyllogiſme, dont l'une des deux premières propoſitions, qu'on nomme *prémiſſes*, ſe trouve ſupprimée; mais cependant ſous-entendue, comme lorſque je dis,

Quand on a de l'eſprit, on apprend aiſement;
*Madame de *** apprend donc aiſément.*

On comprend naturellement que l'entendement ſuppoſe en lui-même cette propoſition ſupprimée,

*Madame de *** a de l'eſprit,*

qui, tranſpoſée entre les deux autres, formeroit le ſyllogiſme parfait. Au reſte, la première propoſition de l'enthymême, s'appelle en termes ſcholaſtiques *antécédent*, & la concluſion *conſéquent.*

Il eſt encore pluſieurs autres argumens,

mens, tels que le *ſyllogiſme hypothétique*, le *disjonctif*, celui qu'on fait par gradation & par induction; mais en vérité cela me paroît ſi peu utile, & les plus grands hommes l'ont ſi fort mépriſé (*), quoique quelques-uns s'y ſoient ſoumis par foibleſſe (†), que je ne

(*) A quoi ſert donc le ſyllogiſme? Je réponds qu'il eſt principalement d'uſage dans les écoles, où l'on n'a pas honte de nier la convenance des idées qui conviennent viſiblement enſemble, ou bien hors des écoles, à l'égard de ceux, qui, à l'occaſion & à l'exemple de ce que les Doctes n'ont pas honte de faire, ont appris auſſi à nier ſans pudeur la connexion des idées qu'ils ne peuvent s'empêcher de voir eux-mêmes. Pour celui qui cherche ſincérement la vérité, & qui n'a d'autre but que de la trouver, il n'a aucun beſoin de ces formes ſyllogiſtiques pour être forcé à reconnoître la conſéquence, dont la vérité & la juſteſſe paroiſſent mieux en mettant les idées dans un ordre ſimple & naturel. LOCKE, Eſſai Philoſophique concernant l'Entendement Humain, *Liv. IV. Chap. XVII. pag.* 873.

(†) *Voici un* Avertiſſement, *qui eſt à la tête du II. Chapitre de la III. Partie de l'*Art de Penſer. *Cet endroit traite des règles générales des ſyllogiſmes ſimples incomplexes.*

Ce

ne veux point occuper votre tems auſſi inutilement.

Ce Chapitre & les ſuivans, juſqu'au douzième, ſont de ceux dont il eſt parlé dans le *Diſcours*, qui contiennent des choſes ſubtiles pour la ſpéculation de la Logique, mais qui ſont de peu d'uſage. *Pourquoi donc les préſenter à un Lecteur pour lui faire perdre du tems à les parcourir, & l'obliger peut-être à remplir ſon entendement de choſes ſuperflues & inutiles, qui tiennent la place d'autres beaucoup meilleures qu'on auroit pû leur ſubſtituer. L'Auteur de l'*Art de Penſer *a connu cette vérité; mais un reſte de foibleſſe, ou de complaiſance pour la Philoſophie ſcholaſtique, lui a fait faire douze Chapitres ſuperflus, ſur-tout s'il a eu deſſein, comme il aſſûre dans ſa Préface, d'apprendre à ſes Lecteurs dans huit ou dix jours ce qu'il y a de meilleur & de plus utile dans la Logique.*

§. XIV.

§. XIV.

LA VERITE' OU LA FAUSSETE' DES PRE'MISSES DU SYLLOGISME, LE RENDENT DE'MONSTRATIF, VE'RITABLE, OU FAUX.

CEtte règle eſt utile, en ce qu'elle nous apprend que pour raiſonner juſte, il faut être fondé ſur de bons principes. On doit l'avoir toûjours préſente à l'imagination, elle nous oblige à examiner mûrement les maximes deſquelles nous voulons tirer nos déciſions.

Il faut nous réſoudre à ne pouvoir jamais rien conclure d'évident & de perſuaſif, ſi nos prémiſſes ne ſont point elles-mêmes évidentes; mais lorſque les deux premières idées ſur leſquelles nous avons porté notre jugement, nous ſont parfaitement connues, la troiſième, que nous formons par le moïen de leur aſſemblage, devient concluante & perſuaſive. Ainſi, voulant prouver la ſenſibilité de l'homme, ſi

je

je pose pour prémisses que *tout homme est animal*, & que *tout animal sent*, j'en tire une troisième proposition, par laquelle je conclus évidemment qu'*il faut donc que tout homme sente.*

Si l'on tâchoit de ne raisonner jamais que le plus clairement qu'on pourroit, on avanceroit bien davantage dans la recherche des vérités qui nous sont inconnues; mais l'on se contente de se servir des notions les plus abstraites. On abandonne souvent le vrai, pour s'appuier sur l'incertain, ou sur le chimérique, on se sert des règles du raisonnement pour en faire un abus (*), & se tromper ainsi soi-même &

(*) Les sages Philosophes anciens ne se sont pas moins plaints que nous de l'abus qu'on faisoit des prétendues règles pour apprendre à raisonner d'une manière juste. Sénèque s'éleve avec beaucoup de force contre cette foule d'argumens, auxquels on a donné tant de noms différens. *Si l'on demande*, dit-il, *à quelqu'un s'il a des cornes, sera-t-il assez sot de s'étaler le front, & ne saura-t-il pas qu'il n'a point de cornes, quoique par quelque argument commun on lui ôte le moïen de prouver le contraire ? Il en est de toutes les subtilités Philosophiques, comme des tours*

& les autres, on devient insensiblement Sophiſte, ſans s'en appercevoir. Dans les diſputes que l'on a, on commence à ſoutenir ſes opinions par de faux principes; on en vient enfin juſqu'à l'abus des mots, & l'on s'applaudit d'avoir empêché la vérité de paroître, en l'enveloppant dans des ſophiſmes (*). C'eſt ainſi que le Poëte, dont

tours des joüeurs de gobelets, dont les menſonges divertiſſent; de même auſſi les argumens, les ſyllogiſmes, les ſophiſmes, (Car quel autre nom puis-je leur donner?) ne nuiſent point à ceux qui les ignorent, & ne ſervent en rien à ceux qui les ſavent. Ceterum qui interrogatur an cornua habeat, non eſt tam ſtultus ut frontem ſuam tentet: nec rurſus tam ineptus aut hebes, ut non habere ſe neſciat, quod tu illi ſubtiliſſima collectione perſuaſeris. Sic iſta ſine noxa decipiunt, quo modo præſtigiatorum acetabula & calculi, in quibus fallacia ipſa delectat. Effice ut quomodo fiat intelligant: perdidi uſum. Idem de iſtis captionibus dico; quo enim nomine potius ſophiſmata appellem? nec ignoranti nocent, nec ſcientem juvant. L. ÆNNEI SENECÆ, *Epiſt. Lib. Epiſt. XLV.*

(*) Après-tout, lorſqu'on rencontre des Sophiſtes, le meilleur eſt de les laiſſer là, com-

dont parle Perſe, s'applaudiſſoit de remplir ſes Ouvrages d'antithèſes ridicules (*).

comme gens, qui, au lieu de la vérité que nous cherchons, nous préſentent l'erreur & la fauſſeté, ou qui, au lieu d'agir ſerieuſement, ſe plaiſent à joüer & vétiller. *J'ai honte*, dit fort judicieuſement Sénèque : *âgés que nous ſommes, nous badinons dans les choſes les plus ſérieuſes.* Rat eſt une ſyllabe : le rat mange le fromage ; donc la ſyllabe mange le fromage. Ceci ne ſeroit-il pas plus ſubtil ? Rat eſt une ſyllabe : la ſyllabe ne ronge pas le fromage, donc le rat ne ronge point le fromage. Sottiſes d'enfans ! BERNIER, Abrégé de la Philoſophie de Gaſſendi, *Tom. I. pag.* 168.

(*) *Libris in antithetis doctus poſuiſſe figuras :*
Laudatur bellum hoc, hoc bellum.
PERSIUS, Sat. I. *Verſ.* 86. 87.

§. XV.

§. XV.

DE L'INUTILITE' DU SYLLOGISME ET DE L'ARGUMENTATION SCHOLASTIQUE.

L'Opinion de l'inutilité du ſyllogiſme eſt la plus grande de toutes les héréſies dans l'école ; hors de lui, point de ſalut. Quiconque erre dans les règles, eſt un grand homme ; mais quiconque découvre la vérité d'une manière ſimple, par la connexion des idées claires & diſtinctes que nous fournit l'entendement, n'eſt qu'un ignorant.

Cependant, ſi nous examinons avec un peu d'attention les actions de notre eſprit, nous découvrirons que *nous raiſonnons mieux & plus clairement, lorſque nous obſervons ſeulement la connexion des preuves, ſans réduire nos penſées à une règle ou forme de ſyllogiſme* (*). Nous ſerions bien malheureux,

(*) *Ce qui eſt en lettres Italiques dans ce Cha-*

reux ; ſi cela étoit autrement ; la raiſon ſeroit alors le partage de cinq ou ſix pédans, de qui elle ne fut jamais connue (*). Je ne crois pas qu'on s'amuſe à chercher la vérité par le ſyllogiſme dans le Cabinet des Princes, où les affaires qu'on y décide, ſont d'aſſez grande conſéquence pour qu'on doive y emploier tous les moïens néceſſaires pour raiſonner & conclure le plus juſtement qu'il eſt poſſible. Et *ſi le ſyllogiſme étoit le grand inſtrument de*

*Chapitre, eſt pris de l'*Eſſai ſur l'Entendement Humain de l'*illuſtre* Monſieur Locke, *Liv. II. Chap. XVII. On pourra voir dans cet excellent Livre l'inutilité du ſyllogiſme démontrée évidemment. Le Lecteur, qui voudra être entiérement perſuadé de cette opinion, ne peut mieux faire que d'avoir recours à cet Auteur.*

(*) Ces principes . . . auront un effet contraire à ceux de la Philoſophie commune ; car on peut aiſément remarquer en ceux qu'on appelle pédans, qu'elle les rend moins capables de raiſon qu'ils ne ſeroient, s'ils ne l'avoient jamais appriſe. Descartes, Principes de Philoſophie, *Préface.*

de la raiſon, & le meilleur moïen pour mettre cette faculté en exercice, je ne doute pas que les Princes n'euſſent exigé que leurs Conſeillers d'Etat appriſſent à former des ſyllogiſmes dans toutes les eſpèces, leur Roiaume, & leur perſonne même, dépendant des affaires qu'on délibère dans leurs Conſeils. Je ſerois fort étonné qu'on voulût me prouver que le Révérend Pere Profeſſeur de Philoſophie du Couvent des Cordeliers, grand & ſubtil Scotiſte, fût un auſſi excellent Miniſtre que le Cardinal de Richelieu, ou Mazarin, qui à coup ſûr ne formoient pas un ſyllogiſme dans les règles auſſi-bien que lui. Henri IV. a été un des grands Princes qu'il y ait eu, il avoit autant de prudence, de bon ſens & de juſteſſe d'eſprit, qu'il avoit de valeur; je ne penſe pourtant pas qu'on le ſoupçonne jamais d'avoir ſû de ſa vie ce que c'étoit qu'un ſyllogiſme. Nous voions tous les jours une quantité de gens, dont les raiſonnemens ſont nets, juſtes & précis, & qui n'ont pas la moindre connoiſſance des règles de la Logique.

Ces

Ces *subtilités*, dit Sénèque (*) en parlant des argumens, *ne servent point à éclaircir les difficultés, & ne peuvent fournir aucune véritable décision ; l'esprit s'en sert comme d'un joüet qui l'amuse ; mais qui ne lui est d'aucune utilité ; & la bonne & véritable Philosophie en reçoit un très grand-hommage. S'il est pardonnable de s'amuser quelquefois à de pareilles fadaises, c'est lorsqu'on a du tems à perdre ; cependant elles sont toujours pernicieuses, car on se laisse aisément seduire à leur clinquant & à leurs fausses & ridicules subtilités.*

Si le syllogisme est nécessaire pour découvrir la vérité, la plus grande partie du monde en est privée. Pour une per-

(*) *Hanc constantiam cavillationes istæ, de quibus paulo ante loquebar, præstare non possunt. Ludit istis animus, non proficit : & Philosophiam à fastigio deducit in planum. Nec te prohibuerim aliquandò ista agere, sed tunc cum voles nihil agere. Hoc tamen habent in se pessimum, dulcedinem quandam sui faciunt, & animum, specie subtilitatis inductum, tenent, ac remorantur.* L. Senecæ *Epistolæ, Epist. CXI. sub. fin.*

perſonne qui a quelque notion des formes ſyllogiſtiques, il y en a dix mille qui n'en ont aucune idée. La moitié des peuples de l'Aſie & de l'Afrique n'ont jamais oüi parler de Logique. Il n'y avoit pas un ſeul homme dans l'Amérique, avant que nous l'euſſions découverte, qui ſût ce que c'étoit qu'un ſyllogiſme; il ſe trouvoit pourtant dans ce Continent des gens qui raiſonnoient peut-être auſſi ſubtilement que des Logiciens. Nous voions tous les jours de nos païſans avoir dans les choſes eſſentielles de la vie ſur leſquelles ils ont refléchi, plus de bon ſens & plus de juſteſſe que des Docteurs de Sorbonne. L'homme ſeroit bien malheureux, ſi ſans le ſecours des règles d'Ariſtote, il ne pouvoit faire uſage de ſa raiſon, & que ce préſent du Ciel lui devint un don inutile (*).

On

(*) Dieu n'a pas été ſi peu libéral de ſes faveurs envers les hommes, que ce contentant d'en faire des créatures à deux jambes, il ait laiſſé à Ariſtote le ſoin de les rendre créatures raiſonnables; je veux dire ce petit nombre, qu'il pourroit engager à examiner de

On voit plus aiſément la connexion de nos idées lorſqu'on n'uſe point du ſyllogiſme, qui ne ſert qu'à rallentir la pénétration & la déciſion de l'entendement (*). *Suppoſons que le mot* Ani-

de telle manière les fondemens du ſyllogiſme, qu'ils viſſent qu'entre plus de ſoixante manières dont trois propoſitions peuvent être rangées, il n'y en a qu'environ quatorze où l'on puiſſe être aſſuré que la concluſion eſt juſte, & ſur quel fondement la concluſion eſt certaine dans ce petit nombre de ſyllogiſmes, & non dans d'autres. Dieu a eu beaucoup plus de bonté pour les hommes, il leur a donné un eſprit capable de raiſonner, ſans qu'ils aient beſoin d'apprendre les formes des ſyllogiſmes. Ce n'eſt point, dis-je, par les règles du ſyllogiſme que l'eſprit humain apprend à raiſonner; il a une faculté naturelle d'appercevoir la convenance, ou la diſconvenance de ſes idées, & il peut les mettre en bon ordre, ſans toutes ces répétitions embarraſſantes. LOCKE, Eſſai ſur l'Entendement Humain, *Liv. IV. Chap. XVII. pag.* 868.

(*) Il y a en tout ceci beaucoup de vétilles, & qui ſont même, en quelque Auteur que ce ſoit, très-obſcures & ennuieuſes. BERNIER, Abregé de la Philoſophie de Gaſſendi, *Tom. I. pag.* 126.

Animal *ſoit une idée moïenne, ou, comme on parle dans les écoles*; le terme moïen; *que l'eſprit emploie pour montrer la connexion qui ſe trouve entre* Homme & Vivant, *je demande ſi l'eſprit ne voit pas cette liaiſon auſſi promptement & auſſi nettement, lorſque l'idée qui lie ces deux termes, eſt au milieu dans cet argument naturel?*

Homme... Animal... Vivant, *que dans cet autre plus embarraſſé,* Animal.. Vivant.. Homme.. Animal; *ce qui eſt la poſition qu'on donne à ces idées dans un ſyllogiſme, pour faire voir la connexion qui eſt entre* Homme & Vivant, *par l'intervention du mot* Animal?

Voilà donc encore, Madame, cette troiſième partie de la Logique inutile, ou du moins peu avantageuſe, puiſque ſi le ſyllogiſme étoit néceſſaire à la recherche de la vérité, la raiſon que Dieu nous a donnée, ſeroit ſi foible & ſi imparfaite, qu'elle auroit beſoin de lunettes pour appercevoir; au lieu que la lumière naturelle n'étant point offuſquée, retenue & contrainte par les formes ſyllogiſtiques, voit plus promptement & plus nettement

ſans

ſans le ſecours du ſyllogiſme, que par ſon entremiſe. On a travaillé pendant plus de deux mille ans inutilement à chercher tant de diviſions, de ſubdiviſions, de noms baroques, qui tenoient du ſtile des Magiciens, & au lieu d'éclairer l'eſprit, on ne lui a fourni que des occaſions capables de l'arrêter dans ſes opérations. Heureux, ſi revenus de cette erreur, ceux dont toute la Science ſe réduit au talent d'embrouiller la vérité, ſe rapprochoient des règles naturelles, & avoüoient de bonne-foi que ce qu'ils croioient utile à la raiſon, lui étoit plus nuiſible que profitable! Voici le taliſman, auquel les Commentateurs d'Ariſtote & les Sholaſtiques avoient attaché la raiſon & l'entendement:

Barbara, Celarent, Darii, Ferio, Baralipton,
Celantes, Dabitis, Fapeſmo, Friſeſomorum,
Ceſare, Cameſtres, Feſtino, Baroco, Darapti,
Felapton, Diſamis, Datari, Bocardo, Feriſon.

Ne faut-il pas être phrénétique pour in-

inventer de pareilles règles ? Et quel eſt l'eſprit, que le ſeul arrangement de tous ces mots bizarres n'occupe pendant un tems très-inutilement ? Que doivent donc faire des préceptes qui répondent à la clarté de ces principes, & qui ne ſont guéres d'un plus grand ſecours à l'entendement, que les mots *Baroco*, *Bocardo*, *Feriſon* ſont doux à l'oreille ? Une choſe qui me paroît aſſez ſurprenante, c'eſt que des Philoſophes qui ont affecté un grand mépris pour la Philoſophie ſcholaſtique, aïent preſcrit des règles qui ne ſont ni plus claires, ni plus néceſſaires que celles qu'ils condamnoient avec tant de hauteur. Mr. 'sGraveſande, dans ſon *Introduction à la Logique*, a placé un Traité ſur l'argumentation, ou l'art de raiſonner par ſyllogiſme. Il s'efforce d'apprendre aux hommes à parler & à penſer d'une manière juſte & préciſe par un certain arrangement des Lettres de l'Alphabet. Un Critique moderne s'eſt moqué de cette méthode ſi extraordinaire. *Je penſe*, dit-il, *que ces préceptes figureroient fort bien dans le* Bourgeois-Gentilhomme ; *il me ſemble voüir*

Mr.

Mr. Jourdain AEE, AOO, OAO, EIO, EAE, EAO. Que cela eſt beau ! Que cela eſt ſavant ! La façon d'apprendre aux hommes à raiſonner eſt bien ſublime & bien élevée ! EAO, EAE, &c. Vous ſerez peut-être bien aiſe de voir ici quelques-unes de ces règles alphabétiques, vous les trouverez en partie (*) au bas de la page.

(*) Il y a une méthode plus facile de prouver qu'il n'y a que dix modes concluans, & cela en conſidérant d'abord les ſeules prémiſſes, & en faiſant attention enſuite à la concluſion. Les quatre Lettres A, E, I, O, ne peuvent être priſes deux à deux, que de ſeize manières, comme leur arrangement le fait voir.

AA, AE, AI, AO, EA, IA, OA,
EE, EI, EO, IE, OE,
II, IO, OI,
OO.

De ces diſpoſitions nous rejettons EE, EO, OE, II, IO, OI, OO ; IE doit auſſi être rejetté, à cauſe que la concluſion ſeroit négative, & par cela même le grand terme univerſel, qui dévroit être de même dans la majeure ; ce qui ne ſauroit être dans I. Ainſi il ne reſte que ces huit diſpoſitions des prémiſſes : AA, AE, AI, AO, EA, IA, OA, EI. De AA nous ne pouvons conclure qu'en A, ou en I. De AE nous

ge. Au reſte, je vous dirai que Mr. 'sGraveſande n'eſt point l'inventeur de cette méthode, Ariſtote (*) s'en étoit ſervi plus

ne concluons qu'en E. A la vérité la concluſion en O ſeroit bonne ; mais on n'en fait jamais uſage, quand on en peut avoir une plus générale ; ce qui ſe peut toujours dans le cas preſent, parce que le petit terme eſt univerſel dans la mineure. De AI, & de IA on conclut ſeulement en I. De AO, OA & EI, ſeulement en O. De EA ſeulement en E, ou en O. Cela étant, voici tous les modes poſſibles des ſyllogiſmes, AAA, AAI, AII, IAI, qui ſont les modes affirmatifs ; AEE, AOO, OAO, EIO, EAE, EAO, qui ſont les négatifs. Introduction à la Philoſ. contenant la Métaph. & la Logique, *Liv. II. Chap. XXXV. pag.* 449. *par Mr.* 'sGRAVESANDE.

(*) Πρῶτοι μὲν οὖν ἔστω σκεπτεὰ καθόλου, ἡ α, β, πρότασις. Εἰ οὖν μηδενὶ τῶν β, τὸ α, ὑπαρχει, οὐδὲ τῶν α, οὐδενὶ ὑπάρξει τὸ β. Εἰ γὰρ τινὶ, οἷον τῷ γ, οὐκ ἀληθὲς ἔσται τὸ μηδενὶ τῷ β, τὸ α, ὑπάρχειν. τὸ γὰρ γ, τῶν β, τί ἐστιν. Εἰ δ' παντὶ τὸ α, τῷ β, καὶ τὸ β, τινὶ τῷ α, ὑπαρξει. Εἰ γὰρ μηδενὶ, οὐδὲ τὸ α, οὐδενὶ τῷ β, ὑπάρξει· ἀλλ' ὑπέκειτο, παντὶ ὑπάρχειν. Ὁμοίως δὲ κἂν εἰ κατὰ μέρος ἐστὶν ἡ πρότασις. Εἰ γὰρ τὸ α, τινὶ τῷ β, καὶ τὸ β, τινὶ τῷ α, ἀνάγκη ὑπάρχειν. Εἰ γὰρ μηδενὶ, οὐδὲ τὸ α, οὐδενὶ τῷ β, ὑπάρξει. Εἰ δὲ γε τὸ α, τινὶ τῶν β, μὴ ὑπάρχει, οὐκ ἀνάγκη καὶ τὸ β, τῷ α,

plus de deux mille ans auparavant ; ainſi ces

τῷ α, μὴ ὑπαρχειν. οἷον, εἰ το μὲν β, ἐστι ζῶω, το δὲ α, ἄνθρωπος· ἄνθρωπος μὲν γὰρ ὑ παντὶ ζώῳ, ζῶον δὲ παντὶ ἀνθρώπῳ ὑπάρχει.

Sit itaque univerſalis negativa propoſitio, A, B. *Si igitur nulli competit eorum quæ ſunt* B, & B *profecto nulli competet eorum quæ ſunt* A ; *nam ſi alicui competet, atque ſi illud*, C *non erit illud profecto verum* A *nulli competere* B, *nam* C *aliquid eſt eorum, quæ ſunt* B, *ut luce clarius extat. Si autem* A *competit omni* B, *&* B *nimirum alicui competet* A. *Nam ſi nulli competet, &* A *profecto nulli competet* B. *Atque omni ſupponebatur competere. Similis converſio fiet, etſi particularis affirmativa ſit propoſitio ; nam ſi* A *competit alicui* B, *&* B *neceſſe eſt cuipiam competat* A. *Nam ſi nulli competat, &* A *profecto nulli competeret* B, *ſed alicui ſupponebatur competere. Si autem* A *non omni competit* B, *non neceſſe eſt* B *non omni competere* A, *ut ſit* B *quidem animal,* A *vero homo. Homo namque non omni competit animali, ut amimal homini competit omni.* Commentarii Collegii Conimbricenſis è Societate Jeſu in univerſam Dialecticam Ariſtotelis Stagiritæ prima pars. Græco Ariſtotelis contextui abjuncta eſt Latina verſio, &c. *Lib. I. Ariſtotelis de prior. reſolut. cap. 2. pars 2. Comment. pag.* 430. Ariſtote raiſonne de la même maniére, & veut apprendre à raiſonner

ces préceptes peuvent être appellés *renouvellés des Grecs.* Je doute qu'ils faſſent jamais auprès des gens du monde une fortune plus grande que celle du jeu de l'Oye, *jeu également renouvellé de Grecs.*

Je ne ſaurois mieux terminer ce que j'ai dit ſur l'inutilité des différentes règles qu'on a preſcrites ſur l'argumentation & ſur le ſyllogiſme, que par le ſentiment du plus ſage & du plus profond Métaphyſicien qu'il y ait jamais eu. *Rien n'eſt moins propre à aider l'eſprit*, dit-il, *que le ſyllogiſme, qui, muni d'une ſeule probabilité ou d'un ſeul argument topique, ſe donne carrière & pouſſe cet argument dans ſes derniers confins, juſques à ce qu'il ait entraîné l'eſprit hors de la vûe de la choſe en queſtion; deſorte que le forçant, pour ainſi dire, à la faveur de quelque difficulté éloignée, il le tient là fortement attaché, & peut-être même embrouillé & entrelaſſé dans une chaîne de ſyllogiſmes, ſans lui donner la liberté de con-*

aux autres par ces préceptes alphabétiques dans les ſix chapitres qui ſuivent celui d'où je viens d'extraire cet exemple. Il faut convenir que le modèle du Maître du *Bourgeois Gentilhomme* eſt très-ancien.

considérer de quel côté se trouve la probabilité, & après que toutes ont été dûement examinées, tant s'en faut qu'il lui fournisse des secours capables de l'en instruire.

Montagne ne se contente pas de mépriser, ainsi que Locke, les règles de l'argumentation; il prétend que la Logique ordinaire ne sert qu'à former des pédans *crottés & enfumés.* » La plus ex-» presse marque, dit-il, de la sagesse, » c'est une jouissance constante; son » état est comme des choses au-dessus » de la Lune, toujours serein. Ces *Ba-*» *roco* & *Baralipton* qui rendent leurs » suppôts ainsi crottés & enfumés, ce » n'est pas elle, ils ne la connoissent que » par oüi dire; comment elle fait état » de sereiner les tempêtes de l'ame & » d'apprendre à rire la faim & les fié-» vres, non par épicycles imaginaires, » mais par raisons naturelles & proba-» bles. « Si Montagne avoit vû les AA & les OO du Professeur Hollandois, sans doute qu'il en eût dit ce qu'il a dit des *Baroco* & des *Baralipton.*

§. XVI.

DE LA METHODE.

ON entend par ce mot de *méthode*, la dernière des opérations de notre esprit, que nous avons indiquée au commencement de cette Réflexion, par le terme de *concevoir*, qui signifie disposer ou arranger ce que nous avons imaginé sur un sujet, de la manière la plus prompte & la plus claire qu'il nous est possible. Cette partie de la Logique paroît la plus utile & la plus nécessaire.

Les règles du syllogisme & de l'argumentation servent très-peu à démontrer, ainsi que nous l'avons observé; au lieu qu'en gardant une exacte méthode qui dirige & donne un bon ordre à nos idées, nous prouvons aisément & invinciblement la vérité par une suite de raisonnemens justes & précis.

§. XVII.

DE DEUX SORTES DE METHODES

IL y a de deux sortes de méthodes; l'une qui sert à découvrir la vérité, & qu'on

qu'on appelle *analyſe*, ou *méthode de réſolution*, ou même *méthode d'invention*; & l'autre, qu'on nomme *ſynthèſe*, ou *méthode de compoſition*, qu'on emploie lorſqu'on veut rendre ſenſibles aux autres les vérités dont on eſt déja convaincu.

La principale opération de l'analyſe, ou méthode d'invention, conſiſte principalement à concevoir avec clarté & netteté la queſtion dont il s'agit, à examiner avec attention & en détail toutes les notions qui peuvent y avoir du rapport. Comme, ſi l'on propoſe ſi notre ame eſt immortelle : pour chercher la connoiſſance de cette vérité en conſidérant la nature de notre ame, on remarque d'abord que la penſée eſt l'attribut le plus eſſentiel à notre ame, & qu'elle peut bien douter de tout, mais non pas de penſer, puiſqu'elle ne ſauroit douter ſans penſer. On examine enſuite ce que c'eſt que penſer, & voiant que tout ce qui convient aux notions que l'on a de la penſée, ne convient point à celles que l'on a de la *ſubſtance étendue*, qu'on appelle *corps*, & appercevant enſuite clairement que la penſée n'eſt point *étendue*, n'a ni *largeur*, ni *pro-*

fondeur, on en conclut qu'elle n'eſt point un *mode*, ou un *attribut* de la *ſubſtance étendue*. De ce premier raiſonnement on en infére un ſecond, par lequel l'on dit que la penſée n'étant point un *mode* de la *ſubſtance étendue*, il faut qu'elle le ſoit d'une autre *ſubſtance* différente de la *corporelle*, avec qui n'aiant rien de commun, elle ne ſouffre point par conſéquent de la *diſtraction*, ou du *changement* qui arrive dans cette même *ſubſtance étendue*. De ces raiſonnemens on juge enſuite que l'ame n'étant compoſée d'aucunes parties, ne peut périr, & par conſéquent qu'elle eſt immortelle.

Voilà, Madame, un exemple de la façon de ranger ſes idées dans l'ordre d'une exacte méthode, & c'eſt ce qu'on peut dire de plus ſenſible pour faire comprendre ce qu'on entend par *méthode*, ou *analyſe*. Car il en eſt de la méthode, ainſi que des autres préceptes de la Logique: elle dépend plus de la juſteſſe naturelle du génie, que de toutes les règles d'Ariſtote; & quiconque a de l'eſprit & de la pénétration, trouve mille fois plus de reſſource dans lui-même, que dans tous les conſeils, avis, règles

&

& préceptes du ſyllogiſme & de l'analyſe (*).

L'au-

(*) Voilà ce qu'on peut dire généralement de l'analyſe, qui conſiſte plus dans le jugement & dans l'adreſſe de l'eſprit, que dans des règles particulières. Art de penſer, *Part. IV. Chap. II. pag.* 361. *Le même Auteur cite les quatre règles que Deſcartes a données dans ſa* Méthode. *Il dit qu'*elles ſont trop générales pour être appliquées en particulier à la ſimple analyſe, *& il avoüe dans la ſuite avec beaucoup de bonne foi qu'elles ſont preſque impoſſibles à obſerver.* Il eſt vrai, *dit-il*, qu'il y a beaucoup de difficultés à obſerver ces règles.

A quoi ſert-il de preſcrire des préceptes à l'entendement pour l'aider à faire des opérations, qu'il fait naturellement beaucoup mieux que lorſqu'on le gêne par des règles difficiles à obſerver, & qui ne font qu'embrouiller l'entendement? Je ne ſuis point ennemi de toutes les règles; mais je veux qu'elles ſoient exceſſivement ſimples, & aiſées à comprendre & à obſerver. Je ſouhaiterois qu'on traitât l'eſprit des hommes, comme Gui Patin vouloit qu'on traitât les malades. Il en étoit pour les remédes doux & anodins, il vouloit qu'on s'en tint à la caſſe & à la rhubarbe, il crioit perpétuellement contre le venin émétique, & les Médecins Empiriques. Je regarde les Scholaſtiques comme des Docteurs Empiriques de l'entendement humain, & leur Philoſo-

L'autre eſpèce de méthode, qu'on appelle *ſynthèſe*, ou *méthode de compoſition*, quoiqu'elle ait des règles différentes de la première, en eſt une ſuite ſi néceſſaire, que quiconque a les facultés de la première, a toujours celles de la derniére. Car lorſqu'on connoît ſoi même évidemment les choſes, & qu'on a eu aſſez de pénétration & de juſteſſe d'entendement pour découvrir la vérité, on n'a pas grande peine à la faire comprendre aux autres, puiſque le plus eſſentiel & le plus difficile eſt déja fait, qui conſiſte à démêler le vrai ou le faux de ſes idées, en appercevoir la connexion, en quoi la nature favorable peut beaucoup plus aider, & plus ſûrement que l'étude.

loſophie comme un vin émétique, auſſi pernicieux pour l'eſprit, que celui qui vient de la main des Médecins, eſt dangereux pour le corps.

FIN DE LA SECONDE RE'FLEXION.

RE'FLE-

RÉFLEXIONS PHILOSOPHIQUES SUR L'INCERTITUDE DES CONNOISSANCES HUMAINES.

RÉFLEXION TROISIÉME, CONCERNANT LES PRINCIPES GENERAUX DE LA PHYSIQUE.

§. I.

INTRODUCTION.

QUOIQUE les principes généraux de la Physique soient plus incertains que ceux de la Logique, ils ont quelque chose de plus satisfaisant. Si l'on ne peut

peut en démontrer évidemment la vérité, du moins l'eſprit s'amuſe & s'exerce-t-il agréablement dans les doutes qu'il ſe forme à leur ſujet ; & ſi après avoir long-tems raiſonné ſur ces premiers principes des choſes, l'on eſt auſſi peu inſtruit & auſſi peu avancé qu'avant que de commencer, on a du moins la conſolation de s'être innocemment occupé, & d'avoir fait des ſonges agréables & amuſans. Je crois que c'eſt de cette manière qu'on doit regarder les diſputes ſur le Vuide, ſur la Diviſibilité de la Matière, ſur ſon Eſſence, ſur le Lieu, ſur l'Eſpace, & ſur beaucoup d'autres queſtions dont on diſpute depuis trois mille ans, & dont on diſputera juſqu'à la fin des ſiécles. On peut, je le répéte, traiter de ſonges agréables le tems qu'on paſſe à s'en inſtruire, & les Philoſophes les plus zèlés pour la Phyſique ne ſauroient ſe ſcandaliſer de cette expreſſion, puiſqu'il s'en eſt trouvé de très-diſtingués entre eux qui ont avoüé de bonne foi qu'après avoir étudié quarante ans, ils étoient auſſi peu avancés & avoient auſſi peu de certitude, qu'a-

qu'avant de s'appliquer à l'étude de la Phyſique. *Il n'en eſt pas*, dit Bernier, *de la Philoſophie comme des Arts. Plus on s'exerce dans les Arts, plus on s'y fait ſavant ; mais plus on ſpécule ſur les choſes naturelles, plus on découvre qu'on y eſt ignorant. Il y a trente à quarante ans que je philoſophe, fort perſuadé de certaines choſes ; & voilà que je commence d'en douter. Bien pis : il y en a dont je ne doute plus, déſeſpéré de pouvoir jamais rien y comprendre* (*).

Il eſt difficile d'expliquer plus clairement l'incertitude des connoiſſances humaines. Ce n'eſt point un génie médiocre, qui ne doute que parce qu'il n'approfondit pas les queſtions ; c'eſt un Philoſophe eſtimé généralement, & qui n'eſt incertain, qu'après avoir étudié quarante ans. Il n'eſt pas le ſeul qui ait été auſſi ſincére. Il s'eſt trouvé, parmi les hommes illuſtres de tous les tems & de toutes les Nations, de grands génies, qui, aiant autant de bonne foi que de pénétration

(*) BERNIER, Doutes, *pag.* 1.

tion d'eſprit, ont avoüé naturellement cette incertitude, dont la vanité des autres Philoſophes les empêchoit de convenir. Cicéron, après avoir examiné les différens ſyſtêmes des Philoſophes, laiſſe à quelque Dieu le ſoin de décider quel eſt le véritable : *Harum ſententiarum quæ vera ſit Deus aliquis viderit.*

Il y avoit beaucoup de Philoſophes du tems de Cicéron, auſſi incertains que lui ; mais il en étoit peu d'auſſi ſincères. Pluſieurs Savans reſſemblent à ces amans qui connoiſſent les imperfections de leurs maîtreſſes ; mais qui ſeroient au déſeſpoir que le Public s'en apperçût : de même, ces Savans croiroient déroger à leur ſcience, s'ils avoüoient qu'une opinion qu'ils ont embraſſée, peut être douteuſe.

Il faut, pour ſe mettre au-deſſus de ce préjugé commun à tous les Savans, une force d'eſprit qui n'eſt réſervée qu'à ceux de la première claſſe. Lorſqu'on ne ſait que médiocrement, on croit être ferme & aſſûré dans ſes opinions ; mais quand on eſt parvenu à un certain degré de ſcience, on com-

commence à douter de bien des choſes dont on étoit perſuadé. *Il eſt advenu*, dit Montagne, *aux gens véritablement ſavans ce qui advient aux épics de bled. Ils vont s'élevant & ſe hauſſant la tête droite, tant qu'ils ſont vuides; mais quand ils ſont pleins & groſſis de grain en leur maturité, ils commencent à s'humilier & baiſſer les cornes* (*). Qu'on demande à Locke juſqu'où s'étendent nos connoiſſances, il répondra de bonne foi que *notre connoiſſance eſt non-ſeulement au-deſſous de la réalité des choſes, mais encore qu'elle ne répond pas à l'étendue de nos propres idées.* Il n'oſera aſſûrer avec certitude que les queſtions réellement évidentes; les douteuſes lui paroîtront douteuſes. Toujours attentif à rechercher la vérité, il ne la reconnoît que lorſqu'elle perce le crépuſcule dont elle eſt environnée, & qu'elle s'offre clairement à nos yeux. Il a trop de jugement & de ſcience pour s'en impoſer à lui-même, & trop de

(*) MONTAGNE, Eſſais, *Liv. II. pag.* 467.

de candeur pour vouloir exiger que les hommes prennent des conjectures pour des preuves réelles.

Lorſque Gaſſendi agite une queſtion ſuſceptible de quelque doute, il ſe garde bien de décider avec un air d'autorité. Après avoir propoſé les différentes raiſons qu'on peut apporter pour & contre, il ſe contente de dire laquelle eſt l'opinion qui lui paroît la plus vraiſemblable, *videtur*; c'eſt le terme modeſte dont il ſe ſert, au lieu des mots affirmatifs qu'affectent les Philoſophes ſcholaſtiqnes. Il connoiſſoit trop la foibleſſe des connoiſſances humaines, & il étoit trop ſavant pour prendre le ton déciſif. *Il conſidéroit*, dit un de ſes éleves, *que nos vûes ſont trop courtes pour pénétrer juſqu'aux premiers principes, & parvenir aux cauſes prochaines & immédiates. Il croioit qu'il y auroit trop de préſomption à décider ſi magiſtralement des choſes, comme ont fait quelques-uns de nos Modernes* (*). Ces der-

(*) BERNIER, Abrégé de la Philoſophie de Gaſſendi, *Tome I. Préface.*

derniers mots désignent les Cartésiens, qui généralement ont assez le défaut de décider avec un peu trop d'assurance ; mais dont la certitude n'est pourtant qu'un doute, eu égard aux décisions papales des Scholastiques. Il se trouve même des Cartésiens illustres, qui avoüent de bonne foi qu'il y a plusieurs questions sur lesquelles on doit s'arrêter le moins qu'on peut, étant d'une difficulté à ne pouvoir être éclaircies (*). L'on ne trouve point cette

(*) Est-il possible qu'une Créature ait été créée dans l'éternité ? Dieu peut-il faire un corps infini en grandeur, un mouvement infini en viteſſe, une multitude infinie en nombre ? Un nombre infini est-il pair ou impair ? Y a-t-il un infini plus grand que l'autre ? Celui qui dira tout d'un coup, je n'en sai rien, sera aussi avancé en un moment que celui qui s'appliquera à raisonner vingt ans sur ces sortes de sujets, & la seule différence qu'il peut y avoir entre eux, est que celui qui s'efforcera de pénétrer ces questions, est en danger de tomber en un degré plus bas que la simple ignorance, qui est de croire savoir ce qu'il ne sait pas. Art de penser, *Part. IV. Chap. I. pag.* 347.

cette ſincérité dans les Scholaſtiques, ni dans leurs diſciples. Tout homme, qui pour ſon malheur a aquis dans ſa jeuneſſe le nom de *Péripatéticien*, de *Jéſuitiſte*, de *Thomiſte*, de *Scotiſte*, &c. croit avoir des yeux aſſez perçans pour développer la Nature & pénétrer dans tous ſes ſecrets. Il penſe lire juſques dans les derniers cieux ; mais il lui arrive le même accident qu'à Thalès (*), qui trop attentif à contempler les aſtres, tomba dans un précipice dont il ne s'étoit point apperçu. Tel eſt eſt le ſort d'un Scotiſte, il croit ſavoir ce qui ſe paſſe ſur ſa tête,

(*) Λέγεται δ'ἀγόμενος, ὑπὸ γραὸς ἐκ τῆς οἰκίας, ἵνα τὰ ἄστρα καταλάβοι, εἰς βόθρον ἐμπεσεῖν, καὶ αὐτῷ ἀναμιμώξαντι φάναι τὴν γραῦν, Σὺ γάρ φ Θαλῆ, τὰ ἐν ποσὶν οὐ δυνάμενος ἰδεῖν, τὰ ἐπὶ τοῦ οὐρανοῦ οἴει γνώσεσθαι.

Fertur cum domo ab anu educeretur, contemplandorum ſiderum cauſa, in foſſam incidiſſe, ingemiſcentique dictum ab anu: Qua ratione, ô Thales, quæ in cœlis ſunt comprehenſurum te arbitraris, qui ea quæ ſunt ante oculos, videre non vales? DIOG. LAERT. de Vitis, &c. Clarorum Philoſophorum, &c. *Lib. I. Segm.* 34.

te, & il ignore ce qui eſt à ſes pieds (*). Loin d'être arrivé au dernier degré de la Science, chaque pas qu'il fait le jette dans l'erreur & l'éloigne du bon chemin. Il vaudroit mieux pour lui qu'il ne crût rien ſavoir, que d'être perſuadé de ſavoir quelque choſe (†).

La ferme croiance que les hommes ont eue pendant long-tems d'être très-aſſurés de certains principes, qui pourtant étoient faux, a retardé infiniment les découvertes qu'on auroit pû faire dans la connoiſſance de la Phyſique

(*) *Quod eſt ante pedes nemo ſpectat, Cæli ſcrutantur plagas.* CICERO de Divinatione, *Lib. II.*

(†) Ainſi, lorſqu'on a de mauvais principes, d'autant qu'on les cultive davantage & qu'on s'applique avec plus de ſoin à en tirer la conſéquence, penſant que ce ſoit bien philoſopher, d'autant s'éloigne-t-on davantage de la connoiſſance de la vérité & de la ſageſſe. D'où il faut conclure que ceux qui ont le moins appris de tout ce qui a été nommé juſqu'ici *Philoſophie*, ſont les plus capables d'apprendre la vraie. DESCARTES, Principes de la Philoſophie, *Préface.*

que expérimentale. Si après avoir disputé quelque-tems, on eût avoüé de bonne foi que les premiers principes ne pouvoient être démontrés ni connus évidemment, & que content de quelques découvertes qu'on avoit faites, on eût ſongé à les cultiver par des expériences qui auroient pû donner de nouvelles lumières, je ne doute pas qu'on n'eût fait autant de progrès qu'on en a fait dans ces derniers tems, où l'on s'eſt entièrement adonné à la Phyſique expérimentale. Ce n'eſt pas, Madame, qu'elle n'ait auſſi ſes doutes & ſes incertitudes, mais ils ſont en plus petit nombre; & ſi dans certaines expériences nous pouvons errer dans la façon dont nous en expliquons les effets, il en eſt pluſieurs dont nous avons une connoiſſance qu'on peut regarder comme certaine, quoique généralement parlant, la certitude puiſſe pourtant être refuſée, à la rigueur, aux connoiſſances que nous acquérons par la Phyſique expérimentale.

Nous n'avons que des idées fort imparfaites des corps qui tombent ſous nos

nos ſens, & nous ne pouvons abſolument déterminer la façon & la manière dont les premiers principes, ou ſi l'on veut, les premières parties actives de la matière agiſſent & font leurs opérations. Ces ouvriers eſſentiels des choſes naturelles ſont cachés à nos yeux : nous voions en gros l'effet qu'ils produiſent ; mais nous n'avons aucune notion des premiers reſſorts qu'ils mettent en mouvement. Ainſi, dans certaines expériences un Cartéſien en explique les effets par le ſecours de la matière ſubtile, les Gaſſendiſtes par les atômes & les petits vuides, les Newtoniens par le moïen de l'attraction. Il doit pourtant y avoir une grande différence entre ces façons différentes d'opérer : mais tous ces ſecrets nous ſont cachés ; nous ne commençons d'appercevoir les choſes que lorſqu'elles ſont preſque achevées (*).

La

(*) Quelque loin que l'induſtrie humaine puiſſe porter la Philoſophie expérimentale ſur les choſes Phyſiques, je ſuis tenté de croire que nous ne pourrons jamais parvenir ſur ces matières à une connoiſſance ſcientifi-

La Nature reſſemble à un joüeur de gobeſets, elle ne nous montre que les derniers effets de ſes opérations. C'en eſt toujours aſſez pour notre utilité, & pour les connoiſſances qui nous ſont néceſſaires. Que nous importe-t-il de ſavoir comment les premiers principes agiſſent, pourvû que nous ſachions le ſecret de les faire agir, & de leur faire pro-

tifique, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, parce que nous n'avons pas des idées parfaites de ces corps même qui ſont les plus près de nous & le plus à notre diſpoſition..... Nous n'avons, dis-je, que des idées incomplettes & fort imparfaites des corps..... Peut-être pouvons-nous avoir des idées diſtinctes de différentes ſortes de corps qui tombent ſur nos ſens, mais je doute que nous aions des idées complettes d'aucun d'eux; & quoique la première manière de connoître ces corps nous ſuffiſe pour l'uſage & pour le diſcours ordinaire, cependant, tandis que la dernière nous manque, nous ne ſommes point capables d'une connoiſſance *ſcientifique*, & nous ne pourrons jamais découvrir ſur leur ſujet des vérités générales, inſtructives & entièrement inconteſtables. LOCKE, Eſſai Philoſophique ſur l'entendement Humain, *Liv. IV. Chap. III. pag.* 708.

produire d'une manière sûre les effets que nous cherchons, & dont nous pouvons tirer quelque utilité (*)? Que m'importe que les atômes agissent & aient leur mouvement dans le Vuide, ou que la Matière subtile remplisse le Vuide, ou qu'il n'y en ait point dans la Nature, si je fais de la Matière subtile ce que je fais des atômes, & des atômes ce que je fais de la Matière subtile?

(*) A quoi bon, par exemple, ces longues & subtiles disputes touchant la divisibilité de la Matière? Car, quand bien même on ne pourroit pas décider nettement si elle se peut, ou non, diviser à l'infini, ne suffit-il pas de connoître qu'elle se peut diviser en des parties assez petites pour servir à tous les besoins qu'on peut avoir? ROHAULT, Traité de Physique, *Préface.*

§. II.

§. II.

SI LE MONDE EST E'TERNEL. SYSTEMES DE CEUX QUI L'ONT CRU TEL.

LA première queſtion qui s'offre dans l'étude des choſes naturelles, regarde la création ou l'éternité du Monde. Il eſt naturel, avant de vouloir connoître les qualités particulières d'une choſe, d'examiner comment elle a été produite ; & il n'eſt perſonne, qui, conſidérant ce Monde & voulant en développer les myſtères, ne penſe d'abord à la façon dont il a été produit. Cette queſtion a partagé les opinions de tous les anciens Philoſophes, & partegeroit encore celles de ceux qui vivent de nos jours, ſi la Religion & le ſecours de la Révélation ne nous avoient appris de quelle façon le Monde avoit été formé.

Pour examiner avec attention & ſans prévention les différens ſyſtêmes des Philoſophes Païens ſur la création ou l'éternité du Monde, il faut faire

re abſtraction, pendant quelque-tems, des notions que nous avons acquiſes par la Révélation, & examiner les ſentimens des Anciens par la ſeule lumiére naturelle.

Je vous prie donc, Madame, d'obſerver d'abord que tous les anciens Philoſophes ont été perſuadés de ce principe, que de rien il ne ſe fait rien. Ainſi, ceux-mêmes qui ont ſoutenu que le Monde avoit eu un commencement, ont cru cependant que la matière dont il avoit été formé, étoit éternelle & avoit toujours exiſté. C'eſt cette matière qu'Ovide appelle le chaos, & Epicure les atômes, qui, n'aiant aucune liaiſon entre eux, étoient en liberté dans l'eſpace du Vuide.

Il paroît que ce ſentiment des anciens Philoſophes qui n'avoient que la lumière naturelle pour guide, étoit fondé ſur des raiſons qui ſembloient évidentes. Si de rien, diſoient-ils, il ſe pouvoit faire quelque choſe, & ſi le néant pouvoit produire un corps, nous verrions tous les jours des productions nouvelles, dont nous n'aurions aucune

connoiſſance. Chaque choſe pourroit indifféremment naître de chaque choſe, & ſortir ſans ordre & ſans arrangement de quelque lieu & de quelque endroit que ce ſoit; & ſi les corps & les ſubſtances étoient créées de rien, toutes les ſemences, ſi conſtamment ſpécifiées & déterminées, ſeroient inutiles. Toutes ſortes d'animaux & de plantes ſeroient produits au hazard par toutes ſortes de ſemences, on en appercevroit perpétuellement ſortir du néant de nouvelles, qui en produiroient encore au hazard pluſieurs autres (*). L'on voit au contraire un or-

(*) *Nam ſi de nihilo fierent, ex omnibus rebus*
Omne genus naſci poſſet, nil ſemine egeret.
E mare primum homines, e terra poſſet oriri
Squammigerum genus, & volucres erumpere cœlo,
Armenta atque aliæ pecudes, genus omne ferarum,
Incerto partu culta ac deſerta teneret.
Nec fructus iidem arboribus conſtare ſolerent,

Sed

ordre & un arrangement parfait dans les opérations de la Nature ; chaque choſes prennent leur origine de certaines ſources d'où elles ſortent toujours, & demandent leurs ſemences, leur matière, leurs meres, leurs lieux & leurs diſpoſitions convenables. Les bleds, les herbes, les fruits croiſſent peu-à-peu ; & bien loin que le néant produiſe des arbres que nous voions ſortir tout-à-coup de la terre, on a beſoin de la cultiver pour l'aider dans ſes productions.

Il étoit donc impoſſible que les Philoſophes anciens, privés de la Révélation, ne cruſſent pas la Matière incréée. Car quoiqu'il y en eût entre eux qui admiſſent un premier Principe intelligent, tout ce qu'ils pouvoient faire

Sed mutarentur, & ferre omnia poſſent.
Quippe ubi non eſſent genitalia ſemina quoque,
Qui poſſet mater rebus conſiſtere certa?

LUCRETIUS, de Rerum Natura, *Lib. Verſ.* 160. *& ſeqq.*

faire par le ſecours de la lumière naturelle, étoit de le regarder comme coéternel avec la Matière. Comment auroient-ils pû ſurmonter mille difficultés, qui reſteroient encore, ſans la ſoumiſſion que nous devons à la Religion qui détermine nos doutes ? Si la première Cauſe, diſoient-ils, ou le premier Etre qui eſt univerſel, a créé la Matière, il faut qu'il l'ait priſe dans lui, ou hors de lui. S'il l'a priſe dans lui, il n'eſt pas infini, puiſque cette Matière qui étoit dans lui, devoit y former un point, & que l'on peut meſurer tout ce dans quoi l'on peut placer un point. Il ne ſauroit auſſi l'avoir priſe hors de lui; car il ne ſeroit point infini, s'il y avoit quelque choſe au-delà de lui. Si l'on répond qu'il ne l'a priſe ni dans lui, ni hors de lui, mais qu'il l'a créée par ſa volonté, on n'eſt pas beaucoup plus avancé ; car dire que Dieu a fait la Matière par ſa puiſſance, c'eſt dire qu'il l'a faite lui-même. Les attributs de Dieu ne ſont point diſtincts de Dieu ; la puiſſance de Dieu, c'eſt Dieu lui-même ; il y auroit ſans cela pluſieurs Infinis. La

juſti-

juſtice, la clémence ſont infinies comme ſa puiſſance : ſi ces qualités étoient ſéparées dans la Divinité, il y auroit autant d'Infinis qu'elle a d'attributs ; ce qui ne ſe peut point, ne pouvant y en avoir qu'un, & l'idée de l'infinité excluant toute idée d'augmentation. Ainſi, en diſant que la Matière eſt formée par la puiſſance de Dieu, on ne termine point la queſtion ; la puiſſance de la Divinité étant la Divinité même ; la difficulté de ſavoir ſi elle a pris la Matière dans elle, ou hors d'elle, reſte toujours.

Il s'offre encore une nouvelle difficulté plus conſidérable que cette première. Un Etre ſouverainement parfait, tel que Dieu l'eſt, ne ſauroit créer un être rempli de mille imperfections. Il eſt contraire à l'eſſence d'une choſe parfaite, qu'il en émane une pleine de vices, & dont les défauts ſurpaſſent de beaucoup les vertus. Or, il n'eſt rien de ſi imparfait que la Matière : nous en voions par nous-mêmes les imperfections ; donc elle n'a pû être créée par Dieu. Elle n'a pû auſſi ſe former elle-même ; il faut donc qu'elle ait été

de toute éternité. Les Lettrés Chinois ſe ſervent beaucoup de cet argument contre les Miſſionnaires, & il paroît que les raiſons que leur oppoſent ceux-ci, ne leur paroiſſent pas trop convaincantes. *Rien n'eſt égal*, dit un habile Miſſionnaire (*), *à l'opiniâtreté des Athées Chinois. Quand on leur objecte que le bel ordre qui règne dans l'Univers, n'a pû être l'effet du hazard; que tout ce qui exiſte a été créé par une première Cauſe, qui eſt Dieu : donc, repliquent-ils d'abord, Dieu eſt l'auteur du mal moral & du mal phyſique. On a beau leur dire que Dieu étant infiniment bon, ne peut être l'auteur du mal; donc, ajoutent-ils, Dieu n'eſt pas l'auteur de tout ce qui exiſte. Quand on leur repreſente que le mal & le péché ſont des ſuites du mauvais uſage du libre-arbitre des créatures, ils répondent d'un grand ſang froid que cela même prouve que Dieu ne crée pas tout; car puiſqu'il y a d'autres Etres que lui qui ont le pouvoir de créer, puiſqu'il y a des Etres qui*

(*) Relation de la Chine, &c. *pag.* 144.

qui ne tiennent pas leur naiſſance de lui, il n'eſt donc pas la ſeule cauſe de tout ce qui exiſte dans le Monde. Vous avez beau vous retourner, me diſoit un jour un de ces Lettrés, il faut que vous conveniez que ſi Dieu eſt l'auteur de tout ce qui exiſte, il eſt la cauſe du mal moral & du mal phyſique, ou que ſi Dieu n'eſt pas l'auteur du mal moral & du mal phyſique, il n'eſt pas l'auteur de tout ce qui exiſte. Je fis mon poſſible pour lui faire comprendre que le mal & le péché procédoit du non-être & du néant; je me ſervis pour cela des raiſonnemens & des démonſtrations que Mr. Deſcartes a publiées dans ſes Méditations : mais il ſe moqua de l'autorité de ce grand homme, & me repartit avec dédain que le néant ne pouvoit être la cauſe de rien, que ſi Dieu étoit l'auteur du bien qui exiſte dans le Monde, & que le mal qui inonde l'Univers procédât du non-être, le pouvoir qu'auroit le néant de créer des êtres, s'étendroit auſſi loin que celui de Dieu; ce qui eſt abſurde & ridicule en tout ſens. Il me ſoutint enfin que le mal moral & le mal phyſique ſont des êtres auſſi poſi-

ſitifs que le bien moral & le bien phyſique : & quand je lui objectois que le mal eſt une privation qui tient du non-être, comme la maladie eſt une privation de ſanté, il me repliquoit qu'on pourroit avec autant d'apparence dire que la ſanté eſt une privation de la maladie ; qu'en un mot, qu'un homme qui prend le bien d'autrui par un motif d'avarice, fait un acte auſſi réel & auſſi poſitif, qu'un homme qui donne l'aumône à un pauvre par un motif de charité, & qu'enfin les actes de l'entendement de ces deux hommes ſont auſſi réels & auſſi poſitifs l'un que l'autre.

Soit mon peu de capacité (ajoute le bon Pere) *ſoit que la Langue Chinoiſe ne fourniſſe aucun terme qui réponde à ceux dont on ſe ſert pour éclaircir ces matières dans nos Ecoles de Théologie, il ne me fut pas poſſible de lui faire entendre raiſon.*

Il eſt pluſieurs raiſons qu'on peut objecter contre ce ſentiment ; mais il faut obſerver que c'eſt à la Révélation que nous en ſommes redevables, par l'idée qu'elle nous a donnée de Dieu : au lieu que celle qu'avoient les Païens, étoit

étoit obſcurcie par les ténèbres, & ſujette à mille doutes. Tous les anciens Philoſophes, non-ſeulement ne croioient pas que Dieu eût créé la Matière ; mais il le faiſoient lui-même matériel. Les Epicuriens & les Stoïciens s'accordoient ſur ce point, & Cicéron ; examinant les différentes opinions de tous les Philoſophes ſur la Divinité, ne daigne pas s'arrêter au ſentiment de Platon, le ſeul qui ait connu véritablement la ſpiritualité de Dieu. Ce n'eſt pas que Cicéron n'eût une grande eſtime pour Platon, mais il regardoit ſon opinion ſur la Divinité comme tout-à-fait inintelligible (*). Cependant, quoique Platon eût connu que Dieu n'étoit point matériel, il en avoit pourtant une idée très-fauſſe en bien des choſes (†) ; & l'on peut regar-

(*) *Quod Plato ſine corpore Deum eſſe cenſet, id quale eſſe poſſit intelligi non poteſt.* CICERO, de Natura Deorum, *Lib. I.*

(†) Il faut avoüer que Platon, inſtruit par Socrate, a dit de fort belles choſes de la Nature Divine, quoique mêlée d'erreurs, comme lorſqu'il enſeigne que ce ſont des Dieux,

garder ces différentes notions bizarres & trompeuſes, que les plus grands Philoſophes Païens ont eues de la Divinité, comme des argumens démonſtratifs contre les idées innées. Mais ce n'eſt point ici l'endroit de montrer le peu de réalité de ces premières notions qu'on veut que l'ame apporte avec elle, & qui ſont ſi confuſes, ſi différentes dans les hommes, & inutiles pour connoître la Divinité & le culte qu'elle a ordonné. Je vous ferai ſeulement remarquer, Madame, combien il étoit difficile que par la lumière naturelle les anciens Philoſophes euſſent une connoiſſance aſſez diſtincte de Dieu, pour pouvoir conclure qu'aiant été de tout tems, il avoit, lui, Eſprit pur & ſimple, créé la matiére.

Il ne peut point être facile à l'homme, dit Bayle, *de connoître clairement ce qui convient, ou ce qui ne convient pas à*

Dieux, inférieurs au Dieu ſouverain, qui ont créé le Monde. ARNAULD, ſeconde Dénonciation du Péché Philoſophique, *pag.* 93.

à une Nature infinie. Agit-elle néceſſairement, ou avec une ſouveraine liberté d'indifférence ? Connoît-elle, aime-t-elle, hait-elle par un acte pur & ſimple, le préſent, le paſſé, l'avenir, le bien & le mal, un même homme ſucceſſivement juſte & pécheur ? Eſt-elle infiniment bonne ? Elle le doit être ; mais d'où vient donc le mal ? Eſt-elle immuable, ou change-t-elle ſes réſolutions, fléchie par nos priéres ? Eſt-elle étendue ? D'où vient donc l'Etendue ? Pluſieurs ſemblables queſtions qui ſe préſentent à l'eſprit, l'étonnent & l'embarraſſent ; les incompréhenſibilités l'arrêtent à chaque pas. Il ſe tourne d'un côté pour éviter des impoſſibilités apparentes, & il en rencontre qui ne ſont pas moindres (*). Les Philoſophes de nos jours, qui ſe ſont diſtingués autant par leur piété que par leur ſcience, n'ont point cru bleſſer la Religion, en avoüant qu'il étoit impoſ-

(*) BAYLE, Continuation des Penſées diverſes, écrites à un Docteur de Sorbonne à l'occaſion de la Comète de 1680. *Tom. I. pag.* 81.

poſſible que nous euſſions, malgré la Révélation, des idées claires & diſtinctes de la puiſſance de Dieu, & généralement de tout ce qui tient de l'infini (*). Ainſi, nous ne devons point nous étonner ſi les Anciens, plongés dans les ténèbres du Paganiſme, n'ont pû ſe perſuader la ſpiritualité de Dieu, & la création de la Matière tirée du néant, cette dernière opinion paroiſſant oppoſée aux notions les plus évidentes.

Tous les Philoſophes anciens (†) ont

(*) Le plus grand abrégement que l'on puiſſe trouver dans l'étude des Sciences, eſt de ne s'appliquer jamais à la recherche de tout ce qui eſt au-deſſus de nous, & que nous ne pouvons eſpérer raiſonnablement de pouvoir comprendre. De ce genre ſont toutes les queſtions qui regardent la puiſſance de Dieu..... Notre eſprit, étant fini, ſe perd & s'ébloüit dans l'infinité, & demeure accablé ſous la multitude des penſées contraires qu'elle fournit. Art de penſer, *Part. IV. Chap. I. pag.* 347. *Ce Livre a été fait par deux ou trois illuſtres Solitaires de Port-Roïal.*

(†) *Radix autem errorum Philoſophorum illa*,

ont donc cru que la première Matière avoit été de toute éternité, & n'ont disputé entre eux que de la différence du tems, où l'arrangement & l'ordre que nous voions dans l'Univers, avoient commencé. Les uns ont cru que la règle & la disposition que nous admirons aujourd'hui, avoient été produites & formées par une première Cause intelligente, qu'ils faisoient coéternelle avec la Matière. Les autres pen-

illa, alia æterna, præter Deum, ponentium fuit, quia nihil ex nihilo fieri posse putabant, etiam à prima causa; sed ex aliqua materia. Ob id autem Mundum æternum aut Materiam æternam, ex qua Mundus in tempore fieri posset, constituebant, & ita fatetur AVERRO. Comment. 4. *ubi id ostendit quod ex nihilo nihil fit, & dicit vulgus existimare quod aliquid potest ex nihilo fieri, quia decipitur in duobus. Alterum est quod putat vulgus nihil esse, quod non videt. Et quia aliquando experitur fieri aliquid visibile ex eo, quod non videt, puta ex nihilo fieri, quod tamen falsum est.* FRANCISCI TOLETI Societ. Jesu Commentaria, una cum quæstionibus in octo Libros Aristotelis de Physica Auscultatione, &c. Comment. in Lib. VIII. Phys. *Cap. 2. fol. 209. vers.*

penſoient que le hazard & le concours fortuit des atômes avoient été les premiers ouvriers qui euſſent donné l'ordre à l'Univers. Il y a eu enfin pluſieurs Philoſophes qui ont ſoutenu que le Monde, tel que nous le voions, étoit éternel, & que l'arrangement n'étoit point poſtérieur à la Matière.

De tous les Savans qui ont ſoutenu l'éternité du Monde, Ariſtote (*) a été celui qui a embraſſé cette opinion avec le plus de fermeté. Quoiqu'il ait changé très-ſouvent de ſentiment ſur d'autres ſujets, il n'a jamais varié dans celui-là, & l'a toujours ſoutenu fermement. Il ſe

(*) *Mundum eſſe genitum omnes antiqui Philoſophi ante ipſum Ariſtotelem poſuerunt, ut Anaxagoras, Democritus, Empedocles, Meliſſus, Plato cum cæteris; ſed ipſe Ariſtoteles omnium primus ingenitum, & æternum fecit, ut de ſe ipſemet ait* 1. de Cœlo, text. 102. *Imo vero ab ipſomet Deo Mundum fuiſſe factum aſſeruit Plato* in Timæo *una cum tempore, & duraturum perpetuo, ſicut & nos: & ante illum quoque Anaxagoras factum eſſe à Mente dixit, & infinito ante tempore Mentem anteceſſiſſe, & poſtea Mundum feciſſe, quam Deum haud dubie eſſe intelligebat.* Id. ibid. *Col. 1.*

ſe moquoit de ceux qui croioient le contraire, & il diſoit, en parlant d'eux, qu'ils lui donnoient des fraieurs étonnantes; qu'il n'avoit craint pendant un tems que la ruine de ſa maiſon qui étoit bâtie depuis très-long-tems, mais qu'il avoit bien d'autres ſujets d'appréhenſion, puiſqu'on lui faiſoit craindre que le Monde qui avoit eu un commencement, & qui par conſéquent étoit périſſable, ne tombât en ruine, & ne fût réduit en pouſſiére. Voici quelles étoient les principales raiſons de ce Philoſophe. Le mouvement, diſoit-il (*), doit être éternel; ainſi le Ciel,

(*) Voici encore un autre argument, à peu près ſemblable à celui-là. *Si Mundus incepit, pariter etiam tempus: ſed hoc non potuit habere initium, ergo nec ipſe Mundus. Minor probatur: Incepit tempus, ergo dabitur primum Nunc, ante quod non fuit tempus. Tunc ſi cuilibet Nunc correſpondet mutatum eſſe in motu (non enim tempus eſt extra motum); ergo illi primo Nunc, reſpondet mutatum eſſe in aliquo motu. At ante quodlibet mutatum eſſe eſt motus, ergo etiam ante illud Nunc erit tempus, quod ſit in illo motu. Et ſic nunquam dabitur primum Nunc ante*

Ciel, ou le Monde, dans lequel eſt le mouvement, doit être éternel. En voici la preuve. *S'il y a eu un premier mouvement, comme tout mouvement ſuppoſe un mobile, il faut abſolument que ce mobile ſoit, ou engendré, ou éternel, mais pourtant en repos, à cauſe de quelque empêchement. Or, de quelque façon qu'on ſuppoſe que cela ſoit, il s'enſuit une abſurdité. Car, ſi ce premier mobile eſt engendré, il l'eſt donc par le mouvement, lequel par conſequent ſera antérieur au premier; & s'il a été en repos éternellement, l'obſtacle n'a pû être ôté ſans le mouvement, lequel derechef aura été antérieur au premier.* A cette raiſon, Ariſtote en ajoute pluſieurs autres. Il ſoutenoit (*) que Dieu & la Nature ne

ante quod non ſit tempus: non igitur principium habere poteſt. Id. ibid. *fol.* 211. *Col.* 2.

(*) *Si Deus fuit ab æterno, & Mundum non produxit, id petitur ſtatim: Aut potuit, & voluit, aut nec potuit, nec voluit: aut voluit, ſed non potuit: aut potuit, ſed non voluit. Si primum detur, profecto Mundus fuit ab æterno. Si vero alterum, quod nec po-*

ne ſeroient pas toujours ce qu'il y a de meilleur, ſi l'Univers n'étoit éternel, puiſque Dieu, aiant jugé de tout tems que l'arrangement du Monde étoit un bien, il auroit différé de le produire pendant toute l'éternité antérieure.

Parmi pluſieurs autres argumens d'Ariſtote, en voici un qui ne laiſſe pas que d'être embarraſſant. *Si le Monde a été créé, il peut être détruit; car tout ce qui a eu un commencement, doit avoir une fin. Le Monde eſt incorruptible & inaltérable, donc il eſt éternel, il n'a point été créé.* Voici la preuve que le Monde eſt incorruptible. *Si le Monde peut être détruit, ce doit être naturellement par celui qui l'a créé; mais*

potuit, tunc nec voluit, ſequitur quod nec poſtea vellet nec poſſet, & eſſet imperfectus, & perfectior poſtea. Si tertium, quod voluit ſed non potuit, pariter eſſet id imperfectionis, quæ repugnat primo principio. Si quartum, potuit, ſed non voluit, fuit invidus; quia cum poſſet bonum communicare, noluit id facere. Cum igitur nihil ex his dici poſſit, ſequitur quod Mundus æternus fuit. Id. *ibid. pag.* 211. *Col.* 1.

mais il n'en a point le pouvoir, donc le Monde eſt éternel. Si l'on ſuppoſe que Dieu a la puiſſance de détruire le Monde, il faut ſavoir alors ſi le Monde étoit parfait. S'il ne l'étoit pas, Dieu n'avoit pû le créer, puiſqu'une cauſe parfaite ne peut rien produire d'imparfait, & qu'il faudroit pour cela que Dieu fût défectueux; ce qui eſt abſurde. Si le Monde au contraire eſt parfait, Dieu ne peut le détruire, parce que la méchanceté eſt contraire à ſon eſſence, & que c'eſt le propre de celle d'un Etre mauvais de vouloir nuire aux bonnes choſes (*). Je pourrois

(*) *Si Mundus eſſet generatus, utique deſtrui poſſet: ſed Mundus eſt incorruptibilis, ergo fuit ingenerabilis. Minor probatur. Si Mundus corrumpi poſſet, maxime ab eo qui fecit eum: ſed ab hoc non poteſt, ergo à nullo. Probatur minor. Si à Deo corrumpi poteſt, & id eſt poſſibile, ponatur in eſſe: tunc vel Mundus erat perfectus, vel non. Si non: ergo nec cauſa fuit perfecta, quod abſonum eſt. Si autem perfectus fuit, ergo à Deo diſſolvi non poteſt, quia pravi hominis eſt & vitium perfecta deſtruere: at Deus nullam poteſt committere pravitatem, & ſic nec Mundum deſtruere.* Id. *ibid.*

rois encore rapporter ici plusieurs autres objections d'Aristote ; mais comme elles sont très-subtiles, je ne veux point chercher à vous obliger à trop d'attention, & je craindrois que vous ne disiez que je suis un maître qui mene ses disciples par des chemins aussi épineux, que ceux où voiagent journellement tous ces Philosophes que j'ai plaisantés quelquefois. Je me contenterai de vous dire que l'opinion d'Aristote étoit d'autant plus probable, qu'il y avoit beaucoup moins de difficultés à résoudre dans le système de l'éternité du Monde, que dans ceux qui lui étoient opposés. Car, puisque tous les Philosophes, de quelque Secte qu'ils fussent, admettoient l'existence de la Matière de tout tems, il étoit bien plus naturel de croire que l'ordre étoit coéternel avec elle, que de laisser cette première Matière inutile & dans l'inaction, ainsi que le premier Principe intellectuel qui existoit avec elle, si l'on faisoit tant que d'en admettre un, & si l'on se contentoit seulement, comme Epicure, de la seule Matière première, ou des atômes, qui étoient

avant la formation du Monde. Quelle difficulté ne s'enſuivoit-il pas de croire que le hazard & le concours des atômes euſſent pû produire l'harmonie & la règle que nous voions dans l'Univers ? D'ailleurs, les ſectateurs & les diſciples d'Ariſtote propoſoient une queſtion indiſſoluble, lorſqu'on n'eſt point éclairé par la lumière de la Révélation. Ils demandoient lors de l'arrangement de la Matière, lequel avoit été formé le premier, de l'œuf, ou de l'oiſeau ; car il ne peut point y avoir d'œuf ſans oiſeau, ni d'oiſeau ſans œuf. Ainſi, ils ſoutenoient qu'il devoit y avoir une eſpèce de cercle dans les ſemences, & que les œufs & les oiſeaux avoient toujours été engendrés & produits alternativement l'un par l'autre, ſans que leur eſpéce eût jamais eu ni origine, ni commencement.

A toutes ces raiſons j'en ajouterai une dernière. Selon le Pere Malle-branche, lorſqu'on voit deux opinions qui n'ont toutes les deux aucune marque évidente de la vérité, on doit choiſir celle qui paroît la plus ſimple, &

& la moins chargée de difficultés. Or, rien n'étoit si simple que le système d'Aristote : il ne demandoit aux autres Philosophes qu'un seul article ; encore n'étoit-il pas essentiel, puisque tous convenoient de l'éternité de la Matière. Mais dans les autres systêmes il s'offroit des difficultés sans nombre ; dont nous avons parcouru les principales ; & si la Religion n'arrêtoit & ne fixoit notre croiance, le sentiment d'Aristote seroit encore beaucoup plus simple & moins embarrassé, que celui que nous suivons par la Révélation. L'éternité du Monde supposée, voilà toutes les difficultés passées, & le reste s'ensuit naturellement & nécessairement. On n'est plus étonné de l'ordre de l'Univers, de l'arrangement des saisons, des productions de la Nature ; c'est une suite conséquente de l'éternité du Monde. Ce qui a été de tout tems, doit être absolument de tout tems. Ainsi, si l'ordre a subsisté dans l'éternité antérieure, il faut qu'il soit conservé de même dans l'éternité postérieure. Je conviens que c'est une grande difficulté qui s'offre d'abord, que

que d'admettre la Matière éternelle; mais celles qui ſe préſentent d'un autre côté, le ſont encore plus.

Si l'on a de la difficulté à concevoir l'éternité de la Matière, on n'en a pas moins à ſe former l'idée d'un Etre éternel & ſpirituel. Il s'offre d'abord deux embarras ; la ſpiritualité, dont je n'ai que des notions vagues, & l'éternité de ce même Etre. Si je vais plus loin, je me jette dans un labyrinthe dont je ne ſaurois ſortir ; il m'eſt impoſſible de comprendre comment un Etre ſpirituel peut créer de la Matière. En avançant plus avant, je m'égare encore davantage. Si Dieu a créé l'homme, & qu'il ſoit par conſéquent émané d'un principe ſouverainement bon, comment peut-il être mauvais ? La ſouveraine bonté peut-elle produire une créature malheureuſe, & la ſouveraine ſainteté une créature criminelle ? Tous ces doutes, & bien d'autres s'offrent à mon eſprit, & je n'ai, pour les réſoudre, d'autre ſecours que de penſer que mon eſprit étant renfermé dans des bornes très-étroites, je ne dois point, moi fini, vouloir juger

des

des opérations d'un Etre infini, dont je n'ai de connoissance que celle qu'il a bien voulu me donner, & auprès de qui toute la science humaine est une ignorance profonde (*).

§. III.

EXAMEN DES SYSTÊMES DIFFE'RENS DE CEUX QUI ONT CRU LE MONDE E'TERNEL.

LEs Philosophes Grecs avoient été prévenus par les Egyptiens dans l'opinion de l'éternité du Monde, & peut-être les Egytiens l'avoient-ils été par d'autres peuples, dont nous n'avons aucune connoissance. Mais nous ne pouvons en être éclaircis; car c'est en Egypte où nous découvrons les premières traces de la Philosophie. Les Prêtres étoient ceux qui s'y appliquoient le plus; mais généralement tous

(*) *Perdam sapientiam sapientium, & prudentiam prudentium reprobabo.* ISAÏAS. *Cap. I. Vers. 19.*

tous les Egytiens croioient & admettoient deux Divinités premières & éternelles, le ſoleil & la lune qui gouvernoient tout l'Univers. Ils croioient que l'eſprit & le feu appartenoient au ſoleil, le ſec & l'humide à la lune, & l'air à tous les deux, ils penſoient que tout le corps de l'Univers étoit formé de ces deux aſtres. L'eſprit, le feu, le ſec, l'humide & l'air n'étoient que des membres de ce corps, comme la tête, les pieds & les mains ſont les membres de celui de l'homme (*).

Quoi-

(*) Διὸ καὶ τὸ μὲν ἅπαν σῶμα τῆς τῶν ὅλων φύσεως ἐξ ἡλίου καὶ σελήνης ἀπαρτίζεσθαι τὰ δὲ τούτων μέρη πέντε τά τε προειρημένα τό τε πνεῦμα καὶ τὸ πῦρ καὶ τὸ ξηρὸν ἔτι δὲ τὰ ὑγρόν καὶ τὸ τελευταῖον τὸ ἀεροῦδες, ὥσπερ ἐπ' ἀνθρώπου κεφαλὴν χεῖρας καὶ πόδας καὶ πάλλα μέρη καταριθμεῖσθαι, τὸν αὐτὸν τρόπον τὸ σῶμα τοῦ κόσμου συγκεῖσθαι πᾶν ἐκ τῶν προειρημένων.

Ideoque totum Naturæ univerſæ corpus ſole & luna conſummari; cujus partes jam indicatæ, ſpiritus, ignis, ſiccitas, humor, & aeria tandem natura, e quibus, ut in homine, caput, manus, pedes, & alias partes numeramus, eodem modo corpus Mundo conſiſtat.

Quoique ce ſyſtême ne ſuppoſât point entiérement le Monde éternel ; cependant il approchoit beaucoup de celui d'Ariſtote, en ſuppoſant l'éternité du ſoleil & de la lune. Il étoit beaucoup moins abſurde que celui qui rendoit le hazard la cauſe de l'arrangement de l'Univers ; au lieu que les deux premiers principes intelligens, que ſuppoſoient les Egyptiens, leur faiſoient trouver aiſément la cauſe de l'ordre & de ſa continuation. Ils n'étoient plus ſurpris de la juſteſſe que nous appercevons dans le cours des aſtres & dans les arrangemens des ſaiſons, puiſque la règle avoit été faite, & étoit encore conſervée par des Etres intelligens & éternels.

Les Romains prirent des Grecs l'opinion de l'éternité du Monde. Lorſqu'ils commencérent à s'appliquer à la Philoſophie, ils embraſſérent peu-à-peu toutes les Sectes différentes, & chacune eut ſes partiſans dans Rome, ainſi

rat. Diodorus Siculus, Bibliothecæ, *Lib. I. Cap. II.*

ainſi que dans Athènes. Les uns adoptérent les ſentimens de Démocrite, d'Empédocle, de Diogène, d'Héraclite, d'Anaximandre, d'Epicure, de Zénon, & crurent que le Monde avoit eu un commencement. Les autres embraſſérent le parti d'Ariſtote & des autres Philoſophes qui avoient ſuivi ſon ſentiment, & penſérent que l'Univers avoit toujours été dans le même état où ils le voioient. On diſputa dans l'Italie auſſi vivement que dans la Grece: l'on y avança auſſi peu, & l'on ne fut pas plus éclairci dans un païs que dans l'autre.

§. IV.

RAISONS DES PHILOSOPHES QUI CROIOIENT QUE LE MONDE AVOIT EU UN COMMENCEMENT.

POur peu que l'on contemple l'ordonnance admirable de ce Monde, l'arrangement des ſaiſons, le cours réglé des aſtres, & toutes les ſages productions de la Nature, on conçoit aiſément

lément qu'il doit y avoir eu un premier Mobile, une Cauſe intelligente, qui ait occaſionné un ordre auſſi beau & auſſi régulier. Ainſi, tous les Philoſophes, excepté les Epicuriens, qui croioient que le ſeul hazard avoit formé le Monde, ſe ſervoient de la contemplation de cet ordre & de cette régularité, comme d'un argument invincible contre l'éternité du Monde. *Il faut*, diſoient-ils, *qu'il y ait un Agent induſtrieux, qui ait ordonné que toutes choſes fiſſent leur cours de telle ou de telle manière, & non point d'une autre. Sans cela, l'ordre que nous voions, ne pourroit ſubſiſter; car en ſuppoſant (ce qui eſt pourtant impoſſible) que l'arrangement & la règle puſſent naître du hazard, cet arrangement & cette règle ne pourroient durer long-tems. C'eſt vouloir s'aveugler, que de penſer le contraire. Or, s'il y a un premier Etre qui ait compoſé l'harmonie de l'Univers, cet Univers n'eſt donc pas éternel, puiſqu'il y a eu avant lui le premier Etre, auquel il eſt redevable de ſon arrangement. Et il y auroit une abſurdité étonnante à dire que l'ouvrage eſt auſſi ancien que l'Ou-*

vrier ; car pour qu'une choſe ſoit faite par quelqu'un, il faut que ce quelqu'un ſoit avant la choſe.

Quelque forte que fût cette raiſon, les Epicuriens ne pouvoient s'en ſervir ; mais ils fondoient leurs ſentimens ſur les obſervations des choſes naturelles. *Les parties du Monde*, diſoient-ils, *ſont ſujettes à la corruption : ainſi, le Monde entier doit y être lui-même ſujet, parce que le Tout ſuit toujours la nature de ſes Parties. Nous voions*, continuoient ces Philoſophes, *que le tems détruit, change, renverſe les bâtimens les plus ſtables ; que les pierres ſe pourriſſent & ſe réduiſent en pouſſière ; que l'air dévore les rochers les plus durs ; que les montagnes ſe briſent, tombent en éclats & ſe précipitent dans les plaines* (*). *Le feu,*

(*) *Denique non lapides quoque vinci cernis ab ævo?*
Non altas turres ruere, & putreſcere ſaxa?
Non Delubra Deûm Simulachraque feſſa fatiſci?
Nec ſanctum Numen fati protollere fines
Poſſe

fen ; les incendies, les orages briſent & emportent tous les corps l'un après l'autre. Et peut-être quelque jour le Monde, ébranlé par quelque violente ſecouſſe, tombera en ruine, & les atômes dont il eſt formé, ſe diviſeront & s'enfuiront en liberté dans l'eſpace immenſe du Vuide (*).

Les

Poſſe, neque adverſus Naturæ fœdera niti?
Denique non Monumenta virûm dilapſa videmus?
Non ruere avulſos ſilices à montibus altis,
Nec validas ævi vires perferre patique?
LUCRETIUS de Rerum Natura, *Lib. V. Verſ.* 307. *& ſeqq.*

(*) *Ne volucrum ritu flammarum mœnia Mundi*
Diffugiant ſubito magnum per Inane ſoluta;
Et ne cætera conſimili ratione ſequantur;
Neve ruant cæli tonitralia Templa ſuperne,
Terraque ſe pedibus raptim ſubducat, & omnes
Inter permiſtas terræ, cælique ruinas
Corpora ſolventes abeant per Inane profundum,

Les Epicuriens tiroient de l'aſſemblage des premiers principes, ou des premiers corpuſcules de la Matière, un nouvel argument. Ils prétendoient que les atômes qui avoient formé le Monde par leur concours fortuit, étant dans un mouvement continuel & violent, devoient dans la ſuite du tems occaſionner ſa ruine par les efforts qu'ils faiſoient pour ſe débarraſſer & ſe mettre en liberté. Ils ajoutoient à cela que tout ce qui avoit pris naiſſance étoit ſujet à la mort, & qu'ainſi le Monde aiant été formé, devoit auſſi prendre fin. Ces deux dernières raiſons n'avoient pas autant de poids que les premières : elles n'étoient fondées que ſur les principes des Epicuriens, dont elles étoient véritablement une ſuite néceſſaire ; mais comme les ſectateurs d'Ariſtote ne convenoient point de

Temporis ut puncto nihil exſtet reliquiarum,
Deſertum præter ſpatium, & primordia cæca.
LUCRETIUS de Rerum Natura, *Lib. I. Verſ.* 1095. *& ſeqq.*

de la vérité de ces principes, les argumens qui en étoient uniquement émanés, n'avoient aucune force, & tomboient dans le cas d'être regardés comme des *pétitions de principe.*

Si vous me demandez, Madame, quelle eſt l'opinion que j'aurois cru la plus probable, ſi j'euſſe vécu du tems de l'ancienne Athènes, je vous dirai que j'euſſe peut-être penſé comme Manile, qui, avouant que l'éternité & la création du Monde étoient également au-deſſus de la portée humaine, aſſûroit qu'on douteroit & qu'on diſputeroit toujours de la vérité de ces deux ſentimens oppoſés :

Semper erit genus in pugnæ, dubiumque manebit,
Quod latet, & tantum ſupra eſt hominemque Deumque.

Je ſens pourtant que j'aurois eu une ſecrette inclination, & aſſez de penchant à croire que le Monde étoit éternel. Il me paroît que j'euſſe trouvé aiſément des réponſes aux objections qu'on auroit pû me faire. J'aurois ſoutenu qu'il n'étoit point étonnant, ni abſurde de croire que la Matière avoit été coéter-

nelle avec Dieu, dirigée par lui, & qu'elle n'en avoit reçu cependant ni l'arrangement, ni la forme qu'elle a actuellement. Mes raiſons euſſent rendu mon opinion auſſi probable que la leur; car en ſoutenant que Dieu avoit exiſté de tout tems avec la Matière, j'aurois auſſi ſoutenu que de tout tems Dieu avoit réglé ſon mouvement. *N'eſt-il pas vrai*, leur eus-je demandé, *qu'il n'y a point de tems dans Dieu?* Ils n'euſſent pû me nier ce principe, ni celui par lequel j'euſſe encore établi que lorſque cet Etre ſouverainement puiſſant veut quelque choſe, l'effet ſuit dans l'inſtant ſa volonté. Or, ſuppoſons que Dieu qui a été de tout tems, ait voulu que le Monde ait eu ſon ordre & ſon arrangement de tout tems (*), l'effet ſuivant toujours ſa volonté,

(*) La queſtion de la poſſibilité de l'éternité a été ſoutenue par pluſieurs grands Philoſophes, & entre autres par St. Thomas, & par Durand. Voici les principales raiſons de ces Philoſophes, qui ſont les mêmes que celles que j'ai dites dans le texte de mon Ouvrage; mais un peu plus détaillées, &

bonté, le Monde aura été de tout tems.

Mes-

& rangées selon les règles de l'argumentation. *Est autem quæstio nimis gravis propter placita diversa insignium Doctorum, & propter rationes validas ex utraque parte, & propter rei ipsius magnitudinem. In primis est argumentum primum, quo probatur Mundum potuisse ab æterno esse. Deus ab æterno fuit, jam omnipotens, sicut cum produxit Mundum; ergo ab æterno potuit producere Mundum. Consequentia certissima est, & antecedens verissimum. Et hoc argumentum est præcipuum pro hac sententia.*

Secundo. *Deus ab æterno cognovit Mundum, & voluit: ergo potuit Mundum procere. Probatur consequentia: Quia tanta facilitatis est ipsi Mundum producere, quanta cognoscere & velle, imo sola cognitione & voluntate producit res has.*

Tertio. *Si ab æterno non potuisset Mundum producere, sequitur quod debuit expectare per æternitatem, ut Mundum posset producere. Æternitas autem major est quocunque tempore, & sic expectaret per multum temporis; quod absurdum est & impossibile.*

Quarto. *Si Mundus non potuisset ab æterno esse, ex eo foret, quia non possunt esse in unico instanti simul causa & effectus, producens & productum. Sed hoc falsum est, ut colligitur ex his sensibilibus. Si enim sol ab æter-*

no

Mes adverſaires m'auroient répondu qu'une choſe ne peut paſſer du non-être à l'être, ſans avoir un commencement, & qu'ainſi le Monde aiant été fait, il faut néceſſairement qu'il y ait eu un tems où il n'ait pas été. Ils auroient ajouté que Dieu ne pouvoit changer l'eſſence des choſes, & que celle de la création étoit de faire paſſer la choſe créée, du non-être à l'être. J'aurois oppoſé à ces raiſons les bornes étroites de notre eſprit, qui, étant fini, ne peut comprendre les opérations de l'Infini, ni rien de ce qui concernoit ſa puiſſance; & l'on n'eût jamais pû me prouver que Dieu, aiant

no eſſet, lumen ab æterno eſſet, & ſi pes, ſimiliter veſtigium. At lumen, & veſtigium effectus ſunt efficienter ſolis, & pedis; potuit ergo cum cauſa æterna effectus coæternus eſſe.

Hujus ſententiæ eſt S. Th. *Theologorum primus*, 1. p. q. 46. art. 2. *& cum eo ipſius diſcipuli. Similiter* Durand. 2. d. 1. q. 2. *&* Gregor. 2. Sen. d. 2. q. 3. FRANCISC. TOLETI, &c. Commentaria, &c. Com. in *Lib.* VIII. Phyſic. Ariſt. *cap.* 2. *quæſt.* 2. *fol.* 214. *Col.* 1.

aiant exiſté de tout tems (*), n'avoit pû

(*) Gaſſendi a fort bien dévelopé les opinions des Philoſophes anciens ſur la coéternité du Monde avec Dieu. Il montre que ceux qui, ainſi que Pythagore, Platon, &c. croioient que Dieu étoit l'auteur de l'Univers, penſoient cependant que le Monde n'avoit jamais eu aucun commencement, & qu'il avoit exiſté pendant toute l'éternité par la volonté de celui qui l'avoit produit de tout tems, aiant été lui-même de tout tems. Ils penſoient, ainſi que les Philoſophes modernes qui ſoutiennent la poſſibilité de la création du Monde dans toute l'éternité, que quoiqu'une cauſe ne puiſſe pas être dite première *par le tems*, elle doit cependant être regardée comme telle *par ſa nature*. Le Monde étoit donc une ſuite & une dépendance de Dieu, comme la chaleur l'eſt du ſoleil; car le ſoleil eſt l'auteur & la cauſe de la chaleur, quoique la chaleur ait toujours exiſté avec lui. Voici pour ceux qui entendent le Latin. *Nam Thales quidem Mileſius cauſam apud Laertium dicens, cur Mundus pulcherrimus fit,* πόιημα τῶ Θεῶ, *inquit,* τῶ Θεῶ, *opificium enim eſt Dei. De Anaxagora res eſt celebris, quatenus Mens illa idem eſt cum Deo. De Pythagora & Platone vel unus Timæus teſtatur, cujus ore, cum Pythagoricus eſſet, opinionem propriam*

pû vouloir & faire une choſe de tout tems.

Les

priam ſic Plato expreſſit, ut paſſim declaret eſſe Deum Parentem ac Opificem Univerſi. Et eſſe quidem potuit tam Pythagoræ, quam Platonis ſententia, quæ eſt ſuperius ex illorum Interpretibus inſinuata, ut ſcilicet exiſtimarint Mundum eſſe genitum ὐ κατὰ χρόνον, non tempore, quod nempe nunquam cœperit; ἀλλὰ κατ' ἐπίνοιαν, ſed cogitatione, quaſi tametſi non cœperit, cogitatione tamen aſſumatur præextitiſſe materiam è qua formatus fuerit. Enimvero eam eſſe putarunt Mundi à Deo dependentiam, ut Deus Mundo inexiſtens, habendus eſſet genitor Mundi, quod cauſa foret materiæ & diſtinctionis, & ornatus omnis. Videlicet idem cenſuerunt, quod plerique jam Doctorum admittunt, dum tuentur potuiſſe Mundum creari à Deo ab æterno, ac Deum futurum fuiſſe cauſam, ob dependentiam Mundi ab ipſo; eo modo quo ſi ponamus ſolem cum luce, aut pedem cum veſtigio fuiſſe ab æterno, poterit ſemper & ſol lucis, & pes veſtigii cauſa cenſeri. Admittunt quippe poſſe effectum eſſe cauſæ ſuæ coævum, & ſufficere ut cum cauſa non ſit prior tempore, ſit ſaltem prior natura, τῇ φύσει, quam vocem habet Plotinus quoque; aut ratione, τῷ λόγῳ, quæ vox Timæi Locri eſt, loco illius κατὰ, vel πρὸς ἐπίνοιαν, cogitatione, quam obſer-

Les argumens des Epicuriens m'euſſent moins donné de peine à combattre. Je leur euſſe nié que le Monde fût corruptible, parce qu'ils croioient appercevoir quelque corruption dans les parties dont il eſt compoſé. L'on peut appeller régénération, plûtôt que corruption, ce changement que nous voions dans la Matière. Elle n'eſt ni perdue, ni gâtée, ni corrompue par les différentes formes qu'elle prend, & peut-être une des principales cauſes de ſa force & de ſa vigueur conſiſte-t-elle dans les apparentes deſtructions, qui, la ſubtiliſant, lui donnent plus de liberté pour produire de nouveaux miracles. Et quand on objecte qu'on ne voit

ſervare apud Stobæum, & Sextum Empiricum licet. Utcumque ſit, tam Philoſophi illi, quam omnes eorum Sectatores & Interpretes Deum Mundi cauſam dixerunt. De Stoicis res eſt perſpecta; & vel ipſa Balbi adverſus Velleium, Epicurumve Oratio ſatis demonſtrat quid ſenſerint. GASSENDI Opera, Sect. 1. Phyſ. *Lib.* 1. *Cap.* 2. Vide etiam *Animad.* 2. in Philoſ. Epicurii Syntagma, *pag.* 115. *édit. in-quarto.*

voit point de montagnes s'élever, mais qu'on en voit au contraire qui s'abaiſſent tous les jours par la chute des rochers, & qu'il eſt par conſéquent à craindre que tous les lieux hauts étant applanis, l'eau ne ſubmerge la terre & ne la détruiſe, ce qui ne pourroit ſe faire, ſi le Monde avoit été éternel, une cauſe éternelle ne pouvant prendre fin, on prouve aiſément à ceux qui ſoutiennent ce ſentiment, que la terre regagne d'un côté ce qu'elle perd de l'autre. L'on a ſouvent vû des feux ſouterrains, qui, ſoulevant des maſſes de terre & des rochers d'une groſſeur énorme, les jettent dans des plaines, & y forment ſucceſſivement & peu-à-peu des élévations, qui remplacent celles qui peuvent s'abaiſſer dans une autre partie de la terre. De notre tems, une Iſle s'eſt formée dans l'Archipel, & eſt ſortie du fond des eaux (*). La mer, depuis Jules Céſar, s'eſt retirée de plus d'une lieuë vers les Côtes de Fréjus en Pro-

(*) *Voiez la* Relation de l'Iſle de Santorini.

Provence. Hérode dit, que ſous le règne de Menès, premier Roi d'Egypte, toute cette contrée étoit un marais, excepté le païs de Thèbes; qu'il ne paroiſſoit rien de la terre qu'on y voit aujourd'hui au-delà du lac qu'on nomme Méris, duquel on compte actuellement ſept journées de chemin juſqu'à la mer. *Je crois*, dit cet Hiſtorien, *tout ce qu'on m'a dit de l'Egypte, voiant principalement qu'elle n'a point de terre qui lui ſoit contiguë; qu'on trouve des coquilles dans ſes montagnes; qu'il en ſort une eau ſalée qui ronge même les Pyramides; que la montagne qui eſt en Egypte au-deſſus de Memphis, eſt ſablonneuſe. Si nous voulions nous arrêter à cette opinion des Ioniens, nous montrerions par ce moïen qu'il n'y avoit point autrefois d'Egypte, & que les Egyptiens n'avoient point de païs de leur nom. Car la contrée de* Delta, *comme ils le diſent eux-mêmes, & que je l'ai moi-même remarqué, eſt une terre que la rivière leur a donnée, & qui, pour ainſi dire, n'a été créée que depuis peu de tems* (*).

On

(*) HERODOTE, Hiſtoire, *Liv. II. pag.* 104.

On peut donc ſuppoſer, & même avec beaucoup d'apparence de vérité, que ces amas de terre & de limon qui ſe font par le tranſport continuel de ce que charient les fleuves & les rivières, remplacent dans certains païs le terrein qui ſe perd dans d'autres, comme celui qui fut inondé autrefois en Hollande, où plus de quatre-vingt villages furent ſubitement ſubmergés. Ces changemens ſe faiſant inſenſiblement, & ſucceſſivement pendant le cours de tous les ſiécles, tout ce qui eſt maintenant terre peut bien avoir été autrefois mer, & ce qui eſt mer peut devenir terre (*). Mais cette révolution n'arrivant

104. & 105. *Je me ſers de la Traduction de* P. du Ryer.

(*) *Vidi ego quod fuerat quondam ſolidiſſima tellus,*
Eſſe fretum: vidi factas ex æquore terras,
Et procul à pelago conchæ jacuere marinæ,
Et vetus inventa eſt in montibus anchora ſummis.
OVID. Metamorphoſ. *Lib. XV. Verſ.* 262. *& ſeqq.*

rivant que par dégrés, & pour ainſi dire imperceptiblement, l'ordre des choſes n'eſt point interrompu ni bouleverſé, & la Matière ne ſe corrompt point pour changer de forme & prendre une nouvelle modification ; de même qu'un quarré de cire, qu'on réduit en rond, ne périclite point pour changer de figure. Et quant au mouvement violent qu'on donne aux atômes ; qui, voulant ſe mettre en liberté, réduiront un jour le Monde en pouſſière, dès qu'on n'accorde point que le hazard ait produit l'Univers, cette prétendue agitation des premiers corpuſcules de la Nature tombe d'elle-même & n'a aucune force.

§. V.

EXAMEN DU SYSTÊME DE L'AME DU MONDE.

IL y a eu des Philoſophes qui ont eu un troiſième ſentiment ſur le Monde, différent des deux premiers. Ils le croioient éternel, comme les Péripatéticiens, & ſe réuniſſoient avec eux

en ce point contre les Epicuriens ; mais ils ne croioient point qu'un Etre intelligent & tout-puiſſant en réglât l'harmonie. Ils diſoient que l'Univers étoit un tout, de la même manière qu'une plante, ou un animal ; c'eſt-à-dire qu'il y avoit une certaine force répandue dans le Monde, qui en vivifioit les parties & entretenoit leur liaiſon : enſorte que la lune, le ſoleil, la terre, les étoiles, & les autres globes céleſtes, enfin tous les corps matériels, compoſoient un Tout animé & vivifié, comme les différentes parties d'un animal le font dans leur aſſemblage. Cicéron, en parlant des Philoſophes qui ſoutenoient cette opinion, cite Straton, & explique les attributs qu'ils donnoient à la Matière. Straton, dit-il, Diſciple de Théophraſte, celui qu'on ſurnommoit le Phyſicien, ſoutenoit que toute la puiſſance de la Divinité réſidoit dans la Matière, à qui il accordoit toutes les facultés propres à la génération & à la conſervation ; mais il deſtituoit & privoit cet eſprit qui la vivifioit, de la raiſon & de la connoiſſance

ce (*). Virgile a ſouvent décrit le dogme de l'ame du Monde dans ſes Ouvrages (†).

Ce

(*) *Nec audiendus ejus* (Theophraſti) *auditor Strato, is qui Phyſicus appellatur, qui omnem vim divinam in Natura ſitam eſſe cenſet, quæ cauſas gignendi, minuendi habebat, ſed carebat omni ſenſu.* CICERO, de Natura Deorum, *Lib. I. pag.* 56.

(†) *Eſſe apibus partem divinæ Mentis, & hauſtus*
Æthereos dixere: Deum namque ire per omnes
Terraſque tractuſque maris, cœlumque profundum;
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,
Quemſibi tenues naſcentem arceſſere vitas.
VIRGIL. Georgicor. *Lib IV. Verſ.* 220. *& ſeqq.*

Le même ſyſtême eſt répété dans l'Enéïde.

Principio cœlum ac terras, camposque liquentes,
Lucentemque globum lunæ, titaniaque aſtra
Spiritus intus alit; totamque infuſa per artus
Mens agitat molem, & magno ſe corpore miſcet.

Ce ſyſtême avoit bien des partiſans chez les Romains : il en a eu dans tous les tems (*), & même depuis peu Spinoſa l'a renouvellé & mis dans ſon grand jour. Il a ſoutenu cette opinion auſſi-bien qu'on peut défendre un ſentiment auſſi erroné, & dont il ſuit des conſéquences auſſi abſurdes (†). Il ſuppoſe qu'il n'y a qu'une

Inde hominum pecudumque genus, vitæque volantum,
Et quæ marmoreo fert monſtra ſub æquore pontus.

VIRGIL. Æneïd. *Lib. VI. Verſ.* 725. *& ſeqq.*

(*) *Alexander Epicureus dixit Deum eſſe materialem, vel non eſſe extra ipſum, & omnia eſſentiabiliter eſſe Deum, vel formas, accidentia imaginata, & non habere veram entitatem, &c.* ALBERTUS, in I. Phyſ. *Tract. III.*

(†) *Præter Deum nulla dari, neque concipi poteſt ſubſtantia.*

Demonſtratio.

Cum Deus ſit Ens abſolute infinitum, de quo nullum attributum, quod eſſentiam ſubſtantiæ exprimit, negari poteſt (per definit. VI.*) iſque neceſſario exiſtet (per Propoſit.* II.*). Si aliqua ſubſtantia præter Deum daretur, ea*

ex-

ne ſubſtance dans l'Univers, à laquelle il donne le nom de Dieu. Tous les êtres particuliers, l'étendue corporelle, le ſoleil, les hommes, les plantes, leurs imaginations, leurs idées ſont des modifications de Dieu (*), ou de cette ſub-

explicari deberet per aliquod attributum Dei, ſicque duæ ſubſtantiæ ejuſdem attributi exiſterent, quod (per Prop. V.) eſt abſurdum; adeoque nulla ſubſtantia extra Deum dari poteſt, & conſequenter etiam concipi. Nam ſi poſſet concipi, deberet neceſſario concipi ut exiſtens: atqui hoc (per primam partem hujus demonſtrationis) eſt abſurdum; ergo extra Deum nulla dari, neque concipi poteſt ſubſtantia. B. D. SPINOS. Opera Poſthuma Eth. ordine geometrico demonſtrata, &c. *pag.* 12.

(*) *Non dubito quin omnibus, qui de rebus confuſe judicant, nec res per primas ſuas cauſas noſcere conſueverunt, difficile ſit demonſtrationem* VII. *propoſit. concipere, nimirum quia non diſtinguunt inter modificationes ſubſtantiarum & ipſas ſubſtantias, neque ſciunt quomodo res producuntur. Unde fit ut principium, quod res naturales habere vident, ſubſtantiis attingant; qui enim veras rerum cauſas ignorant, omnia confundunt, & ſine ulla mentis repugnantia tam arbores, quam ho-*

ſubſtance qui eſt Dieu lui-même. Lorſqu'on oppoſe à Spinoſa qu'il y a deux ſortes de ſubſtances, l'une incréée & l'autre créée, telle que la Matière & notre ame; & que *ſubſiſter par ſoi*, qui ſont les termes dont on ſe ſert pour définir la ſubſtance, ſignifie ſeulement ne dépendre pas de quelque ſujet d'inhéſion, mais être comme les ames des hommes, la Matière, les Anges, &c.

homines fingunt, & homines tam ex lapidibus, quam ex ſemine formari, & quaſcunque formas in alias quaſcunque mutari imaginantur. Sic etiam qui naturam divinam cum humana confundunt, facile Deo affectus humanos tribuunt, præſertim quamdiu etiam ignorant quomodo affectus in mente producuntur. Si autem homines ad naturam ſubſtantiæ attenderent, minime de veritate VII. Propoſitionis dubitarent; imo hæc propoſitio omnibus axioma eſſet, & inter notiones communes numeraretur. Nam ne ſubſtantiam intelligerent id quod in ſe eſt & per ſe concipitur, hoc eſt, id cujus cognitio non indiget cognitione alterius rei; per modificationes autem id quod in alio eſt, & quarum conceptus à conceptu rei in quâ ſunt, formatur. Id. *ibid. Schol.* II. *Propoſit. V.*

il répond (*) que pour mériter le nom de ſubſtance, il faut, indépendamment de toutes cauſes, exiſter par ſoi-même éternellement & néceſſairement.

Avant de vous montrer les abſurdités de ce ſyſtême, vous me permettrez, Madame, de m'arrêter un moment ſur les raiſons qui avoient forcé Spinoſa à ſoutenir un dogme rempli de tant de difficultés. Deux choſes l'avoient jetté dans l'erreur; l'homme qu'il voioit malheureux, & ce principe qui brille inceſſamment à notre eſprit, que *de rien on ne peut faire rien.* Les infortunes, auxquelles l'humanité eſt ſu-

(*) *Propoſitio XV.*
Quidquid eſt in Deo eſt, & nihil ſine Deo eſſe, neque concipi poteſt.
Demonſtratio.
Præter Deum nulla datur, neque concipi poteſt ſubſtantia (per Prop. XIV.) hoc eſt (per defin. III.) res, quæ in ſe eſt & per ſe concipitur. Modi autem (per definit. V.) ſine ſubſtantia nec eſſe, & per ipſam ſolum concipi poſſunt: atque præter ſubſtantias & modos nihil datur (per axiom. I.); ergo nihil ſine Deo eſſe, neque concipi poteſt. Id. *ibid. pag.* 12.

ſujette (*), révoltoient principalement ſa

(*) De tout tems les Athées ont fait valoir, comme une forte objection, les maux dont les foibles mortels ſont accablés. *Eſt-ce pour les hommes*, fait dire Cicéron à Velleius, *que les Dieux ont formé l'Univers? & pour quels hommes donc l'ont-ils fait? Pour les ſages? Ce grand ouvrage avoit donc peu de gens pour objet. Pour les fous? Quelle raiſon obligeoit les Dieux à s'intéreſſer pour des méchans? Au reſte, quand il ſeroit vrai que ç'eût été-là le deſſein des Dieux, quel bien en revenoit-il aux hommes, puiſque leur vie eſt ſi miſérable?*

An hæc, ut fere dicitis, inquit, hominum cauſa à Deo conſtituta ſunt? Sapientumne? Propter paucos ergo tanta eſt facta rerum molitio. An ſtultorum? At primum cauſa non fuit quod de improbis bene meretur. Deinde, quid eſt aſſequutus, cum omnes ſtulti ſint ſine dubio miſerrimi; maxime quod ſtulti ſunt? Miſerius enim ſtultitia quid poſſumus dicere? CICER. de Nat. Deor. *Lib. I.*

Lactance nous a conſervé à peu près le même raiſonnement d'un Epicurien, qui ſe récrie ſur la conduite des Dieux, qui, paſſant pour les peres des hommes, ont ſi maltraité leurs enfans, eux, qui auroient dû, en ſuivant les loix de la juſtice & les règles de la bienſéance, les approcher de leur état

ſa raiſon : il ne pouvoit ſe figurer qu'un Etre, infiniment intelligent, infiniment bon, infiniment parfait, n'eût créé des créatures que pour les rendre malheureuſes. Or, il étoit très-perſuadé que tous les hommes, ou du moins une grande partie, éprouvoient un ſort dont ils pouvoient ſe plaindre juſtement; & pour être pénétré de la vérité de ce fait, on n'a qu'à conſidérer les miſéres & les maux répandus dans les quatre parties du Monde (*).

On

état heureux le plus qu'il étoit poſſible, un bon pere aiant toujours ſoin de la tranquillité de ſa famille.

Quid enim Deo, inquit, cultus hominis confert beato, & nulla re indigenti? vel, ſi tantum honoris homini habuit, ut ipſius cauſa Mundum fabricaret, ut inſtrueret eum ſapientia, ut dominum viventium faceret, eumque diligeret tanquam filium, cur mortalem, fragilemque conſtituit? Cur omnibus malis, quem diligebat, objicit? Cum oporteret & beatum eſſe hominem, tanquan conjunctum & proximum Deo, & perpetuum, ſicut eſt ipſe, ad quem colendum & contemplandum figuratus eſt. LACT. *Lib. VII.*

(*) Ils tiennent que nous, étant ſi mal-

On verra par-tout l'homme accablé de maladies & de chagrins, obligé de ſouffrir par d'autres hommes les traitemens les plus cruels. Il eſt des Souverains en Afrique & en Aſie, qui trafiquent de leurs ſujets, comme un particulier trafique de chevaux & de moutons. On en a vû en Europe, & dans les Roïaumes & les Empires les plus policés, ſe nourrir du ſang de leurs ſujets, & ſe deſaltérer de leurs larmes. Qu'on regarde combien de maux n'ont point cauſés les Nérons, les Caligula, & tant d'autres monſtres. Mais ſans aller chercher des malheurs hors de l'hom-

heureux & ſi miſérables, ſommes gouvernés par la Providence divine. Or, ſi les Dieux, ſe changeans, nous vouloient offenſer, affliger tourmenter & débriſer, ils ne nous pourroient pas mettre en pire état que nous ſommes maintenant: ... & ne pourroit être la vie de l'homme, ne pire, ne plus malheureuſe qu'elle eſt. Tellement que ſi elle avoit langue & voix pour parler, elle diroit les paroles d'Hercule: *Pleinſuis de maux, plus n'en pourrois avoir.* PLUTARC. de Repugn. Stoic. *pag.* 104. *de la Verſion d'*Amiot.

l'homme même, de combien de maux n'eſt-il point accablé par la Nature, les maladies aigues, celle de langueur, la faim, la ſoif, la pauvreté ? Spinoſa croioit qu'il étoit impoſſible qu'une créature auſſi infortunée fût l'ouvrage d'un Principe tout bon. *Si l'homme*, diſoit ce Philoſophe, *eſt émané d'un Principe ſouverainement bon, peut-il être mauvais ? Comment la ſouveraine Bonté peut-elle produire une créature malheureuſe, & la ſouveraine Sainteté une créature criminelle ?* On répondra peut-être que l'homme a reçu de Dieu un état heureux ; mais qu'étant devenu méchant, il a mérité que Dieu le punît, & que la punition émane d'un Principe ſouverainement bon, auquel eſt attribuée la juſtice, qui ne lui eſt pas moins eſſentielle que la bonté. Mais cette raiſon paroît peu convaincante ; car ſi l'homme venoit d'un Principe bon, il faudroit qu'il eût été créé, non-ſeulement ſans aucun mal actuel, mais même ſans aucune inclination au mal. Si l'on objecte qu'il avoit ſimplement la force de ſe déterminer au mal, & que s'y étant déterminé, il eſt

ſeul coupable du crime & du mal moral qui s'eſt introduit dans l'Univers, on ne ſera guères plus avancé ; car Dieu avoit prévû que l'homme pécheroit, & ſe ſerviroit mal de ſon franc-arbitre, puiſqu'on ne peut nier que tout ne ſoit préſent & connu à la Divinité. Or, ſi Dieu avoit prévû le péché de l'homme, il devoit l'empêcher, parce qu'il n'étoit pas d'un Principe ſouverainement bon de permettre qu'il fût obligé d'accabler ſa créature de malheurs ; car cela bleſſe les idées de l'ordre. Et quand même il ſeroit poſſible que Dieu n'eût pas prévû la chute du pécheur, il l'avoit au moins jugé poſſible, & il devoit par les mêmes raiſons en empêcher les funeſtes ſuites ; car la bonté de l'Etre infiniment parfait ne ſeroit point infinie, ſi l'on pouvoit avoir quelque notion d'une bonté plus grande que la ſienne. Il ne peut donc convenir à cet Etre ſouverainement parfait de donner aux hommes un franc-arbitre, dont il ſait qu'ils feront un uſage qui leur ſera pernicieux. Il n'appartient qu'à un Etre mal-faiſant & mauvais d'accorder des

dons

dons aux créatures qui doivent certainement leur devenir nuiſibles, ou inutiles. Si un Souverain faiſoit diſtribuer à tous ſes ſoldats des épées qui pourroient garantir de la mort tous ceux qui ſauroient s'en ſervir d'une certaine manière, & qu'il n'apprît ce ſecret qu'à quelques-uns, & laiſſât périr tous les autres, n'auroit-on pas ſujet de ſe réerier ſur ſon injuſtice, & de le taxer de cruauté ? En vain, voudroit-on ſoutenir que nous ne pouvons, nous finis, avoir aucune idée de la juſtice de l'Infini : il eſt vrai que nous n'en pouvons avoir aucune idée parfaite : mais cependant celles que nous avons de la juſtice, ne ſont vraies, qu'autant qu'elles approchent de la juſtice de Dieu ; car une choſe n'eſt bonne ou mauvaiſe, qu'autant qu'elle approche plus ou moins de la perfection. Or, ma raiſon & ma lumière naturelle, qui ne ſauroient me tromper, me font voir que l'on ne peut punir juſtement un homme d'un crime involontaire ; ni créer des créatures qu'on ſait devoir être malheureuſes, lorſqu'on peut l'éviter par ſa ſeule volonté. Ainſi, l'hom-

me malheureux ne peut être émané d'un principe ſouverainement bon.

Les Athées Chinois fondent leurs opinions ſur ces dernières objections, & c'eſt ordinairement celles qu'emploient tous ceux qui ſont aſſez aveuglés & aſſez malheureux pour nier l'exiſtence de Dieu. *Les Athées de la Chine*, dit un Miſſionnaire, *ne ſont pas plus traitables ſur le chapitre de la Providence, que ſur celui de la Création. Quand on leur enſeigne que Dieu qui a créé l'Univers de rien, le gouverne par des loix générales, très-dignes de ſa ſageſſe infinie, & auxquelles toutes les créatures ſe conforment avec une régularité admirable, ils diſent que ce ſont-là de grands mots, auxquels ils n'attachent aucune idée, & qui n'éclairent point du tout leur eſprit.*

Par les mots de loix, repliquent-ils, nous entendons un ordre établi par un Légiſlateur, qui a le pouvoir d'ordonner à des créatures capables d'exécuter ſes loix, & par conſéquent capables de les connoître & de les entendre. Or, peut-on dire, ſans une abſurdité manifeſte, qu'un fœtus, qu'une plante, que les bêtes

ont

ont une connoissance parfaite de ces loix, & qu'elles s'y conforment réguliérement en vertu de cette connoissance? Mais s'ils ne les connoissent pas, comment peuvent-ils les exécuter? Le bon sens ne nous dicte-t-il pas que pour se conformer à une loi, il faut la connoître, la comprendre, & que la connoissance & la perception d'une loi ne peut se faire que par le moïen de l'intelligence & de l'entendement? Dieu, ajoutent-ils, a fait des loix générales, voilà qui est bien; mais pour qui sont-elles faites? Est-ce pour des êtres capables de les connoître & de les entendre, ou pour des êtres incapables d'intelligence & de connoissance?

Si vous dites que Dieu a fait des loix pour être exécutées par des êtres capables de les connoître, il s'ensuit que les animaux, que les plantes, & généralement tous les corps qui agissent conformément à ces loix générales, les connoissent, & par conséquent qu'ils ont de l'intelligence; ce qui est absurde.

Si vous dites que Dieu a fait des loix pour être exécutées par des êtres incapables de les connoître & destitués d'intelligence, on vous siflera, & on vous de-

mandera comment un être peut exécuter un plan dont il n'a aucune idée, & dont vous convenez qu'il ne peut avoir aucune connoiſſance, puiſqu'il eſt ſans intelligence & ſans entendement?

En un mot, inſiſtent-ils, quelque parti que vous preniez, en ſuppoſant que des loix générales réglent & diſpoſent de tout ce qui arrive dans le Monde, il faut que vous conveniez que les plantes, que les animaux, que les corps ont une connoiſſance parfaite de ces loix, ou bien qu'ils les exécutent ſans les connoître; ce qui eſt également abſurde: car nous n'avons pas d'idées qui nous faſſent comprendre comment un être, deſtitué d'intelligence, peut connoître des loix établies par une cauſe intelligente, ni comment un être créé peut exécuter ces mêmes loix avec la dernière régularité, ſans les connoître.

Voilà, Madame, les principales raiſons qui jettent Spinoſa dans l'erreur. Ne pouvant accorder les malheurs de la créature avec les perfections du Créateur, il donna dans l'Athéïſme, & forma ſon monſtrueux ſyſtême ſur celui de l'ame du Monde, auquel il donna une nouvelle forme, quoiqu'au fond

fond ce fut le même. C'eſt un malheur ordinaire à ceux qui veulent approfondir les myſtères que Dieu nous cache, que de s'égarer dans un labyrinthe où ils ſe perdent pour toujours. Il y a de la folie à vouloir pénétrer ce qui eſt au-deſſus de nos connoiſſances (*). Il eſt plus ſûr & plus ſage, dit un illuſtre Ancien, qui n'étoit éclairé que des ſimples lumières de ſa raiſon, de croire les opérations de la Divinité, que de les vouloir approfondir (†).

(*) Quant à la liberté des opinions Philoſophiques touchant le vice & la vertu, c'eſt choſe où il n'eſt beſoin de s'étendre, & où il ſe trouve pluſieurs avis qui valent mieux tûs, que publiés aux foibles eſprits. MONTAGNE, Eſſais, *Liv. II. pag.* 189.

(†) *Sanctius eſt ac reverentius de actis Deorum credere, quam ſcire.* TACITUS de Moribus Germanorum.

§. VI.

§. VI.

RE'FUTATION DU DOGME DE L'AME DU MONDE, ET DU SYSTEME DE SPINOSA.

IL n'eſt rien de ſi aiſé que de ſapper les fondemens du ſyſtême de Spinoſa. Si l'éclairciſſement des doutes qui l'ont jetté dans l'erreur eſt au-deſſus de notre portée, les abſurdités du dogme de l'ame du Monde ſont ſenſibles aux plus foibles eſprits ; & j'ai peine à comprendre comment Spinoſa, qui avoit réellement beaucoup de génie, n'avoit pas ſenti lui-même dans quels égaremens il s'étoit laiſſé entraîner. Il n'admettoit dans l'Univers qu'une ſubſtance unique, qu'il appelloit Dieu. Or, il eſt impoſſible que cela ſoit ; car tout ce qui eſt étendu a naturellement des parties, & tout ce qui a des parties eſt compoſé. Quel horrible chaos ne s'enſuit-il pas de faire un Dieu compoſé de cent milles parties différentes ? Pour excuſer cette abſurdité, Spinoſa ne ſauroit dire que l'étendue en géné-

ral

ral eſt diſtincte de la ſubſtance de Dieu; car s'il le diſoit, il enſeigneroit que cette ſubſtance eſt en elle-même non étendue. Elle n'eût donc jamais pû acquérir les trois dimenſions qu'en les créant, puiſqu'il eſt viſible que l'étendue ne peut ſortir ou émaner d'un ſujet non-étendu, que par la voïe de création. Or, Spinoſa ne croioit point que de rien on pût faire rien. La ſubſtance divine n'étant donc point diſtincte de l'étendue, elle devenoit ſujette à être diviſée en mille parties. On ne ſauroit pouſſer plus loin l'aveuglement, que de faire Dieu étendu, parce que non-ſeulement c'eſt lui ôter la ſimplicité, mais c'eſt le réduire à la condition de la nature la plus vile, en le faiſant matériel, la Matiére étant le théâtre de toutes les corruptions & de tous les changemens.

Plus on examine le ſyſtême de Spinoſa, & plus on le trouve rempli d'abſurdités. Tous les êtres particuliers, dit-il, l'étendue corporelle, le ſoleil, les plantes, les hommes, leurs imaginations, leurs idées ſont des modifications

tions de la ſubſtance unique, qu'il appelle Dieu. Il ne s'apperçoit pas que les mêmes modifications entraînent après elle la néceſſité de pluſieurs ſubſtances.

Vous avez vû, Madame, dans les Réflexions ſur la Logique qu'une choſe modifiée eſt un ſujet, ou une ſubſtance déterminée par ſon attribut. Or, les modalités étant des êtres qui ne peuvent exiſter ſans la ſubſtance qu'elles modifient; il faut donc que la ſubſtance ſe trouve par-tout où il y a des modalités; il faut même qu'elle ſe multiplie à proportion que les modifications incompatibles entre elles ſe multiplient, deſorte que par-tout où il y a cinq ou ſix modifications, il y a auſſi cinq ou ſix ſubſtances. La preuve de cette vérité ſe ſentira aiſément, en conſidérant qu'il eſt auſſi impoſſible qu'une ſubſtance aimante ſoit une ſubſtance haïſſante, qu'il l'eſt qu'un cercle ſoit un triangle; car la haine eſt excluſivement éloignée de l'amour. En pouſſant ce raiſonnement plus loin, on prouve non-ſeulement la néceſſité de pluſieurs ſubſtances différentes; mais

mais on démontre que s'il étoit vrai que les hommes fussent des modifications de cette substance unique, qui est Dieu, cet Etre souverainement parfait seroit perpétuellement contraire à lui-même. Est-il possible de croire que la même substance veuille & ne veuille pas, qu'elle aime & qu'elle haïsse, qu'elle soit vertueuse & criminelle ? Une hypothèse pareille allie ensemble deux termes aussi opposés que la figure quarrée & la circulaire.

En considérant du côté moral le dogme de l'ame du monde, il est encore plus contraire à la raison. L'Etre souverain, l'Etre parfait, l'Etre nécessaire n'est plus ferme, n'est plus constant ; c'est le ramas de tous les crimes. Les hommes n'étant que des modifications de la substance, & n'y aiant par conséquent qu'elle qui agisse, on doit dire : *Un Dieu coquin a tué un Dieu honnête homme : on a pendu aujourd'hui un Dieu fripon* ; car les modes, selon Spinosa, ne sont rien, & c'est la seule substance qui agit.

Saint Augustin a vivement réfuté le système de l'ame du Monde. Qui

est

eſt celui qui ne voit, dit ce Pere, les horreurs & les impiétés qui découlent & prennent leur ſource d'un dogme auſſi affreux ? La nature divine eſt foulée aux pieds, on tue Dieu en détail dans les animaux qu'on fait mourir (*). Dieu devient ſujet à tous les vices, il n'eſt aucune de ſes parties qui ne ſoit ſouillée de quelques-uns, & la luxure, l'iniquité, l'impiété ſont le partage des attributs de la Divinité (†).

Ro-

(*) *Quod ſi ita eſt, quis non videat quanta impietas & irreligioſitas conſequatur, ut quod calcaverit quiſque partem Dei calcet, & in omni animante occidendo pars Dei trucidetur? Nolo omnia dicere quæ poſſunt occurrere cogitantibus; dici autem ſine verecundia non poſſunt.* AUGUSTINUS, de Civit. Dei, *Lib. IV. Cap. XII. pag.* 431.

(†) *Non video quidem ſi totus Mundus eſt Deus, quomodo beſtias ab ejus partibus ſeparent? Sed obluctari quid opus eſt? De ipſo rationali animante, id eſt homine, quid infelicius credi poteſt, quam partem Dei vapulare cum puer vapulat? Jam vero partes Dei fieri laſcivas, iniquas, impias atque omnino damnabiles quis ferre poſſit, niſi qui prorſus inſaniat?*

Robert Flud, Anglois, qui ne manquoit pas d'eſprit, ſoutient auſſi l'opinion de l'ame du Monde. Il croioit qu'elle étoit compoſée d'une matière très-ſubtile & très-active, qu'il diſoit être Dieu, qui, comme matériel, entroit dans la compoſition du Monde : mais il enveloppoit ſon erreur de tant de diſtinctions, qu'on auroit cru qu'il admettoit effectivement pluſieurs cauſes & pluſieurs effets. *La lumière & les ténèbres*, diſoit-il, *ſont les deux premiers principes des choſes : de leur mêlange réſulte l'unité radicale, de laquelle dépendent enſuite tous les êtres. Mais dans le fond il ne diſtinguoit point, ni la lumière, ni les ténèbres ; il ne trouvoit ces deux principes, qu'entant qu'il conſidéroit le même objet, tantôt d'une manière, & tantôt de l'autre. Ils n'avoient jamais été réellement ſéparés ; mais notre eſprit pouvoit les conſidérer ſans relation aux choſes créées : ainſi, les ténèbres même*

&

niat ? Poſtremo, quid iraſcitur eis à quibus non colitur, cum à ſuis partibus non colatur ? AUGUSTINUS, de Civit. Dei, *Lib. IV. Cap. XIII. pag.* 433.

& la Matière étoient un principe incréé. S'il parloit d'un tems qui eût précédé la Création, c'étoit un tems imaginaire, une pure priorité de Nature (*). Le fameux Gaſſendi a développé l'erreur de ce Philoſophe, & l'a réfutée d'une façon convaincante & victorieuſe (†). Et ce qu'il y a de particulier, c'eſt que lui-même avoit aſſez d'inclination à croire qu'il y avoit une certaine force par-

(*) BAYLE, Continuation des Penſées diverſes ſur les Comètes, *Tom. I. pag.* 349.

(†) *Cum dico* ante Creationem, *cave intelligas illud tempus quo nos vulgo cogitamus & aſſerimus Deum ſolum extitiſſe antequam Mundum conderet. Intellige ergo potius ſtatum rationis ſeu abſtractionis mentalis (eo modo quo ſolent in ſcholis Univerſalia fingere), quatenus videlicet conſideramus tam lucem quam tenebras abſolute ſecundum ſe & ſine determinatione ad res ſingulares, à quibus tamen ſecluſa hac cogitationis præciſione, nullo modo ſejunctæ ſunt.* Lux *igitur, hoc modo ſpectata*, increata *dicitur, ac* tenebræ *etiam increatæ, quod hac ratione ad nullam rem creatam, ſeu è ſe ipſis, ut partibus, conſtitutam, pertineant.* GASSENDUS, in Examine Philoſophiæ Roberti Fluddi, *pag.* 217. *Tom. III. Operum.*

particulière & diffuſe par tout le Monde, qui, comme une eſpèce d'ame, en lioit & attachoit enſemble les parties; mais il ne concevoit cette ame que comme un feu ſubtil, ou une matière extrêmement déliée & active, comme une ame enfin végétative, & ſoumiſe à l'Etre puiſſant qui l'avoit créée, ainſi que les autres choſes. Un de ſes fameux diſciples lui attribue beaucoup de penchant pour ce ſentiment, & il paroît dans pluſieurs endroits de ſes Ouvrages qu'il le croioit aſſez probable (*).

§. VII.

(*) *Je penſois*, ajoute Gaſſendi, *que cela ne dérogeoit aucunement à la Foi, en ce que cette ame ſeroit cenſée n'être autre choſe qu'une certaine force dépendante de Dieu, & être une ame à ſa manière; c'eſt-à-dire, d'une eſpèce particulière, différente de la ſenſitive & de la raiſonnable, & nommément incapable des dons ſpirituels de la grace & de la béatitude.....* Or, je rapporte ce paſſage, afin que lorſqu'on le lira, & qu'on verra enſuite en divers endroits de cet Ouvrage que Mr. Gaſſendi a beaucoup de pente à croire, non-ſeulement que la terre, la lune, le ſoleil, & tous les autres globes

§. VII.

DE LA CRE'ATION DU MONDE.

VOus voiez, Madame, que les anciens Philoſophes, ignorant le myſtère de la Création de l'Univers, ont

qui compoſent la machine du Monde, ont chacun leur ame à leur manière, prenant à peu près l'ame à la manière de Démocrite, d'Hippocrate & d'Ariſtote; mais qu'il n'y a preſque rien en particulier qui ne ſoit animé, comme les pierres précieuſes, l'aiman, les plantes & les ſemences, & qui n'ait ſon ame à ſa manière, par le moïen de laquelle il connoit, pour ainſi dire, & ſait ce qui lui eſt propre, & qui ſait pour ſa conſervation, ou fuit ce qui lui eſt nuiſible, & qui va à ſa deſtruction: afin, dis-je, que lorſque l'on verra en pluſieurs endroits de cet Ouvrage l'inclination que Mr. Gaſſendi a pour cette ſorte d'animation, par le moïen de laquelle il ſe tire de mille difficultés, l'on n'aille pas s'imaginer qu'il ait donné dans l'opinion de ces anciens Pythagoriciens & autres ſemblables, ou dans celle de Flud, puiſqu'il réfute l'une & l'autre comme très-

ont été partagés dans leurs ſentimens, & que nous ſerions encore dans des doutes qui ne pourroient être éclaircis, ſi la Révélation ne déterminoit notre croiance. Elle eſt même contraire à l'opinion la plus probable, & ſi nous penſons que le Monde ait été tiré du néant, & que de rien toutes choſes aient été faites, c'eſt la Foi ſeule qui nous y contraint, & qui tient notre eſprit captif, prêt à ſe révolter con-

très-ridicules, & indignes d'un Philoſophe de bon ſens. BERNIER, Abregé de la Philoſophie de Gaſſendi, *Tom. I. pag.* 117.

Hippocrate ſembloit reconnoître pour Dieu la chaleur qui eſt répandue par tout le Monde. Ce ſyſtême approchoit de celui de Spinoſa; car Hippocrate croioit que l'ame n'étoit autre choſe que le calidum innatum, *ou la* chaleur naturelle. *Je crois que le paſſage qui ſuit prouve mon ſentiment.* Δοκέει δέ μοι ὃ καλέομεν θεῖον, ἀθάνατόν τε εἶναι καὶ νοεῖν πάντα καὶ ἰδεῖν, καὶ ἀκοῦσαι, καὶ εἰδέναι πάντα, καὶ τὰ ὄντα, καὶ τὰ μέλλοντα ἔσεσθαι. *Quod* calidum *vocamus id mihi immortale eſſe videtur, cunctaque intelligere, videre & audire, ſcireque omnia, tum præſentia, tum futura.* HIPPOCRATE de Carn. *pag.* 249.

contre des idées qui lui paroiſſent fauſſes, lorſqu'il veut les examiner.

Comment donc les anciens Philoſophes ſe ſeroient-ils accordés ſur la Création du Monde, puiſque malgré les Ecritures, les Peres & les Docteurs Chrétiens ne ſont point d'un ſentiment unanime? Les uns veulent s'en tenir au ſens littéral de la *Genèſe*, & ſoutiennent que Dieu emploia ſix jours effectifs dans la conſtruction du Monde. Les autres au contraire, prétendent qu'il a été créé tel qu'il eſt, dans un ſeul inſtant, & que Moïſe n'a fait la diſtinction de journées que pour s'accommoder à la foibleſſe du Peuple Juif, qui, ſortant de la Captivité d'Egypte, n'eût pû comprendre un myſtère auſſi grand & auſſi ſurprenant, ſi l'on n'y eût obſervé quelque ordre. Il eſt facile, ajoutent ceux qui ſoutiennent cette opinion, de voir le deſſein de Moïſe; car après qu'il a énuméré ſéparément les choſes qui furent créées en ſix jours divers, il les réduiſit enſuite toutes à une ſeule journée, ou plûtôt à un ſeul inſtant fixe. *En ce jour-là*, dit-il, *Dieu fit le Ciel & la Terre, & l'Herbe*

l'Herbe des Champs, &c. (*). Ce ſentiment a été embraſſé & ſoutenu par de grands hommes, & même par un des plus illuſtres Peres de l'Egliſe. (†) Il y a même eu des Juifs qui l'ont adopté, & Philon, Auteur d'une aſſez grande réputation, & habile dans la connoiſſance de la Loi Judaïque, a traité de ridicule l'opinion qui admet la diſtinction des journées, qui n'eſt rapportée par Moïſe que pour marquer quelque ordre, qui donne une idée de génération (‡).

Les Docteurs, qui veulent qu'on croie exactement la Création comme elle eſt marquée dans la *Genèſe*, répondent qu'on ne doit point chercher à donner des explications aux choſes qui ſont déja clairement expliquées; qu'il étoit auſſi aiſé au Peuple Juif de penſer que Dieu avoit fait le Monde dans un inſtant, que dans ſix jours; que

(*) Geneſ. *Chap. I.*
(†) AUGUST. de Civit. Dei. *Lib. II. Cap. VI.*
(‡) PHILO Judæus, Allegoriar. *Lib. I.*

que lorſqu'on avoit aſſez de ſoumiſſion pour croire que de rien on pût faire quelque choſe, on ne manquoit pas pour le tems que demandoit cette génération, & que les Juifs, aiant déja une grande idée de Dieu, ne trouvoient rien d'impoſſible à ſa puiſſance, dont ils avoient vû des effets ſurprenans dans la ſubmerſion de l'armée de Pharaon.

Cette diſpute ne faiſant rien au fond de la Religion, chacun peut indifféremment embraſſer le ſentiment qui lui paroît le plus probable, & pour lequel il a le plus d'inclination. Cependant je crois qu'à examiner avec un eſprit Philoſophique ces différentes opinions, celle de la Création dans un inſtant donne une plus grande idée de la puiſſance de Dieu, qui n'a pas beſoin, comme un vil artiſan, du tems & de la matiére pour perfectionner un ouvrage. Il n'a qu'à dire que *la Lumière ſe faſſe*, & *la Lumière eſt faite : Fiat Lux, & Lux facta eſt.* C'eſt dans cette prompte obéïſſance de la choſe créée que paroît la puiſſance du Créateur. D'ailleurs, Moïſe dit que le ſoleil ne fut

fût fait que le quatrième jour. Or, comment pouvoit-il y avoir distinction de jours, avant même que le jour fût; car les jours ne subsistoient pas avant le cours du soleil ? A ces raisons un Philosophe Cartésien pourroit en ajouter une autre. *Si Dieu*, diroit-il, *eût créé le Monde pièce à pièce, & dans des intervalles differens & séparés, cette opération divine eût répugné à l'essence des choses; ce qui ne se peut : car il y eût eu des espaces étendus & vuides dans la Nature, en attendant qu'ils fussent remplis par les choses qui restoient à créer, & qui devoient être placées dans ces espaces vuides; ce qui ne sauroit être, parce que par-tout où il y a de l'étendue, il y a de la Matière, ne pouvant y avoir de Vuide dans la Nature.*

C'est-là ce que nous examinerons dans la suite; & je vous annonce d'avance, Madame, que vous n'allez pas trouver plus de certitude dans les nouvelles questions que je vais tâcher de vous développer, que dans celles que vous avez déja parcourues.

§. VIII.

§. VIII.

DES PREMIERS PRINCIPES DES CHOSES

TOus les Philoſophes ont penſé différemment ſur les premiers principes, ou les premières parties actives de la Matière; ou, ſi l'on veut, ſur la première Matière des choſes. Cette queſtion a été très-agitée, & fort peu éclaircie.

Héraclite (*), & Hippias (†) ont

(*) Καὶ τὰ ἐπὶ μέρους δὲ αὐτῷ ὧδε ἔχει τῶν δογμάτων. Πῦρ εἶναι στοιχεῖον, καὶ πυρὸς ἀραιώσει καὶ πυκνώσει τὰ πάντα ἀφαιρεῖσθαι καὶ γίνεσθαι.

Jam vero per partes digeſta ſic ſe habent ejus decreta. Ignem Elementum eſſe dicit, igniſque viciſſitudine, tum raritate, tum denſitate conſtare, quæ fiunt omnia. DIOG. LAERT. de Vit. clarorum Philoſophorum, *Lib. IX. Segm.* 8.

(†) Ἱππασος, Μεταποντῖνος) *Alii Crotoniatem faciunt.* JAMBLICHUS de Vita Pythagoræ, *cap.* 18. τὸν δὲ Ἵππασον, οἱ μὲν, Κροτωνιάτην φασίν. οἱ δὲ, Μεταποντῖνον. *Ignem pro Deo coluit.* ÆGID. MENAGII in Laert. Obſervationes, *Segm.* 80. *Lib. VIII.*

ont cru que le feu étoit le seul principe de toutes les choses naturelles ; qu'il les avoit produites, & qu'il devoit dans la suite les embrâser & les détruire.

Anaximène (*), & Diogène (†) Apollinaire disoient que tout avoit été formé de l'air, qui, à cause de sa soupleſſe & de sa flexibilité, étoit capable de prendre toutes sortes formes.

Thales Miléſien vouloit (¶) que tout

(*) Οὗτος ἀρχὴν ἀέρα εἶπε, καὶ τὸ ἄπειρον. κινεῖσθαι δὲ τὰ ἄστρα οὐχ ὑπὲρ γῆν, ἀλλὰ περὶ γῆν.

Hic initium dixit aëra, & infinitum. Moveri ſidera, non ſupra terram, ſed circa terram. Diog. Laert. de Vit. Philoſ. *Lib. II. Segm.* 3.

(†) Στοιχεῖον εἶναι τὸν ἀέρα· κόσμους ἀπείρους· καὶ κενὸν ἄπειρον. τόν τε ἀέρα, πυκνούμενον καὶ ἀραιούμενον, γεννητικὸν εἶναι τῶν κοσμων.

Elementum eſſe aërem; mundos infinitos; & inane infinitum: denſumque aërem ac rareſcentem, mundos gignere. Nihil ex eo quod non ſit fieri, neque in id quod non ſit corrumpi. Id. *ibid*

(¶) Ἀρχὴν δὲ τῶν πάντων ὕδωρ ὑπεστησατο. *Principium omnium aquam eſſe dixit.* Id. *Lib. I. Segm.* 27.

tout dût ſon origine à l'eau, parce que ſans l'humide, qui lie & entretient toutes les choſes animées, elles meurent & ſe diſſolvent.

Héſiode dit (*) que la terre, ſortie

(*) Ἤτοι μὲν πρώτιστα Χάος γένετ', αὐτὰρ ἔπειτα
Γαῖ' εὐρύστερνος, πάντων ἕδος ἀσφαλὲς αἰεὶ
Ἀθανάτων, οἳ ἔχουσι κάρη νιφόεντος Ὀλύμπου
Τάρταρά τ' ἠερόεντα μυχῷ χθονὸς εὐρυοδείης,
Ἠδ' Ἔρος, ὃς κάλλιστος ἐν ἀθανάτοισι θεοῖσι,
Λυσιμελὴς, πάντων τε θεῶν πάντων τ' ἀνθρώπων
Δάμναται ἐν στήθεσσι νόον καὶ ἐπίφρονα βουλήν.
Ἐκ Χάεος δ' Ἔρεβός τε, μέλαινά τε Νὺξ ἐγένοντο.
Νυκτὸς δ' αὖτ' Αἰθήρ τε καὶ Ἡμέρη ἐξεγενοντο.
Οὓς τέκε κυσαμένη, Ἐρέβει φιλότητι μιγεῖσα.
Γαῖα δέ τοι πρῶτον μὲν ἐγείνατο ἶσον ἑαυτῇ
Οὐρανὸν ἀστερόεντ', ἵνα μιν περὶ πάντα καλύπτοι,
Ὄφρ' εἴη μακάρεσσι θεοῖς ἕδος ἀσφαλὲς αἰεί.

Primo omnium quidem Chaos fuit, ac deinde
Tellus lato pectore prædita, omnium ſedes tuta ſemper
Immortalium, qui tenent juga nivoſi Olympi,
Tartaraque tenebricoſa in receſſu terræ ſpacioſæ:

Atque

tie du Chaos, eſt le principe de toutes choſes. Il ajoute qu'elle eſt l'épouſe du ciel, & il explique poëtiquement ſes productions, cauſées par les influences céleſtes.

Diogène (*) de Babilone, dans un

Atque Amor, qui pulcherrimus inter immortales Deos,
Solvens curas, & omnium Deorum omniumque hominum
Domat in pectoribus animum, & prudens conſilium.
Ex Chao vero Erebuſque, nigraque Nox editi ſunt.
Ex nocte porro Ætherque & dies prognati ſunt:
Quos peperit ubi concepiſſet, Erebo amore mixta.
Tellus vero primum quidem genuit parem ſibi
Cœlum ſtellis ornatum, ut ipſam tiam obtegat,
Utque eſſet beatis Diis ſedes tuta ſemper.

HÆSIODI Deorum Generat. *Verſ.* 118. *& ſeq.*

(*) *Quem (Chryſippum) Diogenes Babylonius conſequens in eo Libro, qui inſcribitur* de Minerva, *partum Jovis ortumque Virginis ad*

un Ouvrage, intitulé *Minerve*, & qui n'eſt point parvenu juſqu'à nous, ne raiſonnoit guères plus conſéquemment qu'Héſiode. Il prétendoit expliquer phyſiquement, & d'une manière qui n'eût rien de commun avec la Fable, l'enfantement de Jupiter & la naiſſance de cette Déeſſe.

Empédocle fut un des (*) premiers Philoſophes qui diſtinguérent les quatre Elémens, le Feu, l'Air, l'Eau, & la Terre, auxquels il ajoûta deux facultés ou puiſſances naturelles, qu'il nommoit *accord* & *diſcord*. L'accord ſervoit à l'union & à la génération des choſes, le diſcord à leur ruine & à leur deſtruction.

Xéno-

Phyſiologiam traducens, dejungit à fabula. CICER. de Nat. Deor. *Lib. I. Cap. XV.*

(*) Ἔδοξε δ' αὐτῷ τάδε. Στοιχεῖα μὲν εἶναι τέτταρα, πῦρ, ὕδωρ, γῆν, ἀέρα. φιλίαν τε ᾗ συγκρίνεται, καὶ νεῖκος ᾧ διακρίνεται.

Hæc autem illi viſa ſunt ac placita. Elementa eſſe quatuor: ignem, aquam terram, aërem: amicitiamque, qua copulentur, & diſcordiam, qua diſſideant. DIOG. LAERT. *Lib. VIII. Segm. 76.*

Xénophanes (*) & Méliſſus (†) croioient que tout ce qui étoit dans l'Univers n'étoit qu'une même choſe infinie, Parménide (¶) une choſe finie. Pluſieurs Ecrivains, qui ont parlé du ſyſtême de ces deux premiers Philoſophes, ont cru que le ſeul principe infini qu'ils admettoient, étoit Dieu. Mais ſi cela étoit, Xénophanes & Méliſſus n'auroient établi aucuns pre-

(*) *Xenophanes .... unum eſſe omnia, neque id eſſe mutabile, & id eſſe Deum, neque natum uſquam, & ſempiternum conglobata figura.* CICER. Quæſt. Acad. *IV.* 37

(†) Ἔδειχε δὲ αὐτῷ τὸ πᾶν ἄπειρον εἶναι, καὶ ἀναλλοίωτον, καὶ ἀκίνητον, καὶ ἓν, ὅμοιον ἑαυτῷ, καὶ πλῆρες.

Univerſum infinitum eſſe, & immutabile, atque immobile; & unum, ſibi ipſi ſimile ac plenum. DIOG. LAERT. *Lib. IX. Segm.* 24.

(¶) Ce principe unique & fini étoit le ſoleil, s'il en faut croire Cicéron, & un habile Commentateur de Diogène Laërce. *Cicero in Lucullo*, dit-il, *ſolum ignem principium ab eo poſitum nominat. Parmenides*, inquit *ignem qui moveat terram*, quæ ob eo formetur. *Sed de principio efficiente tantummodo locutus eſt.* ALDOB. in Vit. Parmenid. DIOG. LAERT. *Lib. XI. Segm.* 21.

premiers principes des choſes, parce qu'ils n'euſſent parlé que de la première cauſe des cauſes, tant des choſes naturelles, que des ſurnaturelles.

Anaxagoras (*) Clazoménien diſoit que toutes les choſes étoient engendrées par de petites particules, ou de petites corpuſcules tout ſemblables, qui, venant à ſe joindre & à ſe ramaſſer enſemble, produiſoient toutes les choſes.

Archélaüs (†) Athénien a cru qu'un air infini étoit le premier principe, qui faiſoit ſes différentes opérations, ſuivant qu'il étoit rare, atténué, épaiſſi, ou condenſé.

Za-

(*) *Anaxagoras inquit materiam infinitam, ſed eas particulas ſimiles inter ſe minutas; eas primum confuſas, poſtea in ordinem adductas mente divina.* CICER. in Quæſt. Acad. *Lib. II.*

(†) Archélaüs, fils d'Apollodorus Athénien, dit que le principe de l'Univers étoit l'air infini & la raréfaction & condenſation d'icelui, dont l'un eſt le feu, & l'autre eſt l'eau. PLUTARQ. des Opinions des Philoſoph. *Liv. I. Chap.* 3. Je me ſers de la traduction d'AMIOT.

Zareta Chaldéen (*) ſoutenoit que la lumière & les ténèbres étoient comme le pere & la mere dont toutes les choſes du monde étoient engendrées. Ce ſentiment étoit la germe, ou plûtôt l'ébauche du ſyſtême de Robert Flud, dont je vous ai déja parlé.

Œnopides (†) admettoit le feu & l'air pour premiers principes; Hipias (‡) Régien le feu & l'eau, & Onomacrite (§) le feu, l'air, & l'eau.

Pythagore prétendoit (**) que les principes des choſes naturelles conſiſtoient dans l'harmonie ou la convenan-

(*) Zareta Chaldéen a eſtimé que la lumière & les ténèbres étoient comme le pere & la mere dont toutes les choſes du Monde étoient engendrées. DU PLEIX, Phyſiq. ou Science des choſes naturelles, &c. *Liv. II. Chap. I. pag.* 44.

(†) Id. *ibid.*

(‡) Id. *Ibid.*

(§) Id. *ibid.*

(**) Ἀρχὴν μὲν τῶν ἁπάντων, μονάδα. *Principium quidem hominum eſſe unitatem.* DIOG. LAERT. in Vit. Pythag. *Segm.* 28.

nance des nombres, dont il établiſſoit la perfection à la dixaine, parce qu'après avoir compté juſqu'à dix, il faut reprendre l'unité. Cette opinion, toute inintelligible & ridicule qu'elle étoit, eut pendant certain tems plus de vogue que toutes les autres.

Mochus Phénicien, qui vivoit du tems de la guerre de Troïe, Leucippe, Démocrite, Epicure (*), Lucrece,

(*) Je placerai ici un paſſage de Plutarque, qui contient les principales opinions des Philoſophes anciens ſur les atômes, afin que dans la ſuite de cet ouvrage on puiſſe juger plus aiſément des corrections & des augmentations que les *Atomiſtes* modernes ont faites aux ſyſtêmes qu'ils ont ſuivis; je continuerai à me ſervir de la Traduction d'Amiot. » Epicurus, fils de Neocles » Athénien, ſuivant l'opinion de Démocri- » tus, dit que les principes de toutes cho- » ſes ſont les Atômes; c'eſt-à-dire, corps » indiviſibles, perceptibles par la raiſon ſeu- » lement, ſolides ſans rien de vuide, non » engendrez, immortels, éternels, incor- » ruptibles, qu'on ne ſauroit rompre, ni » leur donner autre forme, ni autrement » les altérer, & qu'ils ne ſont perceptibles » ni compréhenſibles que par la raiſon, » mais

ce, & de nos jours le fameux Gaſſendi,

» mais qu'ils ſe meuvent en un infini & » par un infini qui eſt le vuide, & que ces » corps ſont en nombre infini, & ont ces » trois qualitez, figure, grandeur, & » poids. Démocritus en mettoit deux, » grandeur & figure : mais Epicurus y » ajoûta pour le troiſième poids. Car il » eſt, diſoit-il, force que ces corps-là ſe » meuvent par la percuſſion du poids ; car » autrement ne ſe mouveroient-il pas : & » que les figures de tels corps étoient com- » préhenſibles & non pas infinis, pour ce » qu'ils ne ſont ni de forme de hameçon, » ni de fourche, ni de annelets, d'autant » que telles figures ſont fort fragiles : & les » Atômes ſont tels, qu'ils ne peuvent être » ni rompus ni altérez, & ont certaines fi- » gures qui ſont perceptibles non autrement » que par la raiſon, & s'appellent Atômes ; » c'eſt-à-dire, indiviſibles, non pour ce » qu'ils ſoient les plus petits, mais pour ce » qu'on ne les peut meſpartir, d'autant » qu'ils ſont impaſſibles & qu'ils n'ont rien » qui ſoit de vuide, tellement que qui dit » Atôme, il dit infragible, impaſſible, » n'aiant rien de vuide. Et qu'il y ait des » Atômes, il eſt tout apparent, parce qu'il » y a des Elémens éternels des corps vuides, » & l'unité. « PLUTARQUE, des Opinions Philoſophiques, *Chap. III.*

Ceux

di, crurent que les atômes, qui ſont des

Ceux qui ne connoiſſent que médiocrement les Philoſophes anciens, me ſauront bon gré de placer ici un paſſage de Plutarque, qui les mettra parfaitement au fait des ſentimens de Phytagore ſur les principes des choſes. Je me ſervirai de la Traduction d'Amiot; je ne puis rien donner de meilleur, ni de plus fidèle à ceux de mes Lecteurs qui n'entendent point le Grec.

» Pythagoras, fils de Mnéſarchus, natif » de l'Iſle de Samos, le premier qui a donné le nom à la Philoſophie, a tenu que » les principes des choſes étoient les nombres, & les ſymetries; c'eſt-à-dire, convenances & proportions qu'ils ont entre eux, leſquels ils appellent autrement » harmonies: & puis les compoſez de ces » deux Elémens qu'on dit Géométriques. » Derechef il met encore entre les principes, l'un & le deux indéfini: & tend » l'un de ces principes à la cauſe efficiente » & ſpécifique, qui eſt l'entendement, c'eſt » aſſavoir Dieu: l'autre à la cauſe paſſive » & matiérielle, qui eſt ce Monde viſible. » D'avantage il eſtimoit que dix étoit toute » la nature du nombre, pour ce que les » Grecs & les Barbares tous comptent juſques à dix, puis quand ils ſont arrivés juſqu'à la dizaine, ils retournent derechef à » l'u-

des petits corpuſcules, indiviſibles pour leur

» l'unité. Et outre diſoit encore, que tou-
» te la puiſſance de dix conſiſte en quatre,
» c'eſt-à-dire, au nombre quartenaire, & la
» cauſe pourquoi, c'eſt que ſi l'on recom-
» mence à l'un, & que ſelon l'ordre des nom-
» bres on les ajouſte juſques au quatre, on
» fera le nombre de dix, & ſi on ſurpaſſe
» le quaternaire, auſſi ſurpaſſera-t-on la di-
» zaine, comme ſi on met un & deux en-
» ſemble, ce ſont trois, & trois avec font ſix,
» & quatre après ce ſont dix, deſorte que
» tout le nombre, à le prendre d'un à un,
» giſt en dix, & ſa force & puiſſance en qua-
» tre. Et pourtant les Pythagoriens ſouloient
» jurer, comme par le plus grand ſerment
» qu'ils euſſent ſû faire, par le quaternaire.

» *Par le ſaint Quatre, éternelle nature*
» *Donnant à l'ame humaine, je te jure:*

» Et notre ame, dit-il, eſt compoſée de nom-
» bre quaternaire; car il y a l'entendement,
» ſcience, opinion & ſentiment, dont pro-
» céde toute ſcience & tout art, & dont
» nous-mêmes ſommes appellés raiſonna-
» bles. Car l'entendement eſt l'unité, pour
» ce qu'il ne connoît & n'entend que par un,
» comme y aiant pluſieurs hommes, les
» particuliers un à un ſont incomptéhenſi-
» bles par ſentiment, attendu qu'ils ſont in-
» finis, mais nous comprenons en pénſée,
» cela

leur dureté, & inviſibles par leur extrême

» cela ſeul homme, & en entendons un ſeu-
» lement, auquel nul n'eſt ſemblable, car
» les particuliers qui les conſidérerôit à part,
» ſont infinis, ainſi toutes eſpéces & tous
» genres ſont en unité : & pourtant quand
» on demande de chaque particulier que
» c'eſt, nous en rendons une telle définition
» en général, c'eſt un animal raiſonnable,
» apte à diſcourir par raiſon : ou bien, ani-
» mal apte à hennir. Voilà pourquoi l'en-
» tendement eſt unité, par laquelle nous
» entendons cela. Mais le deux & nombre
» binaire, indéfini, eſt à bon droit ſcience,
» car toute démonſtration & toute pro-
» bation eſt une ſorte de ſcience : & da-
» vantage toute manière de ſyllogiſme ou
» ratiocination, collige & infére une conclu-
» ſion qui étoit douteuſe, de quelques pro-
» poſitions confeſſées, par où elle démonſtre
» facilement une autre choſe, dont la com-
» préhenſion eſt ſcience : par ainſi appert-il
» que ſcience vraiſemblablement eſt le
» nombre binaire. Mais opinion à bonne
» raiſon ſe peut dire le nombre ternaire de
» la compréhenſion, pour ce que l'opinion
» eſt de pluſieurs. Or le ternaire eſt nom-
» bre de multitude, comme quand le Poë-
» te dit ; ô Grecs, heureux trois fois. C'eſt
» pourquoi Pythagoras ne faiſoit point eſti-
» me

trême petiteſſe, étoient les parties actives de la Matière, & ſes premiers ouvriers.

Zénon (*) & Chryſippe diſoient que

» me du trois, la ſecte duquel a été ap-
» pellée Italique, pour autant que Pythago-
» ras ne pouvant ſupporter la tyrannique
» domination de Policrates, ſe partit de
» Samos, qui étoit ſon païs, & s'en alla
» tenir ſon Ecole en Italie. PLUTARQUE, des Opinions Philoſophiques, *Chap. III. Liv. I.* de la Traduction D'AMIOT.

(*) Οὐσίαν δέ φασι τῶν ὄντων ἁπάντων τὴν πρώτην ὕλην, ὡς καὶ Χρύσιππος ἐν τῇ πρώτῃ τῶν φυσικῶν, καὶ Ζήνων. ὕλη δέ ἐστιν ἐξ ἧς ὁτιδηποτοῦν γίνεται. καλεῖται δε διχῶς, οὐσία τε καὶ ὕλη, ἥτε τῶν πάντων, καὶ ἡ τῶν ἐπὶ μέρους. ἡ μὲν οὖν τῶν ὅλων, οὔτε πλείων οὔτε ἐλάττων γίνεται.

Porro rerum omnium ſubſtantiam, primam materiam dicunt, ut & Chryſippus in primo Rerum Naturalium, & Zeno. Eſt autem materia ex qua quidvis fit. Appellaturque dupliciter, ſubſtantia & materia, cum univerſorum, tum ſingulorum. Et univerſorum quidem materia neque major, neque minor efficitur: ſingulorum autem, & major, & minor. DIOGEN. LAERT. *Lib. VII. Segm.* 150.

Cicéron explique parfaitement le ſyſtême des Stoïciens. On voit clairement par ce qu'il fait dire à l'Epicurien Velleius que Zé-

que Dieu & la Matière étoient les vrais prin-

Zénon, Chryſippe, & tous ceux de leur Secte croioient qu'il y avoit un eſprit répandu dans toute la Matière qui la vivifioit, & que de même que les aſtres, les hommes, les animaux étoient de ſimples modifications de la Matière, de même auſſi les ames étoient des modifications de l'ame univerſelle de cette Matière générale. Rien n'eſt plus reſſemblant au Spinoſiſme. Zénon, dit Cicéron, *veut que Dieu ſoit l'éther, comme ſi un être inſenſible pouvoit être Dieu, & que la Divinité dût n'entendre ni nos prières, ni nos vœux, ni nos ſouhaits. Dans un autre endroit, le même Zénon dit qu'une eſpèce d'intelligence, répandue dans tous les êtres, a le pouvoir d'agir d'une manière divine. Il veut auſſi que ce ſoit la même choſe des aſtres, des années, des mois, des ſaiſons; & lorſqu'il explique la Théogonie d'Héſiode, il renverſe & détruit toutes les idées qu'on a des Dieux. Il ne reconnoît ni Jupiter, ni Junon, ni Veſta, ni aucune autre Divinité; mais il prétend que ce ſont des noms qu'on a donnés à des êtres inanimés, pour marquer leurs attributs.* Zeno..... æthera Deum dicit, ſi intelligi poteſt nihil ſentiens Deus, qui nunquam nobis occurrit, neque in precibus, neque in optatis, neque in votis. Aliis autem libris rationem quandam,

principes de Nature. Ce ſyſtême étoit

dam, per omnem naturam rerum pertinentem, vi divina eſſe affectam putat. Idem aſtris, hoc idem tribuit, tum annis, menſibus, annorumque mutationibus. Cum vero Theogoniam Heſiodi interpretatur, tollit omnino præceptas inſitaſque cognitiones Deorum, neque enim Jovem, neque Veſtam, neque quemquam, qui ita appellatur, in Deorum habet numero; ſed rebus inanimis atque mutis, per quandam ſignificationem, hæc docet tributa nomina. CICER. de Nat. Deor. *Lib. I. Cap. XIV.*

Ce que dit Cicéron, en parlant des opinions de Chryſippe, montre encore mieux la conformité qu'il y a entre le ſyſtême des Stoïciens, & celui de Spinoſa. *Chryſippe*, fait-il dire à Valleius, *aſſûre que la Divinité conſiſte dans la raiſon, dans l'intelligence, dans l'ame de toute la Nature. Dieu*, ſelon lui, *c'eſt le Monde & l'eſprit dont il eſt vivifié; c'eſt cette partie ſupérieure qui forme ſon ame, ſon intelligence; c'eſt le principe qui agit ſur tous les êtres, qui les conſerve tous; c'eſt le deſtin, c'eſt le feu, c'eſt l'éther, ce ſont auſſi les autres Elémens dont il eſt le principe; c'eſt le ſoleil, la lune, les aſtres; enfin c'eſt tout l'Univers.* Chriſippus.... ait..... vim divinam in ratione eſſe poſitam, & univerſæ naturæ animo, atque men-

étoit celui de Spinoſa, mal développé, & couvert par de belles expreſſions.

Socrate & Platon admirent trois principes (*), Dieu, l'Idée, & la Matière.

mente : ipſumque Mundum Deum dicit eſſe, & ejus animi fuſionem univerſam : tum ejus ipſius principatum, qui in mente & ratione verſetur, communemque rerum naturam, univerſa atque omnia continentem, tum fatalem vim, & neceſſitatem rerum futuram : ignem præterea, & eum quem antea dixi æthera tum ea, quæ natura fluerent atque manarent, ut & aquam, & terram, & aëra, ſolem, lunam, ſidera univerſitatem rerum qua omnia continentur. CICER. de Nat. Deor. *Lib. I. Cap. XV.*

(*) *Socrates, fils de Sophroniſcus Athénien, & Plato, fils d'Ariſton Athénien auſſi (car les opinions de l'un & de l'autre, de quelque choſe que ce ſoit, ſont toutes unes) mettent trois principes, Dieu, la Matière & l'Idée. Dieu eſt l'entendement univerſel : la Matière, le premier ſujet ſuppoſé à la génération & corruption : l'Idée, une ſubſtance incorporelle, eſtant en la penſée & entendement de Dieu : & Dieu, l'entendement du Monde.* PLUTARQUE, des Opinions Philoſophiques. *Chap. III.*

tière. Par l'idée, ils entendoient une certaine eſſence incorporelle, qui étoit l'Entendement de Dieu lui-même, par le moïen duquel il produiſoit toutes choſes. Ce ſyſtême eſt très-obſcur; & quelque effort qu'on ait fait pour l'éclaircir entièrement, on n'en a pû venir à bout (*). Car, qu'eſt-ce que cette Idée,

(*) Le premier eſt le Dieu ſuprême, à qui les deux autres doivent honneur & obéiſſance, d'autant qu'il eſt leur Pere & leur Créateur. Le ſecond eſt le Dieu viſible, le Miniſtre du Dieu viſible, & le Créateur du Monde. Le troiſième ſe nomme *le Monde*, ou l'*Ame qui anime le Monde*, à qui quelques-uns donnent le nom de Démon. Pour revenir au ſecond, qu'il nomme auſſi *le Verbe*, *l'Entendement*, ou *la Raiſon*, il concevoit deux ſortes de Verbes; l'un qui a réſidé de toute éternité en Dieu, par lequel Dieu renferme de toute éternité dans ſon ſein toutes ſortes de vertus, faiſant tout avec ſageſſe, avec bonté, avec puiſſance; car étant infiniment parfait, il a dans ce Verbe interne toutes les idées & les formes des êtres créés. L'autre Verbe, qui eſt le Verbe externe & proféré, n'eſt autre choſe, ſelon lui, que cette ſubſtance que Dieu pouſſa hors de ſon ſein, ou qu'il engendra

Idée, ou cet entendement divin, distinct de la Divinité, que Platon appelle le Dieu visible, qui est inférieur au Dieu suprême ? Quoique les premiers Peres de l'Eglise eussent adopté la plûpart des sentimens de ce Philosophe sur l'Etre éternel, comme orthodoxes, le plus illustre Ecrivain de nos jours n'a pas craint cependant de soutenir qu'il résulte un plus grand nombre de Divinités du système de Platon, que des Ecrits de tous les Poëtes. Il fonde son opinion sur un passage d'un Auteur moderne, qui a expliqué & dévoilé le Platonisme (*).

Aristo-

pour en former l'Univers. C'est dans cette vûe que Mercure Trismégiste a dit que le Monde est substantiel à Dieu. SOUVERAIN, Platonisme dévoilé, *pag.* 82. *Ce système est aussi confus & embrouillé que le* Talmud. *Il est même un peu dans le goût de certains Chapitres de l'*Alcoran, *qui sont presque aussi inintelligibles. On peut consulter* BAYLE, *dans le premier Tome de la* Continuation de ses Pensées diverses, *qui rapporte aussi ce même passage.*

(*) Avez-vous jamais rien lû de plus monstrueux ? Ne voilà-t-il pas le Monde formé

Ariſtote (*) établit trois premiers principes, la Matière, la Forme, & la Privation. Son opinion a été ſuivie pendant long-tems, & même juſques à nos jours, avec autant de ſoumiſſion qu'on en avoit pour la Révélation. Tout homme qui auroit oſé contredire au moindre ſentiment de ce Philoſophe, eût paſſé pour un ignorant, ou un

formé d'une ſubſtance que Dieu pouſſa hors de ſon ſein ? Ne le voilà-t-il pas l'un des trois Dieux ? Et ne faut-il pas le diviſer en autant de Dieux qu'il y a de parties dans l'Univers différemment animées ? N'avez-vous pas-là toutes les horreurs, toutes les monſtruoſités de l'ame du Monde ? Plus de guerre entre les Dieux, que dans les Ecrits des Poëtes ? Les Dieux, auteurs de tous les péchés des hommes ? Les Dieux qui puniſſent, & qui commettent les mêmes crimes qu'ils ordonnent de ne point faire ? BAYLE. Continuation des Penſées diverſes, *Tom. I. pag.* 346.

(*) Ariſtote, fils de Nicomachus, natif de Stagire, met pour principes, la forme, la matière, & la privation : pour Elémens, quatre : & pour le cinquième, le corps céleſte étant immuable. PLUTARQUE, des Opinions Philoſophiques, *Chap. III. Liv. I.*

un novateur. Cependant bien des gens de bon ſens ſentoient & comprenoient que les premiers principes d'Ariſtote étoient auſſi incertains que ceux des autres, & peut-être même plus ridicules. Car, qu'y a-t-il de plus abſurde que de faire entrer le néant pour principe des choſes naturelles; & qu'eſt-ce que la *privation*, priſe comme Ariſtote l'entend, qu'un *rien*, un *non-être* (*), enfin le *néant* ? Michel de Mon-

(*) Il eſt bon de remarquer en paſſant que quoique les Commentateurs de Conimbre diſtinguent la privation de la négation, ils conviennent cependant que la privation n'eſt qu'un être de raiſon ; c'eſt ce qu'on doit conclure de leurs diſcours.

Secundo accipiuntur, ut diximus, ad imitationem formæ realis, expellentis aliam ſibi oppoſitam à ſubjecto; qua ratione non exiſtunt, niſi cum mente concipiuntur, & id circo participant naturam entis rationis. *Quod attinet ad diſcrimen inter privationem, & negationem, fatemur illud non eſſe abſolute, & ſimpliciter eſſentiale propter rationem in argumento propoſitam; ſed ſolum aliquando. Id vero ut explicetur, advertendum eſt privationem, ex eo quod dicat carentiam formæ cum aptitudine ad eam habendam, neceſſario concipi*

Montagne, qui, n'en déplaiſe aux Scholaſtiques, avoit autant de juſteſſe & de génie que ce Philoſophe, fit l'horoſcope de ſes principes dans un tems où chacun étoit très-perſuadé de leur vérité. *Avant*, dit-il, *que les principes qu'Ariſtote a introduits, fuſſent en crédit, d'autres principes contentoient la raiſon humaine, comme ceux-ci nous contentent à cette heure. Quelles lettres ont ceux-ci, quel privilège particulier, que le cours de notre invention s'arrête à eux, & qu'à eux appartient pour tout le tems à venir la poſſeſſion de notre créance ? Ils ne*

cipi ad modum formæ in ſubjecto, cui talis potentia ineſt. At negatio, quia ſolum dicit carentiam formæ, concipi poteſt, vel in ſubjecto, vel extra, ut concipitur nihil, vel ſpatium imaginarium. Et quoniam exiſtere per ſe, & in alio, ſunt modi diverſi in ipſa eſſendi ratione, idcirco dicimus privationem & negationem habere eſſentiale diſcrimen, quando ſic opponuntur, idque ſatis eſſe ut conſtituant membra diſtincta. Commentarii Collegii Conimbricenſis, &c. *Part. prima. in Præfat. Porphir. Quæſt. VI. Artic. II. pag.* 77.

ne ſont pas plus exemts du Boute-hors qu'étoient nos anciens (*).

Ce que diſoit Montagne eſt arrivé. Gaſſendi a renouvellé (†) le ſyſtême des atômes d'Epicure, & Deſcartes a inventé la Matière ſubtile. Ces deux opi-

(*) Montagne, Eſſais, *Liv. II. pag.* 341.

(†) *Rurſus itaque notum eſt corporum, alia eſſe concretiones, ſeu mavis, concreta, compoſitave corpora, alia ex quibus concretiones, compoſitave corpora fiunt. Hæc autem, ſi prima ſimpliciaque ſint, prima rerum materia ſunt. Dicunturque Principia, & à recentioribus etiam Elementa. Hujuſmodi autem Principia, ſeu omnium prima, ſimplicia, incompoſita corpora (ſive malis, corpuſcula) eſſe debent & inſectilia, nullave vi reſolubilia: & hac ratione immutabilia, ſive in ſeipſis mutationis omnis expertia. Nimirum, ſi futurum eſt, ut in concretionum diſſolutionibus omnia in nihilum non intereant; ſeu conſiſtat perſeveretque plena quædam, ſeu vacui expers, ſolidaque adeo natura, quippe quæ talis cum fuerit, non habeat qua parte, aut quo modo fiſſuram admittat, ſicque diſſolvatur.* Syntagma Philoſoph. Epicur. P. GASSEND. *part.* 2. *Cap. IV. pag.* 39. *Edit. in-douze.*

opinions, qui paroiſſent très-éloignées à cauſe du Vuide qu'admet Gaſſendi, & que Deſcartes nie, ont pourtant quelque affinité enſemble, en ce qu'elles conviennent que les premiers principes des choſes conſiſtent dans des corpuſcules extrêmement déliés. En ſuppoſant donc que ces petits corps ſont les parties actives de la Matière, les premiers ouvriers dont elle ſe ſert, & les principes des choſes, je vais examiner s'ils peuvent ſe mouvoir ſans le Vuide, ou s'il eſt néceſſaire abſolument qu'il y en ait dans la Nature.

§. IX.

DE L'ESPACE ET DU VUIDE.

LEs Philoſophes qui ſoutiennent l'opinion du Vuide, veulent qu'on admette *un eſpace immatériel* (*) *infiniment*

(*) *Jam univerſum ex inani & corpore conſtans infinitum eſt. Id enim quod finitum eſt extremum habet; quod vero extremum habet, id ex alio quopiam cernitur, ſeu ex intervalla extra aſſumpto cerni poteſt. At uni-*

niment étendu de toutes parts en largeur, longueur, & profondeur, comme une table d'attente des productions que Dieu peut tirer de ſa toute-puiſſance. Ils diſtinguent donc deux ſortes d'étendue, ou d'extenſion : l'une corporelle & matérielle, impénétrable, commune à tous les corps ; l'autre incorporelle & pénétrable, qui ſert à recevoir ces mêmes corps, & qu'ils appellent à cauſe de cela, eſpace local. Et pour définir plus clairement ces deux différentes étendues, la corporelle conſiſte, par exemple, dans la longueur, la profondeur & la largeur, d'une liqueur contenue dans un vaſe, ou de l'air qui le remplit ; & l'incorporelle, dans l'é-

univerſus ex alio quopiam extrinſecus non cernitur : quippe cum nihil ſit intervalli, ſeu ſpatii quod intra ſe ipſum non contineat, alioquin enim univerſum niſi univerſum ſpatium contineret, non foret, quare neque habet extremum. Quod porro non habet extremum, id neque finem habet ; quod vero finem non habet, id non finitum ſane, ſed infinitum eſt. Synthagma Philoſophiæ Epicuri, PET. GASSEND. *Part. 2. Cap. 11. pag. 91. Edit. in-quarto.*

l'étendue qui resteroit d'un côté à l'autre de ce même vase, si l'eau, l'air, & tout autre corps en étoit ôté, enforte qu'il n'y restât plus rien. Voilà les définitions des deux étendues différentes qu'admettent ceux qui croient qu'il y a des espaces immenses, vuides de tous corps, au-delà des bornes du monde. Supposons, disent-ils, que Dieu place un homme aux extrémités des corps corporels, (ce qu'on ne peut nier qu'il n'ait la puissance de faire, si l'on ne suppose pas le corps infini, ce qu'on ne sauroit faire sans anéantir la Divinité, puisqu'il y auroit plusieurs Infinis) supposons donc que cet homme étende son bras. S'il le peut faire, il le mettra dans un endroit où il y avoit auparavant une espace sans corps: & s'il n'en a pas le pouvoir, il en sera donc empêché par quelque chose qui est au-delà des bornes du monde & de l'espace; ce qu'on ne sauroit comprendre, & qui ne peut se dire (*). Il faut donc qu'il

(*) *Præterea si jam finitum constituatur*
Omne quod est spatium, si quis procurrat ad oras

qu'il y ait des espaces immenses vuides de tous corps, & capables de recevoir ceux que Dieu voudroit créer de nouveau. Car, si la substance corporelle remplit tous les espaces possibles, ou plûtôt est elle-même l'espace, il faut donc qu'elle soit infine dans son étendue,

Ultimus extremas, jaciatque volatile telum
Invalidis utrum contortum viribus ire
Quo fuerit missum, mavis, longeque volare,
An prohibere aliquid censes obstareque posse?
Alterutrum fatearis enim, sumasque necesse est...
Ast sive est aliquid quod prohibeat, officiatque
Quominus quo missum si veniat, finique locet se,
Sive foras fertur, non est ea fini profecto.
Hoc pacto sequar, atque oras ubicumque locaris
Extremas, quaram quid telo denique fiat,
Fiet, uti, nunquam possit consistere finis.

LUCRETIUS de Rerum Natura, *Lib. I. Vers. 970. & seqq.*

due, & Dieu ſe trouve dans l'impoſſibilité de pouvoir créer & annihiler la moindre partie de cette ſubſtance; & cet Etre puiſſant, qui de rien a fait tout le monde, a borné lui-même ſi fort ſa puiſſance, qu'il ne peut plus former un atôme, ni l'anéantir.

Si pour prouver qu'il peut y avoir du Vuide, on demande à un Cartéſien, ſi Dieu ne pourroit point ôter l'air qui ſe trouve entre les quatre murailles d'une chambre, empêcher qu'aucun corps ne ſuccédât à ſa place, & faire que ces quatre murailles ne ſe briſaſſent point & reſtaſſent à leur place? Il répond que cela ne ſe peut, & que dès qu'il n'y auroit plus rien entre les murailles, elles ſe toucheroient mutuellement. *Si vous demandez*, dit Deſcartes, *ce qui arriveroit en cas que Dieu ôtât tout le corps qui eſt dans un vaſe, ſans qu'il permît qu'il en entrât un autre, nous répondrons que les côtés de ce vaſe ſe trouveroient ſi proches, qu'ils ſe toucheroient immédiatement; car il faut que deux corps s'entre-touchent lorſqu'il n'y a rien entre eux d'eux, parce qu'il y auroit contradiction que ces deux corps fuſſent*

éloignés ; c'eſt-à-dire, qu'il y eût de la diſtance de l'un à l'autre, & que néanmoins cette diſtance ne fût rien : car la diſtance eſt une propriété de l'étendue, qui ne ſauroit ſubſiſter ſans quelque choſe d'étendu (*).

Avant d'aller plus loin, & pour vous développer plus aiſément les deux différentes opinions des Gaſſendiſtes & des Cartéſiens ſur l'Eſpace & le Vuide, je vous prie d'examiner avec un peu d'attention ce que Deſcartes entend par l'eſpace ou l'étendue. La définition qu'il en fait, émane naturellement de celle qu'il donne de l'eſſence de la Matière.

(*) Deſcartes, Principes de Philoſophie, *II. l'art. pag.* 89.

§. X.

DE L'ESSENCE DE LA MATIERE.

NOus ſaurons, dit Deſcartes, *que la nature de la matière, ou du corps pris en général, ne conſiſte point en ce qu'il eſt une choſe dure, ou peſante, ou colorée, ou qui touche nos ſens de quelque autre façon; mais ſeulement en ce qu'il eſt une ſubſtance étendue en longueur, largeur & profondeur* (*).

Prenez-garde, Madame, que ſelon ce Philoſophe, par tout où il y a de l'étendue, il faut qu'il y ait de la matière : ainſi, vous ne devez plus être ſurpriſe qu'il ſoutienne qu'un vaſe ne ſauroit reſter vuïde de tout corps, même par le pouvoir de Dieu, puiſque d'un bord à l'autre il y auroit une étendue, & que qui dit étendue, dit matière. Or, Dieu ne ſauroit changer

(*) Deſcartes, Principes de Philoſophie, *II. Part. pag.* 73.

ger l'eſſence des choſes, il ne ſauroit faire qu'un bâton n'ait deux bouts, qu'un triangle n'ait trois angles. Il ne ſauroit donc faire que l'étendue ne fût pas Matière, puiſque l'étendue en eſt l'eſſence & la principale qualité qui la conſtitue. Ainſi, Madame, ſelon Deſcartes, par tout où il y a de l'étendue, il y a de la Matière, & il ne ſauroit par conſéquent y avoir aucune eſpace vuide de corps.

Gaſſendi définit autrement l'eſſence de la Matière, il la fait conſiſter dans la ſolidité. *Puiſque nous concevons*, dit-il, *que deux parties ne demeurent étendues, ſans ſe pénétrer & ſans ſe confondre, en un ſeul & même lieu, que parce qu'elles ſe réſiſtent l'une à l'autre, & qu'elles ne ſe réſiſtent que parce qu'elles ſont ſolides, dures & maſſives; je conclus qu'on doit faire conſiſter l'eſſence de la Matière dans la ſolidité.* Or, Gaſſendi n'accorde cette dureté & cette ſolidité qu'aux principes matériels qui compoſent les corps que nous voïons, qui nous paroiſſent plus ou moins durs, ſelon qu'il y a plus ou moins de petits vuides, interceptés entre

tre les atômes, ou parties ſolides dont ils ſont compoſés.

Vous voïez à préſent, Madame, qu'une partie des raiſons pour ou contre l'exiſtence du Vuide, prennent leur ſource de la définition de l'eſſence de la Matière. Car ſi l'extenſion eſt l'eſſence des corps matériels, il eſt certain qu'il ne peut point y avoir de Vuide, puiſque par tout où il y aura de l'étendue, il y aura de la Matière. Que ſi au contraire, l'impénétrabilité & la dureté que ſuppoſe Gaſſendi, forment l'eſſence des corps, le Vuide devient très-aiſé à concevoir.

§. XI.

DES RAISONS QU'ONT LES CARTE'SIENS POUR N'ADMETTRE QUE L'ETENDUE CORPORELLE, ET POUR NIER QU'IL Y AIT DU VUIDE DANS LA NATURE.

LEs Philoſophes appellent l'*eſſence du corps*, ce qui fait que le corps eſt, ou n'eſt pas. Pour trouver cette eſſence, en formant des idées abſtraites, ils ont examiné leſquelles ils pourroient rejetter, ſans ceſſer cependant d'avoir l'idée du corps. Deſcartes, & ſes diſciples, ont cru qu'ils pouvoient le concevoir ſans aucune propriété que la ſeule étendue, qui par conſéquent faiſoit ſon eſſence. *Si nous examinons quelque corps que ce ſoit*, dit ce Philoſophe, *nous pouvons penſer qu'il n'a en ſoi aucune de ces qualités, & cependant nous connoiſſons clairement & diſtinctement qu'il a tout ce qui fait le corps, pourvû qu'il ait de l'extenſion en longueur, largeur & profondeur; d'où il*

ſuit

ſuit auſſi que pour être, il n'a beſoin d'elles en aucune façon, & que ſa nature conſiſte en cela ſeul qu'il eſt une ſubſtance, & qu'il a de l'extention.

Si la ſolidité & la dureté, ainſi que l'aſſûre Gaſſendi, faiſoient l'eſſence du corps, il pourroit ſe faire que les corps perdiſſent leur eſſence, & par conſéquent ce qui fait les corps, & ſans quoi ils ne ſauroient l'être ; car nous ne connoiſſons la dureté que par le moïen de l'attouchement, & parce que les parties des corps durs réſiſtent à nos mains, lorſqu'elles viennent à les heurter, preſſer, ou rencontrer. Or, ſi lorſque nous approchons nos mains vers quelque endroit, & que nous portons nos bras vers quelque part, les corps qui s'y trouvent ſe retiroient auſſi vîte comme nos mains avancent, nous ne ſentirions aucune dureté : cependant les corps qui fuiroient & s'éloigneroient, ne perdroient point leur eſſence, & n'en ſeroient pas moins ce qu'ils ſont. Il faut donc que leur nature, ou leur eſſence, ne conſiſte point dans la dureté & la ſolidité que nous ſentons quelquefois à leur occaſion,

ſion, ni dans les autres qualités de ce genre.

On comprendra aiſément que la même étendue qui conſtitue la nature & l'eſſence du corps, conſtitue auſſi la nature & l'eſſence de l'eſpace, ſi l'on veut examiner attentivement l'idée que l'on a de la matière. Suppoſons qu'on prenne une pierre, & qu'on en ôte tout ce qu'on ne ſait ne point appartenir au corps; qu'on la réduiſe d'abord en poudre, & qu'on la prive de la dureté, elle ne ceſſera pas pour cela d'être corps; qu'on lui enleve la couleur, elle le ſera de même; car il eſt des pierres ſi tranſparentes, qu'elles n'en ont aucunes; qu'on lui ôte la peſanteur, & qu'on la change en flamme & en feu, elle ſera toujours corps; qu'on lui enleve la froideur, la chaleur, & toutes les autres qualités de cette eſpèce, elle reſtera toujours corps, & après avoir bien examiné cette pierre, on verra que la véritable idée qu'on en a, conſiſte en ce qu'on connoît diſtinctement qu'elle eſt une ſubſtance étendue en longueur, largeur & profondeur. Or, cette même idée, ou

cette

cette même connoiſſance, eſt parfaitement reſſemblante à celle que nous avons de l'eſpace, ſoit de celui qu'on nomme corporel, ſoit de celui qu'on appelle local & incorporel (*). Ainſi, l'eſpace, ou le lieu intérieur, & le corps qui eſt compris dans cet eſpace, ne diffèrent entre eux que par notre penſée.

Vous

(*) En éfet, la même étendue en longueur, largeur & profondeur qui conſtitue l'eſpace, conſtitue le corps, & la différence qui eſt entre eux, ne conſiſte qu'en ce que nous attribuons au corps une étendue particulière, que nous concevons changer de place avec lui toutes fois & quantes qu'il eſt tranſporté, & que nous en attribuons à l'eſpace une ſi générale & ſi vague, qu'après avoir ôté d'un certain eſpace le corps qui l'occupoit, nous ne penſons pas avoir auſſi tranſporté l'étendue de cet eſpace, à cauſe qu'il nous ſemble que la même étendue y demeure toujours, pendant qu'il eſt de même grandeur, de même figure, & qu'il n'a point changé de ſituation au regard des corps par leſquels nous les déterminons. DESCARTES, Principes de Philoſophie, *II. Part. pag.* 80.

Vous voiez à preſent, Madame, qu'il s'enſuit naturellement par la définition que les Cartéſiens ſont de la nature du corps, qu'il eſt impoſſible qu'il y ait du Vuide; car, ſelon eux, il ne ſauroit y avoir dans tout l'Univers d'eſpace incorporel, puiſque l'extenſion de l'eſpace, ou du lieu intérieur, n'eſt point différente de l'extention du corps (*). Car, dès qu'une choſe eſt éten-

(*) Les mots de *lieu* & d'*eſpace* ne ſignifient rien qui différe véritablement du corps que nous diſons être en quelque place, & nous marquent ſeulement ſa grandeur, ſa figure, & comme il eſt ſitué entre les autres corps; car il faut, pour déterminer cette ſituation, en marquer quelque autre que nous conſidérions comme immobile. Mais ſelon que ceux que nous conſidérons ainſi, ſont divers, nous pouvons dire qu'une même choſe en même-tems change de lieu, & n'en change point. Par exemple, ſi nous conſidérons un homme aſſis à la poupe d'un vaiſſeau que le vent emporte hors du Port, & ne prenons garde qu'à ce vaiſſeau, il nous ſemblera que cet homme ne change point de lieu, parce que nous voions qu'il demeure toujours en une même ſituation à l'égard des parties du vaiſſeau ſur

étendue en longueur, largeur & profondeur, ils disent que c'est un corps & une substance matérielle, puisqu'il est impossible que ce qui n'est rien, ait de l'extention. Ainsi, ils concluent que l'espace qu'on supose vuide, étant étendue, il faut qu'il soit au contraire ma-

sur lequel il est; & si nous prenons garde aux terres voisines, il nous semblera aussi que cet homme change incessamment de lieu, parce qu'il s'éloigne de celle-ci, & qu'il s'approche de quelque autre. Si outre cela, nous supposons que la terre tourne sur son essieu, & qu'elle fait préciſément autant de chemin du Couchant au Levant, comme ce vaisseau en fait du Levant au Couchant, il nous semblera derechef que celui qui est assis à la poupe ne change point de lieu, pour ce nous déterminerons ce lieu par quelque point immobile que nous imaginerons être au Ciel; & si nous pensons qu'on ne sauroit rencontrer en tout l'Univers aucun point qui soit véritablement immobile, ... nous conclurons qu'il n'y a point de lieu d'aucune chose au monde qui soit ferme & arrêté; sinon entant que nous l'arrêtons en notre pensée. DESCARTES, Principes de Philosophie, *II. Part. pag.* 82.

matériel, & par conſéquent qu'il n'y ait point de Vuide. La Nature, ajoutent-ils, ne fait rien en vain : or le Vuide, s'il exiſtoit, ſeroit inutile ; donc il n'exiſte point. D'ailleurs, l'ordre & l'arrangement de l'Univers ſemblent demander une parfaite *enchaînûre* dans ſes parties, & ſon harmonie ſeroit interrompue, s'il y avoit du Vuide entre les corps (*).

II

(*) *Mais, tous corps ſont liés d'un ſi ferme aſſemblage,*
Qu'il n'eſt rien vuide entre eux. C'eſt pourquoi le breuvage
Hors du tonneau percé ne ſe peut écouler,
Qu'on n'ait d'un ſoupirail fait ouverture à l'air.
C'eſt pourquoi le ſouflet, dont la bouche eſt bouchée,
Ne peut être élargi. C'eſt pourquoi l'eau, cachée
Dans un vaſe bien clos, ne ſe glace en hiver.
La clepſydre ne peut les jardins abreuver,
S'on ferme ſa gargouille : & l'argentine ſource,
Qui dans le plomb creuſé fait ſon eſclave courſe,

For-

Il répugne, & paroît contraire à la raiſon d'admettre un Etre, autre que Dieu, qui ſoit incorporel, éternel, immenſe, indépendant, incorruptible, & incapable d'être détruit ; & pour qu'un Philoſophe ſoit en droit d'admettre une étendue incorporelle dont il n'a aucune notion, qu'il ne connoît point, qu'il ne ſent point, qu'il ne touche point, qu'il ne voit point, il doit en prouver l'exiſtence par des raiſons auſſi convaincantes & auſſi claires, que celles dont on ſe ſert pour démontrer la ſpiritualité de Dieu, à qui l'on accorde toutes les qualités du prétendu eſpace incorporel ou local. Et quel eſt l'homme enfin, qui peut concevoir une étendue pénétrable, l'entendement humain

Forçant ſon naturel rejaillit vers les Cieux.
Tant & tant à tous coups le Vuide eſt odieux.

DU BARTAS, Poëſies, *Liv. II.*

Quelques vieux que ſoient ces vers, ils ne ſont point indignes d'être cités. Ils diſent en peu de mots les principales expériences ſur leſquelles ſe fondent ceux qui nient la poſſibilité du Vuide.

main n'en aiant jamais vû, ni conçû que de ſolide & d'impénétrable ? Quel eſt l'eſprit aſſez ſubtil, ou plûtôt l'heureux Démon, qui puiſſe comprendre qu'une étendue incorporelle ait des parties ? Eſt-il rien en éfet de plus répugnant, de plus abſurde que d'être incorporel, & d'avoir des parties ? Et lorſqu'on dit, pour excuſer ces erreurs, que l'eſpace eſt un être à ſa manière, qui n'eſt ni ſubſtance, ni accident, & par conſéquent peut être étendu, pénétrable, incorporel, on ne répond à aucune des difficultés qu'on forme contre cet être imaginaire. Car avant que d'aſſûrer *qu'il n'eſt, ni ſubſtance, ni accident, mais un être à ſa manière*, il faut montrer que c'eſt réellement un être, & qu'il ſubſiſte véritablement.

Voilà, Madame, les principales raiſons des Carthéſiens & des Philoſophes qui nient la poſſibilité du Vuide. Quoiqu'elles ne ſoient point au-deſſus de toute contradiction, elles ſont cependant capables de jetter dans le doute les eſprits qui croiroient être les plus affermis dans le ſentiment qu'elles com-

bat-

battent. Je vais vous dire le plus distinctement qu'il me ſera poſſible, les motifs qui déterminent l'opinion des Gaſſendiſtes, & vous déciderez vous-même quel eſt le parti dans lequel vous croiez qu'on puiſſe trouver la vérité.

§. XII.

DES RAISONS QU'ONT LES GASSENDISTES POUR ADMETTRE DES ESPACES INCORPORELS ET DU VUIDE DANS LE MONDE.

VOus avez déja vû, Madame, que Gaſſendi définit la nature ou l'eſſence du corps différemment que Deſcartes. Il la fait conſiſter dans la ſolidité, comme étant ce qu'il y a de premier dans la matière, & la cauſe originaire de l'étendue. *Nous concevons*, dit ce Philoſophe, *que ce qui fait que deux parties de matière gardent leur étendue, ou demeure de ſuite*

l'une hors de l'autre ſans ſe réduire & ſe confondre dans un ſeul & même lieu, c'eſt parce qu'elles ſe réſiſtent mutuellement l'une à l'autre, & qu'elles ſe réſiſtent, parce qu'elles ſont dures & ſolides : d'où il faut inférer que l'on doit plûtôt faire conſiſter l'eſſence de la matière dans la ſolidité qui eſt première, que dans l'étendue ; ou, ſi l'on veut, que dans l'impénétrabilité, qui ſont des ſuites néceſſaires de la ſolidité. C'eſt en vain, continue-t-il, qu'on voudroit objecter qu'il eſt des corps, qui n'aiant aucune ſolidité, comme l'air, l'eau, le feu, & bien d'autres choſes matérielles, ceſſeroient d'être corps ſi la ſolidité faiſoit leur eſſence, puiſque n'étant point ſolides, n'aiant aucune dureté ni réſiſtance, ils n'auroient plus cette nature ou cette eſſence qui fait qu'ils exiſtent, ou qu'ils n'exiſtent pas. Il n'eſt aucun corps, quelque mol qu'il paroiſſe, qui n'ait quelque ſolidité. D'ailleurs, les premières & les principales parties dont tous ſont compoſés, ſont extrêmement ſolides, & ceux qu'elles forment, ne paroiſſent mous & ſans réſiſtance, que par les petits vuides qui

ſont

ſont interceptés entre elles, & qui leur donnent moïen de céder aiſément. Si l'on conſidére la poudre de diamant, on verra que quoiqu'elle paroiſſe molle, les parties dont elle eſt compoſée, ſont extrêmement dures.

Si l'eſſence du corps conſiſte dans ſa ſolidité, comme le dit Gaſſendi, ou dans l'étendue déterminée, ſolide & impénétrable, comme prétendent quelques-uns de ſes éleves, le Vuide eſt non-ſeulement poſſible, mais il eſt même néceſſaire pour réaliſer l'eſſence des corps mous, qui cédent ſans réſiſtance par ſon ſecours, comme nous venons de le voir.

Les Philoſophes, qui mettent l'eſpace incorporel, prétendent (*) que s'il

(*) *Eſſe vero etiam Inane, ex eo manifeſtum fit, quod niſi in rerum natura eſſet, non haberent corpora, neque ubi eſſent, neque qua motus ſuos obirent, cum moveri ea quidem res evidens ſit.*

Sane ſi plena forent omnia, & materia rerum veluti ſtipata, non poſſent non eſſe omnia immobilia, quia nec moveri quicquam poſſet, niſi omnia protuderet, neque locus

s'il n'y avoit point de Vuide dans le monde, il ne pourroit y avoir de mouvement, & qu'aucun corps ne pourroit paſſer d'un lieu à un autre. Tout étant occupé, où ſe logeroit-il ? Il ne peut ſe placer avec un autre corps : ce ſeroit introduire une pénétration de dimenſion, contraire à l'ordre de la nature ; il faut donc qu'il y ait quelque eſpace vuide pour recevoir les corps. Si tout étoit rempli, il ſeroit impoſſible à ces mêmes corps qu'aucun d'eux pût croître & augmenter ; les alimens, ou, ſi l'on veut, les parties par le moïen deſquelles ſe fait leur accroiſſement, ne pourroient ſe répandre & s'écouler par l'empêchement qu'elles rencontreroient en d'autres parties qui occupoient déja la place.

Les Cartéſiens répondent à ces objections, que le mouvement ſe fait par la facilité que les corps ont de céder, les plus foibles & les plus mous aux plus

porro in quem quicquam protruderetur, eſſet. Syntagm. Philoſoph. EPICURI, *Part. II. Cap. I. pag. 27. édit. in-quarto.*

plus durs & aux plus ſolides, comme l'air & le feu cédent & font place à nos corps. Quoiqu'il n'y ait, diſent-ils, aucun Vuide répandu dans l'eau, un poiſſon avance librement, parce qu'à meſure qu'il avance, il laiſſe de la place par derrière, où l'eau coule & ſe retire par un eſpèce de mouvement circulaire. Mais cette réponſe ne réſout pas la difficulté; car il paroît que s'il n'y a point de Vuide, il n'y aura pas la moindre partie de l'eau qui ait le pouvoir de commencer à ſe remuer, de céder & de quitter ſa place. Comment le poiſſon pourra-t-il avancer, & agir au milieu d'une maſſe qui eſt également réſiſtante de tout côté, remplie de corps, qui, ne pouvant ſe pénétrer, ne doivent céder que par le ſecours de certains eſpaces vuides qui puiſſent les recevoir (*). Ainſi, loin que

(*) *Nam quo ſquammigeri, poterunt procedere tandem,*
Ni Spatium dederint latices? Concedere porro
Quo poterunt undæ, cum piſces ire nequibunt?

Au

que le mouvement du poiſſon dans l'eau ſerve de preuve contre le Vuide, il en montre au contraire la néceſſité.

Voilà, Madame, les raiſons réciproques des Philoſophes ſur l'étendue corporelle, ſur l'incorporelle, & ſur les petits vuides que quelques-uns d'entre eux diſent être répandus dans le Monde & dans tout l'Univers, pour recevoir les atômes, & leur procurer la liberté d'agir & de mouvoir. Je crois qu'on peut dire de ces diverſes opinions ce que Cicéron diſoit des différens ſentimens des Philoſophes ſur la nature & la qualité de nos ames : *Harum ſententiarum quæ vera ſit, Deus aliquis viderit*; c'eſt-à-dire, *Quelque Dieu connoîtra laquelle eſt la véritable.*

De-

Aut igitur motu privandum eſt corpora quæque,
Aut eſſe admiſſum dicendum in rebus Inane,
Unde initium primum capiat res quæque movendi.

LUCRETIUS de Rerum Natura, *Lib. I. Verſ.* 380.

Depuis près de trois mille ans on diſpute, on écrit, on veut démontrer la vérité. Les Savans des deux partis oppoſés l'autoriſent par les mêmes expériences, chacun les explique en ſa faveur, & l'on eſt auſſi éloigné d'appercevoir la vérité, qu'on l'étoit avant de diſputer ſur la néceſſité du Vuide.

§. XIII.

QU'IL SEMBLE QUE L'OPINION QUI ADMET LE VUIDE, EST LA PLUS NATURELLE, ET QU'IL PEUT Y EN AVOIR.

VOus connoiſſez trop ma bonne foi pour vouloir exiger, Madame, que je décide une queſtion auſſi incertaine que celle qui regarde la néceſſité du Vuide. Je vous réïtére encore ce que j'ai eu l'honneur de vous dire, je la crois impénétrable ; mais pour vous ſatisfaire, & contenter votre curioſité, je veux bien vous avoüer que le ſentiment des Gaſſendiſtes me paroît plus naturel & plus probable que celui de leurs adverſaires.

Deſ-

Deſcartes fait conſiſter l'eſſence du corps dans l'extenſion, & conclut enſuite que par tout où il y a de l'étendue, y aiant de la matière, le Vuide ne peut ſubſiſter.

Je demande d'abord quelle eſt la raiſon pourquoi l'extenſion doit conſtituer la nature & l'eſſence du corps plûtôt que la ſolidité, ou quelque autre qualité eſſentielle à la matière? Car de cette attention qu'on fait à un ſeul & unique attribut par l'abſtraction qu'on fait de tous les autres, il ne ſuit point du tout que ces autres ne puiſſent ſubſiſter ſans lui, & qu'il ne puiſſe ſubſiſter ſans les autres. Je puis trouver un attribut particulier auquel je m'arrêterai, & que je ſuppoſerai conſtituer l'eſſence du corps : ſi je tiens ſur ma main une ſphère peſante; par abſtraction je puis concevoir que la peſanteur eſt toute dans ſon centre, & ne faire attention qu'à l'idée de ce centre; il ſeroit pourtant abſurde que je concluſſe de-là que la nature & l'eſſence du corps conſiſte dans ſa gravité. D'ailleurs, tout ce qui eſt dans le corps ne nous eſt point connu, ou du moins ne pou-

pouvons-nous démontrer qu'il nous le ſoit : ainſi, nous ne ſavons point preciſément ce qui le conſtitue ; & parce que nous n'appercevons que ſept ou huit attributs dans le corps, nous ne devons point aſſûrer qu'il n'y en puiſſe avoir d'autres, ſans leſquels ſon exiſtence ſoit auſſi impoſſible que ſans les ſept ou huit qui nous ſont connus. Si la nature d'une choſe conſiſte en trente attributs néceſſaires & inſéparables les uns des autres, & qu'on en prenne dix, il ſeroit ridicule de conclure qu'on eût cette choſe qui en exige trente abſolument ; on en auroit au contraire une autre, qui n'en demande que dix pour former ſon exiſtence. Il en eſt de même du corps, dont nous ne pouvons démontrer que nous connoiſſons les attributs ; ainſi, nous ne ſavons point préciſément ce qui conſtitue ſon eſſence.

La plûpart des Philoſophes ont ſur cette queſtion des ſentimens très-différens. Ceux qui veulent que la nature du corps conſiſte dans la ſolidité, me paroiſſent mieux fondés que les autres qui la font réſider dans l'exten-

ſion. *La ſolidité*, dit Locke, *eſt une idée ſi inſéparable du corps, que c'eſt parce que le corps eſt ſolide qu'il remplit l'eſpace, qu'il touche un autre corps, qu'il le pouſſe, & par-là lui communique du mouvement. Que ſi l'on peut prouver que l'eſprit eſt different du corps, parce que ce qui penſe n'enferme point l'idée de l'étendue, ſi cette raiſon eſt bonne, elle peut, à mon avis, ſervir tout auſſi-bien à prouver que l'eſpace n'eſt pas corps, parce qu'il n'enferme que l'idée de la ſolidité, l'eſpace & la ſolidité étant des idées auſſi differentes entre elles que la penſée & l'étendue; enſorte que l'eſprit peut les ſeparer entiérement l'un de l'autre. Il eſt donc évident que le corps & l'étendue ſont deux idées diſtinctes* (*).

Lorſque les Cartéſiens exigent qu'on leur explique & qu'on leur faſſe comprendre ce pur eſpace étendu & dénué de tout corps, on peut leur demandan-

(*) Locke, Eſſai Philoſophique ſur l'Entendement Humain, *Liv. II. Chap. XIII. pag.* 187.

mander à eux-mêmes d'expliquer ce que c'eſt que l'étendue dont ils parlent tant ; & s'ils ne répondent qu'à leur manière ordinaire, & diſent que l'étendue, c'eſt d'avoir *partes extra partes*, c'eſt-à-dire, que l'étendue eſt étendue, (car ce n'eſt dire autre choſe que de répondre que la nature de l'étendue conſiſte à avoir des parties étendues, extérieures à d'autres parties étendues) n'eſt-on pas en droit de leur reprocher qu'ils n'éclairciſſent point ce qu'on leur demande, & qu'il en eſt d'eux comme d'un Médecin, qui, interrogé ſur la qualité & la nature des nerfs, répondroit que ce ſont des choſes compoſées de nerfs ? Mais, objecte-t-on, il n'y a que la ſubſtance & l'accident qui méritent le nom d'être. L'eſpace n'eſt ni ſubſtance, ni accident ; il n'eſt donc point un être, & par conſéquent n'exiſte point. Je réponds à cela, qu'il eſt vrai que l'eſpace pur n'eſt ni ſubſtance, ni accident ; mais qu'il eſt le lieu des ſubſtances & des accidens, & un être à ſa manière, étant inconcevable qu'u-

ne ſubſtance exiſte, & qu'elle n'exiſte point en aucun lieu. Ainſi, l'eſpace ne peut être ni ſubſtance, ni accident, de même que la ſubſtance, ou l'accident, ne peuvent être l'eſpace; & ſi l'on en demande une explication plus claire, & qu'on perſiſte à nier qu'il ſoit un être, on eſt en droit de répondre, qu'après avoir dit *que l'eſpace eſt une certaine étendue, qui fait que deux choſes ſont éloignées l'une de l'autre, & que c'eſt une certaine capacité propre à recevoir les corps*, on eſt en droit, dis-je, de répondre qu'il eſt des choſes dont on ne peut exiger que certaine définition, parce que dès qu'on en eſt venu à ce qu'il y a de plus connu, & aux principes clairs & évidens, on ne peut faire autre choſe qu'un cercle, & dire que l'*eſpace eſt une certaine capacité propre à recevoir les corps, & qu'une certaine capacité propre à recevoir les corps, eſt l'eſpace.* De même, lorſqu'on en eſt venu au point ſur la nature de l'homme, de dire qu'il eſt un animal raiſonnable, ſi l'on en exige davantage, on ne peut dire autre choſe, ſi ce n'eſt qu'un animal raiſonnable eſt un ani-

animal qui raiſonne, ou qui eſt raiſonnable (*).

Les Auteurs, qui preſſent ſi fort qu'on leur explique clairement ce que c'eſt que l'eſpace pur, & qu'on leur en développe les qualités, ſeroient eux-mêmes bien embaraſſés ſi l'on exigeoit d'eux qu'ils expliquaſſent ce que c'eſt que la ſubſtance, qu'ils nomment à toute heure & qu'ils citent à chaque inſtant. Ils me feroient plaiſir de m'inſtruire, ſi lorſqu'ils appliquent ce mot de *ſubſtance* à Dieu, l'Etre infini, l'Etre ſouverainement ſpirituel, ils le prennent dans le même ſens, & en ont

(*) Les idées ſimples ſont telles préciſément que l'expérience nous les fait connoître; mais, ſi non contens de cela, nous voulons nous en former des idées plus nettes dans l'eſprit, nous n'avancerons pas davantage que ſi nous entreprenions de diſſiper par de ſimples paroles les ténèbres dont l'ame d'un aveugle eſt environnée, & d'y produire par le diſcours des idées de la lumière & des couleurs. J'en donnerai la raiſon dans un autre endroit. LOCKE, Eſſai Philoſophique ſur l'Entendement Humain, *Liv. II. Chap. IV. pag.* 124.

ont la même idée, que lorſqu'ils l'appliquent aux eſprits finis & au corps. S'ils me diſoient qu'ouï, je les prierois de conſidérer qu'il faut donc que ces trois Etres, Dieu, les eſprits finis, & le corps, participant de la même ſubſtance, ne ſoient que des modifications différentes de cette même ſubſtance dont ils ſont tous compoſés. C'eſt-là le ſyſtême de Spinoſa dans tout ſon jour, & je crois qu'il eſt peu de gens éclairés qui ſe ſentent portés à l'admettre. Si au contraire, ils me répondoient qu'ils ont du mot de *ſubſtance* trois idées différentes, & que celle qui regarde Dieu, ne convient point aux eſprits finis, ni celle des eſprits finis au corps; *Définiſſez donc*, leur dirois-je alors, *ces trois idées par trois mots differens & diſtincts; faites-moi comprendre ainſi clairement ce que vous ne me dites qu'obcurément par un ſeul, qui a à peine une unique ſignification claire & déterminée; & dès le moment que vous m'aurez montré que vous avez trois idées claires & diſtinctes de la ſubſtance, je vous prouverai facilement que je puis en*

en avoir une quatrième. En attendant, vous me permettrez de croire que l'eſpace exiſte, & que je puis l'appeller un être à ſa manière, quoiqu'il ne ſoit ni ſubſtance, ni accident.

Voilà, je crois, ce qu'on peut répondre à ceux qui ſe récrient ſur l'explication qu'on donne de l'eſpace pur. Car, quant à l'opinion qu'il ne ſauroit y avoir de Vuide, outre qu'elle entraîne après ſoi l'abſurde néceſſité d'admettre la Matière infinie, ainſi que je le montrerai dans la ſuite, il ſemble qu'on ne peut nier premièrement que le Vuide ne ſoit poſſible, & ſecondement, qu'il ne ſoit néceſſaire. Je vais, Madame, vous en montrer les raiſons dans les deux Paragraphes ſuivans.

§. XIV.

QUE LA PUISSANCE D'ANNIHILER PROUVE LA POSSIBILITE' DU VUIDE.

IL eſt très-difficile de trouver des argumens pour prouver la poſſibilité du Vuide aux Cartéſiens. On ne peut même ſe ſervir auprès d'eux du pouvoir de l'Etre ſouverain; car plûtôt que d'avoüer qu'il eſt poſſible qu'il y ait du Vuide, ils ſont obligés de dire & de ſoutenir que Dieu ne peut annihiler aucune partie de la matière, pas même un atôme. Cependant je crois qu'il n'eſt aucun d'eux qui nie que Dieu ne puiſſe arrêter tout le mouvement qui eſt dans la matière, & tenir tous les corps dans le repos pendant autant de tems qu'il lui plaira. Or, je ſuppoſe que dans ce parfait repos, Dieu, pour punir ce Cartéſien qui a voulu borner ſa puiſſance, annihile ſon corps, & réduiſe la matière dont il étoit compoſé, dans le néant; (ce qu'il peut bien faire; car il ne doit pas

être

être difficile à celui qui de rien a fait toutes choſes, de réduire à rien une petite partie de ces choſes) il y aura donc alors du Vuide. Il eſt évident que l'eſpace, qui étoit rempli par le corps du Cartéſien qui ſe trouve annihilé, ne pourra être rempli, puiſque les autres corps qui ſont autour & qui dévroient lui ſuccéder & occuper ſa place, ſont fixes, immuables & dans un parfait repos. Le Vuide eſt donc poſſible: il faut en convenir, ou nier que Dieu ait le pouvoir de faire ceſſer le mouvement & d'annihiler la matière, auquel cas la matière eſt coéternelle avec lui. Et puiſqu'il n'a pas le pouvoir de l'anéantir & de la réduire à rien, il n'a pas eu celui de la tirer du néant.

Voions ſi l'on peut apporter des raiſons auſſi fortes pour la néceſſité du Vuide, que pour ſa poſſibilité.

§. XV.

§. XV.

DE LA NE'CESSITE' DU VUIDE.

LE Vuide ſemble être une ſuite du mouvement, & il eſt bien difficile de concevoir que dans le plein aucune choſe puiſſe ſe mouvoir. Les premiers Philoſophes qui ont ſoutenu l'exiſtence du Vuide, propoſoient leur opinion dans ces termes généraux. *S'il y a du mouvement, il y a du vuide: or, il y a du mouvement; donc il y a du vuide.* En éfet, ſi dans tout l'Univers il n'eſt aucune de ſes parties qui ſoit dénuée de corps, il eſt donc comme une grande & vaſte maſſe très-ſerrée, dans laquelle rien ne peut agir, ni remuer; car un corps ne peut ſe mouvoir qu'en prenant la place d'un autre, qu'il en chaſſe en le heurtant. *Mais*, diſent les Cartéſiens, *le premier corps qui ſe met en mouvement, déplace le ſecond, & le ſecond le troiſième; ainſi, ſucceſſivement ils ſe cédent les uns aux autres.* Je penſe cependant que malgré tou-

toutes ces pulsations prétendues, le premier corps ne pourra bouger, parce qu'il trouvera de la résistance dans le second, qui en rencontrera dans le troisième, & ainsi successivement jusqu'à l'infini. Il paroît donc clair & probable que sans les petits vuides qui sont répandus dans l'Univers, & qui reçoivent dans leurs espaces étroits les parties les plus subtiles de la matière qu'on appelle atômes, le mouvement est impossible.

L'Astronomie nous démontre qu'il est des étoiles si éloignées de la terre, qu'il faudroit, pour parcourir cette distance, *autant de coups de canon qu'on en pourroit tirer pendant le nombre prodigieux d'années, exprimé par ces douze chiffres* 104166666636. S'il est vrai que l'Univers soit une vaste masse serrée & remplie de corps, on ne pourra faire le moindre mouvement, sans que tous ses corps s'en ressentent. Mais je dis plus: c'est que la résistance qu'ils opposeront au mouvement, sera immense, & ne pourra être surmontée que par une force que nous n'avons point. Cependant nous voions

que

que loin que nous aions de la peine à nous mouvoir, nous ſentons à peine qu'il y ait des corps qui nous réſiſtent dans l'air. Il faut donc qu'il y ait des eſpaces vuides pour les recevoir lorſque nous les déplaçons, & il paroît étonnant que lorſque nous remuons le doigt, nous agitions tous les corps juſqu'aux dernières limites de l'Univers; ce qui doit néceſſairement arriver, ſi tout eſt plein, & qu'il n'y ait aucun eſpace vuide.

Quoique Deſcartes, & ſes diſciples, euſſent donné beaucoup de crédit à l'opinion qui banniſſoit le Vuide; cependant de grands Mathématiciens l'ont admis dans ces derniers tems comme abſolument néceſſaire. Ils ont prétendu que ſans le ſecours du Vuide, les mouvemens Céleſtes ne pouvoient avoir lieu; c'eſt le ſentiment (*) du grand Newton. Le ſyſtême qu'il a donné ſur l'harmonie de l'Univers & ſur la cauſe

(*) *Omnino neceſſe eſt ut ſpatia Cæleſtia omni materiâ ſint vacua.* NEWT. Optic. *pag.* 313.

cauſe des différentes directions des aſtres, ſyſtême qui s'accorde toujours avec les plus ſûres obſervations Aſtronomiques, & qui n'eſt établi que ſur les règles de la plus ſublime Géométrie, eſt l'argument le plus fort qu'on puiſſe apporter en faveur du Vuide.

Voilà, Madame, ce que je penſe ſur l'eſſence de la matière, l'eſpace corporel, incorporel, & les petits vuides répandus dans l'intérieur du monde, pour recevoir les atômes, ou les parties du corps les plus ſubtiles & les plus déliées. Ne croiez pas cependant que je ſois beaucoup plus perſuadé de l'opinion des Gaſſendiſtes, que de celle des Cartéſiens. Il eſt vrai que je la trouve plus plauſible & plus probable; mais j'ai eu l'honneur de vous dire déjà qu'il s'en falloit bien qu'une choſe probable fût une choſe évidente.

§. XVI.

§. XVI.

DES ATÔMES DES EPICURIENS, ET DE LA MATIERE SUBTILE DES CARTE'SIENS

TOus les Philoſophes raiſonnables qui vivent aujourd'hui, & ceux qui ont vécu dans les ſiécles paſſés ſe ſont accordés en ce point, que les premières parties actives de la matière doivent être extrêmement ſubtiles & déliées. Les Epicuriens & les Gaſſendiſtes ont appellé *atômes*, ces corpuſcules & ces premiers ouvriers de la nature; ils leur ont accordé pluſieurs qualités, qui ont été combattues par d'autres Philoſophes.

De quelque prodigieuſe petiteſſe que ſoient les atômes, qui ne peuvent tomber ſous nos ſens & les frapper, lorſqu'ils ne ſont pas liés & raſſemblés enſemble; néanmoins il en eſt de plus petits les uns que les autres (*), & par cet-

(*) *Neque vero obſtare debet quod Atomorum*

cette différence de leur grandeur on ex-

rum magnitudo non percipiatur ſenſibus: cum fateamur neceſſe ſit res, quæ viſum fugiant, innumeras eſſe. Licetne enim videre ventum, calorem, frigus, odorem, vocem, aut corpuſcula, quibus appellentibus hæc ſentiuntur? Licetne corpuſcula humoris, quibus veſtes in littore ſuſpenſæ uveſcunt, expanſæ ſereſcunt? Licetne ea, quæ deteruntur ex annulo diutius geſtato; ex vertente cardine; ex ſulcante vomere; ex lapide, quem gutta cavat, quem incedentium greſſus deminuit? Licetne ea, quibus planta aut animal increſcit pubeſcens, tabeſcit ſeneſcens; aliaque id genus?

Non eſt interim reputandum eſſe Atomos omnes ejuſdem magnitudinis: nam alias quidem in iis majores, alias minores exiſtere, rationi magis conſonum eſt; & hac re admiſſa, plurium, quæ contingunt circa paſſiones animi, circaque ipſos ſenſus, reddi cauſa poteſt.

Poſſe autem etiam infra ſenſum, magnitudinum varietatem incomprehenſibilem dari, vel ex eo poteſt intelligi, quod animalcula quædam ſint, quorum tertia pars, ſi diviſa intelligantur, viſum fugiat; & nihilominus ipſis compingendis neceſſaria ſit partium incomprehenſibilis multitudo. Quot enim, quæſo, exſtent oportet ad conficiendum inteſti-

num;

explique aiſément pluſieurs éfets de la nature. Le nombre des eſpèces de leurs figures différentes eſt innombrable : mais il n'eſt pas néanmoins infini (*) ; car les Gaſſendiſtes n'admettent au-

num ; ad conformandum oculos ; ad componendum artus ; ad contexendum animam ; ad conſtituendum parteis univerſe omneis, ſine quibus intelligi animal, quod vivat, quod ſentiat, quod moveatur, non poteſt ? Philoſophiæ Epicuri Syntagma P. GASSEND. *part. 2. Cap. VI. pag. 254. édit. in-quarto.*

(*) *Succedit Epicuri propria, atque ideo etiam à Lucretio deducta ratio, quæ aliqua tamen diſcuſſa, confirmataque ſupponit. Unum, quicquid eſt in rerum natura, aut corpus eſſe, aut inane, ubi nomine corporis intelligit non modo compoſita hæc, ſenſibiliaque corpora, ſed maxime etiam corpuſcula illa longe infra ſenſum poſita, atomoſque dicta, quod ſint inſectilia, ex quibus tanquam Elementis, ſeu primis Principiis mutuo coadunatis majora iſta contexantur & conſtent : nomine autem inanis intelligit ſpatium corpore non oppletum. Alterum, eſſe Univerſum utraque hac re, hoc eſt, tam corporum, maximeque atomorum multitudine, quam inanis ſpatii magnitudine infinitum ; videlicet vult atomos innumerabili figurarum varietate inter ſe diſcretas, & celeritate celerrima mobileis fer-*

aucune ſubſtance infinie que l'Etre ſpirituel

ferri infinito numero per inanis immenſitatem..... Eſt autem reſponſio in promptu, non conficere, quod contenditur, hanc rationem, quod tametſi concedatur eſſe inane infinitum, non perinde tamen dari concedatur infinitas atomos, ut quarum ſit mera & abſque ratione ſuppoſitio; cum & ſit petitio quæſiti, incurſuſque in modum Diallelum, dari infinitas atomos, quoniam infiniti ſunt Mundi, qui fieri ex illis debuerint; & dari infinitos Mundos, quoniam ſunt atomi, ex quibus fieri debuerint, infinitæ. Quin etiam, ubi conceſſum fuerit eſſe atomos Principia rerum, non ideo tamen evincetur eſſe infinitas atomos, cum eæ ſolæ eſſe poſſint ex quibus ſit factus, hic unicus, Mundus. Et urgetur quidem, ſi inane admittatur magnitudine infinitum, eſſe neceſſe, ut atomi per illud vagentes infinitæ ſint, quod coïre alioquin non poſſint, neque olim reipſa coiiſſent ad Mundum iſtum conſtituendum; verum id quidem locum haberet, ſi ſimul admitteretur aut increatas atomos eſſe, aut non à cauſa alia, quam ab ipſo caſu compactas in Mundum. At vero, ut nemo eſt ſanæ mentis, qui Opus tam magnum, tam varium, tam ordinatum, tam ſplendidum, tam decorum, referre poſſit ad ipſum caſum, & non ad cauſam quandam divinam, quæ & potentiſſima ſimul, & ſapientiſſima ſit, ſic nemo ſanus unquam concedat aut eas atomos, ex quibus

rituel souverainement parfait (*). On peut

fit Mundus, factas non esse ab eadem causa; aut non fuisse simul ab ipsa compactas conformatasque in ipsum Mundum, potius quam sibi ipsis permissas, ut temere discurrerent, & casu potius, quam sapientia coirent, & compingerentur. GASSEND. Oper. *Sect. I.* Phys. *Lib. I. Cap.* 2.

Ceux qui entendent le Latin, trouveront ici les utiles réparations que Gassendi a faites au système d'Epicure; & ceux qui ne le savent point, ont un précis de ce passage dans celui de Bernier, qui le suit.

(*) La seconde chose qu'avance Lucrece, est que les atômes sous chaque figure sont simplement infinis en nombre; c'est-à-dire, qu'il y en a une infinité de ronds, une infinité de figure ovale, &c.... Mais comme il n'apporte aucune preuve convainquante de cette infinité, & qu'il est certain d'ailleurs que la masse de ce monde qui comprend tous ces atômes, est finie, il suffit à un Physicien qui veut défendre les atômes, d'admettre qu'ils sont figurés, & que non-seulement le nombre des figures, mais même le nombre des atômes sous chaque figure, est incompréhensible. BERNIER, Abregé de la Philosophie de Gassendi, *Tom. I. pag.* 175.

On peut voir par ce passage avec quelle sa-

gesse

peut donc concevoir des atômes de figure *platte*, *ſphérique*, *angulaire*, *régulière*, *irrégulière*, *&c.* & qu'ils ſoient extrêmement petits, rien n'empêche qu'ils ne puiſſent être figurés, puiſqu'ils retiennent une grandeur & une étendue.

Quelque déliées que ſoient les parties qui déterminent la figure des atômes, elles ne peuvent être rompues, même par les plus grands éforts (*). Ainſi, lorſqu'un corps vient à être briſé, les atômes qui le compoſoient n'en ſont point endommagés; ils ſe délient ſeulement les uns des autres, & ſe remettent en liberté, ou vont s'accrocher à d'autres corps, qu'ils augmentent & grandiſſent, étant les premiers principes de tout ce qui exiſte dans la na-

geſſe Gaſſendi a épuré la Philoſophie d'Epicure, & l'a réduite & ſoumiſe à l'examen le plus ſévère.

(*) *Hæc quæ ſunt rerum primordia nulla poteſt vis*
Stringere; nam ſolido vincunt ea corpore demum.
LUCRETIUS de Rerum Natura; *Lib. I. Verſ.* 486. *&* 7.

nature. Or, l'atôme ne peut être diviſé : c'eſt la dernière & la plus petite partie de la matière, qui, à cauſe de ſa ſolidité & de ſa dureté (*), ne donne point lieu à la diviſion. Ce n'eſt donc pas la petiteſſe de l'atôme qui le rend indiviſible, mais ſa nature pleine & ſolide, les corps n'étant diviſibles & ſujets à la diſſolution, que par le Vuide qui ſe trouve en eux; lequel donnant entrée à quelque force étrangère, occaſionne leur ruine & leur deſtruction.

Les

(*) *Quamobrem & neceſſe eſt ut ea, quæ dicuntur principia compoſitorum corporum, ſint naturâ ut plena, ſolida, immutabilis, ita omnino inſectilis; unde & Atomos dicere ſolemus. Dicitur nempe Atomus nobis, non quod minima ſit, hoc eſt, quaſi punctum, (magnitudinem enim habet) ſed quod non poſſit dividi, cum ſit patiendi incapax, & inanis expers: adeo ut qui Atomum dicit, dicat id quod & plagâ ſecurum eſt, & pati nihil poteſt; quodque indiviſibile quidem propter exiguitatem ſit; ſed indiviſibile tamen propter ſui ſoliditatem.* Philoſoph. Epicur. Sintagma P. GASSEND. *Part. II. Cap. IV. pag. 40. édit. in-12.*

Les Cartéſiens ſe récrient beaucoup ſur cette définition de l'atôme. *Il eſt aiſé de connoître*, diſent-ils, *qu'il ne peut y avoir des atômes, ou des parties des corps indiviſibles : car quelque petits que ſoient ces corpuſcules, dès qu'ils ſont étendus, on conçoit clairement que le côté qui regarde l'Orient, n'eſt pas le même que celui qui regarde l'Occident ; ainſi, on peut le diviſer. Et lorſque cette première diviſion ſera faite, les côtés reſtans dans les parties diviſées qui ſeront vers l'Orient, ne ſeront pas les mêmes que ceux qui ſeront vers l'Occident ; ainſi on pourra faire une nouvelle diviſion. Et dès qu'on conçoit clairement & diſtinctement qu'une choſe peut être diviſée, on doit juger qu'elle eſt diviſible ; ou ſans cela, on fait un jugement faux, & contraire à la raiſon & à la lumière naturelle. On doit donc aſſûrer que la plus petite partie, dès qu'elle a de l'étendue, peut être diviſée, parce que telle eſt ſa nature.*

Avant de vous apprendre ce que je penſe ſur ces différentes opinions, ſouffrez, Madame, que je vous diſe un mot de la matière ſubtile de Deſcartes,

tes, qui dans ſon ſyſtême tient la place des atômes. Ce Philoſophe dit que dans le commencement Dieu diviſa l'indéfinie maſſe de l'Univers en quarrés ; qu'il fit tourner tous ces quarrés ſur leur centre ; qu'en ſe heurtant & ſe frottant les uns contre les autres, ils ſe réduiſirent en pouſſière, & formérent pluſieurs grains ronds & cannellés, & pluſieurs autres qui devinrent ſi petits & ſi ſubtils, que n'aiant aucune figure déterminée & étant très-ſubtils, ils remplirent tous les vuides des parties les plus groſſières. C'eſt-là ce que l'on appelle la *Matière ſubtile.*

Il eût été à ſouhaiter que ce Philoſophe eût vécu du tems de Moïſe, il lui eût donné d'excellens conſeils ; car ce Prophête Juif ne ſavoit rien de ce tournoïement de quarrés, ou du moins il n'en dit pas un mot dans la *Genèſe.* Peut-être ne jugea-t-il pas à propos d'expoſer un ſyſtême auſſi Philoſophique aux Juifs, dont l'eſprit étoit encore appeſanti & accablé par leur ſervitude d'Egypte. Comment leur eût-il fait comprendre que tous

ces

ces quarrés avoient pû tourner sur leur centre, tout étant plein, & la matière & l'étendue étant infinies ? Car ces quarrés, en tournant sur leur centre, occupérent plus de place que lorsqu'ils étoient en repos. Il falloit donc qu'au-delà de la matière, ou de l'extension corporelle, il y eût du Vuide pour faciliter ce tournoïement ; & si la matière étoit infinie, & que tout fût plein, rien ne pouvoit tourner. On ne sauroit dire que les corps cédoient les uns aux autres, puisqu'il n'y en avoit aucun de fluide & de mou, & qu'ils étoient tous de la même qualité. Les Juifs, qui n'avoient point assez de justesse d'esprit pour mériter le nom de Cartésiens, auroient d'abord conclu que les quarrés n'avoient point tourné, ou qu'il y avoit un espace incorporel pour leur procurer le mouvement. Si par hazard il se fût trouvé quelqu'un parmi eux qui eût un peu réfléchi, il n'auroit pas manqué de dire, qu'il étoit impossible de concevoir que ces quarrés, en se frottant les uns les autres, eussent pû se briser & se réduire en poudre, parce que tous les corps étant

éga-

§. XVII.

DE LA DIVISIBILITE' DE LA MATIE'RE.

IL paroît impoſſible, diſent les Philoſophes qui ſoutiennent l'indiviſibilité de la matière à l'infini, de ſe figurer qu'une choſe bornée & limitée de tout côté, & qui eſt finie, puiſſe avoir en elle-même des parties infinies. Le Tout n'eſt que l'amas des parties, & les parties priſes enſemble ne peuvent être plus grandes que le Tout. L'eſprit ſe révolte, lorſqu'on veut lui faire croire que le pied d'un moucheron peut être diviſé en mille millions de parties, dont chacune peut être diviſée en autant de mille millions, & que dans le pied de ce moucheron il y a un auſſi grand nombre de parties diviſibles que dans le monde entier, puiſque les parties qui ſont dans le pied du moucheron ſont infinies en nombre, auſſi-bien que celles qui compoſent le monde, & qu'il n'eſt point deux ſortes d'infinis.

Il paroît abſurde de penſer que dans une goute de vin il y ait un aſſez grand nombre de parties, pour qu'elles puiſſent ſe mêler avec toute l'eau de la mer. On eſt pourtant obligé d'admettre cet étrange paradoxe, lorſqu'on veut ſoutenir la diviſibilité de la matière.

Newton a adopté l'opinion de l'indiviſibilité des atômes, & ce qu'il dit à ce ſujet eſt très-ſenſé & très-naturel. Selon ce ſage Philoſophe Anglois ; *Au commencement Dieu forma la (*) Matière en particules ſolides, maſſives, dures, impénétrables, mobiles, de telles grandeurs & figures, avec telles autres propriétés, en tel nombre, en telle quantité, & en telle proportion à l'eſpace, qui convenoient le mieux à la fin pour laquelle il les formoit ; & que par cela même que ces particules primitives ſont ſolides, elles ſont incomparablement plus dures qu'aucun des corps poreux qui en ſont compoſés, & ſi dures, qu'elles ne s'uſent*

(*) NEWTON, Traité d'Optique, &c. *pag.* 307.

ſent ni ne ſe rompent jamais, rien n'étant capable, ſelon le cours ordinaire de la Nature, de diviſer en pluſieurs parties ce qui a été fait originairement un par la diſpoſition de Dieu lui-même. Tandis que ces particules continuent dans leur entier, elles peuvent conſtituer dans tous les ſiécles des corps d'une même nature & contexture; mais ſi elles venoïent à s'uſer, ou à être miſes en piéces, la nature des choſes qui dépend de ces particules, telles qu'elles ont été faites d'abord, changeroit infailliblement. L'eau & la terre, compoſées de vieilles particules uſées & de fragmens de ces particules, ne ſeroient pas à préſent de la même nature & contexture que l'eau & la terre qui auroient été compoſées au commencement de particules entières. Et par conſéquent, afin que la Nature puiſſe être durable, l'altération des êtres corporels ne doit conſiſter qu'en différentes ſéparations, nouveaux aſſemblages & mouvemens de ces particules permanentes, les corps compoſés étant ſujets à ſe rompre, non par le milieu de ces particules ſolides, mais dans les endroits où ces particu-

les ſont joïntes enſemble & ne ſe touchent que par un petit nombre de points.

Malgré ces raiſons, les Carteſiens ne ſe départent point de leur ſentiment, ils ont toujours recours à leur premier argument qui brille inceſſamment à l'eſprit : *tout ce qui eſt étendu a des parties, & peut par conſequent être diviſé.* Les Philoſophes qui ſoutiennent l'indiviſibilité des atômes, répondent à cette objection, que l'atôme eſt non-ſeulement indiviſible à cauſe de ſa petiteſſe, mais par ſa nature dure & ſolide, dans laquelle il n'eſt point de Vuide. Et ſi j'oſe dire mon ſentiment dans une queſtion auſſi incompréhenſible, je vous avoüerai, Madame, que je crois qu'il doit y avoir dans la matière un certain point de *ténuïté* & de *petiteſſe*, au-de-là duquel rien ne peut être réduit à moins, ſoit à cauſe de la dureté & de la ſolidité qui conſtitue ce premier principe des choſes, ſoit enfin, quoi qu'on en diſe, qu'il eſt contre la lumière naturelle de ſe figurer qu'un Tout fini & limité puiſſe avoir des parties infinies. Cela répugne preſque autant

tant que de ſoutenir que la partie eſt plus grande que le Tout.

Ariſtote, & pluſieurs Philoſophes, ont bien ſenti ces difficultés ; mais ils ont cru les éluder par un nombre de diſtinctions inutiles. Ils diſent que ces parties n'étant pas actuellement infinies, elles le ſont ſeulement en puiſſance, enſorte qu'elles ne forment point un infini actuel, mais un infini en puiſſance ; lequel eſt actuellement infini. Mais à quoi ſert ce galimatias, & ce fatras de mots inutiles ? Qu'eſt-ce que des parties qui ne ſont pas actuellement infinies, mais qui le ſont en puiſſance ? N'eſt-ce pas toujours dire qu'elles doivent l'être ? D'ailleurs, ou l'on peut comprendre ces parties dans un certain nombre déterminé, ou non. Si l'on peut les comprendre dans un certain nombre déterminé, elles ne peuvent donc produire une indiviſibilité à l'infini ; & ſi l'on ne peut les comprendre, elles ſont néceſſairement infinies.

Deſcartes a auſſi ſenti toutes ces difficultés ; il a voulu les éviter, en ſe ſervant d'une défaite que Chryſip-

pe avoit miſe en uſage long-tems avant lui ; mais il devoit prendre garde à combien de critiques elle avoit expoſé cet ancien Philoſophe, qui, pour trancher court, diſoit que les parties dans leſquelles la matière, ou les parties de la matière pourroient être diviſées, n'étoient ni finies ; ni infinies (*). N'eſt-il pas abſurde de dire qu'une choſe n'eſt point finie, qu'elle n'eſt point infinie, mais qu'elle eſt *indéfinie?* J'aimerois autant qu'un homme, à qui l'on demanderoit ſi les bouteilles de vin qui ſont dans ſa cave, ſont en nombre pair, ou impair, répondît qu'elles ſont en nombre *indépair.* S'il en avoit bû quelques-unes, je lui paſſerois cette réponſe ; car il faut avoir réellement le cerveau troublé pour aſſûrer qu'une choſe eſt, & n'eſt d'aucune manière. Je rends trop de juſtice à Deſcartes, qui a été réellement un des grands hommes que l'Europe ait eus, pour

(*) *Nos neque ex quibuſdam, neque ex tot vel tot, neque ex finitis, neque ex infinitis conſtare.*

pour croire qu'il penſât réellement que les parties de la matière n'étoient ni finies, ni infinies. Il ſentoit qu'il répugnoit à la raiſon que les parties d'un Tout fini fuſſent infinies, & qu'il y en eût dans le pied d'un moucheron une auſſi grande quantité que dans toute la terre. D'un autre côté, l'extenſion qu'il diſoit être l'eſſence du corps, l'empêchoit d'approuver la dureté des atômes, qui, ne recevant point de Vuide, ſont plus indiviſibles par leur ſolidité & leur impénétrabilité, que par leur petiteſſe. Dans ces deux extrémités, il tâchoit de ſe tirer d'affaire, en ne décidant point entiérement la queſtion.

Il a été obligé d'agir de la même manière, lorſqu'il a parlé des bornes de l'Univers. Comme il n'admettoit point d'eſpace incorporel, il s'enſuivoit de ſon ſyſtême que par tout où il y a de l'étendue, il y a de la matière; & parce que quelque part qu'on veuille feindre, on peut encore concevoir au-delà des eſpaces étendus, il ſe trouvoit forcé de conclure que l'étendue étant infinie, la matière l'étoit par conſéquent;

ce qui devenoit ſujet, non-ſeulement à de grandes erreurs, mais même à des conſéquences très-dangereuſes pour la Religion. Pour ſe tirer de ce pas ſcabreux, il eut recours encore à l'*indéfinité*, & ſoutint que l'étendue du monde étoit indéfinie. Je m'étonne comment Deſcartes, lui qui avoit ſi ſévérement repris les Scholaſtiques de l'abus qu'ils faiſoient des mots, oſât tomber dans le même cas, & put dans deux choſes très-eſſentielles ne fonder ſon ſentiment que ſur un jeu de mots & un *quolibet*; car comment peut-on traiter autrement ce terme, qui ne définit rien & ne porte aucune idée dans l'entendement, ſi ce n'eſt celle du peu de certitude qu'a la Philoſophie qui ſe ſert d'un pareil ſubterfuge?

Je vois déjà, Madame, frémir tous les Cartéſiens, & me traiter d'ignorant; mais

Dûſſent les Grecs encor fondre ſur un Rebelle,

je n'avoüerai jamais qu'il ſoit décent à un Philoſophe d'abuſer des mots, de ſe joüer de bagatelles, & de vouloir en impoſer aux hommes. J'aurois mieux aimé

aimé que Deſcartes eût avoüé bonnement que la matière étoit infinie, comme il le croioit intérieurement, que d'avoir déguiſé ſa penſée, & d'avoir eu recours à cette prétendue indéfinité. Je ſais que bien des gens trouveront étrange que j'oſe critiquer un auſſi grand homme que Deſcartes, que je reſpecte peut-être plus qu'eux-mêmes; mais je leur dis hardiment, que non-ſeulement je penſe que le ſyſtême de Deſcartes eſt défectueux en bien des choſes qui ne ſont pas aiſées à digérer; mais même qu'il eſt très-aiſé à quiconque le ſuit entiérement, de devenir Spinoſiſte. Quelque ſavant qu'il fût, il étoit homme, & comme tel il étoit ſujet à l'humanité : s'il a éclairci un grand nombre de difficultés, il a auſſi donné quelquefois dans l'erreur; c'eſt-là du moins le jugement que fait de ſes Ouvrages un de ſes plus fameux diſciples (*).

§. XVIII.

(*) Monſieur Deſcartes étoit homme comme les autres, ſujet à l'erreur & à l'illuſion comme les autres. Il n'y a aucun de ſes

§. XVIII.

QUE LES PRINCIPALES PREUVES DE SPINOSA SONT TIRE'ES DU SISTEME DE DESCARTES.

SPinoſa n'admettoit qu'une ſeule ſubſtance matérielle & infinie ; il en prouvoit l'infinité de la même manière que Deſcartes prouve ſon indéfinité. On ne peut, diſoit-il, donner aucune borne à l'étendue. A quelque point que notre eſprit ſe fixe, il conçoit au-delà une étendue, que non-ſeule-

ſes Ouvrages, ſans même en excepter ſa *Géométrie*, où il n'y ait quelque marque de la foibleſſe de l'eſprit-humain. Il ne faut donc point le croire ſur ſa parole, mais le lire ; comme il nous en avertit lui-même, avec précaution, en examinant s'il ne s'eſt point trompé, & ne croiant rien de ce qu'il dit, que ce que l'évidence & les reproches ſecrets de notre raiſon nous obligeront de croire. MALLEBRANCHE, de la Recherche de la Vérité, *Liv. III. Chap. IV. pag.* 186.

lement il imagine, mais qu'il connoît devoir être telle qu'il se l'imagine. Il faut donc, l'étendue étant infinie, que la substance le soit aussi, puisque la substance s'étend par tout où il y a de l'étendue. Or, puisque cette substance est infinie, & qu'il ne peut y avoir deux infinis, je dois l'appeller Dieu, ou la cause efficiente de tous les autres êtres, qui ne sont que des modes de cette substance infinie, qui les produit tous elle seule, & qui les reçoit tous dans son sein lorsqu'ils changent de figure, ou qu'ils sont détruits.

Si cette substance, continuoit Spinosa, est infinie, & qu'elle soit par conséquent nécessairement Dieu, comme je l'ai fait voir par l'impossibilité de deux infinis, il faut nécessairement qu'elle ait existé de tout tems; car qui auroit pû la créer? Il seroit absurde de dire qu'un premier infini a créé un second infini. Ne pouvant subsister ensemble, à plus forte raison l'un ne peut émaner de l'autre; il faut donc encore nécessairement que cette substance étendue ait existé de toute éternité, & qu'elle ait eu toutes ces qualités, celle de

de l'intelligence, de la production, du mouvement, &c. Le ſentiment des anciens Philoſophes qui faiſoient Dieu coéternel avec cette ſubſtance étendue, & l'en diſtinguoient comme un Etre ſéparé, devient ridicule & tombe de lui-même, par l'impoſſibilité de deux infinis qui ſe préſente toujours. Et ſi l'on veut abſolument que Dieu ſoit diſtinct de la ſubſtance étendue & infinie, il faut donc faire Dieu fini; & par conſéquent inférieur de beaucoup de la ſubſtance étendue, qui, étant elle-même infinie, eſt mille fois plus parfaite & plus digne d'être regardée comme la première Divinité.

Vous voiez, Madame, que j'avois raiſon de vous dire que le Spinoſiſme raiſonné fondoit ſes dogmes ſur bien des principes du Cartéſianiſme. A Dieu ne plaiſe pourtant que je veuille taxer Deſcartes, qui a été un des plus grands génies du monde; & toujours très-perſuadé de la ſpiritualité de Dieu, d'avoir voulu favoriſer l'Athéiſme. Mais je n'ai fait ces Réflexions que pour vous montrer que des ſentimens qu'on croit ſouvent les plus innocens, on peut quelque-

quefois tirer des conſéquences les plus pernicieuſes. Il en eſt des Philoſophes ainſi que des amans : les uns prennent pied ſur le moindre mot, les autres ſur la moindre faveur. Ils ſont cependant tous également incertains, & la Philoſophie eſt pour le moins auſſi trompeuſe que la plus fiéfée Coquette de Paris.

§. XIX.

DU MOUVEMENT DES ATOMES.

PUiſque vous m'avez forcé, Madame, à prendre parti pour Gaſſendi contre Deſcartes, quoiqu'à vous dire le vrai, je ne ſois pas trop affermi dans mon opinion, je vous expliquerai cependant par le mouvement des atômes, pluſieurs effets de la Nature qui nous ſont cachés, & qui tiennent de l'obſcurité des principes généraux de la Phyſique.

Lucrece nous aſſûre que les atômes ſont dans un mouvement perpétuel qu'ils ont eu de tous les tems ; mais nous

nous corrigeons cette erreur, & nous ſavons que Dieu, en les créant, a été leur premier moteur.

Le changement perpétuel qui s'obſerve dans toutes les choſes, a occaſionné le ſentiment de Lucrece (*). Il

a

(*) *Nam certe non inter ſe ſtipata cohæret*
Materies; quoniam minui rem quamque videmus
Et quaſi longinquo fluere omnia cernimus ævo,
Ex oculiſque vetuſtatem ſubducere noſtris,
Cum tamen incolumis videatur ſumma manere
Propterea, quia quæ decedunt corpora quoque,
Unde abeunt, minuunt, quo venêre agmine donant;
Illa ſene fere; at hæc contra floreſcere cogunt,
Nec remorantur ibi. Sic rerum ſumma novatur
Semper, & inter ſe, mortales mutua vivunt.
Augeſcunt aliæ gentes, aliæ minuuntur,
In quo brevi ſpatio mutantur ſæcla animantum,

Et

a cru avec raiſon que ce changement ne venoit que du départ continuel des atômes, qui, étant dans une perpétuelle agitation, cherchoient à ſe délier les uns des autres, & à ſe mettre en liberté dans l'eſpace vuide qu'ils parcourent avec une extrême rapidité, juſques à ce qu'ils ſe ſoient racrochés avec quelques autres. Ainſi, l'augmentation de tous les divers corps n'eſt produite que par un nouveau ramas d'atômes ; & la ruine & la deſtruction des autres, que par leur deſenchaînement & leur fuite. La façon dont les parties principales d'un corps ſenſible à nos ſens, viennent à ſe deſunir, peut nous donner une idée de la deſunion des premières parties actives de la matière.

Il s'offre une difficulté dans le mouvement perpétuel qu'on accorde aux atômes ; car il ſemble qu'il eſt impoſſible

Et quaſi curſores Vitaï Lampada tradunt.
LUCRETIUS, de Rerum Natura, *Lib. I. Verſ. 66. & ſeqq.*

ſible que les atômes qui compoſent les parties d'un morceau d'or, de fer, & d'autres corps très-compactes, ſoient en mouvement, & cherchent à ſe détacher. On peut répondre que les corps les plus ſolides ſont remplis de petits eſpaces vuides qui favoriſent cette agitation qui ne nous doit pas paroître extraordinaire, quoiqu'elle ne tombe pas ſous nos ſens, puiſque nous en voions l'expérience tous les jours dans un morceau de plomb qu'on fond, & qui dès qu'il eſt entiérement fondu, ſemble reſter ſur le feu dans un grand repos, quoiqu'il doive y avoir en lui un mouvement très-violent. Car dès que les parties actives du feu ont pénétré dans le plomb, après s'être inſinuées dans ſes pores, elles ne peuvent plus en ſortir, & y ſont retenues captives par d'autres parties actives du feu qui ſe ſuccédent perpétuellement les unes aux autres. Elles s'inſinuent donc de tous côtés, & deſaſſocient & délient juſques aux parties les plus petites du plomb, qui, ne pouvant ſe rejoindre tant qu'elles continuent d'être agitées, font que le plomb reſte liqui-

de

de juſques à ce qu'on l'ôte du feu, & que les parties actives de cet élément qui l'avoit diſſous, ſe ſoient échappées & exhalées. Dans tous les mouvemens rapides qui ſe font dans la fonte des métaux, à peine peut-on s'appercevoir d'une agitation preſque inſenſible. Ainſi, nous devons penſer qu'il n'eſt point extraordinaire qu'il puiſſe y avoir un mouvement intérieur dans les corps les plus compactes, qui puiſſe dans les ſuites occaſionner leur deſtruction.

Il eſt pluſieurs corps legers & volatils où l'on apperçoit le mouvement perpétuellement, comme dans l'eſprit de ſalpètre, celui qui ſe tire du mercure, de l'étain, & du ſublimé préparé. Tous ces corpuſcules legers ſont ſans ceſſe en mouvement, dès qu'ils ſont renfermés dans une bouteille.

§. XX.

DU MOUVEMENT DE LA MATIE'RE SUBTILE ET DE L'ATTRACTION.

A Peu de choſe près, Deſcartes fait avec ſa matière ſubtile, ce que Gaſſendi exécute avec les atômes. Ce premier Philoſophe prétend que la terre & les cieux ſont faits d'une même manière, dont nous connoiſſons l'eſſence par cela ſeul qu'elle eſt étendue. *Toutes les propriétés*, dit-il, *que nous appercevons diſtinctement en elle, ſe rapportent à ce qu'elle peut être diviſée & mûe ſelon ſes parties, & qu'elle peut recevoir toutes les diverſes diſpoſitions que nous remarquons pouvoir arriver par le mouvement de ces parties.*

Vous voiez, Madame, que la ſeule choſe en quoi diffère la matière de Deſcartes & des atômes, ſoit pour la formation, l'augmentation & la deſtruction des corps, c'eſt qu'elle agit par ſa ſoupleſſe ſans le ſecours du Vuide, au lieu que l'atôme ne ſe meut que par ſon

ſon moïen. Tous ces différens ſentimens ſont des ſuites néceſſaires des différens principes généraux que nous avons expliqués. Ainſi, admet-on le Vuide une fois, il faut toujours raiſonner comme Gaſſendi ; le bannit-on, il faut ſuivre Deſcartes.

Le grand Newton voulut montrer à ſes diſciples une route nouvelle : il a cru que Dieu avoit imprimé quelque choſe de plus que du mouvement dans les atômes, & qu'il avoit accordé à toutes les parties de la matière la force & la vertu de s'attirer mutuellement les unes avec les autres. Ecoutez-le parler lui-même, & il vous expliquera fort clairement ſa penſée. *Les parties*, dit-il (*), *de tous les corps durs homogènes qui ſe touchent pleinement, tiennent fortement enſemble. Pour expliquer la cauſe de cohéſion, quelques-uns ont inventé des atômes crochus ; mais c'eſt poſer ce qui eſt en queſtion. D'autres nous diſent que les particules des corps ſont.*

(*) NEWTON, Traité d'Optique, *Liv. pag.* 555.

ſont collées enſemble par le repos ; c'eſt-à-dire, par une qualité occulte, ou plûtôt par un pur néant ; & d'autres ; qu'elles ſont jointes enſemble par des mouvemens conſpirans, c'eſt-à-dire, par un repos relatif entre eux. Pour moi, j'aime mieux conclure de la cohéſion des corps, que leurs particules s'attirent mutuellement par une force qui dans le contact immédiat eſt extrêmement puiſſante, qui, à de petites diſtances, produit les opérations chymiques mentionnées ci-deſſus, & qui, à de fort grandes diſtances des corps, n'agit point, du moins par des éfets ſenſibles.

Cette vertu, que Newton donne aux corps de s'attirer mutuellement, a trouvé de grands partiſans ; mais elle a eu auſſi, & a encore de grands adverſaires. On a reproché à ce Philoſophe qu'il vouloit ramener les vertus occultes des Péripatéticiens ; on lui a objecté qu'il faiſoit à peu près comme Ariſtote, qui expliquoit les vertus de l'aiman, ou du moins croioit les expliquer en diſant qu'il attiroit le fer, parce qu'il avoit dans ſoi une vertu attraïante. Newton a répondu à cela, que

que l'attraction qu'il admettoit dans toutes les parties de la Matière, pouvoit se démontrer par un grand nombre d'expériences, & qu'il ne considéroit pas le principe général qu'il établissoit, comme une qualité qui résultoit de la forme spécifique des corps; mais comme une loi générale de la Nature, par laquelle les choses mêmes étoient formées. Il prétendoit que la vérité de cette loi se montroit à nous par les expériences, & il faut convenir que jamais Philosophe n'appuia son opinion par un aussi grand nombre, que Newton en fit pour autoriser la sienne. Vous pourrez voir au bas de la page quelques-unes de ces expériences (*); elles

(*) Ce que j'appelle *attraction*, peut être produit par impulsion, ou par d'autres moïens qui me sont inconnus. Je n'emploie ici ce mot que pour signifier en général une force quelconque, par laquelle les corps tendent réciproquement les uns vers les autres, quelle qu'en soit la cause. Car c'est des Phénomènes de la Nature que nous devons apprendre quels corps s'attirent réciproquement, & quelles sont les loix & les propriétés de cette attraction, avant que de

les ſerviront à vous donner une idée juſte

de rechercher quelle eſt la cauſe qui produit l'attraction. Les attractions de gravité, de magnétiſme & d'électricité s'étendent juſqu'à des diſtances fort ſenſibles ; c'eſt pourquoi elles ont été obſervées par des yeux vulgaires : & il peut y en avoir d'autres qui s'étendent à de ſi petites diſtances, qu'elles ont échappé juſqu'ici à nos obſervations ; & peut-être que l'attraction électrique peut s'étendre à ces ſortes de petites diſtances, ſans même être excitée par le frottement.

Car lorſque le ſel de tartre coule par défaillance, cet éfet n'eſt-il pas produit par une attraction entre les particules du ſel de tartre, & les particules de l'eau qui flottent dans l'air en forme de vapeur ? Et d'où vient que le ſel commun, le ſalpètre, ou le vitriol, ne coulent point par défaillance, ſi ce n'eſt faute d'une telle attraction ? Ou bien, pourquoi le ſel de tartre ne tire-t-il point plus d'eau de l'air que ſelon une certaine proportion à ſa quantité, ſi ce n'eſt parce qu'après que ce ſel eſt ſoûlé d'eau, il n'a plus cette force attractive ? Quelle autre cauſe que cette force attractive peut faire que l'eau qui diſtille toute ſeule par un dégré de chaleur très-modéré, ne diſtille point d'entre le ſel de tartre ſans une violente

juſte de la manière dont les Philoſophes New-

lente chaleur ? Et n'eſt-ce pas une pareille force, réciproque entre les particules d'huile de vitriol & celles de l'eau, qui fait que l'huile de vitriol tire de l'air une grande quantité d'eau, & qu'après s'en être ſoûlée, elle n'en tire plus, & que miſe en diſtillation, elle ne lâche l'eau qu'avec beaucoup de peine? Et lorſque l'eau, & l'huile de vitriol, verſés ſucceſſivement dans un même vaiſſeau, acquiétent un dégré de chaleur très-conſidérable en ſe mêlant enſemble, cette chaleur ne prouve-t-elle pas que les parties de ces liqueurs ſont dans un grand mouvement ? Et ce mouvement ne prouve-t il pas que les patties de ces deux liqueurs, mêlées enſemble, s'incorporent avec violence, & que par conſéquent elles concourent avec un mouvement accéléré ? Et lorſque l'eau-forte, ou l'eſptit de vitriol, verſé ſur la limaille de fer, la diſſout avec ébulition & une grande chaleur, n'eſt ce pas un mouvement violent des parties de l'eau forte, ou de l'eſprit de vitriol, qui produit cette chaleur & cette ébulition ? Et ce mouvement ne prouve-t-il pas que les parties acides de la liqueur ſe jettent avec violence ſur les parties du métal, & entrent par force dans ces pores, juſqu'à ce qu'elles aient pénétté entre les particules extérieures du mé-

Newtoniens expliquent par le moïen de l'attraction ce que les Gaſſendiſtes attribuent au mouvement des atômes.

Vous me demanderez ſans doute ce que je penſe de cette attraction, dont tant de gens parlent aujourd'hui. Je pourrois vous dire que cela eſt dans l'ordre, puiſqu'elle joüit des droits de la nouveauté, & que les Savans ne ſe laiſſent guères moins entraîner au goût de la mode que les Dames. Un Philoſophe, auſſi ingénieux que ſavant, ſemble avoir été de ce ſentiment, puiſque ſelon lui (*), *l'attraction & le vuide, bannis*

métal, & la maſſe dont il eſt compoſé; & qu'entourant ces particules, elles les détachent de la maſſe principale & les mettent en état de flotter ſéparément dans la liqueur? Et lorſque les particules acides, qui toutes ſeules diſtilleroient par une douce chaleur, ne peuvent être ſéparées des particules du métal que par un feu très-violent, cela ne prouve-t-il pas une attraction réciproque entre les particules de la liqueur acide & celle du métal? NEWTON, Traité d'Optique, *pag.* 530.

(*) Eloges des Académiciens, &c. par Mr. DE FONTENELLE, *Tom. II. pag.* 303.

nis de la Phyſique par Deſcartes, & bannis pour jamais ſelon les apparences, y reviennent ramenés par Newton, armés d'une force toute nouvelle, dont on ne les croioit pas capables, & ſeulement peut-être un peu déguiſés. Quant à moi, s'il m'eſt permis de dire mon ſentiment, j'avoüe que je ne puis trouver extraordinaire que bien des gens aient peine à comprendre que des attractions qui ne peuvent avoir leur principe dans l'impulſion, puiſqu'on les fait régner juſques dans le Vuide, aient une exiſtence réelle & véritable. Ne ſeroit-il pas permis de les regarder comme les *êtres de raiſon* des Scholaſtiques ? Car quelque choſe qu'on puiſſe dire, il eſt bien difficile de concevoir que les corps puiſſent ſe mouvoir que par deux raiſons, ou par la volonté immédiate de Dieu, ou par la percuſſion d'un autre corps. Or, les Carteſiens & les Gaſſendiſtes n'admettent qu'un principe bien naturel; c'eſt que Dieu a créé une certaine quantité de mouvement qui ſubſiſte toujours. Nous voions réellement les éfets de ce mouvement; mais quant à l'attraction gé-

nérale, il faut la ſuppoſer par les conjectures, plûtôt que par les démonſtrations. Par exemple, ſi l'on demande à un Cartéſien d'où vient le fer a comme de lui-même le pouvoir de s'attacher à l'aiman, il répond qu'on ſait qu'il ſort d'un pôle de l'aiman une matière inſenſible, qui rentre par l'autre pôle en forme de tourbillon, puiſqu'on voit le tourbillon tracé tout-d'un-coup ſur de la limaille d'acier. Ce tourbillon attache le fer à l'aiman, ou chaſſe d'entre le fer & l'aiman la matière déliée, ou l'air, dont le reſſort ou le retour précipité pouſſe le fer vers l'aiman. Après avoir expliqué par des raiſons auſſi plauſibles la jonction du fer & de l'aiman, le Cartéſien conclut qu'il faut donc que la peſanteur qui porte les corps vers un centre commun, & la fermentation qui les agite en tout ſens, aient leur principe immédiat dans le mouvement & dans l'impulſion. Si un Newtonien veut expliquer cette difficulté, qu'on peut regarder comme un véritable prodige, il en ſera quitte pour dire que les parties du fer ſont attirées par celles de l'aiman, parce que l'attraction qui s'y trou-

trouve, eſt plus forte : & lorſqu'on lui demandera ce que c'eſt que cette attraction, il dira que c'eſt une vertu par laquelle les particules des corps s'attirent mutuellement par une force, qui dans le contact immédiat eſt extrêmement puiſſante, qui, à de petites diſtances, produit les opérations chymiques, & par la même raiſon la réunion du fer à l'aiman. Si l'on replique, & que l'on demande une ſeconde fois, d'où vient cette vertu. On répondra que c'eſt par l'attraction ; mais ſera-t-on beaucoup mieux inſtruit ? Pour moi, je ne le crois pas ; cependant il y a des gens, qui paſſent même pour fort ſavans, qui n'ont là-deſſus aucun doute. Ne pourroit-on pas leur appliquer ce que dit Mr. de Fontenelle (*) ? *L'uſage perpétuel d'un mot d'attraction, ſoutenu d'une grande autorité, & peut-être auſſi de l'inclination qu'on croit ſentir à Mr. Newton pour la choſe même, familiariſe du moins les Lecteurs avec*

(*) Eloges des Académiciens, &c. *par* Mr. DE FONTENELLE, *Tom. II. pag.* 302.

avec une idée preſcrite par les Cartéſiens, & dont tous les autres Philoſophes avoient ratifié la condamnation. Il faut être préſentement ſur ſes gardes, pour ne lui pas imaginer quelque réalité ; on eſt expoſé au péril de croire qu'on l'entend.

Vous ne ſauriez penſer, Madame, à combien de gens il eût été utile de profiter de ces derniers mots. Il n'eſt rien de ſi commun que de voir aujourd'hui des perſonnes s'imaginer de comprendre ce que c'eſt que cette attraction, auſſi parfaitement que les vérités les plus claires. Il eſt vrai qu'il y a parmi les plus célèbres diſciples de Newton des Philoſophes, qui, en l'adoptant, avoüent qu'ils ignorent (*) ce que c'eſt, & de quelle manière elle agit. On peut comparer ces Philoſophes aux éleves de Pythagore. Le *Magiſter dixit*, le *Maître l'a dit*, leur cor-

(*) *Per vocem attractionis intelligo vim* quamcumque, *qua duo* corpora *ad ſe invicem tendunt ; licet forte illud per impulſum fiat.* Phyſices Element. Mathemat. &c. *autore* JACOBO 'SGRAVESANDE, *Tom. I. Lib. I. Cap. V. pag. 9.*

convient parfaitement ; mais quant aux autres, on diroit qu'ils reſſemblent à ces Chymiſtes, qui, mourant de faim & de ſoif, ſe perſuadent qu'ils ſavent le ſecret de faire de l'or, & ſont les premières dupes & les premières victimes de leur préjugé.

Au reſte, la fureur de l'attraction eſt aujourd'hui plus forte en Hollande & en Angleterre, que jamais celle des tourbillons imaginaires de Deſcartes ne le fut en France. On voit des Avocats abandonner le Barreau pour s'occuper de l'étude de l'attraction, des Eccléſiaſtiques oublient pour elle tous leurs exercices Théologiques. J'avoue que ſi j'étois à leur place, peut-être ferois-je de même. Quelque incertaine que ſoit l'étude de la Phyſique, j'aimerois mieux vivre dans mon cabinet avec Deſcartes, Newton & Gaſſendi, qu'avec Cujas, Barthole, Coccéius & du Moulin.

Par la manière dont je viens de vous parler, Madame, de l'attraction, manière que bien de ſévères Newtonniens trouveront indécente, & qu'ils jugeront digne d'u-

ne punition exemplaire, vous croirez ſans doute que je regarde l'opinion de Newton comme fauſſe; point du tout, Madame, détrompez-vous. Je la crois ſeulement incertaine, & peut-être ſi j'écrivois à toute autre perſonne qu'à vous, la préférerois-je à celle des autres Philoſophes; mais je me ſuis fait une loi de ne vous point donner pour certaines les choſes où il n'y a qu'un nombre de probabilités, qui excédent pourtant celles qu'on trouve dans les raiſons qu'on leur oppoſe. Je ne vous veux répondre que de la certitude des vérités évidentes. Loin de rejetter totalement l'attraction de Newton, il dépend de vous, quand vous voudrez, de vous convaincre que je ſuis Newtonien. Voiez, s'il vous plaît, & ſi vous avez le tems, la onzième Partie des *Mémoires Secrets de la République des Lettres*, où je parle amplement des ſyſtêmes de Deſcartes & de Newton. Tout bien compenſé, comme j'étois, pour ainſi dire, forcé de me déterminer, & que Meſſieurs les Savans ſont moins complaiſans que les Dames & veulent qu'on prenne un parti, j'ai opté pour New-

Newton, parce qu'à le tout prendre, ſi je ne voiois pas des preuves bien évidentes dans ſon ſyſtême, du moins j'y découvrois moins d'erreurs manifeſtes que dans celui de Deſcartes. Vous ſerez peut-être curieuſe de connoître les raiſons qui ont déterminé mon choix; je vais vous ſatisfaire dans l'inſtant.

§. XXI.

EXAMEN DU SYSTÊME DE DESCARTES.

JE vais commencer, Madame, par vous parler des erreurs qui m'ont fait rejetter le ſyſtême de Deſcartes; nous viendrons enſuite aux probabilités qui m'ont donné du goût pour celui de Newton.

Dieu créa, ſelon l'hypotèſe de Deſcartes, la matière indéfinie & homogène, il établit enſuite certaines loix de mouvement, & par ces loix primitives, tout corps mû doit tendre à ſe mouvoir en droite ligne. Il produiſit une quantité de mouvement, qui doit toujours être la même & ſubſiſter dans tous les ſiécles, ſans augmenter ni diminuer. Il diviſa la matière en parties égales & cubiques, auxquelles il donna un mouvement égal & circulaire ſur leur centre. Voici ce qu'il arriva de ce mouvement, d'où réſulte l'harmonie de l'Univers; c'eſt un Cartèſien qui va nous l'apprendre, & nous don-

donner le précis de tout le ſyſtême de ſon maître. *Dans ce mouvement*, (*) dit-il, *l'intérieur de chaque partie cubique devint un petit globe, une petite boule, & les angles briſés fourniſſent une pouſſière, infiniment déliée des parties irrégulières & branchues. La pouſſière infiniment déliée, c'eſt la matière ſubtile, ou le premier élément; les petits globes, ou les petites boules ſont la matière globeuſe, ou le ſecond élément. De l'aſſemblage de ces trois élémens naiſſent les tourbillons, le ſoleil, les étoiles & les planettes; enfin l'Univers matériel.*

Tandis que les globules du ſecond élément ſe meuvent ſur leur centre propre, différentes maſſes de ces trois matières diverſes tournent chacune ſur un centre commun; de-là les tourbillons.

La matière ſubtile, ou la matière du premier élément, aiant moins de force que les petits globes du ſecond élément pour s'éloigner du centre commun de

(*) Origine ancienne de la Phyſique moderne, &c. *par le* P. REGNAULT, *Tom. I. pag.* 100. *édit. d'Amſterdam.*

de ſon mouvement circulaire, eſt repouſſée, & ſe trouve réunie dans le centre même, ou vers le centre du tourbillon; & c'eſt le ſoleil, ou quelque étoile fixe.

En divers tourbillons, les parties les plus groſſières de la matière ſubtile, & les parties branchues du troiſième élément s'accrochent, s'enchaſſent les unes dans les autres, font une ſorte de croute qui environne l'aſtre intérieur; & ce ſont les planettes & les comettes. Les aſtres incruſtés errent-ils de tourbillons en tourbillons, ce ſont des comettes. Demeurent-ils abſorbés dans un tourbillon qui les force de ſuivre la direction de ſon mouvement, ce ſont des planettes: la terre en eſt une, qui tourne autour du ſoleil, emportée par le tourbillon du ſoleil même.

Enfin, le mouvement & la tiſſure des parties inſenſibles font les differentes propriétés des corps; de-là l'Univers.

Repaſſons ſuccintement les principales opinions de ce ſyſtême, & nous les trouverons preſque toutes fauſſes. Vous avez déja vû l'abſurdité qu'il y a d'admettre la matière indéfinie, & vous connoiſſez actuellement que c'eſt poſer

un

un principe auſſi impoſſible qu'incompréhenſible, puiſqu'il faut qu'une ſubſtance ſoit abſolument ou infinie, ou finie. Vous connoiſſez auſſi l'impoſſibilité qu'il y a que la matière ait pû avoir ſon mouvement ſans le vuide, & former par conſéquent cette pouſſiére infiniment déliée, à laquelle Deſcartes donne le nom de matière ſubtile, & dont il ſe ſert pour expliquer tout ce qui l'embarraſſe. Paſſons donc plus avant, & venons à ces tourbillons dont vous avez entendu parler ſi ſouvent, & qui, ſelon moi, ſont d'ingénieuſes chiméres, & ſelon vous, les choſes du monde les plus vraiſemblables. Je ſais l'amour que vous avez pour les entretiens ſur la pluralité des Mondes de l'illuſtre Mr. de Fontenelle, vous m'avez dit cent fois que ſi tous les Philoſophes raiſonnoient, s'expliquoient & écrivoient d'une manière auſſi claire, auſſi enjoüée & auſſi amuſante, on verroit bien plus de gens ſe piquer d'étudier la Philoſophie. J'ai toujours ſouſcrit, vous le ſavez, Madame, aux juſtes éloges que vous donniez à un des plus grands & des plus beaux génies de l'Univers; mais

mais j'ai toujours dit auſſi que tout l'eſprit du monde ne pouvoit rendre vrai ce qui ne l'étoit pas. Comme je me ſuis fait une loi de ne vous parler jamais que de ce que vous pouvez entendre, je me contenterai de vous dire ici que par les règles de Kepler, fameux Aſtronome & grand Mathématicien, règles de la vérité & de la juſteſſe deſquelles on convient, il eſt prouvé évidemment que le petit tourbillon de la terre ne peut pas conſerver ſon premier mouvement, & qu'il faut qu'il le perdre même peu-à-peu. Les grands tourbillons ne ſont pas moins contraires aux règles du même Kepler; mais laiſſons ſes raiſons qui peuvent vous paroître trop obſcures, & venons à d'autres qui ſoient plus à votre portée. Si jamais vous êtes curieuſe d'en voir qui ſoient un peu plus Mathématiques, je vous prierai de lire la onziéme partie des *Mémoires Secrets de la République des Lettres.* Je gagnerai à cela, puiſque je ſerai aſſez heureux pour que vous jettiez les yeux ſur un de mes Ouvrages. Revenons aux tourbillons. Comment eſt-ce que les planettes pourroient ſe mouvoir libre-

ment,

ment, & comment leur cours ne seroit-il point affoibli, & même interrompu, s'il étoit vrai qu'elles se mûssent autour du soleil dans un milieu rempli de matière ? Il faut, pour admettre un pareil système, avoir prouvé évidemment auparavant que le mouvement peut se faire dans le plein : or, vous avez vû, Madame, que s'il n'y a point de Vuide, il ne peut y avoir du mouvement. Les tourbillons rempliſſant tout l'espace, le cours des planettes doit donc être interrompu : or, il ne l'est point ; les différens tourbillons sont donc des chimères.

Voici, Madame, une autre objection, aussi forte & aussi évidente. Comment se peut-il faire que les comettes traversent les tourbillons librement en tout sens, sans rencontrer aucun obstacle qui les arrête dans leur cours, & sans qu'elles soient dérangées & altérées par ces tourbillons, quoiqu'elles aient souvent des directions très-contraires aux leurs ? Ne faut-il pas qu'elles trouvent des espaces vuides qui facilitent leur passage ? Et s'il y a des chemins vuides de tout corps, que deviennent les tour-

tourbillons qui occupent tout l'eſpace & ſe touchent mutuellement ? D'ailleurs, comment eſt-il poſſible, s'il n'y a point de Vuide, que les comettes, ces torrens d'une grandeur immenſe & ſi rapides, n'abſorbent pas le mouvement particulier d'un corps, qui n'eſt qu'un atôme, eu égard à leur prodigieuſe étendue, & ne les déterminent-elles pas par leur force ſi ſupérieure, à ſuivre leur cours. Convenons de bonne-foi, Madame, que quelques réparations que les Carteſiens aient faites de tems en tems & ſuivant les occaſions, au ſyſtême de leur maître, il ne ſera jamais qu'une ingénieuſe hypotèſe amuſante, mais fauſſe.

§. XXII.

§. XXII.

EXAMEN DU SYSTÊME DE NEWTON.

NEwton, ne pouvant goûter les tourbillons de Deſcartes, & ſentant combien leur exiſtence étoit impoſſible, établit un Vuide immenſe, dans lequel il prétendit que les aſtres faiſoient leur courſe, ſans que rien s'y oppoſât. Les planettes avoient leurs révolutions dans différens cercles autour d'un même centre, & les Cometes faiſoient les leurs dans des cercles inégaux, éxcentriques, & différemment dirigés. Ce ſyſtême étoit ſimple, aiſé à comprendre; mais il parut impoſſible à bien des Phyſiciens. Ils objectérent qu'il étoit impoſſible qu'un corps conſervât toujours le mouvement circulaire ſans une cauſe particulière, parce que tout corps, dès qu'il eſt libre, ou qu'il n'eſt point arrêté par d'autres corps, enfile une ligne droite qui l'éloigne du centre de ſon mouvement, par cette loi reconnue par tous les Phi-

lo-

loſophes dans l'œconomie de l'Univers. Les planettes dans le ſyſtême de Newton, devoient depuis long-tems n'avoir plus leur mouvement circulaire; elles auroient décrit, ſelon la loi ordinaire, une ligne droite, & ſeroient allées s'abîmer & s'anéantir dans quelques étoiles fixes.

Ces difficultés vous paroîtront aſſez conſidérables : vous en verrez bien d'autres tout à l'heure ; mais dans quel ſyſtême ne s'en rencontre-t-il point ? *Elles n'embarraſſerent point le Philoſophe Anglois*, dit en plaiſantant un Auteur moderne de votre connoiſſance, dans une Lettre badine qu'il a écrite ſur les hypothèſes de Deſcartes & de Newton. Souffrez que je copie ici ce qu'il a écrit à ce ſujet ; cela m'épargnera la peine de dire de deux manières différentes la même choſe. Je laiſſe ce ſoin puéril aux Profeſſeurs de Collèges, qui élèvent des jeunes gens qu'ils deſtinent à la Chaire, ou au Barreau. » Newton (*) donna à la matière une » nou-

(*) Lettres Chinoiſes, *Tom. I. pag.* 132. *Lett.* 17. *édit. de la Haye.*

» nouvelle qualité, appellée l'*attrac-*
» *tion*, par laquelle les aſtres ont une
» continuelle tendance vers le centre
» de leur mouvement. Il ordonna à
» tous les corps de s'attirer mutuelle-
» ment en raiſon de leur maſſe, ou,
» pour me ſervir de ſes termes, *en rai-*
» *ſon inverſe de leur quarré de diſtance.*
» Dès-lors tous les corps peſérent les
» uns ſur les autres, & par les loix in-
» violables & inaltérables de l'attrac-
» tion, s'attirérent mutuellement ; ils
» attirérent le centre commun autour
» duquel ils tournoient, & furent atti-
» rés à leur tour par ce même centre.
» Les mêmes règles furent établies,
» lorſque tous les corps qui tournent
» autour du centre, viennent à tour-
» ner avec ce centre particulier au-
» tour d'un centre, également com-
» mun à d'autres corps. Dans ce cas
» le centre commun attire également
» tous les corps & les centres par-
» ticuliers, & en eſt auſſi attiré.
» Par cette loi univerſelle, voici
» l'harmonie de l'Univers dévelop-
» pée.

» Les planettes & tous les corps cé-

» leſtes peſent les uns ſur les autres,
» en s'attirant mutuellement en raiſon
» inverſe du quarré de leur diſtance.
» Chacun des cinq Satellites de Satur-
» ne peſe ſur les quatre autres, & les
» quatre autres ſur lui ; tous les cinq
» peſent ſur Saturne, qui eſt leur cen-
» tre particulier. Saturne peſe ſur eux,
» & tous ces aſtres peſent ſur le ſoleil
» leur centre général, ainſi que des
» autres planettes. Le ſoleil peſe à ſon
» tour ſur tous ces corps qui peſent
» ſur lui. C'eſt cette peſanteur, ou
» cette attraction mutuelle, qui ſeule
» eſt cauſe de la régularité des mouve-
» mens céleſtes & de toutes les mer-
» veilles, qui juſques aujourd'hui
» avoient paru devoir être toujours des
» myſtères impénétrables.

» Malgré cette attraction, ſi néceſ-
» ſaire au ſyſtême de l'Anglois, &
» qu'il avoit créé ſi à propos, ſes ad-
» verſaires prétendirent que même en
» accordant qu'il y eût dans les corps
» cette puiſſance de s'attirer mutuel-
» lement, il ſeroit impoſſible qu'elle
» fût la cauſe de la régularité des
» mouvemens céleſtes, puiſque la pe-
» ſan-

» ſanteur donnant aux aſtres une ten-
» dance qui les dirige ſans ceſſe vers le
» centre de leur révolution, ils dé-
» vroient s'y être réünis depuis long-
» tems & avoir été conſumés par le
» ſoleil, dans lequel ils ſe ſeroient pré-
» cipités.

» Cette réflexion parut un peu em-
» barraſſante à l'Anglois ; mais il ſe
» ſervit encore du droit qu'il avoit de
» créer. Il donna une ſeconde direc-
» tion aux aſtres ; l'une perpendicu-
» laire, cauſée par l'attraction qui les
» portoit au centre de leur révolution,
» & l'autre horizontale, qui les en
» éloignoit. Ainſi les aſtres, forcés de
» ſe prêter à ces deux directions diffé-
» rentes, ne pouvant ſuivre entiére-
» ment l'une des deux, furent obligés
» de partager le différend, & prirent le
» parti de décrire un cercle. Si l'on
» eût encore contrarié l'Anglois, il
» eût donné encore une troiſième di-
» rection aux globes céleſtes, & une
» quatrième même, ſi ſon ſyſtême en
» eût eu beſoin. «

Voilà, Madame, le ſyſtême de Newton preſque auſſi peu épargné que

celui de Deſcartes. Vous me demanderez ſans doute : Hé pourquoi donc le préférez-vous à l'autre, & ne le regardez-vous point comme impoſſible ? En voici les raiſons, Madame, & vous ſavez que je vous ai dit ſouvent que lorſque nous voions une choſe évidemment fauſſe, nous ne devons pas héſiter à la rejetter. Le ſyſtême de Deſcartes eſt préciſément dans ce cas, je m'en démontre clairement la fauſſeté ? Mais ne vous rappellez-vous point que je vous ai dit auſſi que parce que nous ne comprenions pas comment une choſe ſe pouvoit faire, il ne falloit pas ſoutenir qu'elle ne pût avoir lieu ? Voilà encore ce qui doit être appliqué au ſyſtême de Newton. Je ne connois pas, il eſt vrai, ce que c'eſt que l'attraction ; mais je vois pourtant qu'elle eſt dans les parties de la matière. Les expériences Chymiques m'en convainquent ; mille autres plus familières me fortifient dans cette opinion ; il eſt donc très-poſſible que la cauſe de la peſanteur des corps & des différentes directions des planettes, viennent par cette attraction réelle, mais dont la nature m'eſt

m'eſt inconnue. Mais voici bien plus, c'eſt que les adverſaires de Newton conviennent que de la théorie qu'il a établie ſur l'attraction, il en ſuit toujours des concluſions conformes aux faits établis par l'Aſtronomie. Je vous demande, Madame, ſi vous croiez que ce ſoient-là de petites probabilités pour la vérité d'un ſyſtême ? Un habile Cartéſien convient de bonne-foi qu'il eſt difficile de prouver qu'une hypothèſe qui quadre ſi bien avec les plus exactes obſervations Aſtronomiques, ne ſoit qu'une hypothèſe ingénieuſe. *La Lune*, dit Mr. de Fontenelle (*), *eſt la moins régulière des planettes, elle échappe aſſez ſouvent aux Tables les plus exactes, & fait des écarts dont on ne connoît point les principes. Mr. Halley, que ſon profond ſavoir en Mathématique n'empêche pas d'être bon Poëte, dit dans les Vers Latins qu'il a mis au-devant de la troiſième édition des Principes de Mr. Newton,* » *Que* » *la Lune juſque-là ne s'étoit point* » *laiſ-*

(*) Eloges des Académiciens, &c. *par* Mr. DE FONTENELLE, *Tom. II. pag.* 303. *& ſuiv.*

» *laiſſée aſſujettir au frein des Calculs ;* » *& n'avoit été domptée par aucun Aſ-* » *tronome ; mais qu'elle l'eſt enfin dans* » *le nouveau ſyſtême.* « Toutes les bizarreries de ſon ſecours y deviennent d'une néceſſité qui les fait prédire, & il eſt difficile qu'un ſyſtême où elles prennent cette forme, ne ſoit qu'un ſyſtême heureux, ſur-tout ſi on ne les regarde que comme une petite partie d'un Tout, qui embraſſe avec le même ſuccès une infinité d'autres explications. Celle du flux & du reflux s'offre ſi naturellement par l'action de la Lune ſur les mers, combinée avec celle du Soleil, que ce merveilleux Phénomène ſemble en être dégradé.

§. XXIII.

§. XXIII.

RE'CAPITULATION.

VOilà, Madame, un détail des ſentimens des Philoſophes ſur les premiers principes de la Phyſique; c'eſt par leur moïen qu'ils expliquent la plûpart des éfets cachés de la Nature. Voiez quelle doit être l'incertitude de leurs raiſonnemens; car quelle conſéquence évidente pourroient-ils tirer de principes auſſi peu évidens? Auſſi crois-je, Madame, que la véritable Phyſique n'eſt autre choſe qu'une ſcience expérimentale, qui nous découvre bien des ſecrets, dont il nous eſt cependant impoſſible de connoître les premières opérations, n'aiant, comme j'ai déja eu l'honneur de vous le dire au commencement, aucune idée de la façon dont agiſſent les parties actives de la matière, ou ſes premiers ouvriers; enſorte que Deſcartes explique une expérience par le moïen de la matière ſubtile; Gaſſendi, par celui des atômes & du Vuide; Newton, par celui de l'attrac-

traction, &c. Mais qu'importe de savoir précisément comment les premiers principes agissent, dès qu'on sait le moïen de leur faire produire d'une manière sûre les éfets que l'on cherche & d'en retirer tout le profit dont nous avons besoin ? Dieu, en nous cachant les premières opérations de la Nature, qui sont des secrets connus à lui seul, nous a donné le pouvoir de les occasionner par des moïens dont il nous a accordé la connoissance. En se réservant les premiers principes de la Physique, il nous a laissé une Science expérimentale qui suffit à nos besoins, & qui est à la portée de tous ceux qui ont assez de curiosité & de patience pour s'y appliquer avec attention.

FIN DU TOME I.

574402